

Université Paris 13 - Paris Nord
U.F.R. des LETTRES, des SCIENCES de L'HOMME et des SOCIÉTÉS
Département de PSYCHOLOGIE

□□□□□□□□□□

THÈSE

pour obtenir le grade de

DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ PARIS 13

Discipline : Sciences humaines - Mention Psychologie

Spécialité : psychopathologie

présentée et soutenue publiquement

par

Rosane DE ABREU E SILVA

le 05 février 2004

LA DÉLINQUANCE JUVÉNILE ET LA QUESTION DE L'OBJET

Directeur de thèse :

Monsieur le Professeur Jean-Jacques RASSIAL

JURY :

Madame le Professeur Marie-Claude FOURMENT APTEKMAN

Monsieur le Maître de conférence Eric BIDAUD

Monsieur le Professeur Jacquy CEMOUNI

Monsieur le Professeur François MARTY

Monsieur le Professeur Jean-Jacques RASSIAL

Nous tenons à adresser nos plus vifs remerciements

à Monsieur le Professeur Jean-Jacques Rassial, pour avoir fourni le soutien nécessaire à la réalisation de cette thèse,

à Monsieur le Professeur José Luiz Caon, pour son enseignement très présent dans notre démarche de recherche,

à Monsieur le Directeur Général de la Cour des Comptes César Augusto Pinto Ribeiro, pour avoir assuré les conditions de travail nécessaires à la réalisation de cette étude, permis nos séjours à Paris et accordé toute sa confiance,

aux professeurs, psychanalystes, professionnels et amis français et brésiliens, qui nous ont accompagnée, sans cesse encouragée et soutenue dans notre parcours : Madame Sivia Eugenia Molina, Monsieur et Madame Roberto Seadi et Gláucia Dutra Seadi, Monsieur et Madame Serge Lesourd et Véronique Dufour, la famille Bidaud, Madame Marie-Claude Fourment Aptekman, Monsieur Roberto Cardoso Eilert, Monsieur Jorge Alves da Silva, Madame Maristela Sacramento, Madame Angela do Amaral, Mademoiselle Isabelle Ribeiro,

à Monsieur et Madame Pascal Reuillard et Patrícia Chittoni Ramos Reuillard pour le minutieux travail de correction et pour leur soutien amical, en particulier dans les derniers moments de ce travail,

aux patients qui nous ont fait part de leurs expériences,

à mes parents, mes sœurs et bien sûr à mon fils.

Cette thèse est dédiée à la mémoire de mon grand-père
dont la chanson berce encore mes songes, à mon père
Luis Raymundo de Abreu e Silva et à mon fils
Guilherme de Abreu e Silva Michelin.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	7
PREMIÈRE PARTIE:	20
LA CONSTRUCTION DU (SUJET) DÉLINQUANT	20
CHAPITRE 1 : L'ESSENTIEL DE LA SÉPARATION ET SES IMPASSES - DE L'INFANTILE À L'ADOLESCENCE	22
1.1 Le processus de séparation à l'enfance	22
1.2 L'adolescence : les épreuves de la séparation	32
1.3 Philippe: la violence réelle au cœur de la séparation	36
CHAPITRE 2 : LES IMAGOS PARENTALES ET LES PARENTS DE LA RÉALITÉ DANS LE RAPPORT À LA CONSTITUTION DU SUJET	40
2.1 Les imagos parentales dans la formation du sujet	40
2.2 Les parents de la réalité : Que sont-ils devenus aujourd'hui?	53
2.3 Quelques remarques cliniques sur les parents des adolescents délinquants	60
CHAPITRE 3 : LE STADE DU MIROIR ET SON APRÈS-COUP : EST-CE QUE JE PEUX ME COMPTER COMME « UN ÊTRE EN PLUS » ?	64
3.1 Le premier moment du stade du miroir	64
3.2 L'adolescent délinquant et l'après-coup du stade du miroir	73
CHAPITRE 4 : LE PROCESSUS DE CASTRATION COMME CONSTRUCTEUR DU SIGNIFIANT PHALLUS	78
4.1 La castration et la construction du signifiant Phallus	78
4.2 Le déni de la castration et l'invalidation du signifiant phallique chez l'adolescent délinquant	85
4.3 Mireille - être ou avoir le phallus imaginaire	92
CHAPITRE 5 : LE SURMOI CHEZ LE (SUJET) DÉLINQUANT	98
5.1 La genèse du Surmoi	98
5.2 L'adolescent délinquant : un Surmoi fort ou faible ?	110
5.3 Vincent : enchaîné au Surmoi archaïque	113

CHAPITRE 6 : LES PULSIONS ET L'ENGAGEMENT DANS LA CONSTRUCTION DU FANTASME CHEZ LE JEUNE DÉLINQUANT.....	115
6.1 Le chemin des pulsions et la construction des premiers fantasmes.....	115
6.2 Les destins des pulsions et des fantasmes dans le cadre délinquant.....	132
DEUXIÈME PARTIE	138
LA QUESTION DE L'OBJET DANS LA DÉLINQUANCE JUVÉNILE.....	138
CHAPITRE 7 : LES OBJETS DE LA PULSION ET LA CONSTRUCTION DE L'OBJET PSYCHIQUE.....	140
7.1 Les objets de la pulsion dans la période infantile et leurs remaniements à l'adolescence.....	140
7.2 Les objets de la pulsion chez l'adolescent délinquant.....	154
7.3 Marcel : un Prométhée en possession du feu.....	159
CHAPITRE 8 : L'OBJET TRANSITIONNEL - L'ESPACE CRÉATEUR DE L'OBJET PSYCHIQUE.....	165
8.1 L'objet transitionnel - du sujet à l'objet.....	165
8.2 L'adolescent délinquant : à la recherche d'un espace transitionnel.....	177
CHAPITRE 9 : L'OBJET <i>a</i> ET LA NAISSANCE DU SUJET DU DÉSIR.....	182
9.1 Quelques remarques sur la genèse de l'objet <i>a</i>	182
9.2 L'objet « a » et l'objet transitionnel : un espace potentiel pour la naissance du sujet du désir.....	192
9.3 L'objet « a » chez l'adolescent délinquant.....	196
CHAPITRE 10 : LES OBJETS DANS LA RÉALITÉ EXTÉRIEURE.....	200
10.1 Les enjeux de l'objet psychique dans le rapport aux objets de la réalité.....	200
10.2 Discours d'une société sur les objets de la réalité : sous « le domaine du maternel ».....	204
10.3 L'objet de la délinquance juvénile : un objet de la réalité ou un objet Réel ?.....	210
TROISIÈME PARTIE	216
L'AGIR DÉLINQUANT ET LE RAPPORT AUX OBJETS : UNE MÉTAPHORE DU LIEN SOCIAL POSTMODERNE ?	216
CHAPITRE 11 : L'AGIR DÉLINQUANT : L'APPEL À UN « PASSE » À L'ACTE ..	218
11.1 L'agir : le passage à l'acte et l' <i>acting-out</i>	218
11.2 L'acte : la naissance d'un auteur.....	225
CHAPITRE 12 : UN RAPPORT AUX OBJETS SOUS L'EMPRISE DU MATERNEL.....	229
12.1 Le rapport à l'objet chez le jeune délinquant.....	229
12.2 Un lien social témoignant l'emprise du maternel.....	232
CHAPITRE 13 : LA VIOLENCE DES RÉPONSES INSTITUTIONNELLES: « TAISEZ-VOUS ».....	237
13.1 Crise d'une société et crise des institutions.....	237
13.2 Le déni de la délinquance dans les institutions.....	240

CHAPITRE 14 : SOMBRES SOUS L'EMPRISE DU CONTENANT MATERNEL: UNE HISTOIRE CLINIQUE DE LA DÉLINQUANCE JUVÉNILE	249
14.1 « Je suis toi, tu es moi »	250
14.2 « De-linquere » : se séparer ou rester sous l'emprise du contenant maternel ?	270
CONCLUSION	300
BIBLIOGRAPHIE	308
INDEX DES NOMS PROPRES	316

INTRODUCTION

Le souhait d'entreprendre une recherche sur la délinquance est le résultat de maintes interrogations issues de la pratique clinique avec des adolescents dont la prise en charge se confronte à cette problématique. En fait, la délinquance juvénile est devenue un objet de préoccupation dans de nombreuses couches de la société. Dans la pratique clinique, la recherche de nouvelles interventions et explications théoriques sur ce thème demande une actualisation permanente dans le domaine, surtout si l'on considère que l'état du lien social dans le monde contemporain est marqué par le manque de transmission de valeurs dans une société de consommation ; société dans laquelle les objets eux-mêmes sont les signes de la valeur de l'individu.

Conséquemment, ce thème est devenu motif permanent de réflexions dans la pratique clinique avec des adolescents. D'une part, nous remarquons que l'adolescent délinquant n'arrive pas à se compter comme sujet de son acte, ce qui vient marquer une défaillance dans sa constitution. D'autre part, dans les conduites déviantes, il y a toujours un objet investi qui sera agressé, volé, violé ou détruit. C'est pourquoi nous cherchons à travers cette étude à interroger ce qu'il en est de la construction du sujet et de la spécificité de la question de l'objet chez les adolescents inscrits dans le contexte de la délinquance.

La première partie de ce travail concerne la construction du sujet de l'enfance à l'adolescence, dont certaines impasses peuvent mener sur la voie de la délinquance. Pour développer cette première partie nous prenons en compte la séparation essentielle pendant l'enfance, reprise à l'adolescence pour parvenir à faire une rupture de la modalité du lien infantile, les imagos parentales et les parents de la réalité dans le rapport à la constitution du sujet, le stade du miroir en tant que celui offrant les possibilités d'appropriation d'un corps propre et son après-coup à l'adolescence, le processus de castration comme constructeur du signifiant Phallus, le Surmoi, les pulsions et l'engagement dans la construction du fantasme ainsi que leurs remaniements à l'adolescence.

Dans un second temps, l'étude se centre davantage sur quelques concepts d'objet issus de la théorie psychanalytique, tout en se basant sur le fait que le sujet doit se construire un objet psychique interne pendant l'enfance et que cet objet sera remanié à l'adolescence, moment où les objets externes serviront d'appui aux enjeux de cet objet psychique. Autrement dit, il faut voir si, à l'adolescence, l'objet psychique a réussi à se construire au moment de l'enfance. La délinquance juvénile va se jouer sur les difficultés, vécues pendant le développement émotionnel infantile, à se construire un objet psychique, question qui se posera alors à travers l'agir délinquant. Les concepts présents dans cette deuxième partie du travail concernent les objets de la pulsion dans la construction de l'objet psychique, l'objet transitionnel comme espace créateur de l'objet psychique, l'objet a et son rôle à la naissance du sujet du désir, les objets de la réalité, c'est-à-dire des objets en tant que supports de l'objet psychique.

La troisième et dernière partie est consacrée à la question de l'agir délinquant et du rapport aux objets, où les deux axes qui constituent ce travail vont s'entrecroiser : la question du sujet et la question de l'objet dans la délinquance. Notre analyse se fonde sur la spécificité de l'agir délinquant, dans lequel le sujet se soustrait de l'acte et investit un

objet dans la réalité extérieure. Pour ce faire, nous proposons un ensemble de considérations sur l'agir délinquant, le rapport à l'objet chez le jeune délinquant et dans la société actuelle dans laquelle il s'insère, ainsi que les réponses institutionnelles apportées à la question de la délinquance. Cette dernière partie s'achève par la présentation d'un cas clinique de la délinquance juvénile, de l'infantile à l'adolescence, qui illustre certains arguments posés au long de ce travail. Finalement, nous présentons les conclusions de cette recherche.

Les exemples cliniques présents au cours de ce travail sont, dans leur majorité, des conduites destructrices solitaires, c'est-à-dire que l'adolescent se trouve seul lors de l'agir délinquant. Ils ont été suivis dans une clinique publique de l'État et en consultation privée. On trouvera aussi quelques exemples illustrant certaines données relatives à une expérience vécue dans un foyer d'accueil à Paris pendant la préparation du *mestrado* au Brésil (l'équivalent du DEA en France).

À titre d'introduction des présupposés théoriques, nous avons utilisé certaines définitions prenant en considération des termes qui concernent le présent travail : *l'adolescence, la délinquance juvénile et l'objet*. Les concepts et les considérations prennent appui sur la théorie psychanalytique.

Adolescence

Au sens étymologique du mot, l'adolescence est l'âge du changement. *Adolescere* en latin signifie « grandir ». Ce changement implique non seulement les modifications du corps mais surtout les modifications psychiques que le sujet doit opérer pour entrer dans le monde adulte. Comme le souligne Rassial, *la spécificité de l'adolescent c'est de n'être ni complètement un enfant ni complètement un adulte*¹. En effet, c'est une étape d'indécision subjective et d'incertitude sociale.

¹ RASSIAL, J.-J. *L'adolescent et le psychanalyste* (1990). Paris: Payot & Rivages, 1996, p. 56.

L'observation clinique des adolescents nous conduit très souvent à la constatation de ce moment d'incertitude. Un adolescent âgé de treize ans illustre parfaitement cette incertitude lorsqu'il raconte et fait des remarques sur un rêve apparu à plusieurs reprises :

« - J'étais au milieu d'un escalier roulant et je voulais monter, cependant je n'arrivais pas à le faire, ni descendre. Au-dessus, il y avait plusieurs personnes qui me regardaient. Cela me rappelle le jour où je montais un escalier roulant avec ma tante et au moment où on est arrivés à l'autre étage, elle s'est aperçue que j'étais blessé. Il y avait du sang sur ma jambe et cela me faisait penser à une bouche qui saignait. Quelquefois, c'est comme ça que je me sens : au milieu d'un escalier ».

L'adolescence est alors cet « être au milieu », où le regard de l'autre a une fonction prépondérante. Par contre, se séparer des objets infantiles ne semble pas être une tâche si facile, surtout en ce qui concerne la Mère primordiale, la mère de l'enfance. La blessure dont nous parle le garçon semble être la métaphore d'une coupure comme séparation d'avec la Mère, nécessaire au temps pubertaire.

L'étude psychanalytique sur l'adolescence débute dans les *Trois essais sur la théorie de la sexualité*². Freud y décrit la puberté comme une période où surviennent les remaniements de la vie sexuelle infantile et où ils vont aboutir à leur forme définitive. C'est aussi le moment de la subordination des zones érogènes au primat de la zone génitale, l'établissement de nouveaux buts sexuels différents chez l'homme et chez la femme et enfin, la découverte de nouveaux objets sexuels en dehors de la famille. De même, Freud³ souligne le lien entre le complexe d'Œdipe et la puberté, cette dernière étant présentée comme le réveil de la sexualité infantile et des motions incestueuses. La puberté récapitule le développement que l'individu a accompli pendant les cinq premières années de sa vie c'est-à-dire que les anciens objets incestueux familiaux sont repris à nouveau avec la libido.

² FREUD, S. *Trois essais sur la théorie sexuelle* (1905). Trad. Fr. P. Koepfel. Paris: Gallimard, 1987, p. 143.

³ *Ibidem*, p. 243 et sq.

Dans le même ordre d'idées, M. Klein conçoit que les adolescents *manifestent une grande tendance à se détacher de leurs parents pour la raison principale que les désirs sexuels se rapportant aux parents regagnent de la force. Les premiers sentiments de rivalité et de haine, contre le père ou la mère selon le cas, seront revécus et éprouvés dans toute leur force, bien que leur raison sexuelle reste inconsciente*⁴. En fait, il n'est pas difficile de remarquer les réactions de rejet de l'adolescent auprès du parent du sexe opposé dans des situations de vie quotidienne. Pierre, un adolescent âgé de quinze ans, raconte lors d'une séance que sa mère lui demande très souvent de dormir avec elle dans son lit et il dit : « - *Je n'arrive pas à dormir et je sens mon cœur qui bat trop fort.* »

Conformément à Ernest Jones (1922), A. Freud évoque une corrélation entre l'adolescence et la première enfance. *L'adolescence récapitule la petite enfance ; [...] l'adolescence est dans une grande mesure déterminée par la forme du développement de son enfance. Ces étapes se passent sur des plans différents pendant les deux périodes de la petite enfance et de l'adolescence, mais de façon très similaire chez le même individu*⁵.

Plusieurs auteurs contemporains se consacrant à l'étude de l'infantile et de l'adolescence suivent la même direction. Parmi eux, Rassial définit l'adolescence comme *le moment, logique, de l'après-coup du stade du miroir, appropriation partielle du regard et de la voix de la mère qui a reconnu, jadis, dans le miroir, ce que l'enfant a vu*⁶. Gutton pour sa part souligne que dans la scène pubertaire *l'infantile n'y est ni oublié ni remémoré, mais répété*⁷. Bergès lui aussi envisage l'adolescence comme la période de la vie où *se rejoue, avec les mêmes cartes, la partie de la toute petite enfance*⁸.

⁴ KLEIN, M. « L'amour, la culpabilité et le besoin de réparation » (1968) in: *L'amour et la haine, le besoin de réparation*. Trad. fr. A. Stronck. Paris: Payot, 1989, p. 124.

⁵ FREUD, A. *L'enfant dans la psychanalyse* (1968). Trad. Fr. D. Widlöcher. Paris: Gallimard, 1976, p. 245.

⁶ RASSIAL, J. -J. *Le passage adolescent, de la famille au lien social*. Toulouse: Actualité de la psychanalyse, Érès, 1996, p. 17.

⁷ GUTTON P. *Adolescens*. Paris: Le fil rouge, PUF, 1996, p. 8.

⁸ BERGÈS, J. « Les préalables de la cure », in : *Problématiques adolescentes et direction de la cure* , sous la dir. D. Lauru, C. Hoffmann, C. Pickan. Toulouse: Érès, 1999, p. 178.

Ainsi, les problèmes de l'enfance se réactualisent à l'adolescence. Selon Jeammet⁹, à l'adolescence nous allons savoir ce qui a été intériorisé pendant l'enfance. C'est le moment de se séparer et de savoir quelles sont les ressources disponibles. L'adolescent a besoin de forces, de sécurité interne, mais ce dont il a besoin c'est aussi ce qui le menace. En effet, il y a un mouvement de rupture marqué par le rejet des identifications antérieures, le rejet des objets parentaux qui lui apportaient de la sécurité. L'adolescent se veut étranger aux autres et à lui-même, c'est pourquoi son identité est menacée.

Ce moment critique, expression d'un travail psychique du développement humain, est un moment décisif, moment d'une impasse où les destins de cette crise peuvent être divers. Il n'est alors pas étonnant que l'adolescence soit le moment des démarrages des troubles, et notamment de la délinquance.

Délinquance Juvénile

La délinquance est, par définition, l'ensemble des infractions commises sur le plan social. En conséquence, le (la) délinquant(e) est la personne qui a commis un délit, auteur d'une infraction et passible d'une peine correctionnelle¹⁰. Cusson souligne que le mot *délinquance désignera les infractions commises par les adolescents, punissables aux termes du code pénal et causant un dommage évident à autrui*¹¹. Lorsque l'on parle de délit, d'infraction ou de crime, on désigne essentiellement des actes interdits, mais c'est une interdiction promulguée par une loi quelconque qui constitue l'acte en tant que délit. Il faut alors avoir conscience du caractère relatif d'une définition prenant son point de départ dans les lois, lesquelles sont le résultat de décisions humaines, donc subjectives.

⁹ L'idée est de P. Jeammet, transmise pendant le séminaire du 12 février 2002 à l'Université Paris 7 : *Problématique de la dépendance et du lien social à l'adolescence*.

¹⁰ *Le Petit Larousse: dictionnaire illustré*. Paris: Larousse, 1998.

¹¹ CUSSON, M. *Délinquants pourquoi ?* PARIS: Armand Colin Éditeur, 1981, p. 13.

La question de la faute est alors en rapport avec la loi en vigueur. Lacan souligne la sentence formulée par Saint-Paul : *c'est la loi qui fait le péché* et cette constatation l'amène à concevoir que *le crime ni le criminel ne sont pas des objets qui puissent se concevoir hors de leur référence sociologique*¹². Au vu de ces observations, certaines questions se posent à nous : Qu'à donc à voir ce terme délinquance avec la psychanalyse ? Qu'est-ce qu'un sujet délinquant ? La délinquance est-elle un acte au sens psychanalytique du terme ?

Le délinquant est celui qui déloge, qui détruit les objets et il peut aboutir devant le juge. Cependant, le regard que nous portons sur cette question est différent de celui d'un juge. Pour la psychanalyse, ce qui importe est la spécificité de cette pathologie de l'adolescence. C'est la question du sujet, son fantasme, sa défection et ce qu'il en est du rapport aux objets chez l'adolescent délinquant. En somme, dans la délinquance juvénile, l'élément le plus important ne réside pas dans les manifestations mais dans les mécanismes psychiques qui les conditionnent.

Cette dynamique permise par la psychanalyse a conduit à une vision plus nette de la délinquance juvénile au cours des dernières années. On évoquait régulièrement, par exemple, les raisons suivantes : il s'agit de jeunes étrangers, d'un milieu défavorisé, ce sont les mauvaises fréquentations ou les dangers de la rue qui constituent une occasion favorable. Or, les explications que l'on entendait auparavant sur les causes de la délinquance ne peuvent plus être considérées comme le seul facteur de la déviance des jeunes.

Il suffit de faire remarquer que des milliers d'autres enfants grandissent dans des conditions toutes aussi défavorables, sans pour autant tomber dans la délinquance juvénile. De même, on rencontre de plus en plus la déviance chez les jeunes appartenant à un milieu

¹² LACAN, J. « Introduction théorique aux fonctions de la psychanalyse en criminologie » (1951), in : *Écrits*. Paris: Seuil, 1966, p. 126.

plus favorisé. Il faut certainement que quelque chose existe dans le psychisme de l'enfant lui-même dont le milieu social n'est que le moyen de déployer les effets à l'adolescence, moment où il se confronte au discours proféré par la société dans laquelle il s'insère.

Selon l'étymologie du mot et d'après la lecture de Rassial¹³, *linquere* c'est laisser quelque chose ou quelqu'un à sa place et le *de* marque la séparation, le détachement. Dans la même direction, Kinable¹⁴ observe que le terme *délinquant* vient du mot latin *linquere* ou *relinquere*, dont la signification est laisser, abandonner, rompre un lien, se séparer. Le verbe *linquere* entraîne une notion de mouvement ou d'activité radicale, dans laquelle on peut entendre la motion pulsionnelle. Ce verbe sert donc à exprimer le moyen d'abandonner ce qui manque, de laisser ce qui doit se perdre et ce à quoi il faut renoncer, de dépasser une modalité de liaison.

Mais dans la composition du mot « délinquant », nous pouvons remarquer l'introduction du préfixe « dé », lequel est à entendre de deux manières. D'un côté, il peut signifier l'intensification de l'action exprimée par le verbe sous la forme d'une action exacerbée jusqu'à son accomplissement. Il peut ainsi donner l'idée d'un passage transgressif, hors limite pour cause d'excès. D'un autre côté, le même préfixe signifie également l'altération de l'action exprimée par le verbe, c'est-à-dire la négation de la première et dans ce sens, la transformation en une action contraire. Le *delinquere* consisterait à faire le contraire, il correspondrait à une façon de démontrer le fait de ne pas pouvoir « laisser ou rompre le lien », à faire son deuil, ou encore à refuser ou nier un manque¹⁵.

¹³ RASSIAL, J.-J. *L'adolescent et le psychanalyste. Op. cit.*, p. 57.

¹⁴ KINABLE, J. *Psychopathie et perversion*, disponible sur : <http://www.criminologie.com.virtulib/c1.htm>, dernière consultation : le 20 avril 2003.

¹⁵ *Idem*.

Quoi qu'il en soit, le dramatique exprimé par le verbe *delinquere* est à entendre comme une activité restauratrice d'un défaut subi. Faute d'avoir pu accomplir le travail psychique de séparation et de deuil et d'avoir transformé les modalités de lien qui lui auraient ouvert d'autres voies, le délinquant est quelqu'un qui se fait l'agent et le patient, le sujet et l'objet. En tant qu'agent, il s'engage dans une activité parce qu'il n'est pas encore parvenu à liquider ce qui persiste. De plus, il « se laisse aller », il cède aux exigences de ses propres pulsions.

Partant du fait que l'adolescence est la reprise des premiers processus de l'enfance avec opération de rupture, le moment de la séparation et du deuil des objets infantiles intériorisés, la délinquance juvénile peut être entendue comme le défaut de la séparation première, le défaut de la séparation du désir de l'Autre¹⁶ et donc de la constitution du sujet. Le recours à l'agir délinquant témoigne lui-même des difficultés de ce processus dans lequel l'adolescent cherche à remplacer ce qui fait défaut, à combler le trou de ce manque à travers des objets de la réalité extérieure. Par conséquent, il nous faut également examiner ce qu'il en est de la question de l'objet dans le cadre de la délinquance car il y a toujours un objet agressé, détruit ou volé.

L'objet

Étymologiquement, l'objet signifie « ce qui est jeté devant nous¹⁷ ». Schopenhauer¹⁸ affirme qu'une conscience sans objet n'est pas une conscience. Dans sa philosophie, il énonce un rapport indissociable entre l'objet et le sujet : il n'y a pas d'objet sans sujet ni de sujet sans objet. La représentation propre du monde, son point de départ, contient et

¹⁶ L'Autre, expression lacanienne dont on peut dater l'introduction dans le Séminaire du 25 mai 1955, est dans le présent travail l'agent et le garant du tout-pouvoir de désir où la mère est le premier représentant sur la scène du réel. Lacan, J. *Le séminaire II : Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique psychanalytique* (1954 - 1955). Paris: Seuil, 1978.

¹⁷ *Le Petit Larousse : dictionnaire illustré. Op. cit.*,

¹⁸ SCHOPENHAUER, A. *Le monde comme volonté et comme représentation* (1788-1860). Vol. I. Trad. Fr. Auguste Burdeau. Paris: F. Alcal, 1893-1896, p. 25, 52, 63.

implique déjà les deux termes, à savoir le sujet et l'objet. Nous pouvons d'emblée remarquer que l'objet suppose la notion de sujet et celui-ci est lui-même objet par rapport aux autres sujets. D'autre part, si l'objet est ce qui est placé avant, le sujet est ce qui est mis dessous, subordonné. L'objet dans sa signification est donc l'opposé du sujet.

Toutefois, il faut remarquer qu'en psychanalyse il y a une grande difficulté à définir l'objet. Chez Freud¹⁹, les étapes du développement sont marquées par la prévalence d'un objet : oral, anal, phallique et génital. Mais le terme objet est généralement employé dans sa théorie pour désigner une personne du sexe opposé et dans ce cas, il s'agit d'un objet total. L'autre statut de l'objet est celui en jeu dans la pulsion et il sert à atteindre un but. La particularité de la théorie freudienne est que c'est un objet perdu qui va orienter la vie du sujet dans le sens de la retrouvaille impossible de cet objet. La mère, comme nous montre le jeu du « fort-da », est un objet perdu²⁰. La rencontre d'un autre objet est nécessairement manquée et il n'y aura aucune véritable retrouvaille avec l'objet. C'est par les voies de la symbolisation qu'il y aura des possibilités de substitution.

L'objet *a* introduit par Lacan²¹ ne se constitue que d'un reste ou d'un fragment de cet objet perdu. Il désigne l'objet désiré par le sujet et qui se dérobe à lui au point de devenir un reste impossible à symboliser. C'est le fait de sa perte qui renvoie à la cause même du désir. Cependant, comme le souligne Vanier, *son statut ne lui est donné qu'après coup. Avant, il n'est pas séparé de ce qui n'est pas encore le sujet*²². L'objet *a* apparaît comme un « manque à être » ou à travers les quatre objets partiels détachés du corps. Les deux premiers – le sein, objet de la succion et les fèces, objet de l'excrétion – avaient déjà été distingués par Freud dans les *Trois essais sur la théorie sexuelle*²³ comme des objets

¹⁹ FREUD, S. *Trois essais sur la théorie sexuelle. Op. cit.*, pp. 127-140.

²⁰ FREUD, S. « Au-delà du principe de plaisir » (1920), in *Essais de psychanalyse*. Trad. Fr. J. Laplanche et J. -B. Pontalis. Paris: Payot, 2001, pp. 55-62.

²¹ LACAN J. « Remarque sur le rapport de Daniel Lagache : 'Psychanalyse et structure de la personnalité' » (1961), in *Écrits*. Paris: Seuil, 1966, pp. 647-684.

²² VANIER, A. *Lacan*. Paris: Les Belles Lettres, 2000, p. 72.

²³ FREUD, S. *Trois essais sur la théorie sexuelle. Op. cit.*, pp. 102 - 113.

spécifiquement investis. Lacan²⁴ y introduit aussi le regard et la voix, objets du désir eux-mêmes. Dans son quatrième séminaire²⁵, il a mis en évidence la notion du manque d'objet puisque le statut de l'objet lui-même le rendait inapte à sa fonction.

Ce concept d'objet *a* est en rapport avec la notion de l'objet partiel introduit par Karl Abraham et repris par Mélanie Klein, qui de là introduira les notions de bon et mauvais objet, comme l'observe Assoun²⁶. Pour M. Klein²⁷, les premières expériences de l'allaitement du bébé et de la présence de sa mère sont le début de sa relation d'objet avec elle. Cette relation est d'abord une relation avec un objet partiel, le sein. Les expériences successives de gratification et de frustration sont des stimuli pour les pulsions libidinales et destructrices. C'est ainsi que le sein est aimé et ressenti comme « bon » lorsqu'il gratifie, alors qu'il est haï et ressenti comme « mauvais » quand il entraîne une frustration.

Toute une série de processus intrapsychiques dont en particulier l'introjection et la projection, contribuent à une relation double avec l'objet primitif. Les pulsions amoureuses sont projetées par le bébé et attribuées au sein « bon », et dans un même temps il projette à l'extérieur ses pulsions destructrices et les attribue au sein « mauvais ». Par introjection, un sein « bon » et un sein « mauvais » vont aussi se constituer à l'intérieur. Le sein « bon », externe et interne, devient le prototype de tous les objets aimants tandis que le sein « mauvais » sera le prototype de tous les objets persécuteurs internes et externes²⁸.

Même si Lacan souligne la difficulté à parler d'objet partiel comme une référence au tout, il se sert de la notion de l'objet bon et mauvais pour introduire deux autres objets du désir : le regard et la voix. Aussi, dans son séminaire sur le transfert²⁹, il convertit le bon objet kleinien en objet *a*, l'objet du désir. Toutefois, c'est l'objet transitionnel conçu par

²⁴ LACAN, J. « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien » (1960), in : *Écrits*, Paris: Seuil, 1966, pp. 793-828.

²⁵ LACAN, J. *Le séminaire IV: La relation d'objet* (1956-1957). Paris: Seuil, 1994.

²⁶ ASSOUN, P.-L. *Lacan*, « Que sais-je ? ». Paris: PUF, 2003, p. 71.

²⁷ KLEIN, M. « Quelques conclusions théoriques au sujet de la vie émotionnelle des bébés », in : *Développements de la psychanalyse* (1952). Trad. Fr. W. Baranger. Paris: Quadrige, PUF, 2001, pp. 188-189.

²⁸ *Ibidem*, p. 189.

²⁹ LACAN, J. *Le séminaire VIII: Le transfert* (1960-1961) Paris: Seuil, 1991.

Winnicott³⁰ qui est le plus proche de la notion d'objet *a* de Lacan. Cet objet matériel (jouet, animal en peluche) possédé par le nourrisson comme substitut du sein n'est pas reconnu comme faisant partie de la réalité extérieure, mais il est la première possession « non-moi », point d'origine de la relation d'objet. Il représente la mère ou une partie d'elle, mais il n'est pas la mère.

Destiné à protéger l'enfant de l'angoisse de la séparation, l'objet transitionnel situé par Winnicott³¹ dans l'aire de l'illusion et du jeu marque le passage de l'enfant où il était uni au corps de la mère à un état où il peut la reconnaître comme différente de lui et s'en séparer. Cette première relation d'objet dessine le cadre dans lequel s'effectuera la relation à l'autre et aux objets du monde dans l'avenir. Cela entraîne un espace transitionnel qui subsistera lors de la disparition et de l'abandon de l'objet. Cependant, cette aire constituée dans la relation du sujet aux objets est aussi un espace de disjonction, dans la mesure où il rend inadéquat tout rapport du sujet à l'objet.

Avant d'entrer dans le vif de notre proposition de travail, il faut préciser que le terme objet utilisé dans ce texte est présent dans deux acceptions de l'objet, à savoir l'objet de la réalité extérieure et l'objet psychique. En fait, l'objet se trouve dans la réalité, il est fourni par le monde extérieur et il est présent dans la vie de tout être humain. Dans la société contemporaine surtout, l'objet est devenu lui-même investi d'un fort pouvoir car il est aujourd'hui le signe de la réussite sociale. Pour les adolescents, les objets de la réalité sont également le moyen d'insertion dans un groupe. Il sont les signes de l'appartenance.

En ce qui concerne l'objet psychique dont la construction se fait au long du développement infantile, sa fonction est de régler les relations du sujet par rapport aux autres et à la réalité. Il peut être un objet quelconque de la réalité car il sert à satisfaire la

³⁰ WINNICOTT, D.W. « Objets transitionnels et phénomènes transitionnels : une étude de la première possession non-moi » (1951) in: *De la pédiatrie à la psychanalyse* (1958). Trad. Fr. J. Kalmanovitch. Paris: Payot, 1969, pp. 169-186.

³¹ WINNICOTT, D. W. *Jeu et réalité, l'espace potentiel* (1971). Trad. Fr. C. Monod, J. B. Pontalis. Paris: Gallimard, 1975, pp. 7-39.

pulsion. Il en résulte que même si l'objet psychique n'équivaut pas à l'objet de la réalité, ce dernier peut être pris comme support du désir. Les effets et les possibilités de la construction d'un objet psychique du temps de l'infantile se montreront dans les enjeux sur les objets de la réalité extérieure du temps pubertaire.

L'adolescence est certainement le moment de se confronter à la disparition de l'objet d'amour infantile et de se rendre compte qu'il n'existe pas dans la réalité d'objet de satisfaction totale qui puisse combler le manque à être. Du fait de cette perte de l'objet psychique de l'enfance, l'adolescent se trouve devant la nécessité de retrouver un objet dans la réalité extérieure qui évoque ce premier objet perdu, condition essentielle de l'issue de l'impasse du processus adolescent. Ainsi, le rapport aux objets de la réalité à l'adolescence est étroitement lié à la possibilité qu'il a eue pendant le temps de l'infantile de se construire un objet psychique. Les enjeux de celui-ci se feront, lors du temps pubertaire, à travers les objets de la réalité. Le processus adolescent montre les effets de la question de l'objet de la prime enfance.

PREMIÈRE PARTIE:

La construction du (sujet) délinquant

L'enfant se construit d'abord dans son rapport avec l'environnement, et son existence passe par l'aliénation et la dépendance aux parents. Lieu de transmission d'une génération à l'autre, la famille est aussi celle qui ouvre les voies de l'indépendance, tout en permettant à l'enfant de s'en séparer et de devenir le sujet de son propre désir. Il incombe aux parents d'autoriser et de soutenir leur enfant dans les passages d'une phase à l'autre du développement.

De même, les rôles des premières expériences pulsionnelles accompagnées de leurs fantasmes déclenchés par des stimuli internes seront largement influencés par des facteurs extérieurs, dont les réponses jouent un rôle essentiel pour la naissance du sujet pulsionnel. Les possibilités d'une vie pulsionnelle active et l'appropriation subjective de celle-ci se construiront à partir des premiers échanges pulsionnels avec l'autre parental.

L'avenir de l'enfant comme sujet de son désir est marqué par des moments décisifs, tel que l'expérience spéculaire. Les identifications édifiées par le Moi lors de cette expérience donneront les bases pour vivre le temps de l'Œdipe à l'origine du complexe de castration. Cette opération libératrice est aussi le moment de la mise en place du signifiant phallique, le temps d'assumer le contexte d'un manque, tout en donnant les raisons du désir. Ainsi, des arrêts ou des points de fixation dans les premières phases du développement ne peuvent que provoquer la défaillance du processus de subjectivation et l'échec de la

naissance du sujet du désir.

L'entrée dans l'adolescence sera l'après-coup de toutes les expériences vécues pendant les premières années de la vie. Sont mises à l'épreuve les possibilités de constitution du sujet portées par ces premières expériences. En l'occurrence, le déclenchement des troubles à l'adolescence est lié aux impasses de la constitution du sujet dans des arrêts indépassables. L'adolescent délinquant est quelqu'un qui ne peut s'approprier son désir et se compter comme sujet de son acte, ce qui dénonce une subjectivation défectueuse. Le délinquant montre le défaut de séparation des premiers objets infantiles tout en témoignant une défaillance dans sa constitution en tant que sujet.

CHAPITRE 1: L'ESSENTIEL DE LA SÉPARATION ET SES IMPASSES - DE L'INFANTILE À L'ADOLESCENCE

1.1 Le processus de séparation à l'enfance

La première année de la vie de l'être humain est ponctuée par son contact avec la mère, contact le plus important avec le monde extérieur. Cette première relation mère-enfant joue un rôle fondamental au cours de la vie affective du sujet, raison pour laquelle elle est au centre de nombre de travaux psychanalytiques. Le début du processus de développement montre que le nourrisson est très dépendant des soins maternels ainsi que de la présence continue de sa mère. La mère « suffisamment bonne » de la théorie de Winnicott³² est celle capable de répondre naturellement aux besoins de son enfant, ce qui favorise une relation harmonieuse.

Cette relation harmonieuse entre la mère et son bébé produit chez ce dernier des sentiments d'illusion et d'omnipotence. Pour que le nourrisson passe de l'état de la dépendance absolue et de fusion à celui de l'indépendance – en somme le passage du principe de plaisir au principe de réalité tel que le conçoit Freud – il faut que se produise chez lui une désillusion. La mère doit donc lui apprendre progressivement à subir les frustrations pour qu'il puisse établir la différence entre réalité et illusion. C'est au début de

³² WINNICOTT, D. W. « Distorsion du Moi en fonction du vrai et du faux "self" » (1960), in *Processus de maturation chez l'enfant, développement affectif et environnement* (1965). Trad. Fr. J. Kalmanovitch Paris: Payot, 1970, pp. 122-125.

la vie que le rôle de l'environnement est le plus important, comme le souligne Winnicott³³. Dès la vie postnatale, des facteurs externes influencent l'issue de chaque phase du développement.

Cependant, même si le rôle de l'environnement est fondamental pour les passages d'une phase à l'autre du développement, il faut considérer qu'au tout début de la vie l'enfant n'arrive pas à établir un lien entre la réalité subjective et la réalité extérieure. Le début de la vie du nourrisson est marqué par une dépendance absolue à l'égard de la mère. M. Mahler emploie l'expression symbiose normale pour décrire cet état de fusion et d'indifférenciation à la mère ; pendant cette phase, il fonctionne comme si lui et sa mère formaient un système tout-puissant, une unité duelle à l'intérieur d'une seule frontière commune³⁴. La symbiose inscrit cette illusion d'une fusion hallucinatoire, d'une frontière commune à deux individus psychiquement et réellement distincts. La structure encore indifférenciée « moi-ça » comporte un mélange de libido et d'agressivité. L'intérieur et l'extérieur ne seront différenciés que graduellement.

La relation d'objet va se développer parallèlement au processus de séparation-individuation à partir du stade du narcissisme infantile symbiotique³⁵ – ou narcissisme primaire³⁶ selon la terminologie freudienne –, dans le contexte d'un développement libidinal simultané. Le fonctionnement du Moi et le narcissisme secondaire prennent d'abord naissance dans la relation narcissique, puis dans la relation objectale avec la mère.

Le processus de séparation-individuation est essentiel à la constitution du Moi et au développement des relations d'objet. Ce processus consiste en la réalisation d'un sentiment intrapsychique d'être séparé de la mère, ce qui entraîne la conscience de la réalité du

³³ WINNICOTT, D. W. *Déprivation et délinquance* (1984). Trad. Fr. M. Michelin, L. Rozaz. Paris: Payot, 1994, p. 224.

³⁴ MAHLER, M. *Psychose infantile* (1968). Trad. Fr. P. et J. Léonard. Paris: Payot, 1973, p 20.

³⁵ MAHLER, M. *La naissance psychologique de l'être humain* (1975). Trad. Fr. P. et J. Léonard. Paris: Payot, 1980, p. 29.

³⁶ FREUD, S. « Pulsions et destins des pulsions » (1915) in *Métapsychologie*. Trad. Fr. J. Laplanche, J.-B. Pontalis. Paris: Gallimard, 1968.

monde extérieur. Le sentiment d'être séparé mène à des représentations intrapsychiques distinctes du monde objectal. En effet, au cours du développement, les séparations réelles de l'enfant d'avec sa mère sont capitales pour qu'il ait le sentiment d'être un autre.

D'emblée, c'est le désir de l'enfant de diminuer son attachement à sa mère, la personne qui compte le plus, qui constitue le motif profond du déclenchement du processus de séparation. En fait, on remarque très facilement que les jeunes enfants sont très satisfaits de leurs premières réussites d'indépendance. Pourtant, tout au début, c'est la mère qui le fait vivre, qui répond à ses besoins et le protège. Fantasmatiquement, elle devient inséparable de lui-même. Pour le petit enfant, la peur de perdre sa mère rend pénible la séparation.

Il revient également à la mère de permettre à son enfant de se séparer d'elle, de lui montrer qu'elle est capable de survivre à ses pulsions destructrices. La mort de la mère sera toujours ressentie par le petit enfant comme sa propre annihilation ; en conséquence, la peur inconsciente de la mort de la personne aimée peut conduire à une trop grande dépendance. Il en résulte que chez ces enfants devenant très dépendants l'amour est surtout ressenti comme nécessaire pour survivre. Des liens de nature trop forts perturbent la relation d'une mère avec son enfant. Il faut donc que la mère témoigne son affection et prouve à l'enfant qu'il n'est ni mauvais ni agressif, et que ses pulsions destructrices n'ont pas eu de conséquences.

Pour grandir, l'enfant doit abandonner les premiers objets libidinaux et réussir à les substituer par des objets extérieurs. M. Klein³⁷ a toujours attaché une importance fondamentale à la première relation d'objet de l'enfant, à savoir la relation au sein maternel et à la mère. La croyance en un « bon » sein se rattache à la capacité qu'a l'enfant d'investir libidinalement le premier objet externe. Cette première relation se caractérise par les conflits entre l'amour et la haine car la mère, premier objet d'amour, est en même

³⁷ KLEIN, M. *Envie et gratitude et autres essais* (1957). Trad. Fr. V. Smornoff. Paris: Gallimard, 1968, p. 28.

temps désirée et haïe. Freud lui-même souligne que la haine est le refus primordial que le moi narcissique oppose au monde extérieur. Avec l'entrée dans le narcissisme primaire, on parvient à la formation du sens opposé à aimer : haïr³⁸.

Le petit enfant aime sa mère lorsqu'elle soulage sa faim et qu'elle lui donne le plaisir quand sa bouche est stimulée par la succion du sein, expression initiale de la sexualité infantile. Cependant, lorsque ses désirs ne sont pas satisfaits ou qu'il éprouve une douleur physique quelconque, haine et agressivité s'éveillent. Le bébé est alors dominé par des tendances à détruire la même personne, objet de tous ses désirs. Les racines de ces pulsions destructrices apparaissent déjà dans ce premier amour.

Les expériences successives de gratification et de frustration pendant la phase première, nommée par M. Klein schizo-paranoïde³⁹, sont des stimuli puissants pour les pulsions libidinales et destructrices, c'est-à-dire pour l'amour et la haine. Lorsqu'il gratifie, le sein est aimé et ressenti comme « bon » ; mais quand il entraîne de la frustration, il est ressenti comme « mauvais ». Cette scission est surtout due au manque d'intégration du Moi et l'enfant est livré à la toute-puissance dans laquelle il ne peut rien poser comme lui étant extérieur. Par le double mouvement d'introjection et de projection, le petit enfant essaie de conserver le « bon » et d'expulser le « mauvais » à l'égard du même objet, à savoir le sein.

C'est à travers des expériences de frustration et de perte que les objets partiels se réunissent en objet total et que le petit enfant peut alors commencer à émerger en tant que sujet. L'enfant accède à la phase dite position dépressive⁴⁰ quand il perçoit sa mère comme une personne entière, un objet total. Le sein « bon » et le sein « mauvais », la mère « bonne » et la mère « mauvaise », ne sont plus séparés comme dans la première phase. L'ambivalence entre l'amour et la haine est désormais vécue à l'égard d'un objet total et

³⁸ FREUD, S. « Pulsions et destins des pulsions » in *Métapsychologie. Op. cit.*, p. 39.

³⁹ KLEIN, M. « Quelques conclusions théoriques au sujet de la vie émotionnelle des bébés » in *Développements de la psychanalyse. Op. cit.*, pp. 187-190.

⁴⁰ *Idem.*

les pulsions destructrices sont ressenties comme dangereuses pour l'objet aimé qui a gagné le statut d'une personne totale.

Après que le stade dit purement narcissique a été relayé par le stade d'objet, Freud⁴¹ souligne que plaisir et déplaisir signifient relation du Moi à l'objet. L'objet comme source de sensation de plaisir entraîne une tendance motrice qui veut le rapprocher et l'incorporer dans le Moi. Cependant, lors d'une sensation de déplaisir, c'est la haine et la répulsion de l'objet qui s'impose. Une tendance s'efforce d'éloigner l'objet du Moi. C'est ce mouvement d'amour et de haine qui engendre la séparation mère-enfant. La haine est nécessaire à l'éloignement de l'objet. Pour se séparer de lui, il faut pouvoir le haïr tout en l'aimant. De la haine se produit le processus de désillusion d'être uni à la mère et d'être l'objet qui vient la combler.

Ce passage nécessaire de l'illusion à la désillusion est sans aucun doute douloureux, car la mère qui a d'abord tout signifié pour l'enfant doit être perdue. Cette perte est toujours difficile mais elle montre que l'objet n'est pas magique et qu'il n'apparaît pas forcément dès qu'il est désiré. Si l'illusion faisait croire à l'enfant que le sein faisait partie de lui et que lui-même faisait partie du corps de la mère, lui donnant donc l'illusion d'être un phallus maternel, la désillusion engendre une zone d'expérience intermédiaire, un espace transitionnel⁴² nécessaire pour le passage du principe de plaisir au principe de réalité. C'est dans cet espace où le maternel perd sa totalité que les objets prennent réalité et peuvent être autant haïs qu'aimés.

La séparation autorise donc l'enfant à vivre et rend possible et souhaitable les retrouvailles de l'objet. En revanche, le manque de ce processus chez l'enfant le soumet à la jouissance de sa mère, jouissance qui sera insubjectivable. L'amour sans ambivalence, qui veut annuler les distances, est ainsi un amour meurtrier. Si la séparation est impossible,

⁴¹ FREUD, S. « Pulsions et destins des pulsions » in *Métapsychologie. Op. cit.*, p. 38.

⁴² WINNICOTT, D. W. (1971), *Jeu et réalité, l'espace potentiel. Op. cit.*, pp. 7-19.

c'est la fusion qui s'impose entre la mère et l'enfant, entre l'amour et la haine. Cette relation première, que Françoise Dolto nomme la dyade⁴³, fait apparaître une discontinuité. L'enfant doit s'assurer de pouvoir survivre à l'absence de la mère, comme l'illustre très justement le jeu de la bobine⁴⁴.

Freud lui-même se pose la question de savoir pourquoi l'enfant répète un jeu qui renvoie à une situation chargée de déplaisir. Cette dramatisation scénique des absences/présences de la mère introduit une symbolisation primordiale. Elle témoigne d'un renoncement permettant à l'enfant de supporter le départ de la mère. D'une part, les signifiants énoncés « fort-da » indiquent une position subjective, la constitution du sujet séparée de la Mère primordiale, de l'Autre. La bobine est un objet que le sujet voit comme arraché à lui-même. Dans ce jeu, l'objet devient séparé de lui et le sujet ne complète plus cet objet. D'autre part, « fort-da » signale aussi un rôle actif de l'enfant vis-à-vis de l'objet. Il répète le jeu malgré le caractère plaisant ou déplaisant. Freud propose également qu'en jouant à rejeter l'objet, à le faire partir, l'enfant puisse satisfaire une impulsion réprimée dans sa vie quotidienne à se venger de sa mère qui était partie loin de lui. Dans le jeu, c'est lui qui la fait partir, donc l'amour de l'objet montre sa polarité, la haine.

C'est à partir des expériences de survie face à l'absence de la mère et à son retour que l'enfant s'inscrit dans la vie ; et c'est seulement s'il y a séparation qu'il peut établir une relation objectale avec l'autre. L'élaboration de la perte et de la séparation aboutit au fait que le même objet peut être aussi bien aimé que haï sans être détruit, et que l'on peut survivre à l'absence. Entre présence et absence, investissement et désinvestissement maternel, amour et haine, se crée un espace nécessaire pour que la séparation puisse être pensée. L'enfant acquiert la capacité d'être seul⁴⁵, d'être un autre sans culpabilité. La mère doit donc permettre à l'enfant de créer cet espace et de pouvoir la haïr tout en l'aimant.

⁴³ DOLTO, F. *L'image inconscient du corps*. Paris: Seuil, 1984.

⁴⁴ FREUD, S. « Au-delà du principe de plaisir » (1920) in: *Essais de psychanalyse*. Op. cit., pp. 55-62.

⁴⁵ WINNICOTT, D. W. *Déprivation et délinquance*. Op. cit., pp. 120-128.

En somme, l'enfant pense, dans la première période de sa vie, que l'environnement et en particulier sa mère sont adaptés à lui. Au fil du temps, la mère devient quelqu'un de différent, mais quand elle est absente il se nourrit de l'objet, même s'il ne le sait pas. Il est encore très dépendant de l'environnement et il crie pour que la mère soit là. Cependant, plus elle se fait présente, plus elle prouve à son enfant qu'il est dangereux d'être seul, qu'il ne peut pas aller vers l'indépendance. Dans cette dépendance, il peut ressentir le « je ne suis pas moi ». L'impossibilité d'une séparation peut alors conduire à une perte de soi associée à une culpabilité de l'enfant, liée elle-même liée à la haine qu'il éprouve face à l'absence de sa mère.

À ce propos, M. Benhaïn affirme que l'intégration du moi repose sur la synthèse de l'amour et de la haine⁴⁶. C'est au cœur de la question de la séparation et de la haine que s'élaborera la position dépressive⁴⁷, où l'enfant va percevoir sa mère comme une personne entière, un objet total. Cette phase qui consiste en la réunification des objets partiels en un objet entier s'exprime aussi par la crainte de la perte de cet objet. Ladite crainte peut renforcer l'emprise de l'enfant à l'égard de sa mère car son absence peut engendrer la crainte de l'avoir dévorée, de l'avoir trop haïe. Ainsi, l'enfant se trouve confronté à la peur de la perte définitive de l'objet et à ses efforts pour réparer celui-ci. La séparation ne se produira que par l'élaboration de la perte dans la position dépressive.

C'est dans un mouvement de séparation et de différenciation introduit par la haine que s'ouvre un espace possible pour la prise en compte effective de l'existence de l'objet. La haine ne conduit pas seulement à des tendances destructrices, elle implique aussi et surtout la présence de l'autre. Ce mouvement de séparation est important dans la mesure où il offre l'espace de la fonction paternelle. Après le temps de la symbiose, suivi de celui de la

⁴⁶ BENHAÏN, M. *L'ambivalence de la mère : étude psychanalytique sur la position maternelle*. Toulouse: Érès, 2001, p. 48.

⁴⁷ KLEIN, M. « Quelques conclusions théoriques au sujet de la vie émotionnelle des bébés » in *Développements de la psychanalyse*. Op. cit., pp. 199-200.

dyade, l'introduction d'un tiers est déjà indispensable. La prévalence précœdipienne laisse la place à une organisation œdipienne. Ce temps de désinvestissement maternel se produit graduellement pour ouvrir l'espace à la fonction paternelle, qui montre que le désir de la mère vise un autre objet que l'enfant pour se satisfaire.

En effet, avec les progrès remarquables vers le milieu de la première année de la vie émotionnelle de l'enfant se trouve déjà, naturellement, l'élargissement du domaine des relations d'objet et surtout l'importance croissante du père pour l'enfant. La peur de perdre la mère et les sentiments dépressifs contribuent au désir du bébé de se tourner vers son père. De ce fait, M. Klein⁴⁸ lie les premiers stades du complexe d'Œdipe à la position dépressive, développés ensemble. Il s'agit dès lors d'élaborer le processus de séparation et de dépasser la position dépressive en faisant le deuil de la perte de l'objet d'amour.

Ainsi, l'enfant prépare la construction de son moi corporel et du monde extérieur en étant soutenu par sa mère. C'est surtout dans l'expérience spéculaire fondatrice de l'image du corps que l'enfant ruine la Mère primordiale et phallique⁴⁹, moment où il reconnaît son image dans le miroir. Cependant, il faut que la mère lui donne un signe de reconnaissance. Elle doit autoriser son enfant à se compter comme « un être en plus », à s'approprier un corps autonome. Néanmoins, le Moi est encore en même temps l'autre dans le miroir et l'enfant suppose toujours être l'objet de désir de la mère, le phallus.

Ce stade s'interrompt au fur et à mesure que s'impose effectivement l'interdiction paternelle. C'est la fonction paternelle introduite par la dimension de l'Œdipe qui donne la possibilité à l'enfant de s'éloigner de la mère et d'accéder au statut de sujet désirant. Le complexe d'Œdipe sera le médiateur de la relation spéculaire où le Moi et l'Autre n'étaient pas encore différenciés. Autrement dit, le complexe d'Œdipe engendre la castration, opération symbolique d'un renoncement de la jouissance, perte nécessaire à l'entrée du

⁴⁸ KLEIN, M., « En observant le comportement des nourrissons » in : *Développements de la Psychanalyse. Op. cit.*, p. 242.

⁴⁹ RASSIAL, J.-J. *Le passage adolescent. Op. cit.*, p. 39.

sujet dans l'ordre symbolique.

Le père est donc cette fonction tierce qui permet à l'enfant de sortir de l'impasse où le Moi est à la fois l'autre. Pour autant, il faut que la métaphore paternelle soit qualifiée dans la réalité familiale. Elle doit être présente d'abord – et surtout – dans le discours de la mère. La castration doit être soutenue par la parole véhiculée par la mère. Il incombe à la famille, qu'elle soit nucléaire, monoparentale ou de substitution, d'offrir les conditions permettant à la métaphore paternelle de s'instaurer. Ainsi, on remarque qu'il ne s'agit pas du père géniteur mais de ce que cette fonction symbolique peut établir à l'égard de la séparation. La question du père se réduit donc à une fonction et opère comme une métaphore, un signifiant⁵⁰ qui vient prendre la place du signifiant du désir de la mère.

Pour l'enfant, si la mère s'en va, c'est parce que son désir est ailleurs, il ne la comble pas et il n'est pas le phallus qui lui manquait. Le père est ici celui qui prive et qui lui interdit de posséder sa mère toute à lui mais il est aussi celui qui vient poser la question du manque à la mère. Sa présence soumet l'enfant et la mère à la castration, au manque, ce qui permet à l'enfant d'introduire de nouveaux objets et lui ouvre la voie de son propre désir. En effet, l'enfant identifie d'abord le père comme étant le phallus qui manquait à la mère, sauvé lui seul de la castration. Puis ce père, soumis à une loi universelle et son représentant, ne sera plus celui qui est le phallus mais celui qui l'aura. Il y a donc un déplacement d'objet introduit par la fonction paternelle. Tout au début, l'enfant n'a pas l'objet mais il est l'objet lui-même, en l'occurrence perdu, condition essentielle pour pouvoir advenir comme sujet.

⁵⁰ Le signifiant est un concept introduit par Lacan en psychanalyse. Son origine se trouve dans les idées de Ferdinand de Saussure dans le domaine de la linguistique, plus précisément dans le structuralisme. Chez Saussure, le signe linguistique est composé par le signifié et le signifiant, lequel correspond respectivement au concept et à l'image acoustique. Il est représenté par le s (signifié) mis au-dessus du S (Signifiant) et séparé par un trait (signification) qui marque une opposition. Lacan se sert de ce concept et y introduit une modification : il met le Signifiant au-dessus du signifié pour établir la primauté du premier sur le second. (Dor, J. *Introduction à la lecture de Lacan (vol. 2), La structure du sujet*. Paris: Denoël, 1992) .

Le père est un signifiant nommé par Lacan le Nom-du-Père⁵¹, une métaphore qui introduit l'enfant dans le registre du symbolique dans la mesure où il sépare l'enfant du désir de la mère. Dans un processus de frustration signifiante, l'enfant y renonce. Le Nom-du-Père sépare l'enfant de la mère, autrement dit le sépare de l'Autre de la jouissance et de son désir. Le père est cette fonction tierce qui vient séparer et organiser le monde. Il faut donc être trois. À défaut, si la question du père n'est pas posée ou si elle se fait d'une façon très précaire, la séparation est vécue comme un abandon. La culpabilité s'installe car il peut imaginer que l'absence de la mère ne concerne pas le père mais que c'est parce qu'il ne la mérite pas ou parce qu'il l'a trop haïe. Le danger se pose ainsi sur la trop grande proximité du désir de la Mère, de l'Autre, élément rendant la subjectivation problématique.

En résumé, la séparation première de l'enfant, à savoir la reconnaissance d'un sein séparé du corps propre, d'une façon immédiate le corps de la mère séparé du sien, suivi de la reconnaissance d'un « ailleurs-du-sein⁵² » investi par le premier représentant de l'Autre sur la scène du réel – ce qui préannonce l'existence du père et du couple parental –, sont des conditions préalables à la structure de l'Œdipe et elles posent les bases de la subjectivation. Par contre, des obstacles du développement liés à des stades pulsionnels prégénitaux, c'est-à-dire de tout ce qui est en deçà de la structure œdipienne, peuvent entraîner des défaillances dans la constitution du sujet.

La période de latence de l'enfant est marquée par le refoulement de l'amour vis-à-vis de l'objet œdipien. Il s'agit d'intérioriser l'interdit du rival en restant dépendant de la relation aux parents et de leurs images. L'entrée en latence marque aussi l'entrée à l'école. Premier moment d'insertion dans un milieu social au cours du processus de développement, l'école fonctionne aussi comme un tiers séparateur. On remarque que les difficultés d'individuation posées dans la prime enfance amènent l'enfant à se séparer de sa

⁵¹ LACAN, J. *Le Séminaire V : Les formations de l'inconscient* (1957-1958). Paris: Seuil, 1998.

⁵² AULAIGNER, P. *La violence de l'interprétation: du pictogramme à l'énoncé* (1975). Paris: PUF, 1981, p.88.

mère en faisant appel à ce tiers dans des situations à l'école, avec les instituteurs ou avec les copains. L'enfant montre déjà d'une façon plus au moins évidente les effets de ses expériences de séparation et de différenciation de la prime enfance. La possibilité de rapports à des nouveaux objets hors du milieu familial est mise à l'épreuve.

1.2 L'adolescence : les épreuves de la séparation

L'entrée à l'adolescence vient récapituler ce qui s'est passé pendant l'enfance. L'adolescence est donc un après-coup car elle induit une reviviscence de toutes les expériences traumatiques vécues pendant les premières années de la vie. Sur ce point, Deutsch⁵³ établit un rapport entre le processus vers l'autonomie qui se déroule dans la phase préœdipienne et l'adolescence. Si la prépuberté est la phase du développement du Moi à travers le processus d'adaptation à la réalité, de maîtrise de l'environnement et une démarche vers la croissance et l'indépendance, l'adolescent se trouve pris entre passé et futur, entre l'enfance et l'âge adulte, tout comme le petit enfant l'était entre la relation symbiotique et l'autonomie. La phase dite préœdipienne, qui va d'un an et demi à trois ans et est marquée par la lutte vers l'indépendance, se réactualise lors du temps pubertaire.

En effet, lorsque l'enfant devient un adolescent il manifeste une grande tendance à se détacher de ses parents. Les désirs sexuels se rapportant aux parents regagnent leurs forces et les premiers sentiments d'amour, de haine et de rivalité contre les parents seront revécus et éprouvés dans toute leur force bien que leur raison sexuelle reste inconscient⁵⁴, comme le souligne M. Klein. On observe très souvent dans la vie quotidienne des adolescents qui refusent les manifestations affectives à l'égard des parents du sexe opposé alors que pendant l'enfance elles étaient espérées.

⁵³ DEUTSCH H. *Problèmes de l'adolescence* (1967). Trad. Fr. C.-A. Ciccione. Paris: Payot, 1968.

⁵⁴ KLEIN, M. « L'amour, la culpabilité et le besoin de réparation » in *L'amour et la haine, le besoin de réparation*. *Op. cit.*, p. 124.

En fait, à la puberté, le corps infantile devient un corps d'adulte ; la sexualité infantile passe à la sexualité adulte et cette maturation réveille les pulsions. La problématique œdipienne est dès lors réactivée avec la réalité de ce corps transformé dont la réalisation sexuelle devient possible. Sur l'actuel du fantasme de l'inceste désormais possible, l'opposition aux parents marque la dimension défensive inconsciente des enjeux incestueux qui revient au premier plan. Il faut donc s'éloigner puisque la proximité est devenue dangereuse. En particulier en ce qui concerne le couple mère-adolescent, les désirs incestueux maintenant réalisables sont déplacés vers les crises de colères, si fréquentes chez les adolescents ayant vécu pendant l'enfance une relation très proche à la mère et souvent accompagnée d'une grande proximité corporelle.

L'aspect ambigu de cette proximité jadis non perçue par l'enfant qui était sexuellement immature ne peut exprimer les désirs sexuels à l'adolescence que par le biais de l'agressivité. Dans ce cas, l'agressivité prend une dimension défensive devant le danger de ces désirs. La situation semble être modifiable dans le langage de la pulsion génitale si l'adolescent peut prendre appui sur l'objet parental, autrement dit si l'objet vient témoigner qu'il peut être agressé sans être détruit. En revanche, la fragilité parentale peut renvoyer l'adolescent vers une régression enfantine protectrice ou vers une préférence pour les solutions agies.

A. Freud⁵⁵ insiste particulièrement sur la maturation du Moi à l'adolescence et sur les mécanismes de défense contre le lien à l'objet infantile et contre les pulsions, surtout lorsque les mécanismes précédents sont défaillants pour maîtriser l'angoisse. Parmi les mécanismes de défense qu'elle décrit contre le lien avec l'objet infantile à l'adolescence, on rencontre la défense par le renversement d'affect et la défense par régression.

⁵⁵ FREUD, A. *Le moi et les mécanismes de défense* (1946) Trad. Fr. A. Berman. Paris: PUF, 1949, pp. 41-62.

En fait, l'adolescent doit réaliser le deuil des objets infantiles, de l'idéal d'union avec la mère. Il doit aussi opérer le deuil de l'investissement des objets œdipiens, d'autant plus difficiles à élaborer qu'il subit très souvent cette expérience en présence des parents. Enfin, il s'agit aussi de faire le deuil de la dépendance à l'égard de ces derniers et établir avec eux un nouveau mode de relation, aussi bien interne qu'externe. L'adolescent doit se prouver à lui-même et à ses parents qu'il n'a plus besoin d'eux, qu'ils sont différents et que leur lien n'est plus le même que pendant l'enfance.

L'adolescence est un mouvement de rupture avec les objets parentaux qui suppose le rejet des identifications antérieures, à savoir le rejet des identifications au parent du même sexe et surtout au parent du sexe opposé. L'adolescent devient donc un étranger pour les autres et pour lui-même. Face à ces crises d'identifications et d'identité, il se voit confronté à une situation paradoxale : d'un côté il doit refuser l'image de l'enfant proposé par les parents pour découvrir son identification, de l'autre il ne peut retrouver les racines de son identité qu'à travers son inscription dans le mythe familial. L'adolescent est quelqu'un qui réclame de toutes ses forces l'autonomie et l'individualité mais qui reste encore profondément lié au cadre familial de l'enfance.

Si, pendant l'enfance, quand il cherchait à s'individualiser il a été confronté à la difficulté de la mère à supporter la séparation en rejetant les gestes d'indépendance et de manifestations de son désir, la tâche de séparation à l'adolescence se complique. Si la mère a découragé l'individuation en retirant l'appui à son enfant, la séparation suppose donc l'abandon, ce qui provoque un blocage au long de toute l'enfance de la démarche évolutive vers l'autonomie intrapsychique. L'adolescent se verra confronté à ce sentiment d'abandon qui migre vers l'inconscient pendant l'enfance, lors de cette seconde phase de séparation. Cette situation se rencontre chez l'adolescent très attaché à sa mère, indépendamment des situations concrètes dans la réalité.

Le processus de séparation à l'adolescence se poursuit vers le dégagement des objets infantiles parallèlement à la maturation du Moi⁵⁶, soulignent Marcelli et Braconnier. Nous pourrions dire de l'adolescence qu'elle est le reflet des changements structurels qui accompagnent le détachement émotionnel des objets infantiles intériorisés. Cependant, lorsqu'il y a échec de ce détachement, la découverte de nouveaux objets dans le monde extérieur est empêchée, ou alors elle se restreint à la reproduction et à la substitution. Toujours selon Marcelli et Braconnier⁵⁷, les troubles du développement des fonctions du Moi à l'adolescence sont symptomatiques de fixations pulsionnelles et de dépendance aux objets infantiles.

Dans cette conception, la plus grande partie des troubles psychiques à l'adolescence est liée aux avatars de ce processus de séparation. En ce qui concerne la délinquance juvénile, nous voyons que l'adolescent a besoin de se séparer et de faire le deuil des objets infantiles. Il doit trouver des ressources pour rompre les liens de l'enfance. Il doit abandonner ses premiers objets d'amour situés au sein de la famille et les remplacer par d'autres objets dans le milieu social. Lorsqu'il y a des fixations libidinales trop intenses au sein de la famille, leur dissolution à l'adolescence devient difficile, voire impossible. La délinquance peut être pensée comme la seule ressource susceptible de provoquer la séparation des premiers objets pour advenir comme sujet de son désir. Ce qui n'a pu être symbolisé pousse l'adolescent à agir dans la réalité.

L'adolescent délinquant provoque assurément une faute. Il vole, détruit ou agresse les objets de la réalité et montre sa difficulté à se séparer des objets infantiles. Il semble être quelqu'un qui n'a jamais pu jouer à la bobine, au sens où l'objet premier n'a jamais été perdu. Le manque n'ayant pas accédé au symbolique, il ne reste à cet adolescent qu'à provoquer une faute dans la réalité. Nous formulons l'hypothèse selon laquelle la question

⁵⁶ MARCELLI, D.; BRACONNIER, A. *Psychopathologie de l'adolescent*. Paris: Masson, 1992, p. 30.

⁵⁷ *Idem*.

de la délinquance se pose sur la défaillance de la constitution du sujet marqué par l'échec du processus de séparation et l'impossibilité de séparation du désir de l'Autre maternel.

1.3 Philippe: la violence réelle au cœur de la séparation

Philippe est âgé de dix-huit ans lorsque sa mère vient s'adresser au service de la consultation. Signalons ici combien il est important d'apprendre de l'adolescent lui-même comment il se situe face à la vie et comment l'environnement se reflète en lui. Ce que nous racontent les personnes de son entourage ne servirait qu'à saisir plus nettement son attitude. Cependant, dans notre expérience avec les adolescents délinquants, très souvent ce sont les parents qui viennent à la première consultation. Au départ, les jeunes délinquants ne viennent pas volontairement. C'est surtout la mère qui occupe la première place pour parler de la délinquance de son enfant et fréquemment elle essaie de l'expliquer et de convaincre que ce n'est pas de sa faute.

Les adolescents délinquants sont d'un abord particulièrement difficile. Ces jeunes, parfois agressifs et parfois d'une apparence soumise, ont beaucoup de mal à parler au début. Soit ils restent silencieux ou réticents, soit ils prennent des précautions sur ce qu'ils disent pour se protéger. Il faut leur faire comprendre que nous ne sommes pas là pour les juger. Le travail dans la cure avec ces adolescents est d'abord celui de laisser un espace pour la demande, un lieu pour la parole et le désir. Dans un premier temps, nous demandons donc à l'adolescent d'appeler lui-même le service administratif de la clinique pour la consultation.

Au début de la séance, la mère de Philippe se met à pleurer en montrant les marques sur son corps et une dent cassée, résultat de l'agression de son fils sur son corps. Philippe est l'aîné de trois garçons. Elle nous révèle « *qu'ils ont toujours été très proches l'un de l'autre. Quand il était petit, il me faisait penser à un prince... Il est plus intelligent que les autres.* ». Elle a divorcé il y a six mois et ils habitent dans un appartement à deux

chambres : l'une est pour Philippe et l'autre est occupée par la mère et les deux autres fils. Du père, elle affirme « *qu'il est toujours comme un enfant. Il parle avec eux comme s'il était un frère* ». Il est au chômage en ce moment, habite chez sa mère et demande l'argent de poche de ses fils. Elle continue à parler de Philippe en disant très fièrement qu'elle va très souvent dans les bistrot où il est avec ses amis et parfois elle s'assied sur ses genoux. Pendant la séance, nous remarquons que le rapport de la mère avec ses parents était déjà assez confus car elle révèle que son père était aussi son gynécologue.

Elle a appris que Philippe n'allait plus à son cours de préparation pour l'examen d'entrée à l'Université et qu'il avait gardé l'argent qu'elle lui avait donné pour payer ses cours. Elle a aussi remarqué qu'il manquait toujours de l'argent dans son sac. Philippe dort toute la matinée et il rentre très tard la nuit. Elle a donc décidé de le faire changer de chambre pour le mettre avec ses frères et le faire se réveiller le matin. Un jour, elle est rentrée dans la chambre de Philippe car le réveil-matin sonnait sans arrêt et il dormait encore. Il s'est levé en colère et s'en est pris au mobilier de la maison, a arraché les rideaux puis lui a donné des coups de pieds. Elle est tombée par terre et il lui a donné un coup de pied sur le visage. « *- J'ai pensé qu'il allait me tuer. C'est de la faute de son père car il m'a frappé avant le divorce et Philippe a vu.* », observe la mère. Elle continue en disant que peut-être il devrait faire son service militaire pour avoir des limites. À l'occasion de cet incident, elle a appelé le père de Philippe et il est parti habiter avec lui chez sa grand-mère.

Philippe vient très contrarié au cabinet de consultation de la clinique. Pendant la première séance, il garde le capuchon de son manteau sur la tête pour éviter de nous regarder. Il répond aux questions qu'on lui pose de manière monosyllabique. Cependant, il accepte de venir à une prochaine séance. Là, il parle un peu de sa vie et de ses projets mais évite toujours de parler du conflit avec sa mère. À la troisième séance, il en vient à parler

de la violence qu'il n'a pu maîtriser mais il ajoute qu'il n'arrive pas à se souvenir des détails. Il se plaint de la façon dont sa mère parle de son père. Il dit qu'il pense que la cure pourrait peut-être l'aider mais « *il aimerait la suivre avec un professionnel de sexe masculin.* »

Philippe est pris dans l'idéal de sa mère, jouissant de privilèges que ces frères n'ont pas. La défaillance du processus de séparation apparaît déjà dans le fait de prendre possession des objets appartenant à sa mère. Apparaissent aussi clairement l'absence d'une autorité parentale et des comportements incestueux de la part de la mère. Mais on peut comprendre aisément que l'agressivité, d'abord marquée par l'attaque du mobilier, essaye de prendre une dimension de séparation du corps interne qui ne suffit pas. La violence a été suivie de l'attaque du corps de la mère dans la réalité pour provoquer une rupture.

Cette violence témoigne de la difficulté de l'adolescent à se séparer de sa mère et à celle-ci de le soutenir. Selon Lesourd⁵⁸, la violence extrême des conflits entraînés par le processus de séparation ainsi que leur inexistence vient toujours signaler la difficulté de l'adolescent à quitter une relation trop fusionnelle avec les parents. L'impossibilité d'agresser le parent, même en pensée, peut entraîner la violence si le parent est perçu comme trop fragile pour la supporter. Ainsi, il ne reste à l'adolescent qu'à mettre en scène cette violence, seule ressource qu'il trouve pour se séparer.

En outre, Philippe paraît porteur de l'agressivité de l'un de ses parents à l'égard de l'autre. En ce qui concerne le père, l'identification que le garçon porte sur lui est celle de la violence. Il n'est pas nommé par la mère comme un tiers séparateur et lui-même n'arrive pas à être le support de la séparation. Il semble plutôt exercer une fonction fraternelle à l'égard de l'adolescent. La demande de Philippe de suivre la cure avec un professionnel de sexe masculin est encore la quête d'avoir quelqu'un pour soutenir la place du père dans la

⁵⁸ LESOURD, S. *Adolescences... Rencontre du féminin*. Toulouse: Érès, 1994, p. 74.

réalité.

Nous insistons sur le fait qu'en parlant de la constitution du sujet il faut qu'il y ait séparation pour qu'il puisse établir, tout au départ, une relation d'objet suivie de la possibilité de se constituer la perception de l'objet en son absence, dont les conditions préalables internes sont aussi importantes que les conditions externes. Par conséquent, la séparation des parents inconscients qui ont rendu possible la structuration psychique du sujet – ce que l'on peut ici nommer les imagos parentales – ainsi que les parents de la réalité, jouent un rôle considérable dans la constitution du sujet. L'adolescent remet autant en question les imagos parentales que les parents de la réalité qui l'ont soutenu pendant l'enfance.

CHAPITRE 2 : LES IMAGOS PARENTALES ET LES PARENTS DE LA RÉALITÉ DANS LE RAPPORT À LA CONSTITUTION DU SUJET

2.1 Les imagos parentales dans la formation du sujet

Nous nous référons au concept d'imgo en tant que schème imaginaire acquis, cliché statique dans l'inconscient par lequel le sujet appréhende autrui. Le terme imago fut introduit par C. G. Jung (1911) qui a décrit les imagos maternelle, paternelle et fraternelle. Les imagos seront reprises par Lacan dans son article « *Les complexes familiaux dans la formation de l'individu*⁵⁹ ».

Pour Laplanche et Pontalis, l'imgo est un *prototype inconscient de personnages qui oriente électivement la façon dont le sujet appréhende autrui ; il est élaboré à partir des premières relations intersubjectives réelles et fantasmatiques avec l'entourage familial*⁶⁰. Les imagos parentales sont alors en rapport avec la construction de la subjectivité de l'enfant et de l'adolescent, déterminant la façon dont le sujet établit ses relations avec le monde extérieur.

Cependant, les imagos comme projections de l'imaginaire ne peuvent être reconnues qu'à travers leur extériorisation par le sujet lui-même, et c'est dans la relation avec autrui

⁵⁹ LACAN, J. *Les complexes familiaux dans la formation de l'individu* (1938). Paris: Navarin, 1984.

⁶⁰ LAPLANCHE, J., Pontalis, J.-B. *Vocabulaire de la psychanalyse*. Paris: PUF, 1997, p. 196.

que son identification devient possible. Elles peuvent aussi bien s'objectiver dans des sentiments et des conduites que dans des images. Utiliser le terme *imago* plutôt que celui d'image a pour objectif de montrer que les images, surtout celles d'autres personnes, sont gérées subjectivement selon la dynamique interne du sujet. L'*imago* implique également que les images, comme par exemple celles des parents, ne deviennent pas des expériences réelles avec les parents mais qu'elle trouve son origine dans les fantasmes inconscients.

À ce stade, il est utile de reprendre l'observation de Tisseron⁶¹ sur le mot « image ». Ainsi, « image » est dérivé du mot « *imago* », qui désignait chez les Romains le moulage en cire du visage du mort porté lors des funérailles. Ce moulage était investi d'un pouvoir de représentation : rendre présent l'absent. Dans certaines cultures anciennes, il était important de conserver autant l'image psychique du défunt en le voyant sur le lit de mort que son image matérielle. Dans ce cas, la fonction de l'image était destinée à faciliter le travail du deuil. Pour Tisseron, « *la constitution de l'image psychique de l'objet donne celui-ci comme psychiquement présent alors qu'il est perçu comme réellement absent*⁶² ».

Étant donnée cette présence de l'image psychique de l'objet dans l'absence, nous pourrions dire que les *imagos* sont des miroirs inconscients où l'autre vient à être le reflet de l'*imago* du sujet. En d'autres termes, l'*imago* définit la façon d'appréhender l'autre, donc elle définit son image. Le regard porté sur l'autre fait la projection de ce moulage du passé vécu dans le présent, c'est-à-dire que le passé est constamment renouvelé.

Ainsi, le travail adolescent est constitué d'une réorganisation des relations avec les géniteurs sur de nouvelles bases et l'adolescent met en cause la personnalité de ses parents. Les questionnements constants qu'il fait à plusieurs reprises sur ce sujet manifestent la tentative de cette réorganisation intrapsychique, en particulier la réorganisation des *imagos*

⁶¹ TISSERON, S. *Psychanalyse de l'Image*. Paris: Dunot, 1997, p 159.

⁶² *Idem*.

parentales. En même temps, les objets libidinaux de l'enfance sont abandonnés et substitués par des relations extrafamiliales avec des copains de même âge ; de là la construction de nouvelles identifications. C'est la raison pour laquelle l'adolescent en vient à disqualifier ses parents. Très souvent, nous voyons l'adolescent s'adresser à eux en leur disant « *vous êtes nuls* », ou encore « *vous ne savez rien* », ce qui entraîne de nombreux conflits dans les familles.

L'adolescent utilise le milieu social pour moduler et synthétiser l'imgo de la dissociation parentale, pour éprouver le sentiment de division, de dysharmonie et d'incertitude interne. En fait, les imagos parentales de l'adolescent et les relations qu'il établit avec eux représentent la façon dont il essaie de s'inscrire dans l'histoire réelle ou mythique de sa famille et de la société.

Selon Marcelli et Braconnier⁶³, l'étude de l'adolescence peut être entendue à la fois dans une dimension sociologique et culturelle du milieu, où la famille est inscrite, et selon la problématique intrapsychique de l'adolescent face aux imagos parentales. Ainsi, considérer l'adolescence comme la seconde phase du processus de *séparation-individuation* suggère que les figures parentales – aussi bien dans leurs fonctions externes socioculturelles représentées par le noyau familial que dans les fonctions internes du psychisme de chacun, à savoir les imagos parentales – structurent et organisent le processus adolescent. Si l'on considère l'adolescence comme le processus de récapitulation des premières phases de l'enfance, nous pouvons également dire que c'est le moment de validation des imagos parentales dont on ne peut pas nier les fonctions dans la constitution du sujet.

La famille joue un rôle essentiel, non seulement comme support de la construction des imagos parentales, mais aussi dans la transmission de la culture. Elle est responsable de la

⁶³ MARCELLI, D.; BRACONNIER, A. *Psychopathologie de l'adolescent. Op. cit.*, p. 14, p. 356.

première éducation, de la répression des pulsions et de la transmission de la langue maternelle. C'est aussi la famille qui offre les premiers objets à l'enfant. Nous pouvons donc souligner que la famille oriente les processus fondamentaux du développement psychique, car elle transmet des structures de comportement et de représentation qui dépassent les limites de la conscience. Par conséquent, elle établit une continuité psychique entre les générations.

À ce propos, Lacan observe que la recherche à rendre compte du concret, qu'il s'agisse de l'observation du *behaviour* ou de l'expérience de la psychanalyse *spécialement quand elle s'exerce sur les faits de la famille comme objet et circonstance psychique, n'objective jamais des instincts, mais toujours des complexes*⁶⁴. En ce qui concerne le complexe, il lie de manière fixe un ensemble de réactions qui amènent les fonctions organiques depuis l'émotion jusqu'à la conduite adaptée à l'objet.

Le complexe reproduit doublement une certaine réalité de l'environnement. Tout d'abord, sa forme représente la réalité dans la mesure où elle se distingue objectivement à une certaine étape du développement psychique, ce qui spécifie sa genèse. Ensuite, à chaque fois que se produisent certaines expériences qui exigeraient une objectivation supérieure de cette réalité, l'activité du complexe répète le vécu ainsi fixé et ces expériences spécifient son conditionnement.

Cette observation démontre en premier lieu que le complexe est dominé par des facteurs culturels, que ce soit dans son contenu représentatif d'un objet, dans sa forme liée à une étape vécue de l'objectivation ou dans sa manifestation de manque objective à l'égard d'une situation actuelle. Autrement dit, le complexe se saisit par sa référence à l'objet sous trois aspects dans la pensée de Lacan, à savoir *la relation de connaissance, la forme d'organisation affective et l'épreuve au choc du réel*⁶⁵. Il ne fait pas de doute que

⁶⁴ LACAN, J. *Les complexes familiaux dans la formation de l'individu. Op. cit.*, p. 21.

⁶⁵ *Ibidem*, p.22.

toute identification objective demande à être transmise et c'est par les voies culturelles qu'elle va se faire reconnaître.

Lacan⁶⁶ considère le complexe dans un rôle organisateur du développement psychique qui n'exclut pas la conscience du sujet de ce qu'il représente. Pour sa part, Freud le définit surtout comme un facteur inconscient. Son unité se révèle être la cause des effets psychiques non dirigés par la conscience, actes manqués, rêves et symptômes. Cette affirmation nous conduit à admettre comme élément fondamental du complexe cette entité paradoxale, à savoir une représentation inconsciente désignée sous le nom d'imgo. La famille, lieu de construction des imagos, est aussi pour Lacan *le lieu d'élection des complexes les plus stables et les plus typiques*⁶⁷.

Complexes et imagos ont été étudiés par Lacan dans leur rapport avec la famille en considérant leurs rôles organisateurs dans le développement psychique, et ce de l'enfant élevé dans la famille jusqu'à l'adulte qui la reproduit. Les imagos et les complexes sont présentés par Lacan dans une triple scansion qui sera suivie d'une synthèse concernant la formation du sujet.

L'imgo du sein maternel

Le complexe du sevrage représente la forme primordiale de l'imgo maternelle et il fonde les sentiments les plus archaïques et les plus stables qui unissent l'individu à la famille. Il fixe aussi dans le psychisme la relation d'alimentation sous le mode parasitaire qu'exigent les besoins dans les premiers mois de vie. Cependant, à la différence de l'animal, chez l'homme le sevrage est conditionné par une régulation culturelle qui devient souvent un traumatisme psychique. Qu'il soit ou non traumatisant, Lacan affirme que *le sevrage laisse dans le psychisme humain la trace permanente de la relation biologique*

⁶⁶ *Idem.*

⁶⁷ *Ibidem*, p. 24.

*qu'il interrompt*⁶⁸.

En fait, le sevrage est accepté ou refusé, il est le résultat d'une intention mentale. Cette intention est élémentaire puisque le Moi se trouve encore dans un état rudimentaire. En l'absence d'un Moi qui affirme ou nie, l'acceptation ou le refus ne peuvent pas être conçus comme un choix. Ils ne sont pas contradictoires mais constituent des pôles coexistants et contraires qui déterminent une attitude par essence ambivalente et primordiale, même si l'un d'eux prévaut. Pendant les crises qui assurent la continuité du développement, cette ambivalence primordiale se résoudra en différenciations psychiques d'une irréversibilité croissante et la prévalence originelle changera plusieurs fois de sens et pourra alors connaître divers destins.

*C'est le refus du sevrage qui fonde le positif du complexe, à savoir l'imgo de la relation nourricière qu'il tend à rétablir*⁶⁹, souligne Lacan. Cette imago est donnée par les sensations au premier âge mais elle acquiert sa forme au fur et à mesure que ces sensations s'organisent mentalement. Ce stade étant antérieur à l'avènement de la forme de l'objet, ses contenus ne pourraient pas se représenter dans la conscience, ils s'y reproduisent dans les structures mentales qui modèlent les expériences psychiques ultérieures révoquées par association et inséparables des contenus objectifs originaux.

En fait, avant le douzième mois de la vie, les sensations extéro-, proprio- et intéroceptives ne sont pas encore suffisamment coordonnées pour permettre à l'enfant d'achever la reconnaissance du corps propre, ni pour intégrer la notion de ce qui lui est extérieur. Cependant, très tôt certaines sensations extéroceptives se réunissent parfois en unités de perception et ces éléments d'objets répondent aux premiers intérêts affectifs ; les réactions de l'enfant à l'approche et à l'absence des personnes de son entourage qui prennent soin de lui en sont le témoignage.

⁶⁸ *Ibidem*, p. 27.

⁶⁹ *Ibidem*, p. 28.

De même, nous pouvons remarquer l'intérêt que l'enfant porte dès les premiers jours au visage humain qu'il a en face de lui. Cela est notamment lié au fait que ce visage acquiert progressivement une valeur d'expression psychique. Sur cette question, Winnicott⁷⁰ met en relation le visage de la mère et le miroir, en notant qu'au moment où le bébé tourne son regard vers sa mère, ce qu'il voit c'est lui-même, la mère regarde son bébé et son visage exprime ce qu'elle voit.

Ces réactions électives permettent de dire qu'il y a une certaine connaissance très précoce chez l'enfant de la fonction maternelle. Cette connaissance, liée à la satisfaction des besoins du premier âge, donne les signes de la plus grande plénitude qui puisse combler le désir humain. Les sensations proprioceptives de la succion et de la préhension forment la base de l'ambivalence de cette situation vécue : l'être qui absorbe est aussi absorbé, et le complexe archaïque y répond par l'étreinte maternelle. Lacan définit ce complexe comme le *cannibalisme fusionnel, ineffable, à la fois actif et passif, toujours survivant dans les jeux et mots symboliques, qui, l'amour plus évolué, rappellent le désir de la larve, - nous reconnâtrons en ces termes le rapport à la réalité sur lequel repose l'imgo maternelle*⁷¹.

L'imgo du sein maternel doit être sublimée pour donner la place à de nouveaux rapports avec le groupe social et pour permettre à d'autres complexes de pouvoir s'intégrer au psychisme. S'il y a des résistances à des exigences provoquées par le développement de la personnalité, l'imgo devient facteur de mort. Même sublimée, l'imgo du sein maternel continuera à jouer un rôle essentiel dans le psychisme du sujet. À titre d'exemple, l'abandon des sécurités apportées par le milieu familial peut être une répétition du sevrage et l'occasion de voir le complexe suffisamment liquidé.

⁷⁰ WINNICOTT, D. W. *Jeu et réalité : l'espace potentiel*. Op. cit., pp. 155-161.

⁷¹ LACAN, J. *Les complexes familiaux dans la formation de l'individu*. Op. cit., p. 30.

L'imago du double

L'imago du double coïncide au déclin du sevrage et elle consiste d'abord en l'expérience de l'identification de l'image d'autrui. Cette période est dominée par certains types de conduites, observables sur un mode particulier de réaction en miroir en présence de son semblable. Elle s'accompagne aussi de l'identification dans le miroir de l'imago du double où l'enfant s'identifie à l'image de l'être humain. Cette phase, nommée par Lacan *stade du miroir*⁷², se situe entre six et dix-huit mois, deux ans, voire deux ans et demi.

Dans cette phase, l'image d'un autre corps est encore l'illusion d'un corps commun à moi et à l'autre et le sujet n'y perçoit l'unité de son propre corps que sous la forme d'un objet dont il est séparé. En effet, comme le souligne Lacan, *c'est dans l'autre que le sujet s'identifie et même s'éprouve tout d'abord*⁷³. De cet imago résulte l'aliénation du sujet, phénomène qui marque la constitution du désir. Le désir hégélien de l'être humain, repris par Lacan⁷⁴, se constitue sous le signe de la médiation, c'est-à-dire le désir d'autrui dans lequel il désire faire reconnaître son propre désir.

Étant liée à la perception spéculaire de la forme de l'être humain, l'imago du double par lequel le Moi s'identifie à l'autre sera en quelque sorte, selon Lacan, *le modèle de tous les objets*⁷⁵. L'aliénation du sujet dans son rapport au semblable ouvre le champ à certaines conduites centrées sur le narcissisme et l'agressivité. En premier lieu, l'aliénation se tourne vers la rivalité. La jalousie infantile avait d'ailleurs déjà été observée par Saint Augustin, alors frappé par le visage blême et le regard d'un enfant envers son petit frère au moment du sevrage. En fait, il subit la perte de l'objet maternel et l'image du frère entraîne une agression particulière car elle répète dans le sujet l'imago de la situation maternelle. Cette situation peut se résoudre si l'adaptation accomplit dès ce stade la reconnaissance d'un

⁷² LACAN, J. « L'agressivité en psychanalyse » (1948), in *Écrits*. Paris: Seuil, 1966, pp. 101-124.

⁷³ LACAN, J. « Propos sur la causalité psychique » (1950), in *Écrits*. Paris: Seuil, 1966, p. 181.

⁷⁴ *Idem*.

⁷⁵ LACAN, J. *Les complexes familiaux dans la formation de l'individu*. *Op. cit.*, p. 43.

rival, donc d'un autre en tant qu'objet.

D'autres conduites d'apparition très précoce chez l'enfant sont nommées par Wallon *mimétisme affectif* et *fonction de prestance*⁷⁶. La première peut être observée lorsque le bébé répond aux cris d'un autre nourrisson en criant à son tour, ou quand il sourit en réponse au sourire de sa mère. La notion de prestance est liée à l'intimidation, à la peur engendrée par le regard associé particulièrement à la pulsion scopique. Sur le plan des conduites, celle-ci concerne les réactions produites par l'impression d'être regardé. L'excitation engendrée par le regard peut donner lieu à l'irritation et à la colère ou alors à la satisfaction et à la joie.

Une autre série de conduites de réactions à partir d'une situation vécue comme indifférenciée se constitue de : *parade, séduction et despotisme*. Il s'agit de comportements entre deux jeunes enfants, l'un étant plus âgé que l'autre, où *chaque partenaire confond la partie de l'autre avec la sienne propre et s'identifie à lui*⁷⁷, observe Lacan. Des rôles complémentaires se construisent entre eux de telle sorte que le despote peut apparaître comme le plus asservi ; celui qui essaie de séduire l'autre se séduit lui-même et celui qui se donne en spectacle est aussi spectateur. Dans cette structure, il n'existe pas de conflit entre deux individus mais un conflit entre deux attitudes opposées et complémentaires, où se réalise un paradoxe entre celui qui domine la situation et celui qui s'y soumet.

Le *transitivisme*⁷⁸ représente un autre mode de relation imaginaire entre les enfats, et ce malgré le caractère symbolique emprunté par le langage. Il s'agit de l'équivalence de l'action de l'enfant à celle de l'autre, comme par exemple quand celui qui bat dit avoir été battu, ou quand il éprouve comme venant de lui les sentiments ou les actions des autres ; il peut aussi situer dans son propre corps un objet extérieur. Dans le premier cas, le renversement de l'action et donc de la polarité sujet-objet de l'acte se rapproche de la

⁷⁶ JALLEY, E. *L'enfant au miroir: Freud, Wallon, Lacan*. Paris: E.P.E.L., 1998, pp. 59-64.

⁷⁷ LACAN, J. *Les complexes familiaux dans la formation de l'individu*. *Op. cit.*, p. 38.

⁷⁸ JALLEY, E. *L'enfant au miroir: Freud, Wallon, Lacan*. *Op. cit.*, pp. 45-54.

notion du mécanisme de projection décrit par Freud⁷⁹. En revanche, le deuxième opère le déplacement à l'inverse, de l'objet vers le sujet et suppose donc le mécanisme de l'introjection.

Ainsi, le *transitivisme* implique deux directions inverses. Dans la conception de Jalley, il suppose l'absence de frontière entre l'intérieur et l'extérieur, d'où la confusion des vecteurs centripète et centrifuge de l'expérience vécue⁸⁰. De cette conduite dérive l'imitation, les personnalités interchangeables et l'usage du *Je* décrit par Wallon⁸¹, période où l'enfant n'est pas encore certain de son identité personnelle ou de celle d'autrui. Cette fusion est aisément repérable dans les gestes d'imitation et dans le langage enfantin avec l'utilisation des pronoms personnels et un emploi du *Je* seulement occasionnel.

En outre, nous remarquons que la présence d'autrui consiste déjà en cet autre spéculaire. L'imago du double consiste en cette tendance étrangère dont l'image renvoyée au sujet est à la fois moi et l'autre. Le *stade du miroir* sera donc le moment génétique où l'expérience spéculaire donne l'illusion de l'image, et le sujet y reconnaît l'idéal de l'imago du double. Cependant, d'après Lacan, il en résulte un stade affectif et mental constitué sur la base d'une proprioceptivité qui donne le corps comme morcelé⁸².

En effet, le Moi dans la phase de formation de l'imago du double se constitue en même temps qu'autrui. L'enfant vit encore dans un monde narcissique, où l'investissement de la libido se fait sur le corps propre, et l'illusion de l'image ne contient pas l'autre. La perception de l'activité de l'autre n'est pas suffisante pour rompre l'isolement affectif du sujet et il ne se distingue pas de l'image elle-même.

⁷⁹ FREUD, S. « Lettre n° 103 du 30 janvier 1899 », in *La naissance de la psychanalyse*, (1887-1902). Paris: PUF, 1986, p. 103.

⁸⁰ JALLEY, E. *L'enfant au miroir : Freud, Wallon, Lacan. Op. cit.*, p. 45.

⁸¹ *Ibidem*, pp. 65-67.

⁸² LACAN, J. *Les complexes familiaux dans la formation de l'individu. Op. cit.*, p. 43.

Dans la théorie de Lacan, l'image ne fait que produire l'intrusion temporaire d'une tendance étrangère. Son unité contribuera à la formation du Moi. Cependant, avant que le Moi n'affirme son identité, il se confond avec cette image qui le forme et surtout qui l'aliène. Le Moi gardera de cette origine la structure ambivalente du spectacle qui, dans les situations supra citées du despotisme, de la séduction et de la parade, *donne leur forme à des pulsions sadomasochiste et scopophilique (désir de voir et d'être vu), destructrices d'autrui par essence*⁸³.

L'introduction d'un tiers médiateur apparaît d'ores et déjà essentielle. Ce tiers engendre une confusion affective, amenant l'enfant en face d'une nouvelle alternative : soit il retrouve l'objet maternel et refuse le réel, ce qui implique la destruction de l'autre, soit il se dirige à un autre objet, il le perçoit comme une forme humaine communicable et différencie la jalousie de la rivalité vitale. Ici il trouve à la fois l'autre et l'objet socialisé puisque la concurrence implique rivalité et accord.

Par conséquent, l'imago du double joue un rôle capital dans le psychisme. Lacan affirme à ce propos que sa forme se fixera *dans la tension conflictuelle interne au sujet, qui détermine l'éveil de son désir pour l'objet du désir de l'autre*⁸⁴. Cependant, le rapport du sujet au semblable et à son image au miroir, à savoir la relation imaginaire, entraîne une difficulté propre à la dimension narcissique. L'enfant qui devient captif des images se situe dans une relation mortifère : ou l'un ou l'autre. C'est donc une fonction tierce donnée par la parole, élément médiateur retirant le sujet de l'impasse imaginaire.

Dans l'adolescence, les possibilités de s'approprier une image du corps désormais transformé, de recevoir l'autre comme objet socialisé et de se reconnaître comme sujet de son désir vont être mises en question au-delà du milieu familial.

⁸³ *Ibidem*, p. 45.

⁸⁴ LACAN, J. « L'agressivité en psychanalyse », in *Écrits. Op. cit.*, p. 113.

L'imago paternelle

Les pulsions génitales de l'enfant constituent une espèce de puberté psychologique prématurée par rapport à la puberté physiologique. Ces pulsions fixent l'enfant dans un désir sexuel du parent du sexe opposé. Cela constitue la base du complexe et la frustration en forme le nœud. La frustration vient de la référence à un objet tiers, de l'obstacle à la satisfaction de ces pulsions, c'est-à-dire le parent du même sexe, et s'accompagne couramment d'une répression éducative ayant pour objectif d'empêcher l'achèvement de ces pulsions. Le parent du même sexe se présente à l'enfant à la fois comme agent de l'interdiction sexuelle et comme exemple de sa transgression.

Cette tension se résout d'une part par un refoulement de la tendance sexuelle qui restera latente jusqu'à la puberté et d'autre part par la sublimation parentale qui soutiendra dans la conscience un idéal représentatif au moment de la puberté. Le double procès génétiquement fondamental demeure inscrit dans le psychisme dans deux instances permanentes : le Surmoi, instance qui la refoule et l'Idéal du moi, instance qui la sublime.

La répression engendre un double mouvement affectif chez l'enfant : agressivité contre le parent du même sexe, qui est le rival vis-à-vis de son désir sexuel, et une peur secondaire du retour d'une agression semblable. Le fantasme qui soutient ces deux mouvements est ce que l'on appelle le complexe de castration. Le complexe d'Œdipe signale non seulement le sommet de la sexualité infantile mais il est aussi la force de la répression qui réduit les images à l'état de latence jusqu'à la puberté.

Il est important de remarquer que pour Lacan le fantasme de castration à travers l'expérience analytique suggère une autre conception, différente de la menace réelle avancée dans la doctrine de Freud. De fait, l'existence du même fantasme s'observe aussi bien chez la fillette que chez le garçon ; de plus, l'existence d'une image phallique de la mère est présente dans les deux sexes. Ainsi, dans la conception lacanienne, le fantasme de

la castration *est précédé par toute une série de fantasmes de morcellement du corps qui vont en régression de la dislocation et du démembrement, par l'éviration, l'éventrement, jusqu'à la dévoration et à l'ensevelissement*⁸⁵. Il naît avant le repérage du corps propre, avant la distinction d'une menace de l'adulte et indépendamment du sexe du sujet.

Le fantasme de la castration représente la défense que le Moi narcissique oppose à la réactivation de l'angoisse dans le premier temps de l'Œdipe. Cette crise se caractérise beaucoup plus par l'objet qui se réactualise, à savoir la mère, que par l'irruption du désir génital. Le sujet répond à l'angoisse réactivée par cet objet en fonction de la structure qu'il a acquise dans une localisation imaginaire de la tendance.

C'est avec le complexe d'Œdipe que le Surmoi dépasse la forme narcissique. En fait, c'est à travers l'identification du sujet à l'imgo du parent du même sexe que le Surmoi et l'Idéal du moi peuvent révéler dans l'expérience des traits qui caractérisent les particularités de cette imago. Une forme plus distincte de l'identification œdipienne peut être reconnue dans une analyse structurale où l'on observe une contradiction des fonctions que joue l'imgo parentale dans le sujet. D'une part, elle inhibe la fonction sexuelle de manière inconsciente puisque l'expérience montre que l'action du Surmoi contre les répétitions de la tendance reste inconsciente et que la tendance reste refoulée. D'autre part, l'imgo maintient cette fonction et prépare son retour dans l'avenir qui sera représenté dans la conscience par l'Idéal du moi.

On peut alors dire que l'Idéal du moi dans le registre symbolique est introduit par ce tiers, à savoir la fonction paternelle. Lacan⁸⁶ remarque que la fonction paternelle intervient symboliquement dans le complexe d'Œdipe en tant que structure métaphorique. Il insiste sur le fait qu'un signifiant vient remplacer un autre signifiant et il remarque que la fonction du père dans le complexe d'Œdipe est d'être un signifiant qui substitue le premier

⁸⁵ LACAN, J. *Les complexes familiaux dans la formation de l'individu. Op. cit.*, p. 60.

⁸⁶ LACAN, J. *Le séminaire V : Les formations de l'inconscient. Op. cit.*, pp. 166-184.

signifiant introduit dans la symbolisation, c'est-à-dire le signifiant maternel. Avec la défaillance de la fonction paternelle, c'est l'emprise maternelle qui s'impose. Autrement dit, la mère prend toute la place dans le grand Autre, elle y prend la place du père selon Bergès et Balbo⁸⁷.

À travers ce parcours, nous pouvons dire que le sujet se constitue par les imagos parentales et qu'elles sont également des conditions structurantes du sujet. Le travail de l'adolescence, au même titre que celui d'un deuil, d'un détachement des objets infantiles, consiste en : d'abord, la perte de l'objet primitif, caractérisé dans la terminologie de Mahler comme la deuxième phase du processus de *séparation-individuation*⁸⁸. Deuxièmement, la perte de l'objet œdipien chargé d'amour, de haine et d'ambivalence. L'imago parentale idéalisée et le sentiment de tout pouvoir réalisés pendant l'enfance sur les parents sont aussi remis en cause par la rencontre d'autres idéaux et par une nouvelle perception de la réalité.

L'adolescent est invité à se libérer de l'emprise parentale et à liquider la situation œdipienne, désormais avec les transformations du corps. Le deuil renouvelé de l'objet œdipien, sous la pression des pulsions génitales, est à réaliser sur ce qu'il a intériorisé des imagos parentales. De l'intérieur elles seront interpellées par l'adolescent sous la forme de miroir sur les parents de la réalité ou sur ceux qui exercent une fonction parentale.

2.2 Les parents de la réalité : Que sont-ils devenus aujourd'hui?

La naissance d'un enfant donne à deux personnes le statut de parents. Rassial souligne pourtant qu'être parents n'est pas une qualité de l'être humain assuré par la reproduction mais c'est d'abord une fonction puis une position occupée par rapport à un autre sujet modifiée voire bouleversée quand cet autre sujet, d'enfant, devient adolescent puis adulte⁸⁹.

⁸⁷ BERGÈS, J. ; Balbo, G. *L'enfant et la psychanalyse*. Paris: Masson, 1996, p. 126.

⁸⁸ MAHLER, M. *La naissance psychologique de l'être humain*. *Op. cit.*,

⁸⁹ RASSIAL, J.-J. *Le passage adolescent, de la famille au lien social*. *Op. cit.*, p.77.

Évidemment, être parent d'un enfant et d'un adolescent n'est pas la même chose, surtout pour des raisons psychiques. L'adolescence elle-même implique le remaniement des imagos des parents de la réalité qui ont été le support de ces imagos pendant l'enfance.

Le processus de développement de l'enfant se constitue déjà de ruptures pour passer d'une relation à l'autre. Parallèlement, ce parcours implique pour la mère l'adaptation à chaque étape de la vie de son enfant et l'acceptation d'un nouveau mode de relation. Ces passages sont ponctués de deuil du côté de l'enfant mais aussi du côté de la mère. Tandis que le bébé doit perdre la mère qui fait tout pour accéder à son indépendance, la mère perd un bébé qui a besoin d'elle pour tout.

Cette perte est nécessaire au nouveau-né pour qu'il se prépare à être l'autre entier et sexué. Ainsi, la mère doit renoncer à ses jouissances archaïques, se séparer de l'objet enfant comme faisant partie d'elle-même, c'est-à-dire élaborer la perte de l'enfant comme objet partiel qui lui appartiendrait. Pour illustrer cela, nous pouvons citer par exemple la fin du sevrage ; perte nécessaire et subjectivable, elle est surtout conditionnée par la mère.

Selon Winnicott⁹⁰, l'environnement favorise l'intégration de l'enfant, car le dehors peut devenir le dedans. La mère suffisamment bonne est celle qui favorise l'intégration psychique de l'enfant dans une fonction contenantante qui vient l'apaiser et contenir ce qu'il ne peut pas encore faire. Cependant, répondre aux besoins de l'enfant ne signifie pas le maîtriser. Il faut le laisser éprouver de temps à autre le principe de réalité, lui ouvrir un espace transitionnel sans pour autant l'abandonner.

La constitution du sujet passe par l'épreuve de l'absence, où s'ouvre la reconnaissance de son désir propre. En somme, suffisamment bonne implique de répondre aux besoins de l'enfant tout en laissant un espace au désir. Donc, elle doit être une mère suffisamment bonne mais pas trop, ce qui n'est pas une tâche si facile. En effet, la mère doit se séparer de

⁹⁰ WINNICOTT, D. W. « Distorsion du Moi en fonction du vrai et du faux self » in *Processus de maturation chez l'enfant : développement affectif et environneme. Op. cit.*, pp. 122-123.

cet objet d'amour tout en laissant de l'espace pour la différence. Freud souligne que le premier but d'aimer est incorporer ou dévorer⁹¹. Partant de là, on peut concevoir que l'amour total ne fasse qu'anéantir.

Certaines mères éprouvent des difficultés à donner une place au désir et à la parole de l'enfant. Dès qu'il hurle par exemple, elles accourent et croient savoir interpréter chaque cri de leur bébé. Ce sont des mères ayant du mal à permettre à l'enfant de dépasser chaque phase du développement et à modifier la relation nécessaire à son indépendance. Face à cela, l'enfant vit comme si la mère le comblait dans un rapport de jouissance absolue où il ne connaît pas le manque.

La mère doit donc elle-même élaborer le manque structurel en partant du fait que l'enfant ne vient pas renforcer son narcissisme, qu'il ne peut pas combler le vide et qu'il n'est pas non plus un objet partiel de sa possession et de son désir. Il doit être perçu comme un objet total. C'est de l'effondrement du désir de la mère que l'enfant peut advenir comme sujet de son désir. La séparation du couple mère-enfant consiste elle aussi en la castration de la mère et au deuil de sa toute-puissance. Si la mère voit la séparation comme une perte réelle, si elle n'arrive pas à symboliser la castration comme manque structurel, l'enfant peut se fixer à la place de l'objet de son désir, à savoir le phallus qui lui manquait.

Il faut donc que la mère autorise à l'enfant l'expérience spéculaire, afin qu'il puisse s'appréhender dans une image totalisée où l'autre prend corps et réalité. Cependant, pour que l'identification au stade du miroir⁹² s'opère, il lui faut un signe de reconnaissance car il ne parle pas encore. L'enfant acquiert de l'autonomie et parvient à organiser le monde imaginaire quand la mère lui reconnaît l'identification spéculaire, processus qui ouvre le champ à la fonction paternelle.

⁹¹ FREUD, S. *Trois essais sur la théorie sexuelle*. *Op. cit.*, p. 128.

⁹² LACAN, J. « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je » (1949), in *Écrits*. Paris: Le Seuil, 1966.

Désillusion nécessaire de ne faire qu'un avec son enfant pour sa subjectivation, la mère doit opérer un retour vers la position génitale. Le temps de désinvestissement maternel est aussi celui du réinvestissement du féminin pour la mère. Gutton observe que ce retour de la mère donne de l'espace à la fonction paternelle, tout en faisant opposition à l'unité narcissique primaire⁹³. Le désir de la mère va s'adresser à un autre objet pour se satisfaire, il se place donc hors de la sphère d'omnipotence de l'enfant.

Soulignons qu'il existe une différence, surtout dans les valeurs, entre les positions parentales et leurs fonctions. Le lien de la mère à l'enfant est d'abord réel⁹⁴ écrit Rassial, ce qui constitue l'imaginaire maternelle où l'enfant n'est qu'un morceau détaché du corps de la mère. Ce lien devient imaginaire dans l'imaginaire du double au stade du miroir. Le lien du père à l'enfant est d'abord une fonction symbolique, c'est-à-dire qu'il doit être proposé et soutenu dans le discours de la mère. La question du père se pose par rapport à la fonction d'un tiers séparateur du couple mère-enfant.

La fonction du père opère comme une métaphore qui vient séparer l'enfant du désir de la mère. Un signifiant, nommé par Lacan *le Nom-du-Père*⁹⁵, vient substituer le premier, celui du désir de la mère. L'enfant associe l'absence de la mère à la présence du père comme étant l'objet de son désir. Nous remarquons alors l'aspect symbolique de la fonction paternelle tel que le définit Lacan. Freud l'avait déjà souligné dans le mythe fondateur de *Totem et Tabou*⁹⁶. C'est à partir du père mort que les fils se soumettent à la loi universelle de l'interdit de l'inceste, origine de la séparation mère-enfant. Au nom de cette loi et de l'absence de la mère par rapport à la présence du père, l'enfant associe ce dernier comme objet du désir de la mère et se tourne vers d'autres objets. Le père de la réalité est donc celui qui joue le rôle du locuteur et de l'agent de la castration au moment de l'Œdipe.

⁹³ GUTTON, Ph. « Essais sur le narcissisme primaire en clinique du nourrisson », in : *Psychanalyse à l'université*, t. 4, n. 16, 1979, p. 697.

⁹⁴ RASSIAL, J.-J. *Le passage adolescent, de la famille au lien social*. Op. cit., pp. 75-76.

⁹⁵ LACAN, J. *Le séminaire V : Les formations de l'inconscient*. Op. cit., p. 180.

⁹⁶ FREUD, S. *Totem et Tabou* (1912-1913). Trad. Fr. S. Jankélévitch. Paris: Payot, 1947.

Si l'adolescence récapitule les premiers processus d'identification, elle est aussi le temps où les parents sont amenés à repenser leurs positions subjectives. L'adolescence des enfants exige un changement de place des parents et elle est une véritable épreuve pour eux. L'enfant a besoin d'admirer ses parents pour grandir et ils sont les références des premières identifications. Le parent du même sexe le représente « lui-même » quand il sera adulte. L'adolescent questionne les figures de références intrapsychiques, les imagos qu'il a intériorisées et les parents de la réalité qui l'ont soutenu pendant l'enfance. Il n'idéalise plus ses parents. Ces derniers doivent à leur tour faire un travail de deuil de cet enfant qui semblait une partie d'eux-mêmes et qui les considère à présent comme des sujets quelconques. La crise adolescente entraîne alors une crise en miroir chez les parents.

Face à la transformation du corps et de la sexualité de l'adolescent qui rejoue à ce moment l'Œdipe, les parents sont amenés à des remaniements de leur propre sexualité. En effet, les liens incestueux inconscients sont ravivés et se présentent à la conscience. L'interdit de l'inceste qui était soutenu par la différence entre les enfants et les adultes doit être reformulé, d'autant plus que le corps de l'adolescent ressemble maintenant à celui des adultes.

La sexualité des adolescents fait revivre aux deux parents leur propre adolescence et ce qu'ils ont vécu avec leurs parents. Les tentatives de maîtrise de la vie de l'adolescent ou les libéralismes excessifs des parents représentent leur manière de résoudre leurs conflits. Parallèlement, la sexualité naissante de l'adolescent peut être perçue par ses parents comme la fin de la leur. Comme le souligne Dolto, *il faut accepter d'être déboulonné par ses propres enfants, de se résorber, presque de « se mettre en veilleuse⁹⁷, »*. L'adolescent déloge ses parents, les oblige à réinventer leur place et en particulier à réélaborer leur propre vie sexuelle.

⁹⁷ DOLTO, F. *Paroles pour les adolescents ou le complexe du homard*. Paris: Hatier, 1989, p. 73.

Avec la prise de conscience que le temps est limité et que la vie s'organisera désormais en fonction du temps qui reste, l'adolescence de l'enfant est l'âge du bilan des parents. L'angoisse du temps écoulé et l'éclat de la sexualité de l'adolescent entraînent souvent chez les parents des conduites « à la recherche du temps perdu » ou qui évoquent la rivalité à l'égard de leurs enfants. La femme peut avoir le sentiment d'une sexualité amoindrie, ou au contraire connaître l'explosion d'une sorte de sexualité adolescente. Cela sera encore plus compliqué pour une femme ayant maintenu une identité unique d'être mère. Chez l'homme, on remarque couramment des conduites sexuelles tumultueuses et la recherche de rapports avec des femmes plus jeunes.

Il faut également prendre en compte aujourd'hui l'accroissement de l'espérance de vie qui, d'une certaine manière, diminue les différences entre les générations et peut poser des problèmes au soutien des fonctions parentales. Très souvent, les parents ont encore leurs propres parents, ils sont alors à la limite de se situer dans une relation fraternelle avec leurs enfants et sont très proches d'une relation de rivalité. En ce qui concerne les mères, les femmes restent jeunes plus longtemps et possèdent encore leur pouvoir de séduction lorsque leurs enfants deviennent adolescents. Elles peuvent se retrouver dans une rivalité à l'égard de leurs filles et représenter une menace pour leurs fils.

Dans la clinique, nous observons chez les parents les conflits entraînés par la sexualité des adolescents. Soit ils veulent maintenir leur statut en disant *il est encore un enfant*, ou *elle n'est pas encore une femme/ un homme*, soit ils se mettent à disputer la place de jeunes avec leurs adolescents. Alain, un adolescent de seize ans, nous donne l'exemple de son père, qu'il compare au Père Noël :

« - ... sa barbe, elle ressemble à celle du Père Noël et puis il vit dans un monde fantasmatique. Il ne se rend pas compte qu'il est vieux et il se met à me raconter ses histoires avec des femmes beaucoup plus jeunes que lui. Un jour, on était dans la voiture et il regardait une fille qui passait dans la rue. C'était une collègue à moi ! Ce serait ridicule s'il tombait amoureux d'une adolescente de mon âge ! »

Sa mère lui dit toujours qu'elle ne va pas vieillir; au contraire, elle va devenir plus jeune. Elle s'achète des vêtements dans les magasins pour jeunes adolescents et très souvent fait des chirurgies plastiques. Alain est toujours gêné quand il la rencontre dans des endroits où il va avec ses amis.

La crise de la sexualité des parents est souvent accompagnée d'un mouvement dépressif face à des pertes. Si d'un côté ils perdent l'enfant qui devient adolescent et doit les quitter, d'un autre côté ils se retrouvent face à la vieillesse de leurs propres parents. En effet, la maladie ou l'approche de la mort des grands-parents sont le reflet de l'avenir des parents de l'adolescent. Cette constatation est clairement observable chez une patiente venue en consultation.

Femme âgée de cinquante ans, Anne se plaint que son fils de vingt-cinq ans veuille quitter la maison et aller vivre dans un appartement. Très attachée à son fils pendant son enfance, depuis son adolescence elle s'oppose à tous ses mouvements d'indépendance et elle n'a jamais pu faire un retour sur sa position conjugale. Aujourd'hui, elle consulte plusieurs médecins car elle craint de tomber malade comme ses propres parents. La ménopause lui fait penser que c'est la fin de son identité féminine. Elle revient sans cesse sur son fils et déclare : « - ... *quand ils sont petits, on a envie de les mordre, de les manger. Quand ils ont grandi on se demande pourquoi on ne les a pas mangés* ».

Au renoncement de la toute-puissance parentale que les parents doivent accomplir s'ajoute aussi le deuil de l'idéal projeté sur l'enfant. Ils doivent renoncer aux projets souvent élaborés pour leur enfant, qui ne sont plus partagés par lui à l'âge adolescent. Désormais, ce dernier ne va plus être le porteur de leurs désirs, et ils doivent alors moduler leur Idéal du moi projeté dans l'avenir de l'enfant. Les parents de Martine, adolescente de quatorze ans, dénoncent cette particularité. Elle est dans une phase où elle renonce aux projets élaborés par ses parents et devient si étrangère envers eux qu'ils lui disent : « *On ne*

sait pas comment tu as pu devenir si différente de nous. Si tu ne nous aimes pas comme parents, nous on n'a pas non plus voulu avoir une fille comme toi. »

Une grande partie des investissements parentaux doit disparaître, ce qui peut devenir une source de tension. Les parents dans l'attente de la réalisation d'une partie de leurs propres désirs, pouvant ainsi compenser les pertes qu'ils sont en train de subir, revoient à l'adolescence la dette du temps de leur investissement. Une maîtrise exacerbée à l'égard de l'adolescent s'installe alors pour régler leur conflit, et ce en particulier au niveau de l'investissement maternel ; il arrive que la mère essaie de maintenir l'adolescent comme son objet et contribue par là à l'échec de sa subjectivation, promoteur d'un symptôme.

2.3 Quelques remarques cliniques sur les parents des adolescents délinquants

Le passage adolescent implique, d'une part, de faire un travail de séparation consistant à prendre de la distance par rapport au monde des adultes afin de s'en détacher pour ensuite y revenir une fois individué. D'autre part, de négocier une dépendance nécessaire, plus ou moins invisible pendant ce processus, dans le but de pouvoir tester la fiabilité des points d'appui, la recherche de repères. Pour grandir, l'adolescent a besoin de s'opposer de diverses manières à l'adulte, ce qui exige la participation directe ou indirecte des parents, puis du milieu social.

Cette opposition se fera donc nécessairement sous le regard des adultes. L'adolescent les prend à témoin et il attend d'eux une réponse et un soutien. C'est sur ce point que va se produire le conflit. La confrontation et le conflit sont des données dynamiques et positives s'ils peuvent s'exprimer dans un cadre suffisamment structuré. Cela implique d'accepter l'idée de confrontation au sens d'être en face de l'autre en tant que sujet.

Si l'on considère la fonction spécifique qu'exerce cette confrontation dans le passage adolescent, il est important que l'adulte soit présent mais aussi qu'il soit quelqu'un pouvant assurer une présence soutenue par le langage, en maintenant des positions différenciées. Il est nécessaire de permettre à l'adolescent l'expérience positive du conflit et pour ce faire, il faut que l'adulte soit lui-même en mesure de soutenir et d'assumer un conflit.

Se poser ainsi dans une relation n'implique évidemment pas de s'imposer par la force brutale ou, plus subtilement, par la séduction de crainte de ne plus être aimé. L'on peut y ajouter de fausses relations où l'adulte va essayer d'être une espèce de « parent-copain ». La difficulté actuelle à assurer des fonctions d'adulte, souvent observée chez les parents d'adolescents, les amène à escamoter leur rôle, à désirer pour ou à la place de l'adolescent, à se dissimuler pour éviter de faire face aux conflits et de s'engager. Les fonctions parentales apparaissent ainsi indifférenciées et hors sens.

Chez les parents de l'adolescent délinquant, nous remarquons fréquemment une fragilité, une difficulté à soutenir les conflits et à se situer clairement dans leur fonction parentale. Cela les conduit à recourir à des attitudes extrêmes : ne savoir ni interdire, ni permettre autrement qu'en cédant, ou être dans l'imposition et l'interdiction systématique. Très souvent, la fonction maternelle exercée se fait dans le sens d'une emprise et il arrive qu'elle soit encline à des comportements incestueux à l'égard de l'adolescent. Il n'est pas rare non plus de trouver une mère qui dénie la sexualité ou qui n'opère pas de retour vers la position génitale, c'est-à-dire vers sa déssexualisation. Les mouvements d'indépendance et de rupture de l'adolescent sont vécus comme une agression et il ressent qu'il peut provoquer sa destruction et sa disparition. Mère dans la toute-puissance, elle maintient l'adolescent comme un objet lui appartenant.

Dans la réalité, les entretiens avec les parents d'adolescents délinquants montrent très souvent le même tableau : une position de maîtrise de la mère, voire trop d'investissement maternel. Cet investissement engendre une dette à l'égard de l'adolescent, qui doit rester assujéti à son désir. À ce niveau, l'amour n'est pas donné à l'adolescent comme sujet, il n'y a pas de place pour son désir. Il est plutôt un objet qui lui appartient et doit lui rester soumis.

Dans le discours maternel, il n'est pas rare de remarquer que cela exprime le rejet du père de l'enfant. Ce père n'est pas nommé par la mère comme un objet privilégié. Il est très souvent un père exerçant une fonction fraternelle, un frère ayant quelque chose en plus. Soit il est absent dans le discours de la mère, soit il est disqualifié. Or, la fonction que l'enfant assigne à son père ne peut être autre que celle attribuée par la mère.

Il n'est donc pas étonnant que ces adolescents manifestent une grande proximité avec la mère. En effet, en supprimant le père, seule la fusion avec la mère subsiste. Concernant cet élément, Aulagner souligne les conséquences du discours maternel dans le cadre de la psychopathologie ; le sujet ne peut avoir dans son origine *ni le désir du couple qui lui a donné la vie, ni un plaisir « de créer du nouveau » qu'il pourrait reconnaître et valoriser*⁹⁸.

Souvent, cette mère veut préserver son pouvoir de maîtrise et son savoir sur les pensées de l'adolescent. Sans vouloir renoncer à sa place de médiatrice privilégiée dans l'avenir de son enfant, elle veut en plus décider de ses projets futurs, définir sa façon de penser. Ce désir de maintenir le *statu quo* sur la première relation mère-enfant où elle s'impute le savoir sur les besoins corporels et affectifs de ce dernier, cette interprétation qui préannonce et anticipe la demande de l'enfant, nécessaire à cette phase, est appelée par Aulagner le *risque d'excès*⁹⁹, qui va perdurer pendant les phases ultérieures et se manifester par la psychopathologie de celui qui subit.

⁹⁸ AULAIGNER, P. *La violence de l'interprétation : du pictogramme à l'énoncé*, Op. cit., p. 238.

⁹⁹ *Ibidem*, pp. 151 -157.

En effet, les parents de l'adolescent délinquant ne viennent pas vers nous pour donner à l'adolescent la possibilité de devenir un autre autonome. Ils veulent résoudre une situation devenue insupportable ou ayant été dénoncée par le milieu social, amené à être le tiers médiateur. L'agir délinquant est ainsi un appel à la société tel que le conçoit Winnicott¹⁰⁰. Un appel pour qu'elle vienne organiser un lieu de la parole et du désir. Cependant, au cours du traitement nous constatons que la mère est souvent très résistante au travail de séparation de l'adolescent.

Nous avons déjà mis en exergue auparavant que des arrêts dans le processus de séparation de l'enfance à l'adolescence peuvent provoquer des points de fixation et l'échec de la subjectivation, donc la production de symptômes. Si nous partons du fait que c'est pendant le stade du miroir, moment précurseur de l'Œdipe où l'enfant construit les bases de son autonomie, la récapitulation de cette expérience et ses effets auront lieu à l'adolescence.

¹⁰⁰ WINNICOTT, D. W. *Déprivation et délinquance. Op. cit.*, p. 141.

CHAPITRE 3 : LE STADE DU MIROIR ET SON APRÈS-COUP : EST-CE QUE JE PEUX ME COMPTER COMME « UN ÊTRE EN PLUS » ?

3.1 Le premier moment du stade du miroir

Au début de la vie, la mère répond aux besoins de l'enfant et crée l'illusion d'un corps unique. Dès l'accouchement, la mère doit accepter que l'enfant s'approprie son corps et l'autoriser à construire son identité tout en perdant la relation privilégiée avec le monde des objets maternels. L'avenir de l'enfant en tant que sujet est marqué par des moments décisifs, parmi lesquels l'expérience spéculaire qui témoigne de l'appropriation d'une image du corps et de l'autonomie, mais seulement si la mère lui donne un signe de reconnaissance.

Dans la conception lacanienne¹⁰¹, le stade du miroir débute vers l'âge de six mois et il est le moment où le petit enfant reconnaît son image dans le miroir. Il montre le caractère conflictuel de la relation duelle mais surtout il met au premier plan la relation sujet-objet¹⁰². En effet, à partir des expériences décrites par Henri Wallon¹⁰³ d'observations d'enfants d'âges divers face au miroir, Lacan isole le moment de jubilation de l'enfant devant le miroir.

¹⁰¹ LACAN, J. « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je » in *Écrits. Op. cit.*, p. 93.

¹⁰² LACAN, J. *Le séminaire IV : La relation d'objet. Op. cit.*, p. 17.

¹⁰³ WALLON, H. « Comment se développe chez l'enfant la notion du corps propre » (1931), *Enfance*, n. spécial Henri Wallon, 1959-1963.

L'enfant étant encore prématuré à cette phase du développement neurophysiologique, il s'accomplit ici, selon Lacan, *une identification au sens plein que l'analyse donne à ce terme : à savoir la transformation produite pour le sujet, quand il assume une image*¹⁰⁴ ; processus désigné par le terme imago dans son texte précédent sur *Les complexes familiaux*¹⁰⁵. L'enfant rencontre dans l'identification spéculaire la forme totale de son corps, qui introduit un sentiment d'unité dans ce moment où il est encore dépendant de l'autre.

En conséquence, le stade du miroir est le temps de la mise en place du narcissisme primaire et de l'origine du Moi qui va se constituer à partir des identifications réalisables par le miroir. Au niveau du Moi, il est important de souligner qu'il n'est pas le *Je* car ce dernier *est un objet particulier à l'intérieur de l'expérience du sujet*¹⁰⁶, c'est-à-dire le sujet du désir dans le registre symbolique. Littéralement, le Moi est un objet *qui remplit une certaine fonction*¹⁰⁷, la fonction imaginaire. Le stade du miroir donne donc naissance à un corps séparé par une membrane frontière entre le dedans et le dehors.

D'autre part, nous savons que la satisfaction du narcissisme primaire contient le désir de la toute-puissance et que c'est le développement du Moi qui va consister en un éloignement de ce narcissisme primaire. Dans la mesure où, d'après Lacan, le Moi du sujet *se constitue par rapport à l'autre*¹⁰⁸, la perception spéculaire à son origine tend à *masquer le vif d'une fonction de manque*¹⁰⁹. L'image apparaît comme parfaite dans la dimension idéale. Si ce lien à l'image est jouissif il est en même temps angoissant, car cette unité donnée par l'image est *virtuelle, aliénée*¹¹⁰, affirme Lacan.

¹⁰⁴ LACAN, J. « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je » in *Écri. Op. cit.*, p. 94.

¹⁰⁵ LACAN, J. *Les complexes familiaux dans la formation de l'individu. Op. cit.*,

¹⁰⁶ LACAN, J. *Le séminaire II : Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse. Op. cit.*, p. 60.

¹⁰⁷ *Idem.*

¹⁰⁸ LACAN, J. *Le séminaire I : Les écrits techniques de Freud (1953-1954)*. Paris: Seuil, 1975, p. 83.

¹⁰⁹ JALLEY, E., *L'enfant au miroir : Freud, Wallon, Lacan. Op. cit.*, p. 37.

¹¹⁰ LACAN, J. *Le séminaire II : Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique psychanalytique. Op. cit.*, p. 66.

Un système symbolique, de l'ordre de la reconnaissance et non de la connaissance, sera nécessaire à l'enfant pour vérifier son image devant le miroir et pour pouvoir assumer cette identification en tant que la forme de son corps propre. La mère doit soutenir et assister l'enfant face au miroir, mais c'est surtout à travers l'énonciation « *Tu es cela* » qu'elle lui projette une place dans le monde. C'est grâce à la parole de la mère que l'enfant peut s'approprier une image et se compter comme « un être en plus ». En somme, nous pourrions dire que ce stade est le moment logique, chronologique et décisif dans lequel l'enfant, bien qu'encore dépendant, s'appréhende comme sujet représenté par un corps séparé de sa mère. En d'autres termes, il s'agit du moment où l'ouverture à un monde objectal est possible.

Comme le souligne Rassial¹¹¹, dans l'identification spéculaire la Mère primordiale cède la place à une mère imaginaire, limitée dans un corps tout en laissant les traits de deux objets pulsionnels, le regard et la voix. Autrement dit, la mère duplique le regard de l'enfant quand elle le regarde dans le miroir et sa voix lui donne le signe de reconnaissance. Si avant ce stade du miroir ce sont les pulsions orales et anales – celles s'exprimant par des demandes du besoin corporel de subsistance – qui dominaient le champ pulsionnel, l'entrée dans le stade du miroir engendre une nouvelle dimension du champ pulsionnel : le regard et la voix sont eux-mêmes la condition de l'identification spéculaire.

Ces deux objets, non figurables et donc non spécularisés en tant que tels, viennent se constituer dans le registre des objets internes, détachés de l'Autre primordial, objets du désir eux-mêmes. Ainsi, ces deux objets non spécularisables ouvrent la voie à la symbolisation, celle qui va permettre au sujet de construire les avatars de la constitution imaginaire de son identité.

¹¹¹ RASSIAL, J.-J. *L'adolescent et le psychanalyste. Op. cit.*, pp. 49-52.

De fait, c'est à partir de l'Autre que le sujet se fonde. À cette aliénation primordiale du sujet doit s'ensuivre la séparation, car cet Autre ne répond pas à la question de son être. Ce qui est rencontré est le désir de l'Autre, c'est-à-dire son manque. Et *c'est dans la relation spéculaire que le sujet a l'expérience et l'appréhension d'un manque possible*¹¹², moment où l'enfant peut ressentir qu'il manque imaginativement quelque chose tant à la mère qu'à lui-même. En revanche, s'il ne peut éprouver aucun manque sur lequel instaurer le désir, une ouverture, il est livré à l'angoisse de la fusion et à l'assujettissement du désir de l'Autre.

L'expérience spéculaire de l'autre, tout en formant une totalité, est essentielle. Mais elle doit aussi donner la possibilité au sujet, après le second temps de l'identification imaginaire spéculaire à l'image du corps, de pouvoir accomplir ce qui manque à la mère, le phallus¹¹³, qui vient ordonner les raisons du désir. Ces raisons signifiantes et de l'ordre du langage vont s'organiser pendant le temps de l'Œdipe. La nécessité de mise en place du phallus vient du sentiment qu'à l'enfant qu'il lui manque quelque chose pour satisfaire le désir de la mère. À ce stade, le phallus est élaboré par l'enfant comme ce qui lui manque et ce qu'il lui faudrait avoir pour répondre au désir de la mère.

Dans ce temps qui précède l'Œdipe, le phallus se construit de manière imaginaire. Lors du stade du miroir, le langage et les paroles apportées à l'enfant viennent articuler la différence, l'image du corps désirant. Par contre, si le signe de la différence ne s'articule pas, l'enfant est amené à se substituer ou à se proposer lui-même comme objet pouvant combler la mère, le phallus. Autrement dit, il reste dans la sujétion de l'Autre pour le conduire vers la puissance absolue.

C'est grâce à l'existence de la parole que le désir est susceptible de médiation et de reconnaissance. L'enfant apprend à reconnaître son corps et son désir par l'intermédiaire

¹¹² LACAN, J. *Le séminaire IV : La relation d'objet. Op. cit.*, p 176.

¹¹³ *Idem.*

de l'autre. La manifestation de la reconnaissance est celle qui va mettre en jeu la dialectique du désir dans la dépendance de laquelle le sujet s'efforcera d'advenir. Lacan souligne qu'avant le langage le désir existe sur le plan de la relation imaginaire du stade spéculaire, *projeté, aliéné dans l'autre*¹¹⁴. On a donc affaire à une relation de rivalité avec l'autre à l'égard de l'objet, avec l'agressivité radicale et le désir de disparition de cet autre en tant que support de son désir.

Fonction tierce, le langage permet au sujet de sortir de l'impasse imaginaire où cet autre dans le miroir est à la fois moi et l'autre. Si d'un côté l'image spéculaire engendre une captivation amoureuse et érotique, de l'autre elle introduit une tension agressive. Cette identification se constitue alors dans une logique d'exclusion : ou moi ou l'autre. La médiation d'un tiers, qui est en premier lieu la parole de la mère, est nécessaire pour sortir de cette impasse et organiser le monde symbolique.

Dans la théorie de Lacan, l'expérience spéculaire est aussi le cadre dans lequel se produit la séparation entre le Moi, autrui et l'objet, ce dernier étant le terme médiateur de la relation duelle qui s'élaborera en situation triangulaire¹¹⁵. Pour Laplanche et Pontalis, l'émergence d'un tiers comme supplément, c'est-à-dire de l'objet, vient articuler *l'identification intransitive à l'autre sujet en la transformant par l'identification transitive de l'autre objet*¹¹⁶. En l'occurrence, se pose la question du père.

C'est parce que le père surgit dans le désir de la mère qu'à travers la parole elle introduit la dimension paternelle comme médiateur. La mère doit soutenir la place imaginaire du père pour que la métaphore paternelle fonctionne et permette de lui attribuer un pouvoir. Si dans un premier temps l'enfant désire être l'objet du désir de la mère, à savoir le phallus, la métaphore paternelle vient déplacer cet objet en se substituant au désir de la mère. La mère s'absente parce que son désir est ailleurs. Le déplacement d'objet

¹¹⁴ LACAN, J. *Le séminaire I : Les écrits techniques de Freud. Op. cit.*, p. 266.

¹¹⁵ LACAN, J. *Les complexes familiaux dans la formation de l'individu. Op. cit.*, pp. 44 -46.

¹¹⁶ LAPLANCHE, J. Pontalis, J. B. *Vocabulaire de la psychanalyse. Op. cit.*, p. 324.

donne alors naissance à la signification phallique liée à la castration. Le sujet se construit ici dans ce lieu vide, trou réel produit par le symbolique, effet du signifiant instauré par le signe du désir de l'Autre.

De ce point de vue, le stade du miroir articule le champ de l'imaginaire et celui du symbolique. Selon la proposition lacanienne¹¹⁷, l'identification imaginaire est essentiellement liée à l'image maternelle et rapportée au Moi idéal (*Ideal-ich*), tandis que l'identification symbolique est attribuée à l'Idéal du moi (*Ich-ideal*) représenté par la fonction paternelle, situé au-delà de l'imaginaire. C'est parce que l'autre parle que peut s'établir une relation symbolique, c'est-à-dire sublimée. La dimension de l'Idéal du moi en tant que fonction symbolique vient réguler l'imaginaire tout en permettant de sortir de l'impasse de la relation imaginaire duelle, narcissique.

Sur ce point, Freud¹¹⁸ avait déjà conçu la distinction entre l'Idéal du moi comme un Moi critique, rapproché plus tard du Surmoi et un moi-objet lié au narcissisme primaire subissant la critique. Le Moi idéal se cristallise sous la forme d'un double, support de la fonction imaginaire alors que l'Idéal du moi vient prendre la place d'une loi. D'une façon significative, Freud établit un rapport entre le thème du miroir et l'émergence de la fonction symbolique lorsqu'il propose l'interprétation du jeu du *fort-da*. Si le jeu consiste à maîtriser la présence ou l'absence de la mère, il s'installe juste au moment de l'apparition des syllabes prononcées. Même dans un langage rudimentaire, nous observons que l'enfant cherche à symboliser la présence ou le départ de sa mère.

*Concernant l'image spéculaire mais sous forme d'une note assez discrète*¹¹⁹, ainsi que l'a souligné Jalley, Freud mentionne une circonstance ultérieure qui l'a amené à l'interprétation du jeu de la bobine. Il s'agit de l'observation de l'enfant devant le miroir :

¹¹⁷ LACAN, J. « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose » (1958), in *Écrits*, Paris: Seuil, 1966, pp. 552-553.

¹¹⁸ FREUD, S. « Le moi et le ça » (1923), in *Essais de la psychanalyse*. Trad. Fr. J. Laplanche. Paris: Payot, 2001, pp. 267-277.

¹¹⁹ JALLEY, E. *L'enfant au miroir : Freud, Wallon et Lacan. Op. cit.*, p. 94.

Cette interprétation fut confirmée par une observation ultérieure. Un jour où sa mère avait été absente des longues heures, elle fut saluée à son retour par le message Bébé o-o-o-o, qui parut d'abord inintelligible. Mais on ne tarda pas à s'apercevoir que l'enfant avait trouvé pendant sa longue solitude un moyen de se faire disparaître lui-même. Il avait découvert son image dans un miroir qui n'atteignait pas tout à fait le sol et s'était accroupi de sorte que son image était « partie » (fort)¹²⁰.

Même si le but de la relation imaginaire correspond à l'intérêt du Moi dans la mesure où le *fort-da* est la répétition symbolique mise en jeu, nous remarquons dans les deux registres de conduites la médiation de l'imaginaire par le langage. En faisant apparaître et disparaître son image devant le miroir et l'objet dans le jeu de la bobine, l'enfant symbolise la présence/absence à travers des mots prononcés. Dans ce type d'expérience primaire, l'insertion de l'ordre symbolique engendre une dimension nouvelle qui peut donner un sens au sujet.

De plus, l'enfant tente d'acquérir la maîtrise en se servant du symbolique, en passant de la passivité à un rôle actif. Lorsqu'il fait apparaître et disparaître son image ou l'objet joué dans le *ford-da*, il n'est plus à la merci de l'événement. Mais c'est surtout le fait de faire disparaître ou apparaître son image devant le miroir, dans le signe apporté par ce jeu d'alternance, que l'enfant institue la présence sur fond d'absence et constitue l'absence dans la présence. Or, si l'enfant fait apparaître et disparaître son image devant le miroir à travers la médiation verbale, il peut déjà songer à son avenir en tant que sujet ; autrement dit, il peut entrer dans l'ordre imaginaire en tant que sujet.

Dans la perspective de l'espace organisateur de l'image de l'expérience spéculaire, Winnicott suppose le visage de la mère comme le représentant et le prototype de toute forme d'illusion. Influencé selon ses dires par l'article de Lacan sur le stade du miroir, il met en relation le miroir et le visage de la mère. *Le précurseur du miroir c'est le visage de la mère*¹²¹, écrit-il. Partant du fait que le premier objet regardé par le petit enfant est le visage maternel, il souligne que l'échange des regards entre la mère et son enfant est un

¹²⁰ FREUD, S. « Au-delà du principe du plaisir », in : *Essais de psychanalyse. Op. cit.*, p. 59.

¹²¹ WINNICOT, D. W. *Jeu et réalité, l'espace potentiel. Op. cit.*, p. 153.

processus à double direction, *un réfléchissement en miroir*¹²². Dans ce sens, le visage de la mère exprime ce qu'elle voit quand elle regarde le bébé, et ce dernier s'y voit lui-même. Le message, retour émanant du visage de la mère, fournit la confirmation des premières sensations du sujet naissant.

Pour Winnicott, ce processus réel sera le précurseur de la perception de l'image dans le miroir déjà conditionnée par la réponse de la mère : *si le visage de la mère ne répond pas, le miroir devient alors une chose qu'on peut regarder, mais dans laquelle on n'a pas à regarder*¹²³. Le développement de l'expérience spéculaire est ici lié à la relation primaire à l'objet maternel. C'est pourquoi une carence de la réponse de la mère ainsi qu'une position très univoque au sens d'une emprise à l'égard de son enfant peuvent entraîner des troubles liés à cette phase spéculaire.

Nous observons également que la phase d'intégration et de naissance d'un *self* pour le nourrisson dans la théorie winnicottienne est en rapport avec le stade du miroir. Avant l'intégration et la formation du *self*, il n'y a pas de différence entre le monde extérieur, le monde interne personnel et la réalité externe. À cette période, il existe une aire entre la mère et l'enfant qui est à la fois la mère et l'enfant.

Dans la phase appelée intégration, Winnicott affirme que l'individu « est » et que l'enfant atteint l'état d'unité. *Il peut dire « Je suis » (sauf s'il ne sait pas parler !). L'individu a maintenant une membrane frontière lui permettant de renoncer à ce qui est non-moi et qui se trouve à l'extérieur*¹²⁴. Cependant, ce moment où l'enfant dit « Je suis » est sujet à des doutes, car il se sent encore très vulnérable. Pour qu'il puisse le dire *ou plutôt pour qu'il ose à dire « Je suis », il faut que quelqu'un le tienne dans ses bras*¹²⁵. L'enfant donc doit être soutenu par sa mère et recevoir son signe de reconnaissance.

¹²² *Ibidem*, p. 161.

¹²³ *Ibidem*, p. 156

¹²⁴ WINNICOTT, D. W. *Déprivation et délinquance. Op. cit.*, p. 226.

¹²⁵ *Idem*.

En fait, avant la phase dite spéculaire, l'image est pour l'enfant un être réel avec lequel il se confond. Il n'y a pas de différence entre son corps et celui de sa mère, entre le monde intérieur et le monde extérieur. C'est à travers le visage de la mère et le regard porté sur l'enfant que celui-ci gagne les premiers signes de son existence. L'identification spéculaire, temps de construction subjective, pourra avoir lieu avec le soutien réel de la mère et à travers la parole donnée à l'enfant sur ce qu'il voit. Il faut que la mère autorise l'enfant à reconnaître son image et à s'approprier un corps propre désirant.

C'est grâce à la fonction paternelle que le tiers s'impose et donne à l'enfant la possibilité de sortir de l'emprise du désir de l'Autre maternel. La certitude d'être un autre séparé de la mère au stade du miroir est nécessaire pour que le temps de l'Œdipe soit possible et pour devenir sujet de son propre désir. En ce qui concerne la possibilité de se compter comme sujet, c'est lors du stade du miroir, moment logique et chronologique fondamental dans la constitution du sujet, que l'enfant se rend compte qu'il est séparé de sa mère. La reconnaissance qu'elle apporte à son enfant lui fournit le signal l'autorisant à se compter comme un « être en plus ».

L'enfant devient autonome quand sa mère le reconnaît dans l'identification spéculaire. Ce stade, fondateur de l'image du corps de l'enfant et de son statut narcissique où il suppose être l'objet du désir de la mère, le phallus, est interrompu au fur et à mesure que s'introduit l'interdiction paternelle ; interdiction qui va permettre à l'enfant de s'éloigner de sa mère tout en lui donnant le statut de sujet désirant.

Concernant le stade du miroir, l'adolescence consiste en un travail d'appropriation d'une image du corps transformée et désormais sexuée. Ce qui entre en jeu à présent est la confirmation de la première identification spéculaire à soutenir la reconnaissance du sujet et la séparation du désir de l'Autre maternel.

3.2 L'adolescent délinquant et l'après-coup du stade du miroir

L'adolescence étant une reprise des premiers processus identificatoires ainsi que le moment de l'insertion sociale, c'est dans cet *après-coup* que l'identification spéculaire bascule. Il faut construire une nouvelle image de ce nouveau corps, dans laquelle le sujet puisse s'y reconnaître à travers le regard de l'autre. Alors il sera possible de savoir si la première identification était porteuse de la possibilité pour l'enfant d'advenir en tant que sujet.

Selon Pennot¹²⁶, la crise adolescente s'accompagne d'une entrée en crise des figures de référence intrapsychiques, les imagos parentales. Un tel processus entraîne la déstabilisation des figures idéales, incarnées par les parents de la réalité ou leurs substituts ayant soutenu la référence imaginaire à l'enfant. Ainsi, la crise adolescente – avant de se situer par rapport à l'entrée en crise du référent symbolique paternel – se pose sur sa consistance imaginaire ; autrement dit, sur la valeur que l'adolescent peut donner à la figure paternelle construite lors du stade du miroir.

L'adolescence est le moment d'un travail de rapport intense, nécessaire mais assurément contradictoire entre les processus identificatoires imaginaires constitutifs du Moi apportés par les modèles du Moi idéal et l'émergence du sujet du désir propre, dont les possibilités relèvent de l'Idéal du moi. Les racines de cette dernière instance se sont instituées au cours des premières perceptions acquises par l'enfant au stade du miroir et de la puissance parentale. La question qui se pose à présent est celle de la possibilité donnée à ce premier temps de l'identification spéculaire de devenir le sujet de son désir.

Les modifications corporelles, et l'émergence de la sexualité en particulier, interrogent l'adolescent sur la possibilité de se soutenir comme sujet et de s'approprier une image du corps transformée et désormais sexuée. La Mère primordiale, qui a donné la place

¹²⁶ PENNOT, B. *La passion du sujet freudien : entre pulsionnalité et signifiante*. Toulouse: Érès, 2000, pp. 64-65.

possible à des incarnations de l'Autre, est à nouveau questionnée. Alors que l'être de l'enfant a été soutenu par le regard et la voix de la Mère au moment de l'identification spéculaire, l'adolescence va être l'après-coup qui révèle les possibilités acquises pendant ce premier moment spéculaire.

Rassial¹²⁷ observe que le travail de l'adolescent consiste à s'appropriier, incorporer et surtout symboliser le regard et la voix de la Mère. Si l'Autre du nourrisson est en rapport à la Mère et l'Autre de l'Œdipe aux parents, l'Autre de l'adolescent est imaginativement lié à l'Autre sexe. C'est à travers la symbolisation nécessaire de ces objets, le regard et la voix en tant que non figurables, que l'expérience du miroir se réactualise et s'éprouve.

Tant que la consistance parentale imaginaire vacille en même temps que les avatars de l'image du corps à l'adolescence, l'identification spéculaire doit être reformulée à partir d'une nouvelle position, dans laquelle l'Autre et l'objet possèdent une autre valeur psychique. Le corps n'est plus le même que celui de l'enfance, son statut est autre, en raison surtout de la mise au premier plan de la génitalité à l'adolescence. La structuration de l'image du corps qui a eu lieu à l'enfance se réactualise au moment de l'adolescence, et les castrations montrent leurs effets en dehors de l'environnement familial, c'est-à-dire des parents qui ont dû les soutenir.

L'adolescent doit sortir du soutien de l'Autre pour se construire dans son statut de sujet sexué, et ce à partir du signifiant qui rend compte de la différence des sexes, le signifiant phallique. Les enjeux du regard de la Mère primordiale porté sur l'enfant ainsi que les paroles prononcées lors du stade du miroir seront au centre de la constitution de la sexuation à l'adolescence. À défaut, le corps capté par le regard de sa Mère peut prendre la valeur imaginaire du représentant phallique, tant chez le garçon que chez la fille. Le corps, pris dans le regard de la Mère, serait le phallus, le représentant de cette possession.

¹²⁷ RASSIAL, J.-J. *L'adolescent et le psychanalyste. Op. cit.*, , p. 27.

L'objet phallique imaginaire s'articule dans le rapport mère-enfant du stade du miroir. Pour exister, l'enfant doit sortir de la soumission au désir de l'Autre maternel, et donc se rendre compte qu'il n'est pas capable de la satisfaire. Quant à la mère, il lui revient de montrer qu'elle désire ailleurs. Alors, l'enfant trouve dans l'environnement l'existence d'un objet, le père phallicisé imaginaire, celui qui a le phallus et qui est donc capable de satisfaire la mère. Le phallus devient le représentant de la marque de la différence sexuelle dans le corps et le sujet se construit à présent autour de l'avoir. Le monde se sépare entre ceux qui ont le phallus et ceux qui ne l'ont pas, objet permettant au sujet de désirer et d'être désiré par l'Autre.

Ainsi que nous l'avons déjà signalé, c'est la fonction paternelle qui permet à l'enfant de sortir du désir de l'Autre maternel. La dimension paternelle rend compte du désir de la mère dans cette opération d'attribution phallique au père, lequel jouit des privilèges de la possession du phallus. Mais l'attribution phallique au père se construit par l'enfant dans l'espoir imaginaire et le rêve de l'avoir et d'en faire son usage plus tard, quand il sera grand. Ainsi, l'enfant en phase œdipienne va s'en tenir à l'espoir de la possession phallique, marqué par le désir du garçon de la possession de sa mère et du désir de la fille d'avoir un enfant du père.

L'adolescence réactualise les enjeux œdipiens et, dans ce sens, elle est la rencontre du manque nécessaire à l'organisation du désir. Le phallus s'élève à sa fonction symbolique puisqu'il n'est pas réel. Personne ne peut l'avoir car il est un lieu mythique du désir de l'Autre. Le moment est venu de savoir si la première identification spéculaire a été porteuse de la possibilité de l'enfant de se compter comme sujet de son propre désir. Cependant, le parcours du travail adolescent de mise en place du phallus symbolique ne se fait pas sans variations. Le mouvement de refus de la place symbolique du phallus signale certaines formes de déviances, dont en particulier la délinquance juvénile. En effet, cette

pathologie adolescente témoigne du refus de la rencontre de ce manque, donc de l'assomption au Phallus symbolique.

L'adolescent délinquant est un sujet fixé à la fonction imaginaire du phallus. Il interroge à nouveau la Mère primordiale et la consistance imaginaire du père du stade du miroir. Il semble être quelqu'un n'ayant pas pu éprouver l'expérience d'un manque imaginaire possible au stade du miroir. Lorsqu'il part à la recherche de son autonomie, il ne rencontre que le désir de l'Autre. Le corps, pris dans le regard de la mère, devient le signe de la possession phallique. Dans la confusion d'une frontière floue entre le dedans et le dehors, chez l'adolescent délinquant, l'objet de la réalité extérieure est un objet investi qui devient aussi le représentant phallique. Entre être et avoir le phallus, le délinquant vacille.

En outre, en ce qui concerne les comportements observables relatifs à la phase spéculaire, on remarque aisément chez l'adolescent délinquant les fonctions de parade, de séduction et de despotisme, surtout dans les bandes. Une identification s'opère entre celui qui commet le délit et ceux qui l'observent, la partie de l'un se confond avec une partie de l'autre.

Au début de ce travail, nous avons souligné que dans le stade du miroir l'autre qui apparaît est à la fois moi et un autre. Le Moi est encore très vulnérable durant cette phase et l'identification, qui se fonde sur une logique d'exclusion – ou moi ou l'autre – sera sans issue sans la médiation d'un tiers. Le tiers médiateur est l'élément permettant de sortir de cette impasse. Les rapports affectifs de l'adolescent délinquant sont très souvent marqués par la non-reconnaissance de l'autre en tant qu'objet. La différence de l'autre engendre une pulsion destructrice. Elle est ressentie comme une tendance étrangère et produit des réactions d'agressivité, voire de violence.

La fonction de prestance entraînée par le regard est également observable dans des manifestations d'irritation et de colère. André, un adolescent délinquant de quinze ans en est l'illustration. Au début d'une séance, le visage pâle, il nous interroge : « - *Tu n'as jamais eu envie de frapper quelqu'un qui te regarde parce que tu penses, tout simplement, qu'il faut le faire ?* ». Le regard de l'autre porté sur lui semble menacer son existence, le renvoyant à la relation duelle du stade du miroir. L'incertitude d'un lieu comme sujet, antérieure à la phase de la castration symbolique, se représente dans le désir de violence, seul moyen pour provoquer une rupture. Le sujet ne rencontre pas dans l'autre un objet socialisé mais une image qui l'aliène.

Pour l'adolescent délinquant, tout se passe comme si l'expérience spéculaire pendant l'enfance n'avait pu lui assurer que c'était lui-même devant le miroir. Le discours nécessaire à cette reconnaissance de soi, non seulement en tant qu'autre mais aussi en tant que porteur d'un nom, n'a pas été énoncé ou s'est fait de manière inadaptée. Dans ce sens, ce discours inexistant ou insuffisant ne peut servir de support à l'éloignement de l'autre ou de la mère.

Le stade du miroir est un moment essentiel pour la construction subjective, et c'est aussi la condition préalable d'entrée dans le temps de l'œdipe. Les effets de ce premier moment d'identification à l'enfance se réactualisent à l'adolescence. Néanmoins, lorsqu'il y a défaillance, la limite entre le dedans et le dehors devient inconsistante.

CHAPITRE 4 : LE PROCESSUS DE CASTRATION COMME CONSTRUCTEUR DU SIGNIFIANT PHALLUS

4.1 La castration et la construction du signifiant Phallus

Les premières identifications de l'enfant issues du stade du miroir, expressions de l'aliénation de son désir dans le désir de l'Autre maternel, vont servir de base à la construction ultérieure du sujet. Les identifications édifiées par le Moi seront particulièrement retravaillées au moment de l'Œdipe, alors structuré par le fantasme de castration. Même si l'on remarque la tendance de Freud¹²⁸ à chercher les fondements de l'angoisse de castration dans des expériences de séparation orale et anale de la prime enfance, il ne va toutefois engager sa théorie sur le complexe de castration qu'à partir de la phase phallique, où se structure le désir sexuel de l'individu.

Le complexe de castration est étroitement lié au complexe d'Œdipe en ce qui touche à la répression de l'inceste, la mise en place du phallus, l'élaboration du principe de réalité et la genèse du Surmoi. Ce complexe ne peut être conçu que par l'objet de castration, le phallus, et la question d'avoir ou non cet objet se pose de la même façon chez le garçon que chez la petite fille, même si son déroulement diffère. Dans les deux cas, il a pour fonction de constituer le Phallus comme élément symbolique, objet de fiction essentiel à la

¹²⁸ FREUD, S. « Inhibition, symptôme et angoisse », in *Œuvres complètes, Psychanalyse*, Vol XVII (1923 - 1925). Trad. Fr. M. Tort. Paris: PUF, 1992.

régulation du rapport au désir.

Pour la petite fille, l'absence du pénis est une réalité biologique de son corps, en conséquence l'angoisse de castration est ce qui l'introduit à l'Œdipe. L'inexistence du phallus engendre déjà l'angoisse de castration. De ce fait, elle va essayer d'être le phallus en tant qu'objet du désir de ses parents pour obtenir leur amour. Étant le phallus, elle peut être l'objet du désir et d'amour de ses parents. Quant à l'enfant mâle, il est détenteur de ce représentant imaginaire du phallus ; son corps possède le pénis, qu'il risque de perdre. Son entrée dans l'Œdipe se fait au début à travers la rivalité avec son père, autre détenteur du phallus. Ensuite, il va renoncer à la possession du phallus face à la menace de castration. L'angoisse de castration pour le garçon est ce qui marque l'issue de l'Œdipe.

Alors que la petite fille essaie d'être imaginairement le phallus, le garçon se tourne vers l'identification au père phallique pour tenter de l'avoir et de jouir des privilèges du possesseur. Ces différences, soutenues par la réalité biologique du corps, construisent au moment de l'Œdipe les bases pour l'avenir de l'enfant comme un être sexué à l'adolescence. Toutefois, la castration, pour le garçon comme pour la petite fille, s'opère surtout à partir d'une menace de la perte d'amour, sur le danger de perdre l'amour des parents, la différence réelle du corps n'étant qu'un support.

En effet, dans la théorie freudienne¹²⁹, la notion du complexe de castration s'élabore sur deux plans tout en donnant accès à l'organisation génitale infantile : la primauté du phallus, c'est-à-dire la revendication génitale phallique, cède à l'investissement par le fait de la menace de la castration et l'interdit de l'inceste par le père. Au départ, le fantasme de castration est la réponse à la différence anatomique des sexes, elle-même indispensable à l'apparition du complexe.

¹²⁹ FREUD, S. *Trois essais sur la théorie sexuelle*. *Op. cit.*, pp. 161-162.

Si le garçon est confronté à la menace paternelle de la castration par la présence de l'objet pénien visible et donc spécularisable, pour la petite fille l'angoisse de la castration vient de l'absence de cet objet ressentie comme un préjudice qu'elle cherche à nier ou à compenser. La possibilité de castration apparaît avec l'idée selon laquelle la femme est castrée, et engendre pour les deux sexes la perte du pénis. Chez le garçon, c'est la conséquence d'une punition et chez la fille l'absence comme présupposition.

Dans l'introduction à la seconde topique, Freud explique que les premiers investissements d'objet sont abandonnés et remplacés par une identification. La fonction du complexe d'Œdipe, c'est-à-dire son destin, sera celle de la sublimation par la voie d'un remaniement identificatoire. Cette identification secondaire se produit par l'introjection de l'imgo du parent du même sexe. L'autorité parentale attribuée aux parents ou au père, celui qui interdit l'inceste, est introjecté dans le Moi tout en formant le noyau du Surmoi *qui conservera le caractère du père*¹³⁰, et assurera le Moi contre le retour de l'investissement libidinal de l'objet.

Freud¹³¹ écrit dans une petite note qu'il se propose de traiter de l'identification au père car avant la connaissance de la différence des sexes, c'est-à-dire la présence ou absence du pénis, l'enfant n'attribue pas une valeur différente au père et à la mère. Il évoque l'histoire d'une jeune femme qui, à partir du moment où elle a constaté pour elle l'absence du pénis, n'a attribué cette absence qu'aux femmes qu'elle tenait pour inférieures. Dans son esprit, sa mère avait conservé le sien.

L'Idéal du moi ou le Surmoi, *la représentance de notre relation aux parents...est donc l'héritier du complexe d'Œdipe. Par son édification, le moi a assuré son emprise sur le complexe*¹³². Le Surmoi se caractérise par la loi où s'intériorise l'interdit paternel. Les tendances libidinales seront en partie sublimées par la transformation en identification, ce

¹³⁰ FREUD, S. « Le moi et le ça » (1923), in *Essais de la psychanalyse. Op. cit.*, p. 275.

¹³¹ *Ibidem. Op. cit.*, p. 271.

¹³² *Ibidem*, pp. 275-277.

qui détourne le danger de la menace de castration de l'organe génital. Son usage pour l'enfant sera remis à plus tard, condition donnée par la modification du principe du plaisir par le principe de réalité.

Le complexe de castration engendre l'inhibition du principe du plaisir. Freud observe que *sous l'influence des pulsions d'auto-conservation du Moi, le principe de plaisir est relayé par le principe de réalité*¹³³. Si le principe de plaisir se déduit par une tendance de l'appareil psychique à maintenir *aussi bas que possible la quantité d'excitation présente*¹³⁴, le principe de réalité n'est pas le renoncement d'intention de le gagner mais il introduit *la tolérance provisoire du plaisir sur le long chemin détourné qui mène au plaisir*¹³⁵. Ce renoncement de la satisfaction des pulsions à la phase œdipienne est la réaction à la menace du danger extérieur, autrement dit à la castration.

Par ailleurs, une autre caractéristique du complexe de castration est l'effet qu'il produit sur le narcissisme primaire. Si dans la première relation à la mère l'enfant se trouve confronté au travail de séparation dont il ressent déjà un manque possible, le deuxième temps du narcissisme est celui d'assumer chez sa mère et en lui-même le contexte d'un manque, condition nécessaire pour qu'il laisse la place d'objet partiel porteur de la garantie de la jouissance à la mère. En l'occurrence, celle-ci sera attribuée au père de par sa présence symbolique auprès de la mère. L'avenir du sujet doit passer par le renoncement à être le phallus qui manque à la mère, processus qui impose une limite à son narcissisme.

C'est dans la perspective lacanienne que l'on voit plus nettement l'articulation de l'opération de la castration et celle de son objet, le phallus, en tant qu'élément. Alors qu'avec Freud l'accent est mis sur la notion d'une loi primordiale et essentielle à l'interdiction de l'inceste lors de la castration, ce qui vient empêcher la jouissance, Lacan¹³⁶

¹³³ FREUD, S. « Au-delà du principe du plaisir » in *Essais de psychanalyse. Op. cit.*, p. 52.

¹³⁴ *Ibidem*, p. 51.

¹³⁵ *Ibidem*, p. 53.

¹³⁶ LACAN, J. *Le séminaire IV : La relation d'objet. Op. cit.*, pp. 59-75.

va la classer dans les catégories de l'imaginaire, du symbolique et du réel en tant qu'opération libératrice. Si la frustration est imaginaire sur un objet réel, autrement dit si la frustration féminine du pénis et la privation est un manque réel se donnant un objet symbolique tout à fait hors du sujet, la castration est essentiellement liée à la représentation symbolique d'un objet imaginaire, le phallus du père tout-puissant.

La mise en place du phallus vient organiser les raisons du désir et en tant que tel il est un signifiant dont la fonction est de désigner *les effets de signifié*¹³⁷. Il n'est donc pas un fantasme ni un objet partiel. Il n'est pas non plus l'organe qu'il symbolise. Le phallus a la fonction du *signifiant du manque à être*¹³⁸. Au début, son émergence provient de l'explication que se donne l'enfant quand il ressent qu'il lui manque quelque chose pour satisfaire le désir de la mère. Le phallus devient ce qui lui manque et ce qu'il faut avoir pour répondre au désir de la mère. Dans ce premier temps qui correspond à la phase préœdipienne, plus précisément au stade du miroir, le phallus s'élabore de manière imaginaire.

L'enfant attribue au père le phallus, il est celui qui peut satisfaire le désir de la mère. Pour autant, il doit se rendre compte qu'il n'est pas l'objet qui comble sa mère et qu'elle-même est privée de cet objet. De son côté, la mère doit aussi être soumise à la castration. L'enfant attribue au père la qualité d'être pourvu du phallus, ce qui satisfait le désir de sa mère. Cependant, même si l'attribution phallique au père est une opération subjective pour l'enfant, le père phallicisé imaginaire doit être nommé par la mère comme un objet pour que l'enfant puisse se construire ensuite le signifiant phallique.

Qu'il s'agisse du géniteur de l'enfant, d'un substitut ou d'autre chose, l'instance paternelle doit être introduite et soutenue par la mère comme celle qui répond à son désir. De ce fait, l'enfant n'étant pas l'objet de la jouissance maternelle va trouver la signification

¹³⁷ LACAN, J. « La signification du phallus » (1958), in *Écrits*. Paris: Seuil, 1966, p. 690.

¹³⁸ LACAN, J. « À la mémoire d'Ernst Jones : Sur sa théorie du symbolisme » (1960), in *Écrits*. Paris: Seuil, 1966, p. 710.

libératrice de la castration. Objet avant tout imaginaire, le phallus va prendre la dimension du signifiant de manque par l'effet de la métaphore paternelle. En revanche, l'échec ou l'inconsistance de la métaphore paternelle laisse l'enfant soumis au désir de sa mère et ne permet pas sa naissance comme sujet de son désir. De même, comme le soulignent Bergès et Balbo¹³⁹, l'absence du père dans le discours de la mère ne fait qu'introduire une confusion entre le phallus et pénis.

En l'occurrence, l'instance paternelle classe le monde de l'enfant dans deux registres : ceux qui ont le pénis et ceux qui ne l'ont pas en tant que marque du phallus¹⁴⁰. L'attribution du phallus au père, celui qui jouit de sa possession et donc qui rend compte du désir de la mère n'est fait par l'enfant que s'il pourra en faire usage quand il aura grandi. Dans cette construction imaginaire du phallus, le garçon songe à l'inceste, à une possession de la mère et la petite fille à avoir un bébé du père, la réalisation interdite dans le présent étant remise à plus tard.

Cependant, l'enfant se confronte aussi à la castration de son propre père. Celui-ci n'est qu'un représentant dans la chaîne de générations et d'une histoire ; étant simplement un homme, il n'est pas omnipotent. Il est lui-même soumis à la fonction symbolique du Phallus. Les enjeux œdipiens avec lesquels se construisent les bases de l'organisation génitale infantile à travers la fonction imaginaire du phallus sont aussi marqués par l'introduction de sa fonction symbolique.

En fait, le Phallus en tant que symbolique n'existe pas et c'est dans ce sens qu'il est un signifiant. Dans le mythe de la horde primitive, Freud¹⁴¹ signale que le Père phallique, le seul qui le possède, est mort. Le père tout-puissant qui possédait toutes les femmes a été tué par les fils. Ce meurtre entraîne la rivalité entre les frères qui veulent jouir chacun de toutes les femmes du père malgré l'interdit. Finalement, les fils y renoncent pour survivre.

¹³⁹ BERGÈS, J; BALBO, G. *L'enfant et la psychanalyse. Op. cit.*, p. 118.

¹⁴⁰ LACAN, J. *Le séminaire IV: La relation d'objet. Op. cit.*, p. 136.

¹⁴¹ FREUD, S. *Totem et Tabou. Op. cit.*,

Ce mythe fait du père de l'enfant un homme quelconque, lui-même castré dans sa réalité.

Ainsi, l'opération de la castration est aussi celle de la mise en place du signifiant phallique comme *un manque à être* tout en donnant les raisons du désir. Si au départ l'enfant s'introduit dans la dialectique du désir en tant qu'objet du désir de sa mère, il doit reconnaître qu'il n'est pas son objet unique et que l'intérêt de la mère est le phallus, qu'elle n'a pas non plus. À défaut, si l'enfant demeure l'objet qui comble la mère, il n'accède pas à la place de sujet. Seule l'entrée en jeu de la dimension paternelle et de cet objet manquant qui lui est attribué, c'est-à-dire le phallus, permet à l'enfant de sortir de cette dynamique. Ensuite, le Phallus sera attribué au Père imaginaire phallique, introduisant par là le sujet au désir par le manque tout en lui donnant le statut de sujet désirant.

L'enfant doit donc assumer le phallus comme signifiant pour pouvoir dépasser la phase précœdipienne où son moi est en rapport avec la toute-puissance de la Mère. Puis il lui faut se confronter à la loi de la fonction paternelle lors de l'Œdipe, où la castration est l'opération essentielle pour l'assomption du phallus maternel comme objet symbolique. En conséquence, c'est la dimension paternelle qui introduit la relation symbolique, et l'échec du symbolique fait de la relation imaginaire la règle.

Signalons que la castration et l'assomption du Phallus à la place symbolique ne seront validées qu'à l'adolescence. Le Phallus a depuis toujours été un lieu de fiction, mais l'enfant ne pouvait pas l'admettre dans la réalité ni l'élaborer comme tel. Même si dans la phase œdipienne la castration a été bien réalisée, l'enfant renvoie à plus tard l'usage du phallus qui lui sera rendu. Le travail de la castration symbolique, c'est-à-dire la reconnaissance de la place symbolique du Phallus tout en l'attribuant à un père mythique mort, reste encore à élaborer dans le futur.

Ainsi, l'adolescent doit se rendre compte que le phallus qui lui était accordé pendant l'enfance ne lui sera pas rendu, car il n'est pas réel et n'appartient à personne. Lorsqu'il y a la perte de l'illusion de complétude et donc du deuil de la toute-puissance, le Phallus devient un lieu mythique. Le phallus imaginaire prêté au père de l'enfance se révèle inexistant. Il ne lui sera pas donné ce qui lui sera difficile à renoncer.

La découverte de l'adolescent va se porter sur le manque de cet objet désiré, le phallus, condition préalable pour entrer dans l'ordre symbolique des échanges. Le Phallus doit s'élever à sa fonction symbolique, celle qui donne les raisons du désir. Non seulement cette découverte inscrit l'adolescent dans la subjectivité désirante, mais elle régule aussi le fantasme imaginaire, celui d'être complété par l'objet de son désir et celui d'être l'objet qui comble la mère.

Cette opération s'accompagne cependant de la tentation de refuser la valeur symbolique du Phallus et d'en faire un objet de possession à l'adolescence. La place imaginaire du phallus comme représentant de l'objet manquant pouvant être possédé pour accéder à la complétude et à la jouissance, sera au centre des enjeux adolescents. Pour certains adolescents, il sera particulièrement difficile de renoncer à cette promesse – remise à plus tard pendant l'enfance – d'avoir le phallus pour soi-même. Le phallus comme objet de complétude imaginaire en tant qu'objet de la réalité pourrait être manipulé.

4.2 Le déni de la castration et l'invalidation du signifiant phallique chez l'adolescent délinquant

Le déni en qualité de mécanisme de défense a d'abord été conçu par Freud dans le cadre de la psychose, puis repris ensuite pour rendre compte de la perversion. Par définition, le déni (*Verleugnung*) est *un mode de défense consistant en un refus par le sujet de reconnaître la réalité d'une perception traumatisante, essentiellement celle de*

*l'absence du pénis chez la femme*¹⁴².

Alors qu'au début de l'organisation sexuelle l'enfant attribue la présence d'un pénis à tous les humains, y compris aux femmes¹⁴³, la notion du déni prend son sens avec la castration par rapport à la non-reconnaissance de l'absence du pénis chez la femme, autrement dit de la différence sexuelle. Devant l'absence de ce membre chez la femme, l'enfant dénie le manque tout en croyant à son existence. Ce processus n'est pas rare dans la vie psychique infantile, mais à l'âge adulte il peut être le point de départ d'une psychose quand le déni est porté sur la réalité extérieure.

Tout en prenant connaissance de l'absence du pénis chez l'être féminin, l'enfant dénie cette réalité afin de conserver sa croyance en l'existence du phallus maternel et de se protéger de la menace de la castration. Il doit abandonner ce mode hallucinatoire à travers lequel il essayait d'obtenir la satisfaction par l'introduction du principe de réalité dans l'expérience narcissique. En conséquence, il relie progressivement l'absence du pénis à l'opération de castration.

Dans son étude sur la perversion, Freud¹⁴⁴ montre comment le fétichiste demeure dans une attitude infantile en conservant deux sens opposés : celui de la reconnaissance de la castration féminine et celui de son déni. Cette coexistence de deux positions inconciliables se constitue par le clivage du Moi comme mécanisme de défense, qui persiste au cours de la vie. L'une de ces défenses consiste à dénier une perception¹⁴⁵. En somme, la notion de déni entraîne déjà l'idée d'un mécanisme de défense fondé sur une perception d'ordre sexuel par rapport au phallus en tant qu'objet de la réalité. La perception de la réalité extérieure est déniée par un processus de pensée qui rend impossible la différence des

¹⁴² LAPLANCHE, J.; PONTALIS J.-B. *Vocabulaire de la psychanalyse. Op. cit.*, p. 115.

¹⁴³ FREUD, S. « Les théories sexuelles infantiles » (1908), in *La vie sexuelle*. Trad. Fr. D. Berger, J. Laplanche. Paris: PUF, 1977, p. 14.

¹⁴⁴ FREUD, S. « Le fétichisme » (1927), in *La vie sexuelle*. Trad. Fr. D. Berger, J. Laplanche. Paris: PUF, 1977, pp. 133-138.

¹⁴⁵ FREUD, S. « Le clivage du Moi dans le processus de défense » (1938), in *Résultats, idées et problèmes*. Trad. Fr. R. Lewinter, J.-B. Pontalis. Paris: PUF, 1995, pp. 283-286.

sexes.

En fait, le fétichiste a rejeté la découverte selon laquelle les femmes n'ont pas de phallus et en même temps il ne croit pas qu'elles en aient un. Mannoni observe qu'il conserve un fétiche justement parce qu'elles n'en ont pas. Il ne s'agit pas d'une découverte effacée, au contraire *elle devient à jamais ineffaçable*¹⁴⁶. Dans le cas du fétichiste, c'est le souvenir qui est anéanti. Alors que le névrotique veut qu'à l'Autre il ne manque rien et qu'il tente de le combler, le pervers dénie le fait que l'Autre soit fondamentalement manquant.

La formule *Je sais bien que...mais quand même* illustre bien la différence entre le fétichisme et les conduites voisines, la névrose et la psychose. Le fétichiste *sait bien* que l'être féminin ne possède pas le phallus, mais le *quand même* pour lui c'est justement le fétiche. En ce qui concerne la névrose et l'existence du phallus, le névrotique n'énonce pas que les femmes ont quand même un phallus. Il le dit autrement à travers d'autres croyances, dans une espèce de déplacement¹⁴⁷.

Quant à la psychose, Lacan¹⁴⁸ montre que le déni s'opère par la forclusion de la métaphore paternelle, donc par l'absence du père comme porteur du phallus en tant que signifiant du désir. Le père symbolique n'ayant aucune place dans le désir de la mère, l'opération de castration est impossible. Dans ce cas, l'articulation entre la différence des sexes et la menace de la castration relevant du désir du père énoncé par la mère ne peut s'établir. Dans la psychose, le déni prend son sens avec la forclusion du Nom-du-Père.

¹⁴⁶ MANNONI, O. *Clefs pour l'imaginaire ou l'Autre scène*. Paris: Seuil, 1969, p. 11.

¹⁴⁷ *Ibidem*, pp. 11-12.

¹⁴⁸ LACAN, J. « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », in *Écrits. Op. cit.*, p. 577.

Rappelons que M. Klein¹⁴⁹ relie le concept de déni à celui d'idéalisation et de toute-puissance, fondées sur le clivage simultané de l'objet et du Moi. Le déni concerne la propre agressivité de l'enfant tout en visant à la protection contre les craintes de persécution du mauvais objet parmi des objets dotés de la perfection absolue. Ce déni prend son sens dans la gratification hallucinatoire qui va jusqu'à l'anéantissement de tout objet et des situations susceptibles de frustration, et il a pour but de soulager l'angoisse de persécution.

À ce stade, l'idéalisation se produit par le clivage, le sein parfaitement bon aide à se protéger contre le sein mauvais. Cependant, note M. Klein, un très profond clivage entre les deux aspects de l'objet indique qu'il n'intervient pas entre le bon et le mauvais objet, mais entre l'objet idéalisé, d'une part, et le mauvais objet, d'autre part¹⁵⁰. Cet objet idéalisé, producteur d'exigences illimitées envers le Moi impossibles à satisfaire, prend la place d'un Surmoi persécuteur.

Même si ce processus est lié au départ au clivage entre le sein « bon » et le sein « mauvais », son développement ne s'achève que lors de la position dépressive apparaissant dans la première phase du complexe d'Œdipe, vers le milieu de la première année. La conséquence en est que des angoisses de persécution et des angoisses dépressives exagérées chez les jeunes enfants ont une influence considérable dans la psychogenèse des troubles psychiques, affirme M. Klein¹⁵¹. À chaque phase du développement les angoisses de persécution et les angoisses dépressives peuvent être réduites ou, au contraire, augmentées par l'attitude de la mère. Les expériences réelles, vécues d'abord avec la mère puis aussitôt après avec le père, vont fortement influencer la prédominance des images bienveillantes ou persécutrices dans l'inconscient de l'enfant.

¹⁴⁹ KLEIN, M. « En observant le comportement des nourrissons », in *Développements de la psychanalyse*. *Op. cit.*, pp. 242- 249.

¹⁵⁰ KLEIN, M. *Envie et Gratitude et autres essais*. *Op. cit.*, p. 34.

¹⁵¹ *Idem*.

C'est justement au moment de la position dépressive, premier stade du complexe d'Œdipe, que se produit une relation avec les objets totaux ainsi qu'une relation entre le sein maternel et le pénis du père. C'est également le temps où l'enfant produit des images mélangées des parents ; le père contenant le sein de la mère ou la mère tout entier dont il est privé et la mère contenant le pénis du père ou le père tout entier¹⁵² sont des fantasmes qui contribuent aussi à la notion de la « femme au pénis » dans la théorie de M. Klein. Or, si pendant cette phase du développement l'enfant craint de perdre sa mère, il peut aussi la soutenir dans la position phallique, hors de la castration, telle qu'elle le lui propose.

Nous avons déjà souligné que c'est la castration qui fonde le phallus comme signifiant et le fait accéder à sa place symbolique. Pour autant, il faut que l'enfant se confronte à la castration de la mère, il doit ressentir qu'il y a quelque chose qui manque chez elle. La dimension paternelle, qui rend compte du désir de la mère et qui la place hors de la sphère toute-puissante, est essentielle pour l'accomplissement de ce processus qui ne s'achèvera qu'à l'adolescence. Si la symbolisation de la relation tierce est insuffisante, le sujet risque d'être pris dans une relation imaginaire où la question de la Mère toute-puissante sera le point central. Cette situation va entraîner l'invalidation du signifiant phallique. Le défaut de la valeur du Phallus comme signifiant du manque qui donne la raison du désir marque aussi l'impossibilité d'accéder à la place du sujet désirant.

Nous savons que c'est la castration et l'assomption du signifiant Phallus comme manque à être qui ouvrent les voies du désir. Dès le départ, le petit enfant se révèle déjà un être de manque par rapport aux besoins physiques de choses matérielles (la faim, la soif, le froid). Il demande à l'Autre de satisfaire son besoin, et c'est une demande orale. Alors que le besoin peut être satisfait, la demande est quelque chose qui ouvre la béance car elle ne peut pas être gavée. Dans ce sens, la demande n'est pas simplement satisfaction du besoin

¹⁵² KLEIN, M. « Quelques conclusions théoriques au sujet de la vie émotionnelle des bébés » in *Développements de la psychanalyse. Op. cit.*, p. 207.

mais elle est demande de présence et d'absence. Le phallus prendra lieu justement de l'écart entre demande et besoin¹⁵³, note Rassial. C'est donc la demande qui ouvre la place au désir futur, à la recherche d'un objet dont elle peut se satisfaire. En revanche, une demande totalement satisfaite ne fera qu'anéantir le sujet du désir.

L'enfant passe à la demande anale quand il s'aperçoit qu'il peut donner quelque chose de soi à l'Autre pour le satisfaire. Par la suite, il doit se constituer un objet phallique d'où se construisent les avatars du désir. L'être humain passe de la relation d'objet oral à la relation d'objet anal, puis à la relation d'objet phallique pour finalement atteindre la relation d'objet génital. C'est de la constitution d'un objet phallique suivi de l'acceptation de son manque et du manque de l'Autre que le désir devient possible. L'enfant, qui au début de la vie se trouvait dans une demande à l'Autre pour venir le combler, doit passer à la demande du désir par la voie du signifiant phallique.

L'adolescent met à l'épreuve sa place de sujet du désir en passant par diverses positions de rapport avec le phallus et l'Autre. Ces positionnements seront ou non confirmés aussi bien par la jouissance que l'adolescent retire de la complétude que par la réponse donnée par l'environnement familial et le milieu culturel. L'adolescent peut tenter de réassurer sa puissance, d'avoir le phallus imaginaire parmi les objets dans la réalité extérieure, pour réassurer une position narcissique devenue fragile.

Chez l'adolescent délinquant en particulier, nous observons le refus de la non-possession phallique. Il s'inscrit dans la revendication précœdipienne, position infantile d'avoir le phallus imaginaire. Lacan souligne d'ailleurs que tout ce qui se rapporte à la prévalence, ou prédominance du phallus à une étape de l'évolution de l'enfant, ne prend ses incidences qu'après-coup¹⁵⁴. Nous comprenons ici cet après-coup à l'adolescence lorsque la délinquance vient témoigner le refus de la valeur symbolique du Phallus.

¹⁵³ L'idée a été transmise par J.-J Rassial dans le séminaire : *de l'infantile à l'adolescence*, le 09/ 03/ 2001.

¹⁵⁴ LACAN, J. *Le séminaire IV : La relation d'objet*. Op. cit., p. 99.

La relation tierce n'étant pas suffisante pour l'introduction de la dimension symbolique, l'enfant se retrouve livré à la relation imaginaire, c'est-à-dire pris à la place imaginaire du phallus. Il en résulte que l'adolescent se trouvera fixé dans la fonction imaginaire de celle-ci. Qu'on ait affaire à une absence du père dans la réalité ou à une incarnation précaire de la fonction paternelle, la délinquance devient voisine ou équivalente du fétichisme tel qu'il est conçu par Lacan, avec la mère phallique comme élément central¹⁵⁵.

Si l'on reprend la formule Je sais bien...mais quand même vis-à-vis de l'adolescent délinquant, on s'aperçoit qu'il ne semble pas avoir réussi à rencontrer le manque à la mère, même s'il le sait bien. C'est par cette voie qu'il se propose à la place de celui qui a et qui est le phallus comme réponse à ce qu'il conçoit comme le désir de l'Autre. Le quand même ne s'introduit pas essentiellement par un fétiche mais par un objet de la réalité quelconque investi d'un pouvoir phallique dans le milieu culturel. Cet objet halluciné et investi d'un pouvoir phallique dans un premier temps sera rapidement abandonné ou deviendra un simple objet d'échange, car il ne peut pas assurer la possession phallique.

La question d'être ou d'avoir le phallus imaginaire se pose aussi bien aux filles qu'aux garçons délinquants. Comme il est pris dans le désir de la Mère, la seule réponse à la demande du délinquant est d'être ou d'avoir le phallus. Autrement dit, faute d'avoir pu repérer ce qu'il en était de la place du désir de la mère, défaillance de la métaphore paternelle, il reste dans une demande inépuisable. Ainsi, le garçon peut se trouver à la recherche de la satisfaction de la mère en se maintenant comme objet de son désir. Il peut aussi essayer d'avoir des objets pour se présenter comme porteur du phallus.

Face à ce désir d'être ou d'avoir le phallus, la fille peut investir des objets de la réalité voire tomber enceinte pour s'affirmer sur la place narcissique, en tant que lieu contenant de l'objet imaginaire phallique. Elle sera le phallus en se complétant par l'objet qu'elle porte

¹⁵⁵ *Idem.*

en elle. D'autre part, l'enfant vient lui assurer la place imaginaire d'avoir le phallus. Comme nous le montrent les lignes suivantes, le cas de Mireille illustre très justement l'invalidation du signifiant Phallique et les conduites délinquantes comme voisines du fétichisme, avec une mère phallicisée comme point central.

4.3 Mireille - être ou avoir le phallus imaginaire

C'est la mère de Mireille qui vient à la première consultation. Elle explique que c'est elle-même qui a interrompu la cure de Mireille avec un psychanalyste, pour la faire consulter le thérapeute qui a été le sien pendant plusieurs années ; car avec le premier psychanalyste, la jeune fille ratait les séances. Cependant, lors d'une séance où elle était présente elle a eu l'impression que le thérapeute a fait une confusion en révélant certaines particularités de sa propre vie à Mireille. La cure est alors interrompue à nouveau et Mireille sera suivie pendant un temps par la femme du thérapeute.

Lorsque nous recevons Mireille, elle est alors âgée de dix-neuf ans. Nous apprenons qu'elle a fait une tentative de suicide à l'âge de treize ans. Elle a voulu se jeter par la fenêtre et c'est la bonne qui l'en a empêché. La mère révèle qu'elle-même a fait deux tentatives de suicide quand elle était jeune. Quelques mois avant notre rencontre, Mireille s'est disputée avec son copain et elle a cassé le portail de la maison où il habite avec ses parents. Peu de temps après, pendant la nuit et au milieu d'une tempête, elle a escaladé le portail pour ensuite essayer de monter sur le toit de la maison de son copain en s'accrochant aux fils électriques, et ce afin d'atteindre sa chambre. Depuis cet incident, les parents du garçon lui ont interdit l'accès à la maison.

Elle a aussi volé la carte bancaire de sa mère et a retiré de l'argent. S'apercevant du vol, la mère a alerté la banque qui, après enquête, a découvert que c'est la fille qui avait fait un retrait. De plus, elle lui a volé sa carte de crédit en vue d'acheter deux billets d'avion pour partir aux États-Unis avec son copain. La tentative ayant échoué, elle a appelé un

transporteur pour venir prendre le mobilier de la maison car elle avait le projet d'habiter avec son copain. Mais les voisins, suspectant quelque chose d'anormal, ont prévenu aussitôt la mère.

Les parents ont divorcé quand Mireille avait neuf ans. Quand elle évoque le père, la mère dit : « *le père est nul... Ce serait mieux s'il était mort.* » D'autre part, elle se plaint car elle a « *tout donné* » à sa fille pendant son enfance et son adolescence. « *Rien ne lui manquait.* », ajoute-t-elle. Elle a même une voiture pour aller à l'Université, cependant elle n'y va plus. Elle dépense l'argent que son père lui donne pour payer ses études. Cette femme nous dit aussi qu'elle-même a toujours travaillé et brillamment réussi sa carrière professionnelle, mais qu'elle n'avait pas le temps de s'occuper de sa fille pendant son enfance.

Toutefois, elle a toujours décidé de la vie de Mireille puisque le père « *ne savait rien faire de ce côté-là.* » Elle ne le laissait pas sortir avec Mireille car il ne savait pas s'occuper d'un enfant. C'était la bonne qui était chargée de le faire. Maintenant elle contrôle aussi la prise des contraceptifs de Mireille en lui portant la pilule le soir pour qu'elle ne l'oublie pas. De temps en temps, elle rentre dans sa chambre pour fouiller tous les tiroirs. Le soir, jusqu'à aujourd'hui, elle lui porte un biberon de lait quand elle est couchée. Mireille oublie très souvent son agenda dans la salle à manger et laisse sa mère le lire ; dans cet agenda, elle raconte en détail ses rapports sexuels avec des garçons.

Mireille n'a pas achevé le suivi avec la thérapeute et on remarque aisément qu'elle n'arrive pas à suivre une cure. Cependant, quelques jours plus tard, elle fixe un horaire pour une consultation. Elle dit avoir interrompu le précédent suivi parce que l'analyste faisait souvent venir la mère aux séances et cela donnait lieu à de fréquentes disputes entre elles. Elle pleure en disant se sentir seule. Son copain veut prendre un peu de distance et passer plus de temps avec ses amis, mais elle n'arrive pas à l'accepter. Ses amies à elle ne

veulent plus la voir sous prétexte qu'elle a eu des rapports avec plusieurs garçons.

Mireille veut savoir si sa mère a raconté l'épisode de la banque. Nous lui demandons ce qu'elle a à nous dire sur ce sujet : « - *Je ne sais pas...quand je me suis rendu compte, j'étais avec l'argent, alors il fallait le dépenser* ». Elle a fait des courses avec l'argent. « *J'étais très contente de me promener dans le centre commercial avec plusieurs achats surtout parce qu'il s'agissait de vêtements de marque* ».

Elle aime bien son père et ne supporte pas que sa mère parle si mal de lui. Parfois elle le hait car il n'arrive pas à contredire ni à s'imposer face à sa mère. Elle ajoute qu'elle se dispute sans cesse avec sa mère, mais en même temps celle-ci vient très souvent la rejoindre dans son lit le soir pour dormir avec elle. Pour la patiente, sa mère est quelqu'un qui a réussi dans la vie, et malgré la mésentente elle l'admire beaucoup.

Mireille a réalisé deux chirurgies plastiques aux frais de sa mère : une pour se faire refaire le nez et une liposuction, ce que sa mère avait déjà fait avant elle. Son nez ressemblait à celui de sa mère et la liposuction était nécessaire parce que son corps ressemblait à la famille maternelle. Il fallait donc les changer.

Elle n'aime pas non plus son prénom. Elle aurait voulu s'appeler Louise. Nous lui demandons qui a choisi son prénom : « - *C'est ma mère. Mon père voulait m'appeler Louise* ». Mireille était le prénom d'une journaliste de télévision que sa mère admirait et qui est décédée lorsqu'elle était enceinte. La jeune fille ajoute :

« - C'est ma mère qui a toujours pris les décisions. Un jour, quand j'étais petite, mon père m'a emmenée au parc. Je suis tombée et je me suis blessée aux genoux. Elle lui a interdit de se promener avec moi. Il n'est pas toujours d'accord avec elle mais il me demande de rien dire. Elle lui fait peur et il l'aime encore. »

Mireille a eu ses premières règles à l'âge de neuf ans. Elle était contente, mais en même temps elle a entendu son père dire « *maintenant les problèmes vont commencer.* » Ses parents divorcent cette année-là. Mireille se sent coupable car elle aime beaucoup plus son père que sa mère. Cette dernière lui fait penser à « *un colonel.* »

Mireille passe quelques séances à évoquer des altercations et des conflits qu'elle a avec sa mère. Quelques jours plus tard, lors d'une dispute, elle a pris le fil du ventilateur suspendu au plafond. Elle a eu envie de l'étrangler, mais prise de peur elle a lâché le fil et s'est mise à pleurer. Elle déclare : «- *Je ne peux plus supporter ça et j'ai vraiment peur de ce que je peux faire* ».

La jeune fille continue à venir, elle dit qu'elle se met à réfléchir après les séances et qu'elle se dispute moins avec sa mère. Elle raconte au cours d'une séance que sa mère lui demande encore de dormir avec elle mais elle ne le veut plus. La veille, elle a démonté les pieds de son lit du côté où sa mère vient s'allonger pour dormir avec elle. Mireille dit : « *j'ai peur de faire un rêve et de toucher ses seins. Je ne sais pas ...deux femmes dormant dans le même lit...* ». Au moment où la mère s'est couchée, elle est alors tombée par terre. « *Elle s'est fâchée mais moi j'ai fait semblant de dormir. Aujourd'hui elle est de mauvaise humeur* », souligne la jeune fille. Quelques semaines plus tard, Mireille commence à rater les séances, jusqu'à interrompre la cure. La mère vient nous voir pour nous informer que sa fille s'est engagée dans un groupe de jeunes à l'église et qu'elle va très bien. Nous avons essayé d'entrer en contact avec Mireille, sans succès.

Trois ans plus tard, Mireille revient à la clinique. Cette fois, c'est elle-même qui prend rendez-vous auprès du service de la clinique. Âgée maintenant de vingt-deux ans, elle a une petite fille de quatre mois qu'elle a eue avec son copain et habite dans un appartement acheté par ses parents. « - *Je suis restée chez ma mère jusqu'au septième mois de ma grossesse parce que c'était difficile de m'en séparer* » observe la patiente. Le père de son enfant vient passer le week-end chez elle. Mireille dit que la relation avec ses parents a beaucoup changé et qu'elle ne leur demande plus rien. Elle en vient à dire qu'elle a fait le passage adolescent à travers une grossesse car elle n'arrivait pas à se séparer de sa mère autrement. Elle ajoute : « *De toute façon, il faut que je suive un traitement parce que je ne*

fais rien d'autre que de m'occuper de ma fille. Sinon, je pense que je ne suis pas une bonne mère ». Interrogée sur ce que signifie pour elle être bonne mère, elle répond :

« - Je sais ce que signifient tous ses soupirs et ce qu'elle veut quand elle pleure... J'ai peur d'avoir avec elle la même relation que j'ai eue avec ma mère. J'essaye toujours de l'éloigner de son père parce que je pense qu'il ne sait pas s'occuper d'elle. Je sais que je ne dois pas faire ça mais je ne sais pas non plus faire autrement ».

Dans ses séances, Mireille réitère son espoir d'arriver à s'occuper de sa fille autrement qu'à l'image de ses propres expériences infantiles. Au début de ce semestre, elle s'est réinscrite à l'Université et a commencé à travailler. Le père de sa fille suit aussi ses études à l'Université et fait un stage. Pourtant, il doit continuer à insister auprès de Mireille pour qu'elle le laisse être présent dans la vie de la petite fille.

Dans le cas présent, nous remarquons les tentatives échouées de séparation vis-à-vis de la mère à plusieurs reprises. Les arrêts survenus dans le processus de la cure témoignent aussi de cette difficulté. Ces tentatives n'avaient pas de dimension symbolique et se montraient alors dans la réalité. Lorsqu'elle essayait de se différencier, elle ne rencontrait pas de soutien, mais elle se trouvait au contraire devant la crainte de l'abandon. La séparation a été vécue comme une menace de destruction de sa mère et d'elle-même. Mireille était prise dans l'intrication archaïque de la haine et de l'amour. Après chacune des irruptions d'agression ou de violence, elle s'effondrait à nouveau sous l'autorité maternelle.

Dans son vécu, la mort est présente depuis sa naissance. Mireille porte le prénom de quelqu'un qui est décédé et qui, surtout, occupait la place de l'idéal de la mère. Elle a quand même envisagé la mort de l'Autre sur le plan de la réalité en songeant à l'anéantir. Mireille avait aussi des difficultés à s'approprier son image, qu'elle mettait toujours en rapport avec celle de sa mère et de sa famille. Elle voulait établir la différence dans la réalité du corps à défaut de la symbolisation.

La dimension paternelle n'était que faiblement introduite. Déjà dans le discours de la mère, le père de la réalité était *nul*, soumettant à nouveau Mireille à l'emprise maternelle. En dépit de ce discours, elle aimait son père et en même temps elle le haïssait pour son incapacité à s'imposer devant la mère. En outre, sa mère lui donnait l'image *d'un colonel*, ce qui signe un défaut de la castration et la conservation de l'image d'une mère phallique. En d'autres termes, cette jeune fille ne trouvait pas d'appui dans un manque de l'Autre, lequel restait dans la toute-puissance, capable de satisfaire toutes les demandes. Les rapports sexuels ne parvenant pas à lui assurer le registre du féminin, elle laissait sa mère en prendre connaissance ; nous pouvons y voir ici la demande d'une reconnaissance de sa génitalisation.

Mireille ne pouvait pas rencontrer le manque, c'est-à-dire la valeur symbolique du Phallus. *Rien ne lui manquait*, disait sa mère, même s'il s'agissait des objets de la réalité. Si pendant son enfance ces objets étaient investis par sa mère comme des objets de complétude, pendant son adolescence leur valeur phallique a porté sur les achats de vêtements de marque avec l'argent volé à sa mère. Mireille, qui se faisait l'objet de sa mère, craint désormais de faire de son bébé son objet imaginaire dans la réalité, le phallus. Dans une existence où le désir n'a pas de raison d'être, Mireille reste à l'infini de la demande.

CHAPITRE 5: LE SURMOI CHEZ LE (SUJET) DÉLINQUANT

5.1 La genèse du Surmoi

Dans l'enseignement de Freud¹⁵⁶, nous constatons que si l'Œdipe est lié au complexe de castration, le complexe d'Œdipe cède la place au Surmoi. Procédant de l'instance parentale, la genèse du Surmoi prend ses origines dans l'identification à un parent à l'occasion du conflit œdipien. Cette identification, Freud la définit comme *la première manifestation d'un arrachement affectif à une autre personne*¹⁵⁷. Le Surmoi freudien s'élabore et se structure par l'interdit, par le renoncement aux désirs incestueux.

Freud¹⁵⁸ fait dépendre la dérivation du Surmoi et du sentiment de culpabilité de la répression des pulsions agressives prenant naissance au moment de l'Œdipe. L'interdiction de la satisfaction érotique engendre l'agressivité contre la personne qui empêche cette satisfaction ainsi que l'angoisse devant la peur de punition, car l'enfant ressent ce refus comme l'expression de désapprobation de ce qu'il demande. Il faut qu'à son tour cette agressivité soit réprimée. Le moyen de répression sera le double mécanisme de projection et d'identification dont résulte le Surmoi.

¹⁵⁶ FREUD, S. « Le moi et le ça », in *Essais de psychanalyse. Op. cit.*, p. 275.

¹⁵⁷ FREUD, S. « Psychologie des foules et analyse du moi (1921), trad. Fr. P. Cotet, A. Bourguignon, J. Altounian et al., in *Essais de psychanalyse*. Paris: Payot, 2001, p. 187.

¹⁵⁸ FREUD, S. « Le moi et le ça », in *Essais de psychanalyse. Op. cit.*, p. 278.

Toutefois, la terminologie freudienne ne va pas sans variations en ce qui concerne les trois termes : Moi idéal, Surmoi et Idéal du Moi. Si dans le texte de l'introduction au narcissisme¹⁵⁹ Freud distingue le Moi idéal en tant que destinataire de l'amour de soi, le temps de la perfection narcissique dont jouissait l'enfant dans la prime enfance, et l'Idéal du moi comme instance mesurante, les textes suivants ne montrent pas une différence structurale. La seule distinction opérée est de considérer l'Idéal du moi comme fonction du Surmoi. En ce qui concerne le Moi idéal, il se trouvera intégré dans le système Surmoi - Idéal du moi.

Ainsi, Freud¹⁶⁰ conçoit le Surmoi comme porteur de l'Idéal du moi auquel le Moi se mesure et à quoi il aspire. Le Moi s'efforce de satisfaire la revendication d'un perfectionnement provenant de cet Idéal du moi, lui-même représentant de l'ancienne instance parentale que l'enfant admirait et jugeait parfait. Dans ce sens, le Surmoi se manifeste à la fois dans l'aspiration à « être comme » et dans la conscience morale critique et qui interdit, et il faut que s'établisse un équilibre entre les deux aspects.

De son côté, Chasseguet-Smirgel¹⁶¹ évoque une origine maternelle de l'Idéal du moi dans les fantaisies d'incorporation totale de l'objet gratifiant comme expression du désir de rétablissement de l'unité perdue. Ces fantasmes de désir de fusion et de faire un avec la Mère construisent les bases des identifications futures. L'idéal du moi primitif sera donc lié au désir d'être un avec l'objet d'amour, dont les efforts pour l'unité entre le Moi et l'Idéal du moi ne sont que le reflet de la permanence de ce désir. À son tour, le Surmoi englobera uniquement le parent idéalisé, celui qui est l'objet d'identification.

¹⁵⁹ FREUD, S. « Pour introduire le narcissisme » (1914), in *La vie sexuelle*. Trad. Fr. D ; Berger, J. Laplanche. Paris: PUF, 1977.

¹⁶⁰ FREUD, S. « Le moi et le ça » in *Essais de psychanalyse. Op. cit.*, pp. 274-277.

¹⁶¹ CHASSEGUET-SMIRGEL, J. « Le Surmoi et l'Idéal du moi », in : *Surmoi : les développements post freudiens*, Tome II. Paris: Monographies de la Revue Française de Psychanalyse, PUF, 1995, pp. 37-49.

Si dans un premier temps la contrainte extérieure est exercée par les parents, elle est suivie par l'impératif du Surmoi. Au moment où le complexe d'Œdipe cède la place au Surmoi, les parents sont quelque chose de grandiose pour l'enfant, mais ensuite ils perdent de leur prestige. Le Surmoi, déterminé par les imagos parentales les plus anciennes, va adopter au cours du développement les influences des personnes ayant pris la place des parents, tels que les maîtres, éducateurs, modèles idéaux. Il s'éloigne de plus en plus des parents originaires et devient impersonnel.

Les réflexions de Freud sur le Surmoi s'étendent à un Surmoi collectif avec le meurtre du chef de la horde de *Totem et Tabou*¹⁶² ou avec celui de *Moïse*¹⁶³ par le peuple hébreu, en lien avec l'agressivité et le sentiment de culpabilité. Le meurtre collectif du père par les fils de la horde, provoqué par la haine, fait resurgir le conflit avec l'amour car les fils haïssaient et en même temps aimaient le père. L'amour réapparaît avec le remords à l'égard du crime et devient le moteur de la constitution du Surmoi par l'identification au père mort, chargé désormais de punir cet acte et d'empêcher son retour. L'agressivité et le désir de violence se renouvelant sans cesse à travers les générations, le sentiment de culpabilité se maintient et se renforce par le Surmoi. La force de répression de l'agression est tirée de la crainte d'un châtement possible et de l'amour à travers le remords.

Le Surmoi individuel et le Surmoi collectif émettent tous deux des exigences idéales sévères, dont la non-observation engendre l'angoisse devant la peur de la punition. La seule différence notée par Freud est que chez l'individu les agressions du Surmoi ne surgissent sous forme de reproches que dans des situations de tension psychique dont les exigences du Surmoi restent souvent inconscientes. En revanche, pour le Surmoi collectif, les exigences idéales sont plus faciles à repérer ou à expliciter dans la mesure où elles

¹⁶² FREUD, S. *Malaise dans la civilisation* (1929). Trad. Fr. C. et J. Odier. Paris: PUF, 1971, p. 102.

¹⁶³ FREUD, S. *L'homme Moïse et la religion monothéiste* (1939). Trad. Fr. C. Heim. Paris: nrf-Gallimard, 1986.

régulent les relations des êtres humains.

La motivation de l'être humain à se soumettre à l'énoncé de la loi émanant du Surmoi n'est autre que la peur de perdre l'amour de l'autorité. Le sentiment de culpabilité se traduit par l'angoisse devant cette perte d'amour ; action et intention ne sont pas différenciées par l'enfant, ni par nombre d'adultes. D'où le renoncement aux pulsions agressives devant l'angoisse de cette perte d'amour.

Nous avons déjà souligné que dans la conception freudienne le Surmoi naît de l'identification à un parent lors du conflit œdipien. Les renoncements consentis par l'enfant vis-à-vis de l'image des parents vont lui garantir des relations harmonieuses et des promesses de réalisations sociales légitimes. À ce titre, les lois introduites par le Surmoi œdipien deviennent des lois symboliques dont l'enfant intériorise un ensemble d'exigences morales et d'interdits qu'il s'imposera à lui-même. Un tel Surmoi interdit non pas le désir sexuel, mais les réalisations incestueuses tentatrices et menaçantes pour l'enfant. Dans ce sens, il est protecteur de la jouissance tragique de l'inceste et des souffrances que celui-ci imposera au sujet. Le Surmoi œdipien exalte le désir, il le pousse à la sublimation et à la symbolisation dans les domaines de créations personnelles licites.

Toutefois, avant de renoncer à l'inceste et à la rivalité avec le parent du même sexe imposé par le Surmoi œdipien, l'enfant doit avoir accepté d'autres renoncements. La constitution du Surmoi implique tout d'abord que l'enfant renonce non seulement à la jouissance portée par l'unité narcissique primaire mais aussi à la destruction de ceux qui ne portaient pas la satisfaction de ses pulsions. De la même façon, il doit renoncer à jouir de la souffrance des autres ou à s'approprier leurs corps et leurs biens.

En ce qui concerne la genèse du Surmoi, E. Jones¹⁶⁴ suppose qu'il existe peut-être un stade de son développement que l'on pourrait appeler *pré-Surmoi*, à l'image de ce que

¹⁶⁴ JONES, E. « La conception du Surmoi » in *Surmoi : les développements post freudiens*, Tome II. Paris: Monographies de la Revue Française de Psychanalyse, PUF, 1995, pp. 18-22.

nous disons quand nous parlons d'un stade pré-génital ou de précastration. C'est surtout dans l'œuvre de M. Klein que l'on trouve une conception du Surmoi dans une phase plus précoce. Alors que Freud conçoit le Surmoi au niveau génital de la liquidation du complexe d'Œdipe quand l'enfant renonce aux désirs incestueux, M. Klein¹⁶⁵ se propose de décrire un Surmoi dans la phase pré-génitale, beaucoup plus sévère que celui conçu par Freud.

Selon Freud, le développement du Surmoi primitif va se constituer des premiers investissements objectaux des premières identifications ; dans la théorie kleinienne¹⁶⁶, il va prendre naissance dans les premières années de la vie, avant le langage, et son origine sera les objets internalisés de nature « bonne » et « mauvaise ». Les expériences de gratification et de frustration, qui proviennent des facteurs externes, engendrent des processus intrapsychiques telles que l'introjection et la projection, contribuant à la création d'une relation double avec l'objet primitif. De même que le bébé projette ses pulsions amoureuses attribuées à un sein gratificateur et ses pulsions destructrices attribuées à un sein frustrateur, un sein bon et un sein mauvais sont introjectés.

En conséquence, l'absence de privation sera allouée au sein « bon » et la frustration devient le prototype du sein « mauvais » ou persécuteur. Dans la relation du jeune enfant avec le sein mauvais, haï pour avoir introduit l'état de frustration, il acquiert les qualités sadique-orales et sadique-anales des pulsions de l'enfant lui-même. Dans ses fantasmes destructeurs où il mord, dévore, anéantit le sein et, lors de la phase sadique-anales, l'attaque avec des matières fécales, le sein va l'attaquer de la même manière. Ces fantasmes sadiques introduisent l'angoisse de persécution chez le petit enfant, avec la crainte de vengeance aussi bien interne qu'externe provenant du sein mauvais. Cette première

¹⁶⁵ KLEIN, M. « Sur la théorie de l'angoisse et de la culpabilité », in *Développements de la psychanalyse* (1952). Paris: PUF, 2001, pp. 263-271.

¹⁶⁶ KLEIN, M. « Quelques conclusions théoriques au sujet de la vie émotionnelle des bébés, in *Développements de la psychanalyse. Op. cit.*, pp. 190-197.

relation du bébé, représentée par le sein, implique elle aussi d'autres aspects de la relation à la mère.

C'est surtout le mécanisme de clivage lié à l'idéalisation, c'est-à-dire à un objet parfaitement bon capable d'aider à se protéger contre l'objet persécuteur, qui sert à soulager l'angoisse de persécution. L'idéalisation en tant que processus relatif à l'objet et à sa grandeur et son exaltation, comme l'affirme Freud¹⁶⁷, sert aussi à la satisfaction des pulsions à la recherche d'une satisfaction illimitée attribuée à l'objet idéal inépuisable.

Selon M. Klein¹⁶⁸, tant que le sein persécuteur est maintenu bien à part du sein idéal, la frustration est séparée de la gratification. Un tel clivage d'objet ne se fait pas sans le processus du déni de l'objet et de la situation susceptible de frustrer ce qu'on trouve dans la gratification hallucinatoire et dans le sentiment d'omnipotence des premiers stades de la vie. Si l'angoisse de persécution n'est pas excessive, le processus de clivage est moindre, donc le Moi devient capable de s'intégrer et de synthétiser ses sentiments à l'égard de l'objet. Le Moi pourra établir en lui l'objet total et traverser la *position dépressive*.

À l'inverse, l'excès d'angoisse persécutrice engendre une très forte idéalisation. Le clivage de l'objet ne se produira plus entre le bon et le mauvais objet, mais entre l'objet idéalisé et le mauvais objet. Il y a donc une différence entre le bon objet et l'objet idéalisé. Cet objet excessivement idéalisé, qui pose des exigences illimitées au Moi, devient un objet impossible à satisfaire et joue le rôle d'un Surmoi persécuteur.

Alors que les pulsions sadique-orales étaient liées au fantasme de la voracité, l'attaque fantasmatique de la phase anale consiste à projeter à l'intérieur du corps de la mère des parties mauvaises afin de détruire et de contrôler l'objet. Ainsi, le Moi prend possession d'un objet extérieur – en l'occurrence la mère – par projection, et cet objet devient un représentant du Moi. À ce stade, si la crainte de persécution domine la projection, la

¹⁶⁷ FREUD, S. « Pour introduire le narcissisme », in *La vie sexuelle. Op. cit.*, p. 98.

¹⁶⁸ KLEIN, M. « Quelques conclusions théoriques au sujet de la vie émotionnelle des bébés », in *Développements de la psychanalyse. Op. cit.*, pp. 191-192.

personne « mauvaise » – sur qui a été projeté le mal – prend la place du persécuteur doté de toutes les qualités mauvaises du sujet. Il s'établit donc une interaction entre la crainte de persécution du monde intérieur et celle du monde extérieur où l'identification projective joue un rôle essentiel.

Dans ce stade où la position *schizo-paranoïde* domine, les pulsions destructrices et l'angoisse de persécution sont au premier plan, tout comme le désir d'une gratification illimitée. Un sein idéal et un sein dangereux demeurent séparés dans le psychisme du bébé où ces deux aspects du sein de la mère sont introjectés et forment le noyau du Surmoi. L'interaction entre le processus d'introjection et de projection d'un côté, et de ré-introjection et de ré-projection de l'autre, détermine le développement du Moi.

L'angoisse dépressive et la culpabilité puisent leurs forces dans l'intégration croissante du Moi et la perception de la mère comme personne totale dans la *position dépressive*. Le Moi s'efforce d'inhiber les pulsions agressives dangereuses pour l'objet aimé et de le réparer. Il est aussi amené à diminuer les aspects contrastés des objets intériorisés relatifs au premier Surmoi et aux objets extérieurs. Les objets internes bon et mauvais se rapprochent et les aspects mauvais sont allégés par les bons. Autrement dit, il se produit une assimilation progressive du Surmoi par le Moi.

Au moment où le bébé sent que ses pulsions destructives s'adressent à la personne totale, la culpabilité apparaît avec la tendance consécutive à réparer et à préserver l'objet aimé. Cette capacité à réparer s'opère grâce à la prédominance des tendances génitales. Dans les processus d'élaboration des conflits œdipiens, l'enfant devient capable de mettre les bons objets en sécurité dans son monde intérieur et de construire une relation stable avec ses parents. Le Moi a progressé vers son intégration et l'assimilation du Surmoi permet d'en supporter les exigences, c'est-à-dire de maintenir hors de la conscience les pulsions et les fantasmes de nature agressive et libidinale.

Le stade de la primauté génitale implique l'élaboration et les vicissitudes de l'angoisse de persécution et de l'angoisse dépressive. D'autre part, M. Klein affirme que des angoisses de persécution et des angoisses dépressives exacerbées chez le petit enfant *ont une influence capitale dans la psychogenèse des troubles psychiques*¹⁶⁹. Elles peuvent être réduites ou augmentées par des expériences réelles avec la mère et ensuite avec le père. L'angoisse de persécution exacerbée engendre un très fort clivage et un excès d'idéalisation de l'objet dont les exigences ne peuvent être assimilées par le Moi. L'angoisse dépressive, liée à la culpabilité et la tendance à réparer, va se produire par le fantasme de la perte, par le fait de n'avoir pas réussi à protéger son bon objet intériorisé.

Se différenciant également de Freud en concevant le Surmoi comme plus précoce, Lacan ne va pas sans faire écho à la théorie de M. Klein en affirmant que le Surmoi *nous révèle son apparition à un stade si précoce qu'il paraît contemporain, voire antérieur à l'apparition du Moi*¹⁷⁰ donc avant que l'enfant soit un être du langage. Signalons que la théorie kleinienne conçoit un Moi dès la naissance, alors que pour Lacan c'est au stade du miroir que l'enfant construit les premières ébauches de son Moi dans une situation encore de dépendance. Cependant, dans l'expérience spéculaire, la mère est perçue par le petit enfant comme une image complète, ainsi qu'on le voit dans la *position dépressive* kleinienne.

Le Surmoi lacanien se soutient dans les vécus de la complétude de l'Autre maternel avec qui le Moi, du fait de l'aliénation illusoire, tend à se confondre. C'est d'abord de cette aliénation et à travers le discours de cet Autre maternel, en particulier des demandes de la mère, que l'enfant reçoit le message émanant de lui-même. L'Autre, « ressort de la parole », devient le cadre de la première relation de l'enfant et constitue le lieu des

¹⁶⁹ KLEIN, M. « En observant le comportement des nourrissons » in *Développements de la psychanalyse. Op. cit.*, p. 249.

¹⁷⁰ LACAN, J. « Introduction théorique aux fonctions de la psychanalyse en criminologie », in *Écrits. Op. cit.*, p. 136.

projections du Moi idéal, à savoir les images virtuelles au-delà du rapport spéculaire.

Alors que le Moi idéal s'élabore à partir de l'image du corps propre face au miroir, l'Idéal du moi vient réguler cette structure imaginaire du Moi par le signe de la puissance perçue de l'Autre, une anticipation de la propre puissance à venir. *Le Moi idéal comme aspiration ou plutôt un rêve et l'Idéal du moi comme modèle*¹⁷¹ observe-t-on dans la théorie lacanienne. D'autre part, la dimension paternelle va jouer un rôle organisateur dans le psychisme de l'enfant pour passer à l'avènement du Surmoi paternel.

Si dès les premiers jours de la vie du nourrisson les énoncés et les réponses maternels produisent des effets de signification, c'est dans la relation spéculaire que Lacan situe l'entrée du Surmoi à partir du lieu de l'Autre adressé au sujet sur le mode de « la grosse voix ». Lacan se sert du *Che vuoi ? « Que veux-tu ? »* du Diable amoureux de J. Cazotte¹⁷², pour expliquer l'interrogation qui ne cesse d'interpeller le sujet aliéné encore dans le désir de l'Autre¹⁷³. En fait, le sujet s'organise autour de la question suivante : « Que me veut l'Autre ? ». Ce dernier doit être reconnu comme manquant, soumis à la castration, pour que le Surmoi paternel tel que conçu par Freud prenne sa place.

Ainsi, Freud envisage le Surmoi comme instance psychique influencée par les figures parentales introjectées au temps de l'œdipe. M. Klein développe le concept du Surmoi primitif présent dans le psychisme du petit enfant d'une certaine façon indépendant de l'introjection des figures parentales. Pour sa part, Lacan fait débiter cette instance dans une phase précoce, au stade du miroir avec la grosse voix. Quant à Winnicott, il établit une relation entre le sentiment de culpabilité et la capacité de sollicitude dans un stade plus précoce que celui de l'Œdipe.

¹⁷¹ LACAN, J. « Remarque sur le rapport de Daniel Lagache », in *Écrits. Op. cit.*, p. 672.

¹⁷² *Le Diable amoureux*, nouvelle de Jacques Cazotte (1772).

¹⁷³ LACAN, J. « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien » (1960), in *Écrits*. Paris: Seuil, 1966, p. 815.

Concernant cette capacité de sollicitude, qui est par définition le sentiment d'être responsable de sa propre destructivité et apparaît dans la théorie winnicottienne¹⁷⁴, elle appartient à une période précédant le complexe d'œdipe, c'est-à-dire qu'elle s'établit lors de la relation duelle entre le nourrisson et la mère. Ce terme est introduit pour décrire le lien entre les pulsions destructrices, le sentiment de culpabilité et la capacité à réparer ce qui le met en rapport à la *position dépressive*. Pourtant, Winnicott¹⁷⁵ met en évidence le rôle de l'environnement – surtout la mère – pour reconnaître et favoriser la tendance innée de l'enfant à la sollicitude.

L'élaboration de la capacité de sollicitude implique que la mère continue à être disponible et à exister malgré les pulsions destructrices du petit enfant. Elle devient celle qui reçoit la totalité de ses pulsions, qui peut être aimée et qu'il peut réparer. De cette façon, les pulsions destructrices deviennent supportables pour le petit enfant qui peut vivre la culpabilité et attendre l'occasion de réparer. Par contre, en l'absence d'une figure maternelle pouvant recevoir le geste de réparation, la sollicitude ne peut pas être éprouvée et la culpabilité devient insupportable. L'absence de réparation mène à une perte de la capacité de sollicitude, qui sera remplacée par les formes les plus primitives de culpabilité et d'angoisse.

On peut remarquer l'apparition d'un sentiment de culpabilité chez l'enfant avant l'âge d'un an. Pourtant, avant cinq ans il n'a pas encore la capacité entière d'accepter la responsabilité de ses idées destructrices¹⁷⁶. Alors que la destructivité devient relativement facile à découvrir car elle est une réaction à la frustration et à la haine face à quelque chose de désapprouvé, la responsabilité de la destructivité est plus difficile à assumer puisqu'elle se lie à la relation avec un « bon » objet, l'objet d'amour. Il faut attendre la phase

¹⁷⁴ WINNICOTT, D. W. « L'élaboration de la capacité de sollicitude » (1963), in *Processus de maturation chez l'enfant*, trad. Fr. J. Kalmanovitch. Paris: Payot, 1970, p. 31.

¹⁷⁵ WINNICOTT, D. W. *Déprivation et délinquance*. *Op. cit.*, pp. 120-128.

¹⁷⁶ *Ibidem*, p. 164.

d'intégration pour pouvoir accepter la responsabilité de tous les sentiments et pensées provenant de l'intérieur. À défaut d'intégration, l'enfant se trouvera à la recherche des choses qu'il désapprouve au dehors de lui tout en perdant la destructivité qui est en lui-même. Autrement dit, il va recourir largement à la projection pour attribuer ses pulsions et ses pensées destructrices.

Même si le Surmoi et le sentiment de culpabilité se développent tout au long de l'enfance, il faudra attendre l'adolescence comme temps d'élaboration possible. Nous savons déjà que l'opération adolescente consiste elle-même en une disqualification nécessaire des parents ; mais en tant qu'opération structurante, elle met le sujet dans une situation de risque surtout parce que la métaphore paternelle y perd sa valeur. D'autre part, la promesse œdipienne d'accéder plus tard à la jouissance se révèle trompeuse et l'adolescent se trouve confronté au désespoir.

Les énoncés et les interdits du Surmoi sont acceptables parce que la satisfaction des pulsions au moment de l'Œdipe est remise à plus tard. Cela produit la première figure de l'Idéal du moi, auquel l'adolescent se rend compte qu'il n'a pas accès. Le père imaginaire soutenu par la mère, porteur de l'Idéal du moi, est dénoncé car il se révèle lui-même castré ; en conséquence, le discours du père qui a orienté l'enfant perd de sa consistance. C'est à l'adolescence, moment de « sortir » de l'environnement familial que le Surmoi est mis à l'épreuve.

Si Freud avait conçu à l'origine du Surmoi une autorité extérieure parentale qui sera intériorisée suivie d'un Surmoi collectif, Rassial avance l'hypothèse d'un Surmoi collectif attaché à l'Autre qui constitue la première source de la Loi, donc confondu avec l'ordre de la jouissance. Il écrit : « *Non seulement le Surmoi d'origine parentale est, dans le temps de l'enfance moins assuré du fait du déclin de la fonction paternelle, ce qui le renvoie à son archaïcité tyrannique et maternelle, accentuant le sentiment de culpabilité, mais encore ce*

qui se promet du Surmoi collectif ne s'accompagne plus d'aucune promesse, même celle du bonheur dont Freud nous montrait la vanité¹⁷⁷ ».

Nous allons voir ici que, tant dans le Surmoi d'origine parentale que dans le Surmoi collectif, la question concerne l'autorité. Il est clair que le sentiment de culpabilité est associé à l'angoisse à l'origine du Surmoi et ne sera rien d'autre que le témoignage d'un conflit. Si d'un côté l'individu est poussé à renoncer à la satisfaction de ses pulsions, il ne peut pas cacher au Surmoi la persistance de désirs interdits. Cependant, le renoncement aux pulsions et l'apparition du sentiment de culpabilité supposent l'angoisse à l'égard de l'autorité. C'est justement la contrainte produite par cette autorité qui inaugure la formation du Surmoi. Reste à savoir ce qu'il en est de l'autorité si l'on considère le déclin de la fonction paternelle tout en la renvoyant à la figure archaïque maternelle.

En outre, de nos jours, l'impératif « jouir » marque la société contemporaine avec l'appel à la consommation d'objets de la réalité idéalisés. L'insertion sociale de l'adolescent se fait d'abord par l'exigence de la possession d'objets dans lesquels on trouve la projection des idéaux, condition préalable à son appartenance à un groupe de pairs. Autrement dit, l'objet aide à soutenir le Moi idéal infantile caractérisé par la toute-puissance et l'Idéal du moi est projeté sur celui qui possède les objets investis d'une valeur accordée par le milieu culturel. Si d'un côté le déclin de la fonction paternelle dans la question du Surmoi parental vient à corroborer le conflit imposé par le travail psychique à l'adolescence, d'un autre côté la société facilite le destin pathologique à cette période.

¹⁷⁷ RASSIAL, J.-J. *Le passage adolescent. Op. cit.*, p. 51.

5.2 L'adolescent délinquant : un Surmoi fort ou faible ?

Les conduites pathologiques telles que la délinquance sont toujours abordées par le biais du Surmoi dans des positions qui nous semblent apparemment divergentes à l'égard d'un Surmoi fort ou faible. Toutefois, nous allons voir que la question va dépendre de la conception de l'origine du Surmoi. Chez Freud¹⁷⁸, l'augmentation du sentiment de culpabilité inconscient à l'origine de la transgression œdipienne peut pousser l'individu, en particulier les jeunes, à commettre des délits à la recherche d'une punition. Le sentiment de culpabilité ne sera pas la conséquence mais le motif ; la faute suivie de la punition attribuée aura pour but d'apaiser cette culpabilité inconsciente.

Aichhorn¹⁷⁹, en utilisant la théorie analytique freudienne dans le travail avec les adolescents délinquants, identifie leurs conduites à un Surmoi faible face aux pulsions agressives et sexuelles. Le délinquant apparaît comme un être qui ne tient pas compte des exigences de l'environnement tout en restant dans la position de la prime enfance dont il veut imposer l'accomplissement des désirs primitifs de sa vie pulsionnelle. Il n'a développé qu'une adaptation de façade à l'égard de l'environnement, sans en accueillir les exigences dans la structure de sa personnalité. Les désirs pulsionnels disparaissent de la surface mais ils ne sont pas surmontés ni élaborés. Il leur suffit d'une occasion favorable qui permettra d'atteindre la satisfaction. Ainsi, lorsqu'une motion pulsionnelle s'éveille dans l'inconscient, l'interdit trop faible n'arrive pas à empêcher l'action pour accéder à la satisfaction.

Dans le même sens, Lagache¹⁸⁰ attribue la délinquance à l'échec de la résolution du complexe d'Œdipe. Le délinquant est quelqu'un qui se montre incapable de s'identifier positivement au parent du même sexe, autrement dit il se retrouve dans une impasse

¹⁷⁸ FREUD, S. « Le moi et le ça », in *Essais de psychanalyse. Op. cit.*, pp. 275-277.

¹⁷⁹ AICHHORN, A. *Jeunes en souffrance : psychanalyse et éducation spécialisée* (1951). Lecques: Les éditions du Champ social, 2000, pp. 187-206.

¹⁸⁰ LAGACHE, D. *Le psychologue et le criminel*, Œuvres II. Paris: PUF, 1979.

identificatoire. Devant ce défaut d'identification, le délinquant cherche à le compenser en ayant recours à la bande et/ou à *l'identification héroïque*, mécanisme inconscient par lequel il projette un Idéal du moi en opposition à l'image paternelle. Il se trouvera à la recherche compulsive d'une position dominante telle que celle de chef de la bande.

À partir des conceptions d'un complexe d'Œdipe plus précoce et donc d'un Surmoi archaïque, M. Klein¹⁸¹ attribue les tendances criminelles à un Surmoi extrêmement sévère. Dans le processus de clivage de l'objet d'amour perçu comme bon ou mauvais objet, l'objet intériorisé sera à l'origine du Surmoi. Dans cette phase dite position *schizo-paranoïde*, l'enfant vit des pulsions destructrices trop intenses et qu'il projette sur ses parents, tout en craignant des attaques en retour. C'est à ce niveau que M. Klein conçoit le Surmoi du délinquant en affirmant qu'il détruit les autres parce qu'il se sent persécuté. Il ne sera donc pas un être dénué de Surmoi ; au contraire, le Surmoi chez le délinquant est resté fixé au stade archaïque de son développement, c'est-à-dire à la phase de la position *schizo-paranoïde*.

Pour Winnicott¹⁸², le travail de l'appareil psychique dans la tendance antisociale n'implique pas uniquement le dedans et le dehors mais il se fait dans une aire intermédiaire où la question de l'objet interne et externe ne se pose pas, donc avant le temps de l'Œdipe. Il en résulte que dans cet espace dit transitionnel les pulsions sont remplacées par la tendance antisociale. La délinquance représente la tendance de la guérison de l'écart entre les pulsions libidinales et les pulsions agressives.

Le délinquant est aussi à la recherche d'un père qui protégera sa mère des attaques réalisées dans l'exercice de l'amour primitif. La tendance antisociale sera alors la recherche de la présence d'une figure paternelle ferme lui permettant de retrouver son sens

¹⁸¹ KLEIN, M. « Les tendances criminelles chez les enfants normaux » (1927), in *Essais de psychanalyse* (1921 - 1927). Trad. Fr. M. Derrida. Paris: Payot, 1968.

¹⁸² WINNICOTT, D. W. *Déprivation et délinquance. Op. cit.*, pp. 99-100.

de culpabilité et son désir de réparation. Comme le conçoit Winnicott ¹⁸³, le délinquant exprime le désir et l'espoir que des personnes fermes aient la maîtrise.

Si nous nous référons à nouveau à la théorie freudienne, nous remarquons que les positions de Freud, Aichhorn et M. Klein sur le Surmoi ne sont pas si antagonistes. Le point de convergence entre leurs théories s'observe dans les difficultés du délinquant de passer à la *position dépressive*, donc de se constituer un Surmoi œdipien. Dans ce cadre, ni le complexe d'Œdipe ni le Surmoi ne trouvent des conditions solides pour se développer. Chez l'adolescent délinquant, le Surmoi est dans son état le plus primitif, et l'impératif est celui de « jouir ». Ce Surmoi archaïque, qui n'a pas trouvé la pacification œdipienne, se retrouve pris dans le désir de la Mère, ce premier Autre que l'enfant ressent comme arbitraire. Il faut donc satisfaire ce désir à n'importe quel prix pour qu'elle continue à l'aimer.

De même, ce cadre rejoint la position de Lagache en ce qui concerne le défaut d'identification du délinquant par le fait qu'elle doit se constituer au moment de l'Œdipe. En outre, *l'identification héroïque* ne sera autre qu'un mécanisme de défense archaïque lié au clivage de l'objet et à l'idéalisation. L'identification à l'agresseur ou la recherche d'une position dominante permettra de se retrouver dans une position toute-puissante.

Pour Winnicott, le délinquant est à la recherche de la construction de la capacité de sollicitude, de son sens de culpabilité et de réparation en dehors de l'environnement familial qui n'a pu lui assurer une stabilité. En fait, un tel travail débute dans les premières années de la vie et doit s'accomplir vers la cinquième année. Il cherche sa mère de la prime enfance mais il cherche aussi la figure paternelle dans la société afin de traverser les premiers stades du Surmoi. Alors que chez Freud et M. Klein la culpabilité résulte du conflit entre les pulsions agressives et libidinales, ces pulsions seront remplacées par la

¹⁸³ *Ibidem. Op. cit.*, p. 141.

tendance antisociale dans l'espace transitionnel winnicottien où l'espoir de les maîtriser est sous-entendu.

En effet, nous pouvons remarquer que l'adolescent délinquant reste sous l'emprise d'un Surmoi archaïque trop rigide, c'est-à-dire d'un Surmoi tyrannique qui lui impose l'impératif de la jouissance. Kammerer souligne qu'un acte délinquant est dicté par un Surmoi *hurlant et inexorable*¹⁸⁴. Il n'est pas le représentant d'une loi symbolique inconsciente ; au contraire, il provient d'une loi intérieure violente qui, par son pouvoir de commander le Moi, lui ordonne de porter le désir à son extrême et de satisfaire les pulsions de façon moins sublimée. Cette obéissance au Surmoi tyrannique pousse le Moi à jouir dans la souffrance, le soumet à une loi qui ne permet pas le processus de subjectivation. La loi du Surmoi archaïque vient souvent se rationaliser dans le discours collectif de bandes que nous font entendre des adolescents délinquants.

5.3 Vincent : enchaîné au Surmoi archaïque

Âgé de treize ans, Vincent est un exemple clinique qui dénonce l'archaïcité du Surmoi et le défaut d'identification, donc l'impossibilité de se constituer un Surmoi œdipien dans le cadre de la délinquance. Vincent est l'aîné de la fratrie et il a un frère et une sœur ; pendant son enfance il a toujours été plus attaché à sa mère. Son père lui donnait l'impression d'être trop sévère sans pour autant exercer vraiment une autorité. « *Il est stressé, toujours fâché et on ne sait pas pourquoi* » dit Vincent. Il était souvent absent et c'était sa mère qui, selon ses dires, « *dictait les lois et elle continue à le faire* ».

Au moment de son entrée dans l'adolescence, les disputes avec ses parents sont devenues interminables. Il s'est identifié à un groupe de jeunes plus âgés qu'il idéalise, et qui revendique l'idéologie *punk*. Avec eux il sort chaque soir dans la rue pour provoquer les gens et même les agresser. Ils ont été arrêtés par la police à l'occasion d'une agression

¹⁸⁴ KAMMERER, P. *Délinquance et narcissisme à l'adolescence*. Paris: Bayard, 1992, p. 26.

sur un couple.

De prime abord, nous sommes interpellée par le contraste entre le visage de Vincent exprimant une fragilité et les vêtements qu'il porte : il est vêtu tout de noir, avec un pantalon déchiré, une casquette sur la tête, les cheveux de deux couleurs, des bottes de militaire, des chaînes attachées à la ceinture et aux poignets, ainsi qu'un collier avec un cadenas. Il fournit des explications sur certains de ces détails vestimentaires. Les cheveux colorés font allusion aux indiens américains, les bottes évoquent les militaires. La grande chaîne à la ceinture, ainsi que celle qu'il porte à ses poignets signifie qu'il est prisonnier d'une société pleine de lois inutiles, que lui et ses amis veulent dénoncer et contrarier. Au sujet du cadenas suspendu au collier, il montre le prénom de sa mère écrit dessus tout en disant qu'il est prisonnier de sa mère et de ses règles.

Vincent semble être tombé dans une vacuité ou plutôt il n'a jamais eu une consistance pour se construire un Surmoi œdipien. Son adolescence dénonce les aspects d'un Surmoi archaïque. « *Rien ne sert à rien* », dit-il. Les règles de la société, trop rigides et inutiles, lui donnent l'impression d'être persécuté. Il est pris dans la loi de la mère. En outre, il se lance dans des identifications idéalisées dans un groupe de jeunes plus âgés que lui dont il projette l'Idéal du moi. Ces identifications avec des jeunes agresseurs lui permettent de se maintenir dans la toute-puissance.

CHAPITRE 6: LES PULSIONS ET L'ENGAGEMENT DANS LA CONSTRUCTION DU FANTASME CHEZ LE JEUNE DÉLINQUANT

6.1 Le chemin des pulsions et la construction des premiers fantasmes

Le rôle des expériences pulsionnelles dans la construction des fantasmes et du processus de subjectivation dès le début de la vie de l'être humain ne fait aucun doute. Provenant d'une excitation du monde intérieur de l'organisme et de manifestations constantes, le concept de pulsion est introduit par Freud¹⁸⁵ dans le cadre des énergies situées à la limite entre le corps et le psychisme.

De même que le chemin des premières pulsions au début de la vie du petit enfant dépendra des facteurs constitutionnels, à savoir de la capacité du Moi à subir des frustrations et, en dernière analyse, de la prévalence de la libido sur les pulsions agressives, elles seront largement influencées par des facteurs extérieurs : d'abord par les réponses verbales et gestuelles de la mère, puis des autres personnes de l'entourage. La naissance du sujet pulsionnel se fait dans les premiers échanges pulsionnels avec l'autre parental.

En ce qui concerne le terme fantasme en psychanalyse, il désigne surtout un contenu psychique inconscient, qui peut ou non devenir conscient. En fait, toutes les pulsions sont vécues dans des fantasmes qui leur confèrent une vie psychique. C'est pourquoi, selon

¹⁸⁵ FREUD, S. « Pulsions et destins des pulsions » in *Métapsychologie. Op. cit.*, pp. 13-15.

Isaacs, le fantasme est *le représentant psychique de la pulsion*¹⁸⁶, c'est-à-dire son *expression psychique*¹⁸⁷ dans la théorie freudienne. Il représente le contenu particulier des pulsions qui dominent le psychisme à un moment donné mais qui peut subir des transformations résultant soit de l'interaction entre les motions pulsionnelles, soit des réactions à des stimulations extérieures.

Alors que les activités humaines dérivent des nécessités pulsionnelles, le fantasme est ce qui comblerait les besoins pulsionnels, c'est-à-dire la tentative de les réaliser dans la réalité extérieure. Au même titre que d'autres activités psychiques, le fantasme ne peut être saisi ni touché car il est une fiction. Cependant, il est une fonction psychique qui produit des effets réels, tant dans la vie psychique que dans le monde externe du développement corporel et du comportement du sujet, en l'occurrence dans le rapport à d'autres sujets. Même si leurs contenus restent inconscients, les fantasmes dominants et les états émotionnels auxquels ils sont liés s'expriment et peuvent être observés à travers la vie extérieure, dans la relation du sujet à son corps propre ou dans sa relation sociale¹⁸⁸.

Le fantasme peut être défini *par la représentation psychique d'un rapport dans lequel le sujet se trouve impliqué*¹⁸⁹, souligne Penot. De la sorte, il est orienté vers quelque type d'objet. Or, la relation suggère déjà la présence de soi-même et d'un autre dans une dialectique pulsionnelle et il n'y a pas de pulsion qui ne soit vécue comme fantasme inconscient. Les premiers processus psychiques seront à l'origine des fantasmes, représentants des pulsions libidinales et destructrices.

¹⁸⁶ ISAACS, S. « Nature et fonction du phantasme », in *Développements de la psychanalyse* (1952). Trad. Fr. W. Baranger. Paris: PUF, 2001, p. 79.

¹⁸⁷ FREUD, S. « Nouvelle suite des leçons d'introduction à la psychanalyse », in *Oeuvres complètes, Psychanalyse*, Vol. XIX (1931-1936), trad. Fr. J. Altounian, A. Bourguignon, M. Candelier et al. Paris: PUF, 1986, p. 103.

¹⁸⁸ ISAACS, S. « Nature et fonction du phantasme », in *Développements de la psychanalyse. Op. cit.*, pp. 77-89.

¹⁸⁹ PENOT, B. *La passion du sujet freudien : entre pulsionnalité et signification. Op. cit.*, p. 51.

Tout au long du développement infantile, le fantasme devient une façon propre, donc subjective, de se défendre contre l'angoisse, d'inhiber et de maîtriser les pulsions, et très tôt il sera l'expression des désirs de réparation. Penot affirme que l'appropriation subjectivante prend la valeur de « *réalité psychique* » par la voie de *la construction d'un rapport fantasmatique propre*¹⁹⁰. Il est une *mise en scène du sujet, du désir et de l'objet venant de ce désir d'assurer la maîtrise*¹⁹¹, d'après Aulagnier. Cet objet autour duquel va se dérouler le scénario, en tant que rappel d'une première expérience de plaisir, concerne directement l'histoire personnelle de chacun. C'est en ce sens que l'on peut concevoir les premières interactions pulsionnelles comme étant à l'origine de la construction du fantasme et du processus de subjectivation.

À l'origine, la pulsion s'exprime surtout par le besoin et le but sera toujours la satisfaction, qu'aucun objet ne sera capable de porter. Cet objet utilisé par la pulsion pour essayer d'atteindre son but peut être une partie du corps propre ou un objet étranger, pouvant être remplacé lors des destins de la pulsion. C'est justement ce déplacement de la pulsion qui acquiert le rôle le plus important, car la propriété d'échanger facilement les objets entraîne la capacité de s'éloigner des actions imposées par les buts originaires, c'est-à-dire de la sublimation¹⁹².

Tout au début de la vie infantile, dans la phase *orale* – au sens freudien – de la première organisation sexuelle pré-génitale, l'activité sexuelle n'est pas séparée de l'ingestion des aliments ; d'autre part, les pulsions partielles sont indépendantes les unes des autres et mal liées dans leur recherche de plaisir. En fait, les deux activités ont le même objet, dont le but premier est d'*incorporer* ou de *dévor*er l'objet¹⁹³. Les fantasmes d'incorporation ou de dévoration de l'objet aimé et haï prennent la place des représentants psychiques des

¹⁹⁰ *Ibidem*, p. 14

¹⁹¹ AULAGNIER, P. *Un interprète en quête de sens* (1986). Paris: Payot, 1991, p. 148.

¹⁹² FREUD, S. « Pulsions et destins des pulsions » in *Métapsychologie. Op. cit.*, pp. 18-24.

¹⁹³ FREUD, S. *Trois essais sur la théorie sexuelle. Op. cit.*, p. 127-128.

pulsions orales, première forme de la vie fantasmatique.

À ce stade, l'amour est narcissique parce qu'il tend à supprimer l'existence de l'objet, et c'est en ce sens que Freud le qualifie d'ambivalent. Ce refus primordial du Moi narcissique du monde extérieur est lui-même à l'origine de la haine. Ainsi, le premier fantasme – celui que l'on peut appeler narcissique primaire – se constitue en considérant que l'objet n'est autre que le Moi lui-même, et comme tel il s'unit à la puissance perçue de l'autre parentale¹⁹⁴.

Cette première phase essentiellement auto-érotique, à savoir que l'enfant trouve son objet dans son propre corps, est marquée par le sevrage. Freud souligne que *le moi n'a pas besoin du monde extérieur pour autant qu'il est auto-érotique, mais il reçoit de celui-ci des objets par suite des expériences que connaissent les pulsions de conservation du moi et il ne peut pas éviter de ressentir des excitations internes pour un temps comme déplaisantes*¹⁹⁵. C'est ainsi que le petit enfant vit les premières expériences de gratification et de frustration à l'égard du sein maternel comme provenant des facteurs extérieurs, tout en donnant naissance aux pulsions libidinales et destructrices. Ce renversement de contenu, c'est-à-dire la transformation de l'amour en haine, est lui-même l'un des destins pulsionnels dont le premier amour, en l'occurrence la mère, est troublé par la haine¹⁹⁶.

En fait, le premier amour montre déjà sa polarité : la haine. Le développement affectif implique cette expérience simultanée et la réussite de l'ambivalence entre l'amour et la haine. Au fur et à mesure que l'objet satisfait les besoins de l'enfant, il projette ses pulsions amoureuses et il attribue les expériences des frustrations et projette sur lui ses pulsions destructrices. En même temps, de par la fonction d'incorporation, ses images de l'objet se constituent à l'intérieur ; en d'autres termes, le petit enfant se constitue une imago alors que les objets extérieurs ne sont pas encore reconnus comme tels.

¹⁹⁴ FREUD, S. « Pulsions et destins des pulsions » in *Métapsychologie. Op. cit.*, p. 42.

¹⁹⁵ *Ibidem*, p. 37

¹⁹⁶ *Ibidem*, p. 25.

Ces premiers processus psychiques ont un caractère omnipotent. Influencé par la motion pulsionnelle, le jeune enfant n'est pas seulement confronté au « je veux », son fantasme implique aussi « je fais » ceci ou cela à l'objet ; « je l'ai à l'intérieur de moi » si je le veux. Le désir et la pulsion libidinale ou destructrice exprimés par l'amour ou la haine tendent à être perçus comme en train de s'accomplir avec un objet extérieur ou un objet intérieur dans la conception d'Isaacs¹⁹⁷. Ce n'est que progressivement que l'enfant va apprendre à discerner le désir de sa réalisation effective ainsi que les faits extérieurs de ses sentiments à leur égard.

Ce caractère omnipotent des désirs et des sentiments primitifs au début de la vie psychique amène Freud à affirmer que tout ce qu'on pense ou désire à cette phase est imaginé de façon hallucinatoire. Il l'appelle *la tentative de l'enfant de se satisfaire par l'hallucination*¹⁹⁸ et qui d'une certaine manière vient nier son état de manque. Il en résulte que dans ce premier temps, l'enfant jouit de la satisfaction des besoins d'auto-conservation portés par l'objet et ensuite il reproduit par auto-érotisme cette expérience de plaisir incluant l'objet dans son fantasme.

Lorsque l'objet lui apportant la satisfaction n'est pas là, il peut imaginer cette satisfaction qui lui manque ; un parfait exemple de substitution de l'objet est l'activité de succion du petit enfant. D'après Klein¹⁹⁹, cette manière primitive d'élaboration des fantasmes va donner naissance à des constructions plus élaborées de l'imagination. Rapidement l'hallucination disparaît et un certain degré d'adaptation prend sa place, fait que l'on peut exemplifier par des gestes d'appels du petit enfant.

¹⁹⁷ ISAACS, S. « Nature et fonction du phantasme » in *Développements de la psychanalyse. Op. cit.*, p. 82.

¹⁹⁸ FREUD, S. « Remarques psychanalytiques sur l'autobiographie d'un cas de Paranoïa : Dementia Paranoides », in *Cinq Psychanalyses* (1911). Trad. Fr. M. Bonaparte, R. M. Loewenstein. Paris: PUF, 1995, pp. 263-324.

¹⁹⁹ KLEIN, M. « L'amour, la culpabilité et le besoin de réparation » in *L'amour et la haine, le besoin de réparation. Op. cit.*, p. 79.

Dans la conception kleinienne, les pulsions sont donc directement liées à une sorte d'activité psychique, c'est-à-dire à l'élaboration du fantasme primitif ou tout simplement à *la faculté d'imaginer*²⁰⁰. Ainsi, des fantasmes agréables accompagnent l'expérience de gratification et des fantasmes destructeurs prennent naissance dans la frustration et face à la haine que cette expérience éveille. Quand l'objet est source de plaisir, il satisfait le petit enfant qui va éprouver son amour pour lui, alors que lorsqu'il se sent frustré, il attaque l'objet dans ses fantasmes, souhaitant le détruire.

Avec ces fantasmes de destruction équivalents à des souhaits de mort, le petit enfant craint d'avoir réellement endommagé l'objet d'amour par ses pulsions destructrices ; cela engendre un sentiment de culpabilité si pénible qu'il doit passer sur le plan inconscient. Même s'il élabore le fantasme d'avoir réparé l'objet – en l'occurrence le sein – dont il est essentiellement dépendant, le jeune enfant n'arrive pas à dissiper entièrement ses craintes de l'avoir détruit²⁰¹. De même, ce fait introduit le fantasme de sa mort, de sa propre disparition, le fantasme qu'une mère mauvaise lui inflige la douleur de la perte. Freud²⁰² avait déjà conçu que la peur de l'empoisonnement soit probablement liée au sevrage et il mentionne aussi la crainte qu'a l'enfant d'être tué par sa mère.

Klein²⁰³ suppose que de tels sentiments – la crainte de n'avoir pu maîtriser les pulsions agressives ou d'avoir été un danger pour la personne aimée – est à la base du besoin qu'ont certaines personnes de prouver qu'elles peuvent être aimées. Il se peut que la peur inconsciente d'être incapable d'aimer suffisamment les autres introduise en même temps la crainte d'être un danger pour la personne aimée. Autrement dit, les pulsions destructrices ont prédominé dans l'activité psychique primitive et vont opérer toute la vie.

²⁰⁰ *Idem.*

²⁰¹ *Ibidem*, p. 80-81.

²⁰² FREUD, S., « Nouvelle suite des leçons d'introduction à la psychanalyse, in *Oeuvres complètes, Psychanalyse. Op. cit.*, pp 195-219.

²⁰³ KLEIN, M., « L'amour, la culpabilité, le besoin de réparation », in *L'amour et la haine, le besoin de réparation. Op. cit.*, pp. 81-82.

En conséquence, ce combat entre l'amour et la haine ne se produit pas seulement pendant la prime enfance, mais tout au long de la vie. Dans l'inconscient de l'enfant, de l'adolescent et de l'adulte, il y aura parallèlement aux pulsions destructrices le besoin intense de se sacrifier afin de réparer les personnes aimées que le sujet a détruites en fantasme. Si au début de la vie l'amour a un but destructif, c'est parce que le petit enfant n'a pas encore appris à maîtriser ses pulsions. Winnicott souligne qu'il sera capable de le faire *d'autant mieux que son environnement sera stable*²⁰⁴, dans la mesure où il n'aura pas trop à craindre ses pulsions et ses fantasmes. Ce travail fait partie du développement affectif.

Si les réponses de la mère à l'égard de son enfant indiquent qu'elle arrive à supporter ses pulsions agressives, cela va lui permettre de dépasser cette phase du développement. Il faut que la mère témoigne que les pulsions agressives de son enfant n'ont pas eu de conséquences. Le passage de la première relation d'objet à *l'utilisation d'objet*, conformément à la proposition de Winnicott²⁰⁵, implique elle-même que le sujet détruise en fantasme l'objet et que celui-ci survive à cette destruction fantasmatique. Un enfant qui ressent le cadre de sa vie brisée, qui désespère de réparer l'objet détruit en fantasme par ses pulsions, ne peut que se mettre à la recherche d'un autre cadre que celui de sa famille s'il veut dépasser les premiers stades de sa croissance affective.

Ainsi que nous l'avons souligné auparavant, l'amour et la haine sont intensément présentes dès le début de la vie. L'enfant est autant capable de détruire que de protéger ce qu'il aime de sa propre destructivité fantasmatique. Cependant, il faut que l'essentiel de la destruction puisse se produire en fantasme à un âge où il ne ressent pas de remords, observe Winnicott²⁰⁶. En fait, la vie pulsionnelle active de l'individu dépend de l'espoir vis-

²⁰⁴ WINNICOTT, D. W., *Déprivation et délinquance. Op. cit.*, pp. 137-140.

²⁰⁵ WINNICOTT, D. W., *De la pédiatrie à la psychanalyse* (1958). Trad. Fr. J. Kalmanovitch. Paris: Payot, 1969, p. 130.

²⁰⁶ WINNICOTT, D. W. *Déprivation et délinquance. Op. cit.*, pp. 103-119.

à-vis de son monde interne. Il peut utiliser ses pulsions, y compris ses pulsions agressives, avec l'espoir de réparer dans la réalité ce qu'il a détruit en fantasme. Dans la mesure où l'agressivité pulsionnelle se met très rapidement au service de la haine, elle donne naissance à une autre forme d'amour pulsionnel, le besoin de réparer.

En outre, la fonction constituante de la haine est celle de l'établissement des représentations de sujet et d'objet différenciées, donc de la reconnaissance de la subjectivité. M. Klein²⁰⁷ affirme que la crainte d'avoir trop haï et détruit l'objet aimé est tellement insupportable qu'elle peut maintenir une trop grande dépendance de l'enfant à l'encontre de sa mère. Il en résulte que l'amour sera ressenti comme quelque chose de très nécessaire pour anéantir la culpabilité et les fantasmes de destruction. Dans ce cas, l'enfant va user de tous ses efforts pour satisfaire les désirs de sa mère.

D'un autre côté, si la mère conserve le désir de maintenir l'enfant dépendant ou bien si elle n'est pas capable de survivre à la haine nécessaire pour diminuer l'attachement de son enfant à elle, le fantasme de destruction devient étroitement lié à la séparation. De fait, elle doit prouver qu'elle n'est pas détruite grâce à sa capacité de survie et non parce que le petit enfant la protège.

Dans la deuxième phase de l'organisation pré-génitale, la phase *sadique-anale*, Freud²⁰⁸ souligne l'opposition qui se retrouvera partout dans la vie pulsionnelle : *actif* et *passif*. Cette phase montre déjà l'existence d'un objet hétéro-érotique dont l'inclination est celle d'une tendance à l'emprise, c'est-à-dire d'une pulsion à maîtriser. Dans ce stade préliminaire, l'amour se distingue de la haine uniquement dans son comportement vis-à-vis de l'objet²⁰⁹.

²⁰⁷ KLEIN, M., L'amour, la culpabilité, le besoin de réparation, in *L'amour et la haine, le besoin de réparation*. Op. cit., pp. 107-108.

²⁰⁸ FREUD, S. *Trois essais sur la théorie sexuelle*. Op. cit., p. 129.

²⁰⁹ FREUD, S. « Pulsions et destins des pulsions » in *Métapsychologie*. Op. cit., pp. 41-42.

Ainsi, dans le fantasme l'objet extérieur – avant tout la mère – sera encore un objet dont le Moi prend possession et est en quelque sorte son représentant. Pour M. Klein²¹⁰, les excréments deviennent le moyen de détruire et de contrôler l'objet attaqué. La tendance à projeter le mal prend naissance dans la crainte des persécuteurs internes, et l'objet sur lequel les pulsions destructrices sont projetées devient le persécuteur doté des qualités mauvaises du sujet.

La projection des pulsions destructrices sur l'objet s'accompagne de l'angoisse de persécution ainsi que du processus complémentaire d'introjection lié au fantasme d'incorporation. À ce niveau, la projection dominée par les pulsions destructrices détermine à quel point un objet persécuteur va être introjecté. Il y a une interaction entre l'angoisse de persécution appartenant au monde intérieur et celle provenant du monde extérieur²¹¹.

Concernant les tout premiers fantasmes, Isaacs²¹² affirme que leur source est interne et qu'ils ne naissent pas de la connaissance organisée du monde extérieur. Ils surgissent des pulsions corporelles entremêlés aux sensations corporelles et aux affects. Cependant, ils sont liés dès le début à une expérience effective de la réalité extérieure. Si les premiers fantasmes expriment tout d'abord une réalité interne, ils seront progressivement de plus en plus élaborés à partir des perceptions organisées provenant du monde extérieur au cours du processus du développement du Moi.

Le monde extérieur s'impose à l'enfant d'une façon ou d'une autre et les fantasmes vont être à l'épreuve de la réalité. Les sentiments d'amour et de haine seront vécus par rapport à un même objet et la synthèse en est la condition préalable au processus d'intégration du Moi. Il en résulte que les sentiments d'amour et de haine d'abord dirigés

²¹⁰ KLEIN, M. « Quelques conclusions théoriques au sujet de la vie émotionnelle des bébés », in *Développements de la psychanalyse. Op. cit.*, pp. 194-196.

²¹¹ *Ibidem*, p. 192-195.

²¹² ISAACS, S. « Nature et fonction du phantasme », in *Développements de la psychanalyse* (1952). Paris: Gallimard, 1968, p. 89.

vers le sein seront éprouvés à l'égard de la mère en tant que personne totale ; et les pulsions destructrices tendent à perdre de leur pouvoir car elles sont alors ressenties comme un grand danger pour l'objet aimé désormais perçu comme objet total. L'angoisse dépressive et le sentiment de culpabilité portent sur la mère comme personne.

Au stade de la *position dépressive*, la tendance à réparer, liée au sentiment de culpabilité envers l'objet endommagé, joue pleinement son rôle. Alors que le petit enfant dirige ses pulsions et ses fantasmes destructeurs vers la personne totale, la culpabilité apparaît et avec elle le besoin de réparer pour préserver l'objet aimé détruit en fantasme.

Si dans un premier temps l'aspect mauvais et persécuteur de la mère chez le jeune enfant représentait toutes les frustrations, aussi bien internes qu'externes, l'élaboration de la *position dépressive* le rapproche de la réalité et de la compréhension du monde extérieur. Alors que l'image des parents était au début divisée en figures idéalisées et persécutrices, le sens de réalité introduit dans cette phase à l'égard des objets lui permet de distinguer la frustration imposée de l'extérieur de ses dangers fantasmatiques internes.

La phase génitale qui marque le début du complexe d'Œdipe est étroitement liée à la *position dépressive*; elle est encore troublée par des pulsions et des fantasmes de nature à la fois libidinale et agressive, cependant les aspects aimé et haï des objets se réunissent et deviennent des personnes totales. Dans la théorie de Freud²¹³, ce stade de l'établissement de l'organisation génitale est aussi celui de la mise en place de l'amour en tant qu'opposé à la haine. Ainsi, le processus de clivage diminue d'intensité et le conflit entre l'amour et la haine sera vécu à l'égard d'un objet total.

Selon M. Klein²¹⁴, dans cette période l'angoisse face au fantasme de la mère en danger d'annihilation et ainsi perdue pour toujours mène à une forte identification avec l'objet blessé. Cette identification vient renforcer le besoin de réparer et en même temps les

²¹³ FREUD, S. « Pulsions et destins des pulsions » in *Métapsychologie. Op. cit.*, pp. 41-42.

²¹⁴ KLEIN, M. « Sur la théorie de l'angoisse et de la culpabilité », in *Développements de la psychanalyse* (1952). Paris: PUF, 2001, p. 264.

efforts du Moi pour inhiber les pulsions agressives. Tandis que le petit enfant ressent la personne aimée intériorisée et extérieure endommagée par ses pulsions destructrices, les sentiments dépressifs s'intensifient et introduisent le besoin de réparation.

Ce processus, qui au début est centré sur la mère, aura des transformations semblables à l'égard du père et des autres personnes de l'entourage. Les pulsions libidinales et destructrices ainsi que les angoisses, la culpabilité et le besoin de réparation vont de l'unique objet – la mère – vers d'autres objets : ce processus sera *à l'origine des sublimations la vie durant*²¹⁵. En somme, le développement libidinal consiste en l'acquisition d'une certaine autonomie de fonctionnement dont la pulsion peut se satisfaire en l'absence de la mère, condition préalable au développement des sublimations.

En revanche, ce processus peut subir un échec si le petit enfant n'est pas capable de dépasser la *position dépressive*, s'il perd l'espoir de réparer la destruction imposée aux objets aimés. Dans ce cas, l'absence de la mère renforce la crainte de l'avoir dévoré, de l'avoir haï à mort et alors l'enfant se trouve en détresse face à la peur de perdre l'objet d'amour pour toujours et face à ses efforts de réparation. La crainte d'avoir trop haï le premier objet d'amour et donc de le perdre renforce l'emprise de l'enfant à l'égard de celui-ci. En effet, la prédominance de la haine à l'égard des premiers objets met en danger la capacité de réparation, la relation avec des objets substitutifs et ensuite le processus de sublimation.

De même, l'enfant peut se maintenir dans une dépendance aliénante, entièrement soumis à l'emprise comme stratégie défensive pour lutter contre les angoisses dépressives introduites par la peur de la perte de l'objet. Le comportement de cet objet extérieur peut contribuer à l'emprise s'il n'arrive pas à être le support de la haine de l'enfant. Cela compromet alors l'investissement de la subjectivité, dans ce cadre freinée par la

²¹⁵ *Ibidem*, p. 266.

dépendance et refusée d'être reconnue par l'Autre.

Nous remarquons que le développement libidinal est influencé dans chaque phase par l'angoisse vis-à-vis du fantasme. De la même manière que l'angoisse et la culpabilité excessive peuvent mener à la fixation ou à la régression aux stades prégénitaux, l'angoisse, la culpabilité et la tendance à la réparation stimulent le développement libidinal au sens où donner et recevoir des gratifications libidinales allège l'angoisse et satisfait le besoin de réparer.

D'après l'hypothèse kleinienne il se peut que l'angoisse dépressive, la culpabilité et la tendance réparatrice aient lieu uniquement dans la mesure où *les sentiments d'amour prédominent sur les pulsions destructrices*²¹⁶. Dans ce cas, les expériences où l'amour ou la pulsion de vie surpassent la haine ou la pulsion de mort seront des conditions préalables pour que le Moi puisse faire la synthèse des affects en relation avec l'objet.

Il ne fait pas de doute qu'à chaque phase du développement les angoisses de persécution et les angoisses destructrices puissent être réduites ou augmentées par les réponses de la mère. De la même manière, les fantasmes agréables et ceux de nature destructrice, ainsi que leur degré de prédominance dans l'inconscient de l'enfant, sont profondément influencés par les expériences réelles; d'abord avec la mère mais très vite avec le père et les autres personnes de l'environnement. Si l'un des destins de la pulsion est de transformer l'amour en haine et que cette dialectique anime les fantasmes primitifs, le message émanant de l'autre parental (en premier la mère) permettra de confirmer ou de nier les sensations directes du petit enfant.

C'est donc la réponse de l'autre parental aux pulsions de l'enfant, c'est-à-dire le retour pulsionnel de l'autre, qui permet la naissance du sujet et constitue un facteur décisif. Le circuit pulsionnel s'accomplit dans la rencontre de la libido émanant du corps propre de

²¹⁶ *Ibidem*, p. 267.

l'enfant et de l'investissement maternel. Ce parcours est inévitable car le petit enfant est dépendant des premières interactions pulsionnelles avec sa mère au début de sa vie.

Le partenaire parental – en principe la mère – doit être capable de jouer en se prêtant aux différents positionnements pulsionnels avec son enfant. En fait, les enjeux pulsionnels supposent *la passivation*²¹⁷ telle que la conçoit Penot, à savoir se faire objet pour l'autre et pour soi-même. Nous pouvons dire que la naissance dudit sujet pulsionnel débute entre le réel de la pulsion et la charge symbolique des réactions de la mère. Cette conjonction se renforce à travers l'exercice réitéré d'un se laisser faire, se laisser être, se laisser porter – à la fois par la mise en jeu renouvelée de l'énergie pulsionnelle et la créativité signifiante. L'enjeu décisif de l'aptitude première de la mère implique de « se laisser faire objet » - objet oral pour commencer. En revanche, une position maternelle défensive au sens de la maîtrise tend à introduire chez l'enfant le défaut de la subjectivation.. La mère doit à la fois se faire aimer et haïr par son enfant, condition préalable à la naissance du sujet.

Freud²¹⁸ pour sa part introduit la notion de sujet au moment où il décrit le renversement de la pulsion, quand le but actif est remplacé par le but passif. Ce processus concerne dans un premier temps le regard comme activité adressée à un objet étranger. Puis l'abandon de l'objet, le retour de la pulsion de regarder sur une partie du corps propre, c'est-à-dire le renversement en passivité et l'introduction d'un nouveau but : celui d'être regardé. Enfin, la mise en place d'un nouveau sujet auquel il se montre pour être regardé par lui.

Freud conçoit donc la notion du sujet à l'extérieur ; toutefois, l'exercice pulsionnel sera dans son essence toujours actif même s'il est à la recherche d'une satisfaction passive (se faire regarder). Ce sujet étranger, agent de l'activité, sera le partenaire des premières activités pulsionnelles de l'enfant qui, sur un mode fantasmatique, cède sa place antérieure. Il en résulte que cet objet extérieur doit assumer le rôle du sujet réfléchi. Autrement dit,

²¹⁷ PENOT, B. *La passion du sujet freudien : entre pulsionnalité et signifiante*. Op. cit., pp. 19-21.

²¹⁸ FREUD, S. « Pulsions et destins des pulsions » in *Métapsychologie*. Op. cit., pp. 25-29.

c'est à partir de la réponse de l'autre parental, de son investissement en retour que l'enfant se déterminera dans sa personne propre. Cette réponse implique aussi l'autorisation donnée à l'enfant pour satisfaire ses pulsions ailleurs, en l'absence de la mère. Au départ, la mère toute-puissante, capable de satisfaire ses pulsions, doit se laisser être perçue hors de la sphère omnipotente ; la naissance du sujet pulsionnel prend également son origine dans la décomplétude de la mère.

Si le premier temps de la vie était animé par les pulsions orales et anales exprimées par des demandes du besoin de subsistance, le stade du miroir introduit une nouvelle dimension dans le champ pulsionnel : le regard et la voix. Ces deux objets, dont la particularité est d'être non figurables, ouvrent le champ de la symbolisation. La mère regarde son enfant face au miroir et sa voix prononce ce qu'elle voit tout en donnant le signe de reconnaissance. L'enfant ressent qu'il lui manque quelque chose à lui aussi bien qu'à sa mère et le fantasme primitif de fusion lié au narcissisme primaire donne la place au fantasme de la castration de la phase œdipienne.

Les pulsions libidinales au moment de l'Œdipe sont à la recherche de la satisfaction érotique vis-à-vis des désirs incestueux, et les pulsions agressives prennent naissance dans l'interdiction de cette satisfaction. En d'autres termes, l'agression se tourne vers la personne qui empêche cette satisfaction. L'angoisse est ici vécue par rapport au fantasme de la castration, de la peur de punition et de la perte d'amour. Les pulsions seront sublimées et transformées en identification dans un accord de tolérance provisoire : celle de pouvoir les réaliser plus tard.

Nous pouvons dire que le renoncement à la satisfaction des pulsions pendant la phase œdipienne est la réaction au fantasme de la castration qui vient prendre la place du fantasme narcissique primaire. C'est le temps de l'introduction auprès de l'enfant d'une tierce personne, sur laquelle se déplacent certaines qualités de l'investissement originare.

Il faut donc assumer le contexte d'un manque, celui de n'être pas l'objet qui comble la mère mais aussi liquider le fantasme de la mère phallique, hors de la castration. Il manque quelque chose, aussi bien à lui-même qu'à la mère.

En effet, l'opération de la reconnaissance d'un manque dans l'Autre va en même temps détacher les objets partiels du corps de la mère et ceux-ci vont entrer dans la constitution de son fantasme. D'après Penot, c'est à partir de l'effort de l'enfant de se différencier de sa mère que ces objets se détachent d'elle et viennent se constituer *dans un registre d'objets internes inconscients*²¹⁹. Toutefois, un certain détachement de la part de la mère est aussi nécessaire pour assurer une déliaison de ces objets.

Cette différenciation de l'enfant et de la mère – c'est-à-dire l'admission de l'existence du corps de celle-ci comme entité autonome – suivie de la reconnaissance du contexte d'un manque et par là de l'existence d'un couple, sont au cœur de la réélaboration du fantasme de la scène primitive. Cette explication que forge tout l'individu sur ce qui lui a donné son origine est *le noyau de toute organisation phantasmatique*²²⁰ dans la théorie d'Aulaigner. En l'occurrence, cette représentation fantasmatique est ce qui vient organiser l'espace de la relation entre l'enfant et le corps maternel, entre le père et la mère et entre l'enfant et ses parents.

Dans un premier temps, l'enfant admet sur la scène extérieure un lien entre la mère et un tiers qui vient interrompre l'état de fusion, un « acte » qui est la préfiguration d'un « acte sexuel » mais qu'il perçoit encore comme manifestation d'amour ou de haine. Lorsque la présence du père est reconnue, ce premier contenu devient apte à figurer l'acte sexuel comme acte de désir ou comme acte de rejet. Dans ce sens, l'impossibilité de se représenter cette scène comme acte d'amour ou de la figurer comme réalisation d'un rejet mutuel met en danger la structuration psychique. En fait, il faut que le rapport entre ce

²¹⁹ Penot, B. *La passion du sujet freudien : entre pulsionnalité et signifiante*. *Op. cit.*, pp. 116-130.

²²⁰ Aulaigner, P. *La violence de l'interprétation : du pictogramme à l'énoncé*. *Op. cit.*, p. 84.

couple soit non seulement perçu par l'enfant mais aussi ressenti comme un rapport privilégié pour que cette vue devienne une source de plaisir.

Dans le cas contraire, la relation de rejet entre le couple peut engendrer chez l'enfant le fantasme de la projection de son propre déplaisir de reconnaître l'existence d'un couple et de son désir que l'un rejette l'autre. Certes, ce regard porté sur cette vue ne peut être une source de plaisir. L'enfant commence à fantasmer sur ce qui est à l'origine de son plaisir et de son déplaisir et en plus sur ce qui est *cause originnaire et origine de lui-même*²²¹, souligne Aulagner. Cette existence d'un tiers qui vient satisfaire le désir de la mère en lui donnant un plaisir où l'enfant est exclu, donc un déplaisir inévitable pour lui, est compensé par le plaisir d'un regard qui l'autorise à voir et à éprouver du plaisir.

La réussite de la subjectivation du fantasme et du rapport du sujet à l'objet est elle-même conditionnée par l'opération qui reconnaît l'Autre comme manquant. C'est la raison pour laquelle un échec de cette opération ne peut qu'empêcher le détachement de ces objets du fantasme, laissant l'enfant livré aux fantasmes primitifs de fusion. De même, cela vient signaler le défaut du processus de subjectivation.

Avec le changement de régime économique, Freud observe que la deuxième enfance, ou phase de latence, est celle de l'instauration des sublimations pulsionnelles dont l'énergie est *détournée de l'usage sexuel et employée à d'autres fins*²²². La sublimation en tant qu'opération consistant à un changement du but de l'activité pulsionnelle²²³ est la voie de la réalisation subjective, et l'enfant doit en découvrir le chemin. Soit l'enfant rencontre le destin de la sublimation pulsionnelle, soit les forces du Moi agissent pour se défendre dans un contre-investissement surtout répressif. Cette formation réactionnelle provenant des défenses du Moi va être bousculée par la déstabilisation pubertaire.

²²¹ AULAIGNER, P. *La violence de l'interprétation, du pictogramme à l'énoncé*. Op. cit., p. 297.

²²² FREUD, S. *Trois essais sur la théorie sexuelle*. Op. cit., p. 79.

²²³ FREUD, S. « Pulsions et destins des pulsions » in *Métapsychologie*. Op. cit., p. 24.

Il est important ici de noter que dans la période de latence, selon la théorie freudienne, il reste encore des fragments *qui se soustraient à la sublimation*²²⁴, c'est-à-dire qu'il y a une activité sexuelle qui subsiste au long de la période de latence *jusqu'à l'irruption multipliée de la pulsion sexuelle à la puberté*²²⁵. Ainsi, la tâche doit s'accomplir à l'adolescence.

Lorsque un enfant devient adolescent, les possibilités de mise en place des sublimations des pulsions sont mises à l'épreuve. Il se retrouve dans un temps où l'Œdipe est rejoué, surtout dans ce qui est resté en suspens. Freud souligne que l'organisation génitale, interrompue dans l'enfance et mise en latence est reprise à la puberté et y gagne une grande force²²⁶. L'adolescent subit la réactualisation des pulsions et des fantasmes mise en sommeil à la période de latence, à laquelle s'intègre une énergie sexuelle nouvelle. Devant affronter ses pulsions libidinales à la recherche d'une jouissance attendue et remise à plus tard, l'adolescent voit l'inceste devenir possible.

En fait, l'adolescent manifeste une grande tendance à se détacher de ses parents et la raison principale en est que les désirs sexuels les concernant regagnent en puissance. De même, les premiers sentiments de rivalité et de haine seront revécus et éprouvés dans toute leur intensité de la même manière que leur raison sexuelle reste inconsciente. Dans un mouvement ambivalent – avec d'un côté la réactualisation des pulsions et la possibilité de l'inceste face aux transformations du corps et de l'autre la réactivation de la problématique de la séparation – l'adolescent est amené à repenser sa position subjective par rapport au désir.

L'accès à des solutions sublimatoires, à savoir le changement de but de l'activité pulsionnelle, est un facteur prépondérant à l'adolescence pour la rencontre d'une réalisation subjective et pour s'éloigner d'une situation productrice de symptômes et dans

²²⁴ FREUD, S. *Trois essais sur la théorie de la sexualité*. *Op. cit.*, p. 101.

²²⁵ *Idem.*

²²⁶ FREUD, S. « Inhibition, symptôme et angoisse », in *Œuvres complètes, Psychanalyse*. *Op. cit.*, p.. 233.

laquelle il risque d'être prisonnier de son milieu familial. L'adolescent doit abandonner ses premiers objets d'amour et les investissements libidinaux infantiles doivent céder la place à une libido susceptible d'investir des objets extérieurs hors de la famille. Ainsi, l'adolescent crie son désir de partir. Il est poussé à rechercher d'autres personnes hors du milieu familial, à partir à la quête d'un autre objet. Le réinvestissement œdipien est aussi le temps de désinvestissement des parents pour se tourner vers les pairs.

L'adolescent est à nouveau confronté à la problématique de la séparation avec ses parents. À cela s'ajoute le heurt des pulsions et la remise en scène des fantasmes, conséquences de situations chargées d'agressivité dont adolescents et parents se plaignent très souvent. L'attitude des parents à l'égard de l'adolescent, c'est-à-dire la réponse à ses pulsions libidinales et agressives, est un élément essentiel pour sa vie pulsionnelle active et pour lui permettre de trouver la voie de la sublimation.

Cette réponse consiste à opposer aux pulsions de l'adolescent un amour désérotisé. C'est pourquoi la capacité des parents à aimer et à comprendre leurs enfants est particulièrement mise à l'épreuve à l'adolescence. Les efforts réalisés par le jeune pour aller vers des nouveaux objets peuvent être très pénibles pour certains parents. Une position trop fragile, via la répression, l'agression ou encore le déni de l'événement pubertaire, reflet d'une défense où l'adolescence est ressentie comme une violence, ne peut qu'être productrice de symptômes.

6.2 Les destins des pulsions et des fantasmes dans le cadre délinquant

Nous avons déjà souligné que tout au début la vie pulsionnelle impose l'accomplissement des désirs primitifs, en dépit des exigences de l'environnement. Le jeune enfant ne réussit pas à renoncer à la satisfaction de ses pulsions. À partir des expériences réelles de déplaisir, peu à peu il apprendra à admettre et à se conformer aux restrictions pulsionnelles et à trouver les voies de la sublimation.

En fait, chaque enfant commence sa vie comme un être asocial, écrit Aichhorn²²⁷. Ce comportement, normal chez le petit enfant, sera considéré comme déviant s'il vient à se prolonger au-delà de la prime enfance. Le chemin que le petit enfant doit parcourir pour dépasser le monde irréel du plaisir et maîtriser ses pulsions destructrices introduites par la frustration dépend de son monde interne. Toutefois, cette tâche est également liée à l'influence exercée par l'environnement familial. En effet, les avatars des pulsions et les transformations des fantasmes vont être largement influencés par les réponses de la mère dans les premières interactions pulsionnelles puis par celles du père.

Pour que l'enfant puisse avoir une vie pulsionnelle active, il doit nourrir l'espoir que son monde interne ainsi que le monde externe peuvent le soutenir. Ainsi, la position de la mère à l'égard des pulsions de son enfant est celle qui permet à ce dernier l'exercice de ses pulsions libidinales et destructrices – d'abord vis-à-vis d'elle et rapidement auprès du père et d'autres personnes de l'entourage. A défaut, le lien libidinal trop fort de l'enfant au premier objet mène à des fixations libidinales intenses et déterminent son orientation dans la vie ultérieure.

Certains troubles au cours du développement de la libido dans lesquels les désirs pulsionnels ne sont pas surmontés ou élaborés développent très souvent chez l'enfant une adaptation superficielle à son environnement. Ces désirs pulsionnels disparaissent de la surface pendant un certain temps, tout en restant en suspens. Ils attendront le moment pubertaire pour apporter à la surface l'aptitude primitive originelle.

Imaginons à présent un enfant dont les pulsions destructrices accompagnées des fantasmes ont prédominé la vie infantile, avec un environnement incapable de lui offrir la possibilité de les maîtriser. Autrement dit, que la haine ait été vécue comme un danger et qu'il perde l'espoir de pouvoir réparer les personnes aimées. Dans ce cas, l'essentiel de la

²²⁷ AICHORN, A. *Jeunes en souffrance : psychanalyse et éducation spécialisée*. Op. cit., pp. 12- 14.

destruction ne peut se produire en fantasme et l'enfant sent qu'il doit protéger l'objet aimé car celui-ci ne lui assure pas sa capacité de survie.

En outre, cette réponse parentale rend l'enfant uniquement dépendant de l'amour. Le message que l'enfant reçoit en écho n'est autre que « Il faut surtout l'aimer ». Or, nous savons que l'amour total ne fait qu'anéantir, il est meurtrier et donc au service de la pulsion de mort. En conséquence, le développement affectif de cet enfant ne peut s'accomplir et il sera à l'origine des comportements déviants à l'adolescence.

Partant du fait que cet enfant devient un adolescent, il doit affronter la réactualisation des pulsions, dont le but – incorporer et prendre possession – est resté inchangé. Des arrêts indépassables dans le développement affectif empêchent le processus de sublimation des pulsions ou alors le laisse en suspens. Lorsque les pulsions libidinales s'éveillent, la haine est une préservation car elle permet de s'éloigner. Selon Aichhorn, elle devra persister tant que *le lien érotique inconscient*²²⁸ n'arrive pas à se dissoudre.

Cependant, dans les éléments présents, la haine à l'égard du premier objet d'amour a toujours été vécue comme un danger et le fantasme de la destruction comme une possibilité susceptible de se produire. L'investissement pulsionnel de l'autre parental en retour n'avait d'autre but que celui de se faire aimer. Il en est de même pour le fantasme de la scène primitive, celle qui a donné son origine, dont on peut inférer que l'enfant ne pouvait se représenter d'autre scène sinon celle d'un certain rejet entre le couple parental, haine lié au déplaisir qu'il a projeté sur ses parents. En effet, il doit répondre à ce qui dans son fantasme correspond au désir de l'Autre pour se faire aimer.

D'autre part, les pulsions poussent l'adolescent à la recherche d'un autre objet hors de l'environnement familial. Il est invité à détacher sa libido des premiers objets internes à la famille et à les transférer sur des personnes étrangères. En somme, il doit se confronter à la

²²⁸ *Ibidem. Op. cit.*, p. 76.

problématique de la séparation des premiers objets d'amour. Pourtant, la séparation à l'adolescence dépend particulièrement de ce qu'il a pu éprouver de ses pulsions destructrices et de la haine éveillée dans la période infantile. À vrai dire, les éléments décrits ci-dessus ne peuvent que relier la séparation au fantasme de destruction .

Nous considérons que chez cet adolescent une motion pulsionnelle s'éveille et qu'un état d'excitation le pousse à l'action. La motion du désir dont le contenu demeure latent, voire inconscient, se manifeste dans l'action. Le but pulsionnel est resté inchangé, c'est-à-dire qu'il est question de *l'exercice de l'amour primitif dont le but est destructif*²²⁹, si l'on se réfère à Winnicott. Autrement dit, l'objectif pulsionnel est d'incorporer, de dévorer et de prendre possession. Cet adolescent à la recherche de la séparation et d'une position subjective à l'égard de ses pulsions est quelqu'un qui n'a pas encore appris à les supporter et à les affronter. Nous supposons que le cadre familial ne lui a pas offert les conditions favorables à une vie pulsionnelle active. Il ne va faire l'exercice de l'activité pulsionnelle que dans un autre cadre que celui de sa famille.

Freud²³⁰ démontre que les affects ne sont pas toujours éliminés d'une manière normale et ils cherchent à se décharger par des voies détournées. Ils sont souvent réprimés, déplacés ou refoulés dans l'inconscient. Là, ils continuent à tenter de se décharger et à se manifester alors que les raisons restent inconscientes. L'être humain ne dispose pas toujours des voies motrices pour éliminer l'affect.

Lorsque les idées sont en état d'excitation, l'adolescent délinquant essaye de les décharger par une voie détournée, et la force qui les repousse reste elle-même inaccessible à la conscience. L'agir délinquant en est le résultat, la manifestation réelle d'une impulsion qui sert à la décharge des affects refoulés. Ainsi, l'adolescent délinquant ne sait rien des facteurs déterminants de ses gestes et la pratique clinique nous montre qu'on ne peut pas

²²⁹ WINNICOTT, D. W. *Déprivation et délinquance. Op. cit.*, p. 140.

²³⁰ FREUD, S. « Le moi et le ça », in *Essais de psychanalyse. Op. cit.*, pp. 245-253.

les obtenir en le questionnant, pour la seule raison qu'il ne les connaît pas.

Pour résumer le comportement déviant dans les idées d'Aichhorn²³¹, on peut dire qu'il sera l'effet des forces psychiques. Lorsqu'une impulsion psychique inconsciente quelconque se présente, une deuxième impulsion apparaît pour empêcher l'accès à la conscience de la première d'où l'acte déviant débouche sur la mise à jour de ce jeu de forces psychiques, c'est-à-dire l'édification du compromis entre deux tendances antagonistes par une voie déformée. Autrement dit, une tendance qui ne peut pas persister dans la conscience elle-même se voit interdite par l'autre tendance qui la refoule. Toutefois, la motion de désir triomphe par le défaut de la fonction paternelle qui ne réussit pas à bloquer l'acte déviant.

Il en résulte que le délinquant est dans *l'exercice de l'amour primitif*²³², tel que le conçoit Winnicott. Il est dans l'exercice pulsionnel primitif hors de la sphère familiale sans pour autant en être conscient. Il ne fait que mettre en acte un fantasme qui appartient à ses pulsions d'amour primitives. *Il cherche sa mère*²³³, celle à qui il a le droit de prendre des objets, il est peut-être attaché à elle dans un sens plus primitif sans pour autant le savoir. En outre, il interroge la mère du stade du miroir, il lui demande de le reconnaître dans une position subjective. En dernière analyse, il est à la recherche d'une fonction paternelle pour y introduire la frustration, la limite de son comportement impulsif qui vienne lui donner un sens de réalité par une autre voie que celle de la violence. Il pourra alors trouver son sens de culpabilité et son désir de réparation.

Il nous reste à savoir si la conduite déviante est l'expression des pulsions libidinales ou destructrices. Nous remarquons que les pulsions libidinales ainsi que les pulsions agressives se trouvent associées dans des conduites déviantes. Dans des conduites comme

²³¹ AICHHORN, A. *Jeunes en souffrance, psychanalyse et éducation spécialisée*. *Op. cit.*, pp. 31-34.

²³² WINNICOTT, D. W. *L'enfant et le monde extérieur : le développement des relations* (1957). Trad. Fr. A. Stronck. Paris: Payot, 1972, p. 160.

²³³ *Idem.*

le vol ou dans des conduites destructrices, l'adolescent prend possession d'un objet investi par les pulsions libidinales, au même titre que les premières pulsions et les fantasmes qui animaient la vie infantile. Dans la conception winnicottienne, le délinquant *ne cherche pas l'objet volé mais il cherche sa mère sur laquelle il a des droits*²³⁴. De même, il peut abandonner cet objet ou dans certains cas, le détruire. En effet, le délinquant cherche l'union des deux pulsions, la synthèse des affects par rapport à l'objet.

²³⁴ WINNICOTT, D. W. *Déprivation et délinquance* (1984). Paris: Gallimard, 1994, pp. 140-141.

DEUXIÈME PARTIE

La question de l'objet dans la délinquance juvénile

Nous pouvons observer – en dépit du rôle de l'environnement –, la difficulté qu'ont tous les enfants à établir un lien entre la réalité subjective et la réalité partagée perçue objectivement. Au début de la vie du nourrisson, la relation s'établit avec un objet subjectif et une longue évolution est nécessaire pour aboutir à l'établissement d'une capacité à fonder une relation avec un objet perçu objectivement²³⁵ et dont il admet l'existence séparée, une existence en dehors de la sphère d'omnipotence, selon Winnicott.

Si l'on s'appuie sur le sens du terme objet en tant qu'opposé au sujet, il faut alors que l'objet s'éloigne pour être perçu objectivement. Un enfant ne se développe pas sans relation d'objet, mais l'objet doit être perdu pour qu'il puisse être retrouvé et utilisé. Il n'accède pas à l'existence tant qu'il ne devient pas un objet perdu. C'est de sa disparition même que naît son opposé : le sujet. Dans ce sens, la conscience d'être séparé est préalable à une relation d'objet et est essentielle pour la constitution du sujet. Toutefois, au tout début l'enfant n'a pas d'objet mais il est lui-même un objet perdu. Il faut donc que la mère fasse de l'enfant un objet perdu dès sa naissance.

²³⁵ WINNICOTT, D. W. « Intégration du Moi au cours du développement de l'enfant ». In *Processus de maturation chez l'enfant : développement affectif et environnement*. *Op. cit.*, p. 10-18.

La conception de l'objet est extrêmement complexe car il y a des objets qui se constituent à l'intérieur du moi et d'autres à l'extérieur. Et c'est justement dans le jeu de renvoi de l'un à l'autre que l'on peut parler d'une conception de l'objet en psychanalyse. Dans l'espace transitionnel, c'est dans la limite entre l'un et l'autre que peut se produire une réunion.

Dans la seconde partie de ce travail, qui traite de la question de l'objet et plus spécifiquement de la question de l'objet dans le cadre de la délinquance juvénile, nous privilégions quatre concepts d'objet tout en considérant les possibilités de la construction de l'objet psychique ayant pour support les objets de la réalité.

Dans le développement psychique, les objets de la pulsion déterminent la vie pulsionnelle du sujet dans les premières interactions et y jouent leur rôle étant donné que leur évolution permet la perception de l'objet en son absence. Pour ce faire, il doit être un objet perdu. Il passe par une série d'avatars dans laquelle le sujet se trouve des équivalents symboliques.

L'objet transitionnel, qui n'est ni dedans, ni [en] dehors de l'organisme, est celui qui s'introduit dans un espace potentiel, permettant la recherche et la création de nouveaux objets. En ce qui concerne l'objet a, il vient nommer le manque essentiel, il devient la cause même du désir et, en tant que tel, donne naissance au sujet du désir. Et enfin les objets de la réalité, qui sont les supports du désir du sujet ; indépendamment de leur réalité matérielle, ils représentent l'objet psychique ordonnant le rapport du sujet à la réalité.

CHAPITRE 7 : LES OBJETS DE LA PULSION ET LA CONSTRUCTION DE L'OBJET PSYCHIQUE

7.1 Les objets de la pulsion dans la période infantile et leurs remaniements à l'adolescence

L'emploi du terme objet en psychanalyse prend son origine dans la théorie de Freud²³⁶, lorsqu'il analyse la notion de pulsion et y distingue l'objet et le but. À l'origine, il affirme que l'objet de la pulsion est l'élément le plus variable. Il est la voie par laquelle la pulsion peut atteindre son but, donc le moyen contingent de la satisfaction. Il apparaît clairement que l'objet dans la pulsion n'est pas lié à elle dans son origine, toutefois il va s'organiser en fonction de la réponse, de son aptitude à permettre la satisfaction. Dans ce sens, l'objet pulsionnel est marqué par des traits singuliers et est surtout déterminé par l'histoire infantile de chacun.

Dans la pensée freudienne²³⁷, l'objet de la pulsion prend son axe sur le fonctionnement de la sexualité infantile et sur les avatars de la sexualité pubertaire, où la vie sexuelle va désormais s'orienter définitivement sur autrui. De même, si l'on conçoit une évolution de l'objet pulsionnel qui aboutit à un objet d'amour génital se définissant par

²³⁶ Freud, S. « Pulsions et destins des pulsions », in *Métapsychologie. Op. cit.*, pp. 18-19.

²³⁷ Freud, S. *Trois essais sur la théorie sexuelle. Op. cit.*, p. 102 et sq.

son autonomie et son caractère de totalité, il est nécessairement en relation avec l'édification progressive de la perception de l'objet.

Les étapes du développement sont elles-mêmes marquées par la prévalence d'un objet : oral, anal, phallique et plus tard génital. Dans cette perspective du développement, nous pouvons inférer que le sujet passera d'une phase à l'autre par une intégration progressive de ses pulsions partielles, jusqu'à aboutir au sein de l'organisation génitale. Les premières pulsions sont dites partielles car leur satisfaction est liée à une zone érogène déterminée et surtout à ce que la théorie psychanalytique appelle *objets partiels*.

En fait, ces objets dits *partiels* se situent à la limite entre le Moi et le non-Moi et ils ne sont source de plaisir que par leur rapport très particulier au corps propre pour lequel le corps de l'Autre reste toujours le point de référence essentiel. Cette prémisse soulignée par Aulagnier²³⁸ sera valable pour les objets de la pulsion correspondant aux premières phases du développement, aussi bien pour le sein, l'objet anal que pour le pénis.

Entre ces objets s'établissent des échanges qui font que la vie pulsionnelle passe par une série d'avatars ; en outre, l'objet doit être perdu et il incombe au sujet de s'en trouver des équivalents symboliques²³⁹. Les passages d'une phase à l'autre du développement sont déjà conditionnés par la perte de l'objet. En fait, l'objet n'accède à son existence que lorsqu'il est perdu. Et la naissance du sujet dépend de cette séparation, de cette perte. L'objet va orienter la vie du sujet dans la quête de la retrouvaille de cet objet initial perdu.

En somme, une transformation doit se produire dans le rapport au premier objet. La Mère primordiale doit disparaître en laissant la place à la Chose dans le psychisme, où demeurera la nostalgie de cet objet absolu interdit et la persistance de la tendance à le retrouver. Lacan²⁴⁰ l'articule au principe de plaisir : « Das Ding ». La Chose est du côté de

²³⁸ AULAGNIER, P. *L'un interprète en quête de sen. Op. cit.*, p. 280.

²³⁹ FREUD, S. « Sur les transpositions des pulsions plus particulièrement dans l'érotisme anal » (1917), in *La vie sexuelle*, trad. Fr. D. Berger, J. Laplanche. Paris: PUF, 1977, pp. 107-110.

²⁴⁰ LACAN, J. *Le séminaire VII : L'Éthique de la psychanalyse* (1959-1960). Paris: Seuil, 1986, pp. 55-70.

la sublimation, elle fonde l'orientation du sujet vers l'objet, l'impensable de l'origine et donc l'impossibilité de la jouissance pleine, à savoir qu'il n'y a pas de rencontre avec un objet absolu du désir²⁴¹. Le seul recours possible pour le sujet face à ce reste de jouissance sera justement la quête de nouveaux objets ; quête qui devient, en quelque sorte, l'indice de ce reste.

En conséquence, il doit y avoir un passage ouvert : celui de la symbolisation, qui permet que cet objet ne soit pas radicalement manquant et rend possible sa substitution. Dans cette quête de retrouvaille impossible, d'autres objets peuvent apparaître à la place de l'objet perdu. Ainsi, le début de la vie est déjà marqué par une démarche sublimatoire totalement archaïque au départ ; c'est cela que Freud²⁴² considère comme *l'étayage* nécessaire de l'activité pulsionnelle à l'origine sur l'objet du besoin ; autrement dit, la sexualité s'étaye sur la satisfaction du besoin.

Les objets partiels visés par l'activité pulsionnelle doivent se détacher de l'Autre maternel dans une mesure symbolique. À partir du processus de symbolisation, ces objets premiers de la quête pulsionnelle détachables vont représenter les partenaires parentaux des premiers échanges pulsionnels – et de la mère en premier lieu. D'après Penot, la corporéité originaire des objets premiers de la pulsion, qui relèvent de la catégorie psychique du réel, forme inévitablement des résidus dans le processus de sublimation, et ce en tant que traces inconscientes qui *tendront à susciter des formes toujours approximatives de représentation*²⁴³ de ces objets.

Au début, l'objet d'une pulsion est représenté dans le psychisme sous une forme hallucinée. La pulsion elle-même se développe entre l'imaginaire, lieu où l'objet perdu qui provoque l'excitation est halluciné, et le réel, *à la limite entre le psychique et le*

²⁴¹ *Idem.*

²⁴² FREUD, S. *Trois essais sur la théorie de la sexualité. Op. cit.*, p. 111.

²⁴³ PENOT, B. *La passion du sujet freudien : entre pulsionnalité et signification. Op. cit.*, p. 117.

*somatique*²⁴⁴ comme le montre Freud. De Caevel²⁴⁵ en déduit qu'elle est donc en dehors du symbolique. Cependant, les pulsions doivent s'éloigner des buts originaires au cours de la vie psychique, c'est-à-dire passer par le processus de sublimation. De plus, les objets de la pulsion doivent être symbolisés, l'individu devant se constituer des représentations de ces objets.

Le début de la vie pulsionnelle infantile est essentiellement autoérotique et l'enfant trouve son objet pulsionnel dans le corps propre. Toutefois, la formation d'une représentation de l'objet de satisfaction extérieure par rapport au corps propre – c'est-à-dire de l'objet perdu, en l'occurrence la mère et plus particulièrement son sein – en est la condition préalable. De ce fait, l'autoérotisme ne peut se réaliser que lorsque le petit enfant rapporte l'objet extérieur de la satisfaction à l'imgo interne de son propre corps. En retour, la mère commence à prendre forme. D'après Bergès et Balbo, elle devient une représentation globale pour le jeune enfant confronté à l'écart existant entre *l'imgo de son corps propre et celui de sa mère*²⁴⁶.

Dans cette première phase dite d'organisation orale, la satisfaction sexuelle est liée à l'ingestion des aliments. Freud affirme que le but sexuel est *d'incorporer* ou de *dévoré*²⁴⁷. Nous constatons ici la suppression de l'existence de l'objet dans son individualité tout au début de la vie. Cette observation indique également que l'incorporation ne se réfère pas uniquement à l'activité orale mais qu'elle vise aussi à la négation de l'objet comme extérieur à soi, c'est-à-dire à assimiler les qualités de l'objet incorporé.

²⁴⁴ FREUD, S. « Pulsions et destins des pulsions ». In *Métapsychologie*. *Op. cit.*, p. 17.

²⁴⁵ DE CAEVEL, H. « La parole est aux armes ». In *Violente Adolescence : pulsion du corps et contrainte sociale*, sous la dir. S. Lesourd, Toulouse: Érès, 1998, p. 33.

²⁴⁶ BERGÈS, J.; BALBO, G. *L'enfant et la psychanalyse*. *Op. cit.*, p. 137.

²⁴⁷ FREUD, S. *Trois essais sur la théorie sexuelle*. *Op. cit.*, p. 128.

En outre, le commerce de l'enfant avec la personne qui le soigne, l'embrasse et le berce – et qui est en règle générale la mère –, est pour lui *une source continue d'excitation sexuelle et de satisfactions partant de zones érogènes*²⁴⁸. De son côté, la mère fait don à l'enfant des sentiments provenant de sa propre vie sexuelle et *le prend tout à fait clairement comme substitut d'un objet sexuel à part entière*²⁴⁹. Ce commerce s'élargit alors et déborde de la fonction alimentaire pour devenir sexuel. Ainsi, l'enfant peut se trouver des objets substitutifs détachés de l'activité alimentaire, et l'activité de succion du pouce chez le nourrisson en est un exemple.

L'enfant abandonne l'objet étranger de la première interaction pulsionnelle dont le partenaire est la mère au profit d'un autre appartenant à son corps propre. Cette première expérience joue un rôle décisif dans la garantie des premiers acquis du développement psychique. Cependant, les soins et l'attention que la mère donne à son enfant concernent essentiellement son corps. Le discours qu'elle lui confère par sa voix et par cette voie construit le premier réseau symbolique de l'imgo du corps propre et la possibilité de s'en approprier. Ce retour au corps va dépendre de la réponse de la mère donnée à son enfant et des possibilités de renoncer à faire de celui-ci un objet sexuel.

Il est important de remarquer également que Freud évoque la mère comme la première séductrice. Elle est celle qui nourrit son enfant mais elle est aussi celle qui le soigne, éveillant en lui d'autres sensations physiques agréables ou désagréables. *Par ces deux sortes de relations, la mère acquiert une importance unique, incomparable, inaltérable et permanente et devient pour les deux sexes l'objet du premier et du plus puissant des amours, prototype de toutes les relations amoureuses ultérieures*²⁵⁰.

²⁴⁸ *Ibidem*, p. 166.

²⁴⁹ *Idem*.

²⁵⁰ FREUD, S. *Abrégé de psychanalyse* (1938), trad. Fr. A. Berman, J. Laplanche. Paris: PUF, 1949, p. 60.

Dans la théorie freudienne²⁵¹, c'est la raison pour laquelle la figure de l'enfant qui tète le sein de la mère devient le prototype de tout rapport amoureux. La découverte de l'objet est une redécouverte. Si au départ Freud conçoit l'objet comme ce qu'il y a de plus variable dans la pulsion, sa conception se déplace ensuite de l'objet variable à un seul objet.

La première relation à l'objet de la pulsion est donc la mère et plus archaïquement le sein. L'objet partiel réel extérieur, en l'occurrence le sein, doit se détacher et l'autoérotisme ne peut se produire que s'il ne reste pas pris dans le corps de la mère. En fait, cet objet partiel doit se passer de l'autre pour exister, pour se constituer en image dans le monde intérieur comme fragment imaginaire de l'imago maternelle et se rapporter au corps propre. Ainsi, l'activité de succion de l'enfant consiste en une répétition de la satisfaction sexuelle séparée du besoin de nutrition. Elle est, selon Freud, *déterminée par la recherche d'un plaisir déjà vécu et désormais remémoré*²⁵².

Cette hallucination du sein, qu'Aulagnier²⁵³ envisage comme mécanisme spécifique de *l'introjection*, se fait en considérant l'objet intérieur au corps propre. Il en résulte que dans l'introjection hallucinatoire du sein l'enfant se fait l'objet partiel dont la possibilité structurale du corps entier est exclue. La source du plaisir repose sur la fusion de deux objets partiels : le sein et lui-même. Ce premier objet, du fait d'être unique et irremplaçable, devient impossible à substituer. La mère doit d'abord faire de son enfant l'objet perdu puisqu'il n'est pas l'objet qui vient la combler. Ensuite, elle doit se laisser être un objet perdu auprès de son enfant et permettre à sa perte de pouvoir s'élaborer. De cette première interaction pulsionnelle se constitue l'objet comme perdu, suivi de sa retrouvaille substitutive dans le corps de l'enfant. L'enfant et la mère font distinctement deux. Cette conscience d'être séparé est la condition essentielle d'une vraie relation

²⁵¹ FREUD, S. *Trois essais sur la théorie sexuelle* (1905). Paris: Gallimard, 1987, p. 165.

²⁵² *Ibidem*, p. 105.

²⁵³ AULAIGNER, P. *La violence de l'interprétation, du pictogramme à l'énoncé*. *Op. cit.*, p. 75 et sq.

*d'objet*²⁵⁴.

Par conséquent, la première expérience vis-à-vis de l'objet pulsionnel construit les bases de la relation du Moi à l'objet. Le stade purement narcissique – dans lequel l'objet n'était pas différencié – doit être relayé par le stade d'objet, où plaisir et déplaisir signifient relation du Moi à l'objet. Ce dernier étant la source de plaisir, il y aura une tendance à le rapprocher et à l'incorporer. Par contre, lorsque l'objet est source de sensations de déplaisir, qu'il s'agisse d'une frustration de la satisfaction sexuelle ou de la satisfaction des besoins de conservation, une tendance s'efforce de l'éloigner du moi. Le jeune enfant ressent une répulsion de l'objet et le hait, ce qui va permettre d'accroître la distance entre les deux²⁵⁵.

Nous remarquons ainsi que le début de la vie pulsionnelle est marqué par de petites violences acceptables à l'égard de l'objet. L'organisation orale peut aller jusqu'à la représentation de l'incorporation dans laquelle le nourrisson peut halluciner un sein à dévorer. Il comprend très tôt qu'il ne peut pas « trop dévorer sa mère », car il risque de la perdre et il apprend le plus souvent à maîtriser ce caractère destructeur de sa pulsion orale. La première interaction pulsionnelle engendre déjà un ratage de la satisfaction pleine des pulsions à l'égard de l'objet.

Au cours du temps, ce sont de petites frustrations qui permettent à l'enfant de reconnaître peu à peu l'objet comme séparé de lui. La réalité s'introduit très rapidement dans le narcissisme primaire, où le jeune enfant croit de façon omnipotente à son pouvoir de se satisfaire seul. Il ne peut pas obtenir le sein comme objet de la pulsion parce qu'il le désire mais parce que la mère lui propose, donc il ne lui appartient pas. À travers les expériences d'alternance entre présence et absence de la mère ou de son sein, le bébé établit la première relation avec le monde extérieur, même si à cette phase la différence

²⁵⁴ MAHLER, M. *La naissance psychologique de l'être humain*. *Op. cit.*, p. 18.

²⁵⁵ FREUD, S. *Trois essais sur la théorie de sexuelle*. *Op. cit.*, p. 39.

entre Moi et non-Moi n'est pas encore inscrite dans le psychisme. C'est donc à partir du manque de la mère ou de son sein dans la réalité que le petit enfant peut concevoir sa présence.

Sur ce point, Lacan²⁵⁶ souligne que la mère en tant qu'agent symbolique introduit le manque de l'objet et elle est simultanément conçue comme un objet réel, une puissance dont la présence-absence engendre des sentiments chez l'enfant. De la même façon, la position de l'objet subit une inversion : de réel il devient symbolique. L'objet de la satisfaction acquiert le statut d'objet de don de la part de cette puissance. Il est le témoignage du don venant de la puissance maternelle qui peut ne pas répondre. L'enfant y reconnaît l'objet comme autonome mais il est encore un objet de possession qu'il veut retenir auprès de lui. Certes, il faut aussi que des déceptions et des carences, voire la désillusion, viennent toucher la toute-puissance maternelle.

En fait, l'opposition sujet-objet s'impose très tôt à l'être humain dans la pensée freudienne²⁵⁷, et la vie psychique sera essentiellement dominée par trois polarités. D'abord, l'opposition Moi-non-Moi ou sujet-objet, où le Moi peut s'imposer face aux excitations externes tandis qu'il reste sans défense contre les excitations pulsionnelles. Ensuite, la polarité plaisir-déplaisir, liée aux sensations où le Moi prend en lui les objets qui sont source de plaisir et d'un autre côté expulse ce qui provoque du déplaisir. Enfin, la polarité actif-passif, où le moi-sujet se rend passif à l'égard des excitations externes et actif du fait de ses propres pulsions²⁵⁸.

C'est dans la deuxième phase de l'organisation prégénitale, la phase sadique-anale, que se développent les deux pôles actif-passif que l'on retrouvera dans la vie sexuelle ultérieure, désignés par l'opposition *masculin* et *féminin*²⁵⁹. Dans cette phase, l'activité

²⁵⁶ LACAN, J. *Le séminaire IV : La relation d'objet*. *Op. cit.*, p. 25 et sq.

²⁵⁷ FREUD, S. *Trois essais sur la théorie sexuelle* (1905). Paris: Gallimard, 1987, p. 165.

²⁵⁸ FREUD, S. « Pulsions et destins des pulsions » in *Métopsychoanalyse*. *Op. cit.*, p. 35.

²⁵⁹ FREUD, S. *Trois essais sur la théorie sexuelle*. *Op. cit.*, p. 129.

s'inscrit à travers la pulsion d'emprise par l'intermédiaire de la musculature corporelle et se caractérise par ce que l'enfant donne ou refuse de donner.

Plus précisément, le contenu intestinal traité comme une partie du corps propre représente *le premier cadeau*²⁶⁰ qui peut être retenu ou libéré, l'expression de l'opposition actif-passif. L'enfant se sert de cet autre objet – les excréments – dans la relation avec la personne qui prend soin de lui, en choisissant entre lui en donner ou pas. En outre, c'est la première occasion pour décider entre *l'attitude narcissique et l'attitude d'amour d'objet*²⁶¹. Soit il cède l'excrément à l'amour, soit il le retient pour la satisfaction autoérotique et, plus tard, pour l'affirmation de sa propre volonté, écrit Freud.

L'expression « érotisme sadique-anal » désigne déjà le plaisir que procurent la zone érogène anale et la fonction d'excrétion ainsi que le plaisir tiré de la cruauté et de la possession. Le plaisir de faire ou de retenir l'objet – les excréments – est encore pour l'enfant synonyme du pouvoir d'une maîtrise sur l'objet. En ce qui concerne la mère, elle représente par excellence *l'Autre de la demande*²⁶², au sens où elle est supposée être pour l'enfant le contenant des multiples objets qu'il peut convoiter ainsi que la seule à pouvoir lui conférer un droit de demandeur ou d'offrant.

Comme l'observe Penot²⁶³, il s'agit d'un autre objet partiel détachable qui devra *choir* et qui sera représenté ultérieurement. Lorsqu'il parle des transpositions de pulsions, Freud souligne que dans les productions de l'inconscient – les idées, fantasmes et symptômes – les concepts d'*excrément* (argent, cadeau), d'*enfant* et de *pénis*²⁶⁴ se séparent mal et s'échangent facilement entre eux.

²⁶⁰ *Ibidem*, p. 112.

²⁶¹ Freud, S. « Sur les transpositions de pulsions plus particulièrement dans l'érotisme anal » (1917), in *La vie sexuelle. Op. cit.*, pp. 109 - 110.

²⁶² AULAGNIER, P. *Un interprète en quête de sens* (1986). *Op. cit.*, p. 177.

²⁶³ PENOT, B. *La passion du sujet freudien, de la pulsionnalité à la signifiante. Op. cit.*, p. 117.

²⁶⁴ FREUD, S. « Sur les transpositions de pulsions plus particulièrement dans l'érotisme anal » (1917), in *La vie sexuelle. Op. cit.*, p. 107.

De la même façon, on observe le caractère destructeur de la pulsion anale à l'égard de l'objet. Les excréments deviennent le moyen d'attaquer ou de contrôler la personne qui prend soin de l'enfant. Freud²⁶⁵ affirme que le sadisme consiste en une activité de violence, une manifestation de puissance à l'encontre d'une personne d'abord prise comme objet, puis abandonnée et remplacée par la personne propre dans la transformation du but pulsionnel actif-passif. Ce ne sera que dans un troisième temps que l'objet en tant que personne étrangère sera recherché à nouveau pour assumer le rôle de sujet.

Sur ce point, Dolto place l'essentiel de *la castration anale*²⁶⁶ dans l'interdit de la détérioration, du rapt des objets d'autrui et de toute nuisance aux dépens du corps, pour laisser la place aux plaisirs de la communication langagière et gestuelle. Ce sont donc les adultes entourant l'enfant qui vont lui donner l'interdit de faire à un autre ce qu'il n'aimerait pas que l'autre lui fasse, donc lui indiquer les limites du possible et du licite.

Ainsi que nous l'avons déjà signalé, l'expérience spéculaire introduit deux autres objets dans la vie pulsionnelle : le regard et la voix. Étant des objets non spécularisables, ils ne servent pas à la structuration imaginaire du Moi, toutefois ils peuvent provoquer obscurément le désir. Dans l'opération spéculaire, nous assistons à la naissance du Moi, qui se constitue comme objet équivalent à son image, la constitution de l'image du corps propre. L'imaginaire se forme dans l'expérience spéculaire tout en créant l'imgo du corps propre désigné par Lacan comme *l'objet psychique*²⁶⁷.

C'est à partir de cette identification avec l'image spéculaire extérieure, dans une relation duelle entre le moi et son double, que s'établit la première relation moi-objet. Cette première identification à l'image spéculaire extérieure est nécessaire pour que la relation de l'être humain avec son environnement s'inscrive et se convertisse en image interne en donnant naissance au Moi. Cependant, l'image n'est pas suffisante pour cette première

²⁶⁵ FREUD, S. « Pulsions et destins des pulsions », in *Métapsychologie. Op. cit.*, p. 112.

²⁶⁶ DOLTO, F. *L'image inconsciente du corps. Op. cit.*, pp. 108-143.

²⁶⁷ LACAN, J. « Propos sur la causalité psychique » in *Écrits. Op. cit.*, p. 189.

identification. Il faut que deux autres objets soient présents pour accomplir l'identification à l'image. C'est la raison pour laquelle le regard et la voix de la mère, support du langage, jouent un rôle essentiel dans la relation imaginaire.

Si en revanche ces deux objets sont défailants, l'enfant accompagné par sa mère ne pourrait pas se voir dans le miroir. La mère duplique le regard de l'enfant et sa voix lui donne le signe de reconnaissance de l'image. Il peut y comprendre que ce qu'il veut c'est lui-même. Ces deux objets, non dotés de la qualité d'objets specularisés donc insaisissables, ne peuvent pas être des objets de possession mais seulement devenir *l'objet obscur de la pulsion*²⁶⁸ d'après Penot.

Dans ce jeu pulsionnel, le regard que la mère porte sur son enfant prouve aussi un affect sur ce qu'elle voit. En présence de la voix, la sonorité sur laquelle la mère émet les signes vient conférer ou communiquer le plaisir ou le déplaisir, donc la manifestation et l'intention de son propre désir. Il ne fait pas de doute que l'essentiel est que cette voix vienne témoigner qu'elle éprouve du plaisir à reconnaître l'existence de son enfant et à lui faire savoir.

D'autre part, le stade du miroir est l'épreuve de la réalité pour l'enfant, opérée par le regard et la voix de la mère. Si l'enfant pouvait auparavant sentir que sa mère était l'objet de la pulsion satisfaisant ses besoins, qu'elle lui appartenait et qu'elle pouvait même être son prolongement, le stade du miroir vient interrompre ce sentiment d'omnipotence. Chaque corps est séparé de l'autre et l'objet adéquat du besoin et de la satisfaction des pulsions est impossible.

Pour reprendre Freud²⁶⁹, la phase phallique est le temps où les aspirations sexuelles se dirigent vers une seule personne pour atteindre leurs buts. Un choix d'objet analogue à celui de la période pubertaire s'effectue à cette phase, sauf que la synthèse des pulsions

²⁶⁸ PENOT, B. *La passion du sujet freudien : entre pulsionnalité et signifiante*. *Op. cit.*, pp. 117-118.

²⁶⁹ FREUD, S. *Trois essais sur la théorie sexuelle*. *Op. cit.*, p. 131.

partielles et leur subordination au primat de la zone génitale ne sont pas encore réalisées. C'est le moment pour le garçon de renoncer à la mère afin de préserver son sexe et pour la fille de réclamer au père un enfant de lui, résultat du complexe de castration, c'est-à-dire de l'absence de l'organe masculin.

C'est donc devant l'absence du pénis que les enfants élaborent leurs théories. *Il y a bien un « masculin » mais pas de féminin*²⁷⁰, affirme Freud. Toutefois l'enfant ressent, lors de la phase phallique, que la présence ou l'absence de cet objet a un rapport avec l'identité de fille ou de garçon. Ce qui est présent à ce stade n'est pas la primauté de l'organe génital mais celle du phallus et de sa dimension imaginaire.

En fait, le pénis se différencie des autres objets partiels dont il est l'héritier. Dans la croyance fantasmatique, autrement dit la menace de la castration, il est un objet qui peut venir à manquer mais qu'aucun objet réel ne peut représenter. Il devient pour l'enfant un objet privilégié du plaisir. La mère étant supposée avoir le manque du phallus, c'est cette place que le petit enfant revendique pour se faire aimer. Selon Lacan²⁷¹, il s'identifie à cet objet imaginaire, le phallus, qui peut satisfaire le désir de la mère. Il se fait l'objet de son désir et se présente à la mère pour remplir ce qui lui manque.

Le père vient s'ajouter à cette dyade car il est celui qui peut donner le phallus à la mère. Possédant ce phallus, il devient pour le garçon le préféré de la mère. Alors que la fille sait qu'il a le phallus et elle va le rechercher chez lui. En fait, l'enfant doit se confronter à l'existence d'un père phallicisé imaginaire capable de satisfaire sa mère. Il est certain que la mère doit garantir cette place à ce tiers, objet de son désir. À partir de cette marque de la différence sexuelle dans le corps, le monde s'organise alors entre ceux qui ont cet objet permettant d'être désiré par l'Autre – le phallus – et ceux qui ne l'ont pas.

²⁷⁰ FREUD, S. « L'organisation génitale infantile » (1923) in *La vie sexuelle*. Trad. Fr. D. Berger, J. Laplanche, Paris, PUF, 1977, p. 116.

²⁷¹ LACAN, J. *Le séminaire IV: La relation d'objet*. Op. cit., p. 261.

Alors que les pulsions orales et anales se passaient dans une relation duelle, entre l'enfant et sa mère, la phase de *l'organisation génitale infantile* se met en place à travers la triangulation œdipienne avec comme point central le phallus. Pour l'enfant, le posséder est ce qui lui donne accès à la pleine jouissance. L'opération adolescente va être le temps de conclure que le phallus n'est pas un objet de possession du fait de sa place mythique.

Après la période de latence, qui permet d'édifier la barrière contre l'inceste²⁷², l'avènement pubertaire est le moment où le sujet va effectuer pleinement un choix d'objet. Selon Freud, la pulsion sexuelle, jusqu'ici essentiellement autoérotique, *trouve à présent l'objet sexuel*²⁷³. Toutefois, l'accès à la génitalité permettant de passer de *l'opposition phallus-châtré à celle du masculin et du féminin*²⁷⁴ ne facilite pas la résolution du complexe d'Œdipe. Chez le garçon, la difficulté se trouve dans le changement d'objet, il doit passer de la mère à la femme. Et pour la fillette, l'attente du don paternel doit cesser.

L'identification est ce qui va autoriser le renoncement de l'inceste. Cela signifie être comme les parents au lieu de les posséder, tout en permettant à l'adolescent d'aimer d'autres personnes à partir du modèle intériorisé. Du côté des parents, Freud²⁷⁵ souligne qu'il faut éviter trop de tendresse à l'égard de l'adolescent, lequel doit les exclure expressément du choix d'objet. Le premier objet d'amour de l'enfance doit se laisser être perdu.

Si le complexe d'Œdipe est ravivé à l'adolescence, cette période évoque également l'irruption pulsionnelle. Face au corps ayant subi des transformations, l'inceste devient possible et le mouvement pulsionnel réveillé conduit l'adolescent à la recherche d'autres objets hors de la famille. L'adolescent est donc obligé de déplacer l'investissement infantile qu'il a fait sur ses parents, premiers partenaires de l'interaction pulsionnelle.

²⁷² Freud, S. *Trois essais sur la théorie sexuelle*. Op. cit., p. 169.

²⁷³ *Ibidem*. Op. cit., p. 143.

²⁷⁴ Delaroche, P. *L'adolescence : enjeux cliniques et thérapeutiques*. Paris: Nathan, 2000, p. 29.

²⁷⁵ Freud, S. *Trois essais sur la théorie sexuelle*. Op. cit., p. 168.

L'adolescence se caractérise par la réactivation des pulsions partielles où l'individu doit surtout apprendre à limiter la force du mouvement de la pulsion destructrice. Autrement dit, il faut qu'il n'aille pas jusqu'au bout dans la réalisation de ses pulsions partielles, ce qui implique la reconnaissance de l'existence de l'autre, de l'objet comme autonome. Cette tâche qui a commencé à l'enfance doit s'accomplir à l'adolescence.

Alors que les moyens de limitation et de maîtrise des pulsions partielles sont testés progressivement au cours de l'enfance, l'adolescence est la mise à l'épreuve de la capacité de les sublimer, de les inhiber par un frein symbolique quelconque. Pour Freud²⁷⁶, ces pulsions doivent être imbriquées les unes dans les autres *sous le primat du génital* ou encore sublimées. Il revient à l'adolescent d'apprendre à limiter la réalisation de ses pulsions partielles mais aussi à prendre conscience du fait que l'objet de sa pulsion n'est pas de l'ordre de l'objet halluciné, de l'image.

Cependant, limiter la réalisation des pulsions n'est pas une tâche si simple à l'adolescence, dans la mesure où l'événement pubertaire vient intensifier les pulsions généralement maîtrisées pendant la période de la latence. Pour preuve les changements du corps à cette période ; eux-mêmes non maîtrisables, ils ne sont pas passibles d'être refusés par l'adolescent. Ce moment de l'irruption de l'espoir imaginaire du « tout sera possible quand je serai grand » est bouleversé par le réel pubertaire et entraîne aussi la désillusion : « j'ai grandi, je suis encore trop limité(e) ». Aucun objet de la réalité ne peut garantir la jouissance, l'illusion de la complétude du sujet.

Le renoncement de la jouissance implique déjà de reconnaître la différence entre l'individu et l'objet. Plus précisément, l'adolescent doit renoncer à la possession des objets de la pulsion de la prime enfance et à la jouissance de ces objets. Cette désillusion et les tentatives de déni sont au cœur de certaines pathologies à l'adolescence - dont la

²⁷⁶ *Ibidem. Op. cit.*, p. 130.

délinquance – quand il s’agit d’affronter l’impossible, le réel.

De plus, l’objet réel visé par la pulsion, c’est-à-dire l’objet de la demande – le sein, la recherche d’un regard ou la quête d’un objet de la demande infantile – devra avoir laissé la place à une représentation, pendant le temps de la satisfaction, d’une marque inscrite comme signifiant de désir. En d’autres termes, la présence de l’objet de la pulsion ne peut être que transitoire et il manquera après la satisfaction. D’après Aulagner, c’est de ce temps mort du plaisir que naît le désir dont *l’appel résurgent est preuve de la non-maîtrise sur l’objet et de l’incomplétude propre à tout ce qui lui est proposé comme réponse*²⁷⁷.

Ainsi, les objets de la pulsion deviennent une marque inscrite comme signifiant du désir. L’énergie pulsionnelle sur la scène adolescente doit renvoyer non pas à un objet mais au désir lui-même, et le sujet devient désirant d’un désir et non d’un objet. L’adolescent va s’interroger sur sa place dans le registre du désir, dont la source émettrice a été le regard et la voix de l’Autre. En fait, l’adolescence va mettre à l’épreuve ce que l’Autre lui a communiqué sur l’intention de son propre désir.

7.2 Les objets de la pulsion chez l’adolescent délinquant

Tout au long du développement infantile, l’être humain est confronté aux problématiques liées à l’absence et à la perte d’objet de la pulsion. De même, il doit se former des représentations de ces objets à l’intérieur de la psyché. Ce processus ne se fait pas sans fluctuations pendant la période infantile car l’enfant est encore très dépendant de son environnement, donc de la réponse donnée par ses parents ou par les personnes qui prennent soin de lui, les premiers partenaires de l’interaction pulsionnelle.

L’adolescence ne fait que montrer les effets des premières expériences vécues, en particulier les possibilités de se construire des représentations des premiers objets de la pulsion. La dialectique entre le dedans et le dehors, entre le sujet et l’objet dans les

²⁷⁷ AULAIGNER, P. *Un interprète en quête de sens. Op. cit.*, p. 150.

premières interactions pulsionnelles, c'est-à-dire inscrite avec les premiers objets de la pulsion, est au cœur de certains troubles à l'adolescence, à l'exemple de la délinquance juvénile.

En effet, si nous suivons la pensée de De Caevel²⁷⁸, la délinquance juvénile nous amène à concevoir que les forces en jeu sont celles des pulsions partielles. Ces pulsions qui devaient être imbriquées sous le primat du génital demeurent inchangées, restant sous l'égide de la phase pré-génitale. L'événement de l'adolescence réactualise les pulsions dont le processus de sublimation est resté en suspens. L'adolescent est appelé à rechercher d'autres objets hors de la famille, avec pour objectif d'en prendre possession.

En fait, l'adolescent va rééditer les clichés aperçus et déjà fixés pendant son enfance. En ce qui concerne les objets de la pulsion, le type et l'intensité des liens de l'enfant avec ses objets déterminent l'orientation de ces liens pour la vie ultérieure. Partant de là, la cause première de la délinquance ou, pour reprendre Aichhorn, *l'état carentiel*, doit être recherchée dans la petite enfance, où se sont établis *les premiers liens d'objets libidinaux déviant de la norme*²⁷⁹. Dans ce sens, la délinquance n'est que l'expression de relations avec des personnes et des choses différentes de celles autorisées par la société. Autrement dit, cette expression acceptée lors des premières phases du développement doit être dépassée à l'adolescence.

Ainsi, l'enfant qui grandit doit abandonner les objets libidinaux à l'intérieur de la famille. L'opération adolescente consiste à réussir à remplacer ces premiers objets par d'autres hors de l'environnement familial, et à pouvoir maîtriser et sublimer les premières interactions pulsionnelles. Lorsqu'il n'y parvient pas et qu'une fixation se met en place, la délinquance est souvent choisie comme issue.

²⁷⁸ DE CAEVEL, H. « La parole est aux armes : réflexion sur la violence, l'agressivité et la contrainte », in *Violente adolescence : pulsion du corps et contrainte sociale. Op. cit.*, p. 33.

²⁷⁹ AICHHORN, A. *Jeunes en souffrance, psychanalyse et éducation spécialisée. Op. cit.*, p. 110.

De manière plus précise, nous remarquons que des fixations trop intenses à certains membres de la famille, les premiers partenaires de l'interaction pulsionnelle, peuvent conduire à cette pathologie adolescente. Il semble que des fixations aux premiers objets de la pulsion rende la tâche de la puberté considérablement difficile. Certes, il n'a pas encore échoué, mais il cherche à accomplir cette tâche par une voie détournée.

La difficulté à réprimer des motions pulsionnelles et à les dévier de leurs buts primitifs est très souvent présente chez le jeune délinquant. Sur ce point, une ressemblance entre lui et l'enfant s'observe dans la mesure où, comme l'enfant, il poursuit des satisfactions pulsionnelles instantanées en ne parvenant pas à en changer le but originaire ni à abandonner un plaisir incertain pour l'obtenir plus tard. Ces manifestations pulsionnelles adressées aux premiers objets de la pulsion, alors normales lors des stades antérieurs du développement infantile, deviennent déviantes parce qu'elles sont en opposition avec les règles de la société.

Nous observons chez ces adolescents qu'une partie du Moi est dirigée par un principe de plaisir prédominant, dans le registre de la toute-puissance, et qu'une autre partie porte une maturité qui peut correspondre à la puberté. D'après Aichhorn, tout jeune déviant présente ce *clivage du Moi*, c'est-à-dire ce *défait d'évolution homogène du Moi*²⁸⁰. Nous pouvons penser que chez l'adolescent délinquant certaines phases de son développement affectif n'ont pas été dépassées correctement, ou que certaines fonctions psychiques opèrent à un stade évolutif inférieur.

Freud²⁸¹ fait référence au *clivage du Moi* en supposant que ce Moi juvénile pendant l'enfance se trouvait au service d'une revendication pulsionnelle puissante, qu'il avait l'habitude de satisfaire. Tout à coup il est effrayé par une expérience qui lui montre que la continuation de cette satisfaction aurait une conséquence et présenterait un danger réel

²⁸⁰ *Ibidem*, p. 176.

²⁸¹ Freud, S. « Le clivage du moi dans le processus de défense » in *Résultats, idées, problèmes II. Op. cit.*, pp. 283-284.

difficilement supportable. Il lui faut alors reconnaître ce danger et renoncer à la satisfaction pulsionnelle, ou bien dénier la réalité en se faisant croire qu'il n'y a rien à craindre afin de pouvoir maintenir la satisfaction. Entre ce conflit de la revendication de la pulsion et l'objection faite par la réalité, l'enfant fait simultanément les deux. Autrement dit, il déboute la réalité, ne se laisse rien interdire et en même temps reconnaît le danger de la réalité, assume l'angoisse devant cette dernière et cherche ultérieurement à s'en garantir.

L'appareil psychique est contraint de s'adapter aux conditions réelles qui apportent des difficultés s'opposant à la satisfaction des motions pulsionnelles, l'impossibilité de les satisfaire. Le déplaisir qui apparaît à chaque satisfaction d'un plaisir prohibé par la réalité non seulement occasionne le déplacement de gains de plaisir et le renoncement de ces gains mais en plus il suscite la répression des motions pulsionnelles. Ce remaniement se constituant au terme d'une évolution introduit la notion de l'objet visé par la pulsion comme autonome.

Ainsi, plus le principe de réalité se développe et s'intensifie, moins le Moi est livré sans défense à ses motions pulsionnelles. Il est manifeste que le principe de réalité se produit à partir des frustrations réelles qui suscitent une restriction pulsionnelle chez l'enfant tout en lui permettant de s'éloigner de l'objet. Cette tâche n'est pas si aisée, dans la mesure où il ne suffit pas de tenir compte des obstacles provenant du monde extérieur, il faut les éprouver et les retenir en tant que tels. Si la genèse du principe de réalité nécessite une certaine mesure de restriction des satisfactions pulsionnelles directes imposée par une frustration extérieure, l'excès ou le déficit de cette frustration extérieure empêchera la genèse de la restriction pulsionnelle nécessaire. Il ne fait aucun doute que cette fonction incombe en premier lieu à la mère.

Pourtant, nous rencontrons souvent auprès des jeunes délinquants une mère qui les prend comme objets. Or, si le rôle des adultes pendant l'enfance est de poser l'interdit de prendre possession des objets qui appartiennent à l'autre, cet interdit ne peut s'établir quand la mère elle-même prend possession de l'enfant comme un objet partiel lui appartenant. Il n'est alors pas surprenant de voir comment ces adolescents prennent possession des objets, en commettant le vol.

Dans l'histoire des jeunes délinquants, nous remarquons fréquemment une telle faiblesse de la mère lors du développement infantile, où elle ne réussissait pas à imposer les frustrations menant aux restrictions pulsionnelles nécessaires. Au contraire, les tentatives de l'enfant de s'éloigner de l'objet étaient probablement ressenties comme une menace d'abandon. Cette faiblesse se retrouve dans l'expérience spéculaire, et le regard et la voix de la mère vont être questionnés au moment de l'adolescence.

Thierry est un jeune qui illustre très justement cette interrogation posée à nouveau sur le regard et la voix de la mère au moment de l'adolescence²⁸². Âgé de quinze ans, il vit dans un foyer parisien depuis deux ans. Il est caractérisé comme un jeune difficile et violent par les éducateurs. Thierry a toujours été très attaché à sa mère et celle-ci l'appelle fréquemment au foyer. Son père, qui travaille dans une autre ville, est très souvent absent. Thierry provoque régulièrement l'éducatrice chargée de lui en lui faisant répéter les interdits et les règles du foyer. Elle nous apprend qu'il se montre très agressif après avoir parlé avec sa mère au téléphone, autrement dit après avoir entendu sa voix.

Un jour, alors que le directeur du foyer est assis sur le canapé dans la salle avec d'autres jeunes, Thierry entre dans la salle après avoir reçu un coup de fil de sa mère. Le directeur le regarde et lui demande : « *Ça va ?* ». Subitement Thierry se jette en colère sur lui. Un éducateur va devoir s'interposer, cependant il mettra un certain temps pour se

²⁸² Nous avons rencontré Thierry dans le cadre d'un stage effectué dans un foyer d'accueil à Paris au cours de la préparation du *mestrado* au Brésil (équivalent du DEA en France).

calmer. Après l'épisode, il ne sera pas en mesure d'expliquer le pourquoi de son agir. Aussi confuse que puisse apparaître la scène, y compris pour l'adolescent, nous pouvons supposer qu'il a réagi au regard et à la voix d'un étranger à la scène qui s'était constituée entre lui et sa mère. Nous pourrions ajouter que le directeur est apparu comme le représentant d'un attribut paternel qui, à un moment donné, regarde la scène d'où venait Thierry. Dans la conception winnicottienne²⁸³, la colère elle-même dénote un certain espoir puisqu'elle indique, à l'instant où elle a lieu, que l'individu forme un tout et perçoit le conflit entre ce qu'il peut imaginer et fantasmer et ce qu'il peut découvrir dans la réalité partagée. La réalité pour ce garçon retrouve l'état de spécularisation originaire dans lequel le regard et la voix de la mère, ses signes, n'attribuent pas une place au sujet et au désir.

Il n'est pas étonnant que le délinquant soit régi par un principe de plaisir non dépassé et dans lequel les relations aux premiers objets de la pulsion spécifique de l'enfance, eux aussi non liquidés normalement, jouent un rôle. De fait, ce jeune cherche impulsivement la satisfaction de ses pulsions les plus primitives, d'une façon purement automatique. Et la réalité avec ses conséquences désagréables ultérieures ne rentre pas en ligne de compte au moment de l'agir.

7.3 Marcel : un Prométhée en possession du feu

Marcel est âgé de quinze ans quand sa mère vient s'adresser au service de la clinique. De petite taille, mince et portant des vêtements de jeune fille, elle a l'air d'une adolescente lorsqu'elle se présente à la consultation. Marcel est le seul fils du couple, lequel a divorcé quand l'enfant était bébé. Avec un copain, il a mis le feu dans la salle de classe du lycée. La direction de l'établissement a appelé sa mère et lui a demandé de chercher un autre lycée pour son fils. Après discussions, le lycée accepte finalement de le laisser terminer son année scolaire, à condition qu'il engage une cure. Cet état de fait posait un premier

²⁸³ WINNICOTT, D. W. *Déprivation et délinquance. Op. cit.*, p. 210.

problème puisqu'il ne s'agissait pas d'une demande mais d'une condition imposée par l'école.

La mère raconte l'incident en disant que son fils a été influencé par l'autre garçon et que la direction du lycée « *avait quand même exagéré.* ». Avant la naissance de Marcel, elle est tombée malade et a dû rester à la maison jusqu'à son accouchement. Après la naissance de son fils elle a souffert d'une dépression, « *ce qui l'a fait sentir une culpabilité de ne pas s'être occupée de son bébé comme il le fallait.* ».

Concernant le père, elle nous apprend qu'ils ont divorcé quand Marcel avait neuf mois parce qu'il était alcoolique. Elle a fait en sorte que Marcel n'ait pas de contact avec son père, car selon elle « *il lui fait du mal et il est nul.* ». Il s'est remarié et ne boit plus depuis des années, pourtant c'est le parrain de Marcel, le mari de sa sœur, qui « *a pris la place du père* ». C'est toujours cet oncle maternel qu'elle inscrit comme père de Marcel sur la fiche d'inscription scolaire, et ce depuis son enfance. Dans les fêtes à l'école, pour se promener, pour jouer au tennis, c'était toujours le parrain qui était appelé.

Les contacts de Marcel avec son père n'ont jamais été fréquents. La mère affirme qu'elle a évité les contacts pour le bien de son fils. Elle nous parle aussi de sa difficulté à poser des limites depuis que Marcel est adolescent et elle ajoute qu'il est jaloux de son ami. Elle s'enorgueillit d'une relation très proche avec son fils et raconte très fièrement « *qu'il y a des gens qui pensent que nous sommes frère et sœur.* ».

Marcel est un garçon d'un caractère docile et il semble très soumis. Il se montre très aimable et ne laisse apparaître ouvertement aucun trait de haine, ce qui en rend plus difficile la reconnaissance. Au premier contact, il dit qu'il ne sait pas ce qu'il a fait et il ne sait même pas pourquoi il l'a fait. Il n'a pas pensé aux conséquences et ne voulait pas poser de problèmes à sa mère : « *- Je ne voulais pas la faire souffrir, mais ça y est. Je n'ai pas pensé à ça avant.* ».

Il ne sait pas comment raconter l'incident. C'est comme un moment d'inexistence, d'ailleurs couramment observable chez les adolescents délinquants au moment de l'agir. Le discours de Marcel illustre bien cette question : « - *On a eu l'idée de mettre le feu dans la salle et c'est tout. Quand je me suis rendu compte, c'était fait. Tout de suite, j'ai pensé : Qu'est-ce que ma mère va dire ?* » Marcel pleure en disant : « - *Je ne sais pas pourquoi j'ai fait ça. Maintenant je dois quitter l'école de mon enfance...* ». Nous lui demandons si quelque chose s'est passé auparavant, mais il y répond par la négative.

Nous finissons par apprendre que peu de temps avant l'incident il avait appris que son parrain divorçait. La veille de l'incendie était le jour de la semaine où il avait l'habitude de jouer au tennis avec son parrain. Mais celui-ci n'est pas venu le chercher et sa mère lui avait laissé entendre que peut-être ils ne joueraient plus ensemble. « - *Mais ça n'a aucune importance* », souligne-t-il. Le problème maintenant pour lui est qu'il doit dire à son père ce qui s'est passé. Sa mère l'exige comme châtiment et en plus, comme c'est lui qui paye le lycée, il doit être informé.

Il est manifeste que ce garçon a perdu l'espoir d'un tiers séparateur, le parrain inscrit à la place du Nom-du-Père, le seul autorisé par la mère. D'autre part, en incendiant l'école de son enfance Marcel se fait brûler dans la scène réelle, en dehors de son corps. Il fait disparaître une partie de lui-même, détruit une partie de son enfance – l'école, représentante de son enfance et des premiers objets dont il n'arrive pas à se séparer – pour provoquer un manque. L'éloignement du parrain vient déclencher l'agir car l'exclusion de cette personne, qui occupait d'une certaine façon la place de tiers entre lui et sa mère, le renvoie à nouveau à l'infantile, à la liaison à la Mère archaïque.

Quelques jours plus tard, c'est son père qui demande à être reçu. Il est très inquiet et se plaint de ne pas avoir su plus tôt ce qui s'était passé au lycée. Il se plaint aussi d'être éloigné de son fils. Juste après le divorce, il a insisté pour maintenir le contact mais Marcel

était trop petit et sa mère ne voulait pas le laisser sortir. Depuis quelque temps ils se revoient, mais pas fréquemment. Il évoque son passé alcoolique et la cure de désintoxication qu'il a suivie. Depuis quelques années il ne boit plus mais il est « *devenu un peu exigeant* ».

Marcel reprend des contacts un peu plus réguliers avec son père. Il quittera le lycée à la fin de l'année et s'inscrira dans un autre, avec cette fois le nom du père sur la fiche d'inscription. Trois mois après la rentrée de la nouvelle année scolaire, Marcel met à nouveau le feu au lycée, dans la cour. Il est clair qu'on ne peut attendre de l'adolescent qu'il arrête aussitôt de privilégier des conduites agies. Au contraire, il se peut qu'il agisse ainsi jusqu'à ce qu'il puisse accéder à la parole à la place de l'agir.

En fait, Marcel n'arrive pas à maîtriser autrement les pulsions libidinales et destructrices. Il ne fait que matérialiser ses fantasmes dans la réalité extérieure parce qu'il ne trouve pas de supports internes pour le faire d'une autre manière. La haine en tant que moyen de préservation du lien érotique inconscient ne peut se montrer qu'à travers cette conduite car, comme il nous le dit, « il ne voulait pas faire souffrir sa mère ».

Apparaît aussi la question de l'Autre maternel. Marcel se demande d'emblée ce que sa mère lui dirait. Cependant, il se place dans une *position dépressive* après ce second incident. Il commence à se poser des questions sur la relation avec sa mère et nous pouvons y travailler ensemble. Il se demande pourquoi il doit s'assujettir au désir de sa mère, et donne l'exemple d'un cours d'informatique qu'elle lui a fait commencer. Il a toujours accepté ce que sa mère lui proposait.

La fragilité des parents est bien réelle, aussi bien de la mère qui ne peut pas supporter la séparation que du père qui se protège de l'alcoolisme derrière des exigences. En outre, la haine n'est pas consciente pour le préserver du lien érotique inconscient, pour l'éloigner de sa mère. Il faut donc la faire apparaître dans des objets de la réalité et dans la réalité

extérieure en faisant disparaître le sujet de l'acte.

Par rapport à la prise de possession du feu, Freud²⁸⁴ établit son hypothèse en parlant des hommes des origines et la confirme en suivant l'interprétation de la légende grecque de Prométhée. D'après lui, la condition préalable pour maîtriser le feu est la renonciation au plaisir, en l'éteignant avec un jet d'urine. Freud prend les traits qui autorisent une interprétation analytique tout en prenant en compte les déformations prévisibles : la façon dont Prométhée transporte le feu, le caractère de l'acte (forfait, larcin, tromperie à l'égard des dieux) et le sens de son châtement.

Prométhée, héros culturel, apporte aux hommes le feu qu'il a dérobé aux dieux, caché dans un bâton creux, une tige de fenouil. Cet objet, pouvant symboliser le pénis, est mis en relation avec la conservation du feu par le processus de renversement – changement dans le contraire et inversion des relations – dissimulant si souvent le sens du rêve, car ce n'est pas le feu que l'homme abrite dans son tube-pénis mais l'eau de son urine.

La question posée par Freud est très pertinente : *pourquoi la prise de possession du feu est-elle inséparablement liée à la représentation d'un délit ?*²⁸⁵ Dans le partage des offrandes, Prométhée désavantage Zeus en faveur des hommes et donc ce sont les dieux qui sont trompés. Le mythe qui attribue aux dieux la satisfaction de toutes les convoitises auxquelles le petit d'homme doit renoncer – comme l'inceste par exemple, observe Freud – est suffisamment connu. En termes analytiques, la vie pulsionnelle, le Ça, *est le dieu trompé par le renoncement à étendre le feu*²⁸⁶.

Un autre trait de la légende et le renversement en son contraire est le plus important: le châtement du Porteur du feu. Prométhée reste enchaîné à un rocher et un vautour vient chaque jour lui dévorer le foie. Rappelons que cet organe était considéré par les Anciens

²⁸⁴ FREUD, S. « Sur la prise de possession du feu » (1932), in *Résultats, idées, problèmes II* (1921- 1938). Trad. Fr. J. Laplanche, J. Sédat. Paris: PUF, 1995, pp. 191-196.

²⁸⁵ *Ibidem*, p.193.

²⁸⁶ *Ibidem*, p. 194.

comme le siège de toutes les passions et de tous les désirs. C'est pourquoi le châtement de Prométhée serait le plus approprié pour un criminel poussé par ses pulsions et qui a commis un acte sur impulsion de ses convoitises.

De plus, dans la légende de Prométhée ainsi que dans d'autres mythes sur le feu, ce dernier apparaît nécessairement comme analogue à la passion amoureuse, c'est-à-dire comme symbole de la libido. Nous pouvons entendre cela comme la chaleur qui irradie du feu et qui provoque la même sensation que celle de l'état d'excitation sexuelle. De même, la flamme évoque de par sa forme et ses mouvements le phallus en activité.

Le cas de Marcel montre distinctement que la relation à la mère se constitue de dérapages incestueux desquels la haine n'arrive pas à le protéger. Au contraire, à chaque fois qu'il entre en conflit avec sa mère, elle se montre extrêmement fragilisée. Le but de la relation aux premiers objets de la pulsion demeure inchangé et il n'arrive pas à la maîtriser. Lorsqu'il ne trouve pas de supports internes suffisants pour se donner des représentations, il matérialise le fantasme ; autrement dit, il prend possession du feu, le représentant de sa libido en dehors de son corps.

CHAPITRE 8: L'OBJET TRANSITIONNEL - L'ESPACE CREATÉUR DE L'OBJET PSYCHIQUE

8.1 L'objet transitionnel - du sujet à l'objet

Dans la théorie winnicottienne²⁸⁷, l'objet transitionnel – bien qu'il soit possédé par le nourrisson en tant que substitut du sein et pas encore reconnu comme une partie de la réalité extérieure – est la première possession « non-moi ». Cet objet dit transitionnel vient constituer l'espace chez l'enfant qui permet le passage d'un état où il était uni au corps de la mère à un état où il peut la reconnaître comme différent de lui et s'en séparer. En somme, il constitue une transition de la relation fusionnelle vers la symbolisation de la réalité objectale.

Ce parcours dans le développement émotionnel infantile implique le passage de la dépendance absolue à l'indépendance, en passant par la dépendance relative. De la même façon, la conception winnicottienne de l'objet accompagne ces phases, et au début l'objet est perçu subjectivement. Il cède ensuite la place à l'objet transitionnel pour aboutir à la perception objective de la réalité établie par l'utilisation de l'objet.

²⁸⁷ WINNICOTT, D. W. « Intégration du Moi au cours du développement de l'enfant », in *Processus de maturation chez l'enfant, développement affectif et environnement*. *Op. cit.*, p. 10 et sq.

L'objet subjectif s'articule dans les premiers rapports du nouveau-né avec son environnement dans une phase où le psychisme n'est pas encore structuré, c'est-à-dire dans une période où il n'y a pas encore la distinction *moi-non-moi*. En d'autres termes, il devient l'objet premier dans une phase où le dedans et le dehors ne sont pas encore distincts l'un de l'autre. C'est pourquoi, dans ces relations primitives, l'enfant ne peut distinguer l'objet de lui-même. Un tel objet subjectif est directement lié à la première relation mère-bébé, dans la mesure où c'est la mère qui fonctionne comme le premier environnement. Le nourrisson et l'environnement ou la *mère-environnement* forment une unité dans laquelle cette dernière répond aux besoins de l'enfant. De même, le fantasme et la réalité sont ici une seule et même chose. L'enfant devient le créateur d'un monde constitué d'objets subjectifs et ressenti comme étant sous son contrôle.

Au début de la vie *le bébé devient le sein (ou la mère), l'objet est alors le sujet*²⁸⁸, note Winnicott, et son concept se rapproche de l'identification primaire de Freud. *Du point de vue du bébé, il n'y a rien d'autre que le bébé et, au début, la mère fait donc partie du bébé. En d'autres termes, il s'agit de l'identification primaire*²⁸⁹. L'idée que *le bébé et l'objet sont un*²⁹⁰ appartient à une époque où l'intérieur et l'extérieur n'ont pas encore d'existence séparée puisque le bébé se nourrit d'un sein qui est aussi une partie de lui-même. En conséquence, le sein est simultanément *subjectif* et *objectif*. Ce concept d'identification primaire chez Winnicott est lié à la notion de l'élément féminin pur ; c'est-à-dire que quand le bébé découvre le sein, *c'est le soi qu'il a trouvé*²⁹¹, le sentiment d'exister.

²⁸⁸ WINNICOTT, D. W. *Jeu et réalité : l'espace potentiel. Op. cit.*, p. 111.

²⁸⁹ WINNICOTT, D. W. « La mère ordinaire normalement dévouée » (1966) in *Le bébé et sa mère* (1987) trad. Fr. M. Michelin et L. Rosaz, Paris: Payot, 1992, pp. 29-30.

²⁹⁰ WINNICOTT, D. W. *Jeu et réalité : l'espace potentiel. Op. cit.*, p. 112.

²⁹¹ *Ibidem. Op. cit.*, p. 115.

L'élément féminin pur étant perçu comme l'expérience d'être, il construit les bases pour le développement des expériences pulsionnelles concernant l'élément masculin pur de la personnalité. Alors que l'élément féminin pur est le sein, l'élément masculin est celui qui concerne l'activité de « faire ». Cependant, ce dernier présuppose la séparation moi-objet d'où peut advenir la capacité de faire. *Après être - faire et accepter qu'on agisse sur vous mais d'abord, être*²⁹².

Dans ce rapport primaire du petit enfant avec la réalité où cet objet premier n'a pas encore été rejeté comme un phénomène non-moi, la mère doit fournir le contexte permettant au bébé d'établir le premier lien avec la réalité d'une façon encore illusoire. Le *moment d'illusion*²⁹³ est celui dans lequel la mère atteste de sa présence et de son désir de nourrir le bébé en lui donnant le sein. Ainsi, la mère fournit au bébé l'illusion d'avoir créé cet objet. Ce moment de l'expérience peut être conçu par le bébé soit comme fruit de son hallucination, soit comme un objet qui appartient à la réalité extérieure.

Le bébé affamé est prêt à halluciner quelque chose qui peut être attaqué et à ce moment-là le téton réel devient ce qu'il hallucinait. De son côté, la mère fournit au bébé l'illusion d'avoir créé l'objet, les bases pour le développement de la perception objective de la réalité ainsi que le développement de la capacité créative. Au niveau de l'objet subjectif, le moi est l'objet et l'objet est le moi car le bébé conçoit qu'il a créé le sein d'une façon omnipotente²⁹⁴. Le sens que Winnicott donne à l'expression *le sein de la mère*²⁹⁵ comprend non seulement le sein comme organe mais aussi toute la technique du maternage. Ainsi, la mère aura pour fonction de progressivement désillusionner l'enfant et la condition de cette réussite va dépendre des possibilités d'illusion qu'elle lui a donné.

²⁹² *Ibidem*, p. 118.

²⁹³ WINNICOTT, D. W. « Le développement affectif primaire » (1945), in *De la pédiatrie à la psychanalyse*, pp. 66-67.

²⁹⁴ *Ibidem*, p. 67.

²⁹⁵ WINNICOTT, D. W., « Objets transitionnels et phénomènes transitionnels » (1951), in *De la pédiatrie à la psychanalyse. Op. cit.*, p. 181, Note de bas page.

Dans ce sens, le sein de la mère est interne mais du point de vue d'un observateur il est externe. Partant de là, nous constatons que l'objet subjectif est un objet et qu'en même temps il ne l'est pas. De même, il est subjectif et ne l'est pas. Ce phénomène paradoxal de la prime enfance est nécessaire pour que le petit enfant puisse distinguer graduellement ce qui est subjectif et ce qui est objectif. C'est dans une aire intermédiaire située entre ce qui est conçu subjectivement et ce qui est perçu objectivement que se constitue l'espace occupé par les objets transitionnels.

En fait, l'objet transitionnel est le début du processus de distinction *moi-non-moi*. Cette division indispensable au développement infantile débute lorsque le bébé passe de la dépendance absolue à un stade où il est relativement dépendant de l'environnement, c'est-à-dire des soins maternels. En d'autres termes, ce passage consiste en la capacité du petit enfant à vivre sans la dépendance directe des soins maternels, il commence à utiliser l'expérience décrite par Winnicott comme *moment d'illusion*.

Il est important ici de remarquer que même si la théorie winnicottienne ne fait pas référence aux premiers enjeux de l'interaction pulsionnelle, l'instauration de la relation d'objet – de l'enfant à la mère – se construit tout au début, dans ce *moment d'illusion* ; on peut comprendre cela comme la satisfaction et la frustration du jeu pulsionnel. Le mouvement de désillusionnement, dans lequel le petit enfant se rend peu à peu compte que la mère ne peut pas satisfaire à toutes ses pulsions, ouvre l'espace aux objets transitionnels.

L'objet transitionnel – un coin de couverture, un morceau de tissu ou toute autre chose de cet ordre – *est le symbole d'un objet partiel tel que le sein maternel*²⁹⁶ selon Winnicott. Il n'est pas le sein ou la mère, mais cela est aussi important que le fait qu'il est ce qui représente le sein ou la mère. Ajoutons que le concept de l'objet transitionnel ne se réfère pas uniquement à l'ours en peluche du jeune enfant ou à l'utilisation qu'il fait de son pouce

²⁹⁶ *Ibidem*, p. 130.

ou de ces doigts. Il correspond surtout à la première possession *non-moi* et à *l'aire intermédiaire qui se situe entre le subjectif et ce qui est objectivement perçu*²⁹⁷.

Dans sa théorie, Winnicott n'opère pas de distinction entre les objets et les phénomènes transitionnels. Partant de là, son concept de l'objet transitionnel nous permet de parler de la capacité de formation symbolique en ce qui concerne l'utilisation de cet objet. En fait, dans l'étude des objets et phénomènes transitionnels, le point crucial n'est pas le premier objet non-moi – l'ours en peluche, le coin de couverture ou tout autre objet – mais l'utilisation de cette première possession.

Situés dans une aire intermédiaire entre les phénomènes autoérotiques et le temps où le bébé commence à jouer avec des objets, nous pouvons dire que les objets transitionnels sont à la frontière entre l'intérieur et l'extérieur, dans une aire intermédiaire où l'objet n'est pas sous contrôle magique comme l'objet intérieur ni hors de contrôle comme la mère réelle. Le processus de production des objets transitionnels peut être conçu comme une défense de la séparation, un mouvement de transition de l'aire de l'illusion où le petit enfant vit dans un état de dépendance absolue des soins maternels à un état de dépendance relative où il éprouve la désillusion qui vient l'aider à établir la distinction entre lui et l'environnement.

Il en résulte qu'à un moment donné l'enfant ressent que la mère n'est pas capable de lui apporter la satisfaction de tous ses désirs et de lui donner les représentations complètes de ce qu'il éprouve. Même si au début il vit dans l'impression de faire surgir ce qu'il désire, l'environnement lui répond parfois de façon différente de ce qu'il attend. Il est évident que l'enfant doit être entouré des adultes qui lui apportent une partie de ce qu'il attend mais qui l'aident aussi à gérer ses frustrations. Ces petites frustrations l'obligent à se donner des représentations dont l'objet transitionnel devient l'objet privilégié, élu pour interioriser les

²⁹⁷ WINNICOTT, D. W. *Jeu et réalité : l'espace potentiel. Op. cit.*, p. 10.

désirs et les attentes restés en souffrance de symbolisation dans la relation avec le parent réel²⁹⁸.

Dans le processus de désillusion de l'enfant, les expériences de séparation sont celles qui lui apportent une grande angoisse, car il croit que si la mère a disparu c'est parce qu'elle l'a abandonné ou qu'elle n'existe plus. L'objet transitionnel devient une façon de gérer et de maîtriser les présences/absences successives de la mère tout en permettant à l'enfant d'intérioriser progressivement ce qui est resté en souffrance dans la relation avec le premier objet.

En somme, tout au début, la mère *suffisamment bonne* est celle qui s'adapte aux besoins de l'enfant et lui permet l'illusion d'avoir créé l'objet. Toutefois, elle doit progressivement désillusionner son bébé à mesure qu'il acquiert la capacité à tolérer des frustrations. Dans ce sens, la frustration devient ici la capacité à accepter la réalité. Cette capacité de reconnaître et d'accepter objectivement la réalité s'établit tout au long du processus de séparation mère-enfant, et les objets et phénomènes transitionnels aident l'enfant à supporter la frustration et les situations nouvelles se présentant à lui. Les expériences transitionnelles constituent donc le parcours du bébé du subjectif à l'objectif.

La mère, d'abord totalement adaptée au nourrisson en favorisant chez lui les sentiments d'illusion et d'omnipotence, doit introduire progressivement la désillusion afin que le nourrisson quitte l'état de dépendance et de fusion. Cette désadaptation ou défaillance de la mère devra être graduelle, elle permet le passage de la dépendance absolue à l'indépendance en passant par la dépendance relative. Autrement dit, le passage du principe de plaisir au principe de réalité.

²⁹⁸ TISSERON, S. « Formation de l'objet psychique chez l'enfant », in *Construction de l'objet psychique*, Paris: Bruxelles, Enfances, Adolescences, De boeck, 2002, pp. 18-23.

Lorsque la mère provoque des désillusions chez le bébé, elle acquiert une existence séparée de lui. La désillusion donne de plus en plus la capacité de relation aux objets *non-moi* auparavant perçus comme subjectifs. Cette distinction entre l'intérieur et l'extérieur est ce qui donne les possibilités de l'utilisation de l'objet. Ainsi, la relation à l'objet peut s'établir avec un objet subjectif mais son utilisation implique que l'objet appartienne à la réalité extérieure.

Il y a donc un mouvement qui mène de la relation aux objets subjectifs fermée sur elle-même au domaine de l'utilisation d'objet. Cependant, si l'objet doit être utilisé il faut qu'il soit nécessairement réel et fasse partie de la réalité partagée, ce qui implique un changement introduit par le principe de réalité. Entre le mode de relation et l'utilisation se situe la place assignée par le sujet à l'objet en dehors de la sphère omnipotente, c'est-à-dire la perception que le sujet acquiert de l'objet en tant que phénomène extérieur et non comme entité projective²⁹⁹.

En fait, dans l'état de dépendance absolue le petit enfant est complètement dépendant des soins maternels avec lequel il forme une unité. Pendant cette période, la relation aux objets s'établit de forme subjective, c'est-à-dire que la mère offre le sein au moment exact du besoin de l'enfant ; d'où la conception d'avoir créé le sein, qui relève du contrôle omnipotent de la réalité. Dans la phase de la dépendance relative, certaines défaillances face à cette adaptation conduisent à la perception objective de la réalité où le bébé acquiert la capacité de relation aux objets à travers des mécanismes projectifs, de l'expérience décrite comme *moment d'illusion*. L'enfant se dirige vers l'indépendance dans laquelle il peut utiliser l'objet, à condition qu'il soit perçu objectivement tout en faisant partie de la réalité partagée.

²⁹⁹ WINNICOTT, D. W. *Jeu et réalité : l'espace potentiel*. *Op. cit.*, pp. 120-131.

Cette reconnaissance objective de la réalité se réalise par l'intermédiaire des objets et des phénomènes transitionnels, dans l'espace qui se produit entre le moment de destruction du sein et l'attente qu'il soit recréé ou retrouvé. Cet intervalle producteur de l'expérience de frustration permet l'adaptation à la réalité et l'objet transitionnel apparaît comme l'évidence d'un certain degré de la perception extérieure ; cet état de fait donne les possibilités de l'abolition du contrôle omnipotent sur l'objet auparavant subjectif.

Le passage du mode de relation à l'utilisation de l'objet, c'est-à-dire la perception de l'extérieur qui aboutit à l'utilisation de l'objet dans la théorie winnicottienne, suppose la destruction de cet objet. L'agression est donc un aspect essentiel dans le développement infantile, avec une valeur positive de la destructivité. *Du sujet qui se relie à l'objet se succède l'objet qui est en train d'être trouvé au lieu d'être placé dans le monde par le sujet. Le sujet détruit l'objet au moment où celui-ci devient extérieur. Ensuite, l'objet survit à la destruction et il peut donc être utilisé*³⁰⁰.

Toutefois, il est important de noter que la destruction d'un objet qui survit ne signifie pas sa disparition ; en conséquence, il peut survivre aux fantasmes de destruction du petit enfant. Le passage de la relation d'objet à l'utilisation de l'objet implique essentiellement que le sujet détruise en fantasme l'objet et que celui-ci survive à cette destruction. Pour illustrer l'idée de la destruction de l'objet suivi de la survivance, Winnicott élabore le dialogue dans lequel le sujet dit à l'objet : « *Je t'ai détruit* », « *Je t'aime* », « *Tu comptes pour moi parce que tu survis à ma destruction* », « *Puisque je t'aime, je te détruis tout le temps dans mon fantasme (inconscient)*³⁰¹ ».

³⁰⁰ *Idem.*

³⁰¹ *Ibidem*, p. 127

C'est le changement de qualité de l'objet dans l'attitude de survie qui fait donc ressentir la réalité et contribue à l'établissement de la constance de l'objet. Dans ce sens, la conception de destruction est donc essentielle à la perception de la réalité où l'objet est perçu à l'extérieur du moi. Il en résulte que le sujet ne détruit pas l'objet seulement parce qu'il se situe hors de son contrôle omnipotent. C'est justement la destruction de l'objet qui le place en dehors de l'aire du contrôle omnipotent du sujet, et l'objet peut être perçu dans son autonomie³⁰².

Cette autonomie est possible si l'objet survit à la destruction. Dans le cas contraire, s'il n'y a pas de survivance, la destruction effective se situe du côté de l'objet et reste potentielle. L'enfant qui a le sentiment d'avoir annihilé l'objet perd l'espoir³⁰³. C'est seulement quand l'objet survit à la destruction dans le fantasme qu'il devient extérieur et permanent. Il peut ainsi être utilisé comme « autre » et non comme projection de la réalité.

C'est à partir de la perception *non-moi* que le moi peut être conçu, c'est-à-dire lorsque l'enfant conçoit l'existence individuelle de sa mère, qu'il se voit comme un être séparé et distinct des soins maternels. Cela est possible dans la mesure où la mère montre qu'elle survit aux attaques destructrices du jeune enfant. Il est nécessaire et capital que l'enfant puisse éprouver des expériences libidinales et agressives par rapport au même objet, fusion qui s'établit au moment où l'enfant est capable de concevoir la mère comme personne totale.

D'où le fait que le même objet puisse être aimé autant que haï, protégé ou attaqué sans que des modifications magiques changent ses qualités puisque celles-ci existent, sont permanentes et indépendantes du Moi. À partir de sa survivance à la destruction, l'objet acquiert l'autonomie et devient « l'autre » qui peut être utilisé dans la réalité partagée. Par conséquent, la conception de l'objet transitionnel joue un rôle fondamental dans le

³⁰² *Idem.*

³⁰³ *Idem.*

développement psychique car il contribue au processus de séparation qui aboutira à la perception de l'objet comme autonome.

Il est important de souligner que l'objet transitionnel porte un certain degré de l'extérieur mais il n'est pas encore effectivement extérieur et sa fonction consiste justement à permettre le passage de ce qui est purement subjectif à l'objectif. Il précède l'établissement de l'épreuve de la réalité. Lorsque l'enfant vient à utiliser le symbolisme, il sait déjà faire clairement la distinction entre le fantasme et la réalité, entre les objets intérieurs et les objets extérieurs.

Nous pouvons dire que l'objet transitionnel ouvre la voie et laisse la place au processus de symbolisation. *Le coin de couverture ou tout autre chose de cet ordre est le symbole d'un objet partiel tel que le sein maternel*³⁰⁴, affirme Winnicott. Son étude permet de parler de la capacité de formation symbolique en ce qui concerne l'utilisation d'un objet transitionnel³⁰⁵ et de l'utilisation que le petit enfant fait au départ de sa mère. Dans le lieu où cet objet a été investi puis perdu, il reste une aire transitionnelle de l'expérience que l'individu devra constamment maintenir au cours de toute sa vie, réalité intérieure et extérieure³⁰⁶ étant à la fois séparées et reliées entre elles.

C'est justement le mouvement de prendre et de posséder l'objet puis de le perdre, de l'investir et le désinvestir qui permet à l'enfant de symboliser, à partir de la perte imaginaire, une permanence d'objet ; et ce même quand il sera absent, comme le témoigne le fameux jeu du « ford-da » freudien. Cette présence de l'objet dans l'absence est un caractère fondamental pour la constitution du psychisme dans lequel l'objet transitionnel permettra les premiers pas vers l'élaboration des représentations.

³⁰⁴ WINNICOTT, D. W. « Objets transitionnels et phénomènes transitionnels » (1951) in *De la pédiatrie à la psychanalyse. Op. cit.*, p. 130.

³⁰⁵ *Idem.*

³⁰⁶ *Idem.*

Il se peut toutefois qu'il n'y ait pas d'objet transitionnel autre que la mère elle-même ; ou alors, le développement émotionnel d'un enfant peut être si troublé qu'il n'arrive pas à passer cet état de transition. De même, selon Winnicott³⁰⁷, une rupture dans la séquence des objets utilisés peut se produire. L'enfant privé de ses objets transitionnels ou subissant des perturbations dans les phénomènes transitionnels déjà établis n'a pour seule solution que celle du clivage de sa personnalité, dont la moitié reste fixée au monde subjectif et l'autre assujettie au monde extérieur. Ainsi, quand la limite entre le subjectif et l'objectif a été détruite ou qu'elle n'a jamais été solide le clivage se produit, ne permettant pas à l'enfant de fonctionner comme être humain dans sa totalité³⁰⁸.

En fait, le petit enfant peut employer un objet transitionnel à condition que l'objet interne soit vivant, réel et suffisamment bon, c'est-à-dire pas trop persécuteur. Cependant, les qualités de cet objet interne sont étroitement liées à l'existence et au comportement de l'objet externe. Si ce dernier témoigne d'une carence quelconque dans sa condition de survivance, cette carence conduit soit à un état de mort, soit à une qualité persécutrice de l'objet interne³⁰⁹.

Les processus transitionnels vont être mis à l'épreuve à l'adolescence en s'étendant aux domaines culturel et social. Au fil des années, l'objet transitionnel perd sa signification et les phénomènes transitionnels deviennent diffus et se localisent dans une zone intermédiaire entre la réalité psychique interne et le monde extérieur. Là où au départ l'objet venu du dehors a été investi par l'enfant comme le sien puis perdu, il reste une aire transitionnelle de cette expérience.

Le champ transitionnel est devenu un champ neutre de l'expérience de la construction subjective et de la perception de l'autonomie de l'objet, de la différenciation de l'intime et de l'objectif, expérience qui permet l'utilisation de l'objet dans la réalité partagée.

³⁰⁷ WINNICOTT, D. W. *Jeu et réalité : l'espace potentiel. Op. cit.*, pp. 12-13.

³⁰⁸ WINNICOTT, D. W. *Déprivation et délinquance. Op. cit.*, pp. 221-222.

³⁰⁹ WINNICOTT, D. W. *Jeu et réalité : l'espace potentiel. Op. cit.*, pp. 18-19.

L'adolescence est l'épreuve des possibilités données pour l'utilisation de la réalité externe. Moment de sortie de l'environnement familial, elle sera le temps de la création de l'objet et du consentement à d'autres existences d'objets d'amour.

Pour Lesourd, l'adolescence *est ce temps particulier dans le développement humain où le sujet passe de la répétition et de l'imitation à la production*³¹⁰. Cette création de l'objet trouve ses racines dans la nouvelle fonction réelle qu'acquiert l'adolescent face aux changements psychiques et physiques de son corps, celle de pouvoir procréer et de devenir géniteur. La créativité adolescente dans le domaine culturel, que ce soit dans les nouveaux styles musicaux ou les œuvres artistiques, trouvera ses racines dans cette nouvelle capacité créatrice sous une forme sublimée³¹¹.

Si auparavant l'adolescent était l'objet de création de ses parents, il devient celui qui peut créer. Cependant, ce passage ne se fait pas sans fluctuations. Cette transformation dans le rapport du sujet à ses objets implique tout d'abord l'expérience à être – suivant l'expression de Winnicott – l'élément féminin pur, pour réussir à faire, ce qui concerne l'élément masculin. Il faut d'abord être pour pouvoir faire. Il n'est pas étonnant que l'on trouve souvent chez les adolescents des difficultés scolaires, élément caractérisant plus ou moins ce moment de l'impasse face aux objets et à la construction subjective.

Florence, une adolescente de quatorze ans, illustre bien ces données relatives aux difficultés scolaires. Elle est dans un moment de transition car elle doit rentrer au lycée en fin d'année. Devant la difficulté de ses parents à la voir grandir, elle se sent abandonnée. Après des disputes interminables et des désaccords incessants avec ses parents, ces derniers mettent un point final en disant qu'ils ne peuvent plus la reconnaître comme fille. Sa mère pleure et s'enferme dans sa chambre.

³¹⁰ LESOURD, S. « Les objets des adolescents », *Agora-Débats-Jeunesse*, n° 13, 3° trimestre. Paris: 1998, p. 7.

³¹¹ *Idem.*

Florence a renoncé à s'investir dans ses études en disant qu'elle ne peut pas faire autrement. Elle va échouer aux examens de fin d'année. À la rentrée suivante, elle remarque que ses anciens collègues ont été placés « *dans le bâtiment pour les grands, ils n'ont plus besoin de porter l'uniforme*³¹² » car ils sont maintenant au lycée. Ils ont acquis un statut auquel elle n'a pas encore réussi à accéder.

Ainsi, l'adolescence est le moment de se mettre à la recherche de nouveaux objets hors de la famille, et la condition préalable est celle de concevoir l'autonomie du premier objet pour se créer du nouveau, un temps de transition où le jeune doit dessiner sa place comme sujet de son désir et dont l'ébauche a été tracée pendant l'enfance. Le prix à payer pour son existence est celui d'abandonner les premiers objets d'amour afin de consentir à l'existence d'autres objets.

8.2 L'adolescent délinquant : à la recherche d'un espace transitionnel

Nous avons déjà signalé que le champ transitionnel opère un passage entre le subjectif et l'objectif, le seul qui permette l'utilisation de l'objet. Ce passage implique la séparation moi-objet et la reconnaissance de l'objet comme autonome en vue d'accéder à la subjectivité. Pour autant, il faut que le sujet détruise l'objet en fantasme et que celui-ci survive à cette destruction fantasmatique tout en donnant la permanence de l'objet.

Le sens de l'absence peut être trouvé ou donné et elle ouvre la voie de la représentation de la division moi-objet en laissant surgir les signes d'un dégagement espéré. Nous savons que l'adolescent doit abandonner les objets de la prime enfance et s'en séparer, et que la condition de se construire des représentations est mise à l'épreuve. L'aire transitionnelle est restée le champ de cette expérience.

³¹² Certaines écoles brésiliennes imposent aux élèves de porter un uniforme représentatif de l'établissement (sweat-shirt, tee-shirt...).

Comme le conçoit Rassial, l'objet transitionnel est un « refus positif » de choisir entre « oui » ou « non » et c'est justement en admettant leur coexistence qu'il peut être créateur. Dans le sens de l'existence, la question posée serait : *l'objet est-il mort (perdu) ou vivant (trouvé) ? Suis-je mort ou vivant ?*³¹³ En fait, sous l'égide du principe de réalité, l'appareil psychique doit décider si l'objet est ou non présent.

En revanche, le principe de plaisir admet uniquement le « oui ». L'objet transitionnel est exactement cette coexistence entre les deux : le « oui » et le « non »³¹⁴. En effet, cette coexistence dépend de la possibilité de représentation dans laquelle les phénomènes transitionnels jouent un rôle essentiel dans le développement psychique, plus particulièrement de la séparation moi-objet. Cette question est au cœur de la problématique de la délinquance juvénile.

En ce qui concerne l'adolescent délinquant, il est quelqu'un dont l'accès à la transitionnalité est demeuré précaire parce qu'il ne pouvait pas s'assurer de la survivance de l'objet face à la destruction fantasmatique. Il en résulte que l'utilisation des objets intermédiaires est devenue difficile voire impossible, et que le comportement déviant apparaît à chaque fois qu'il reprend espoir.

Dans la théorie winnicottienne³¹⁵, la délinquance est un état qui dérive d'une privation affective réelle et perçue d'un objet extérieur ne pouvant soutenir son rôle. Nous pouvons supposer que le délinquant est quelqu'un qui a été privé de l'objet transitionnel ou qui a rencontré des troubles dans les phénomènes transitionnels, l'objet extérieur ne pouvant assurer sa permanence.

³¹³ RASSIAL, J. -J. *Le sujet en état limite*. Paris: Denoël, 1999, p. 97.

³¹⁴ *Idem*.

³¹⁵ WINNICOTT, D. W. « Nosographie : y a-t-il une contribution de la psychanalyse à la classification psychiatrique ? » (1959 - 1964) in *Processus de maturation chez l'enfant : développement affectif et environnement*. *Op. cit.*, pp. 104-112.

Nous remarquons souvent chez le délinquant la friabilité de la limite entre le dedans et le dehors, le sujet et l'objet. Il arrive que le manque d'objet entraîne sa disparition dans l'espace psychique car aucun sens ne peut être donné en son absence, sinon celui de l'abandon. De même, aucune construction fantasmatique ne lui permet d'associer à la douleur de la perte une représentation qui en permette l'élaboration. Dans la limite superflue entre le dedans et le dehors et la confusion qui en découle, la projection cède la place à l'externalisation. De là l'extériorisation des mouvements pulsionnels, dans la mesure où ils ne trouvent pas de supports internes suffisants.

Finalement, tout adolescent se trouve à nouveau dans la problématique de la perte de l'objet et du deuil de celui-ci, mais cette fois avec les conditions données pendant la vie infantile et en particulier les possibilités de représentation. Mais le jeune délinquant, au-delà de cette question, est confronté à la perte de la perception de l'objet éprouvée comme perte réelle ; alors il cherche dans la réalité externe des stratégies défensives désespérées pour lutter contre les angoisses dépressives.

Dans *Inhibition, symptôme et angoisse*³¹⁶, Freud aborde plus précisément le lien entre douleur et perte de l'objet dans le cadre de la séparation mère-enfant, les effets d'une telle expérience provoquant des réactions telles que l'angoisse, le deuil et la douleur. Le jeune enfant éprouve une situation traumatique lorsqu'il est confronté à l'absence de la mère, au moment où il ressent un besoin que la mère pouvait satisfaire. Si le besoin n'est pas actuel, la situation se transforme en danger. Le Moi introduit la condition d'angoisse lorsque *la perte de la perception est assimilée à la perte d'objet*³¹⁷. De cette expérience, l'enfant apprend que l'objet peut rester là mais qu'il peut être fâché contre lui. La perte d'amour de la part de l'objet devient non seulement un danger mais aussi une condition d'angoisse.

³¹⁶ FREUD, S. « Inhibition, symptôme et angoisse » in *Oeuvres complètes. Op. cit.*, p. 283.

³¹⁷ *Ibidem*, p. 284.

Lorsque l'enfant se voit devant l'impossibilité de comprendre ou plutôt d'expliquer l'absence de la mère, il ne peut pas s'assurer de la permanence de l'objet. Dans ce cas, la séparation est vécue comme perte réelle de l'objet et l'absence provoque une douleur psychique insoutenable. Sur ce point, Assoun affirme que quand le « *manque manque* », c'est-à-dire *quand le sujet se trouve dans l'impossibilité ponctuelle de prendre appui sur le manque*³¹⁸, l'affect le plus approprié pour faire surgir l'Autre est l'angoisse, qui se caractérise comme *la sensation du désir de l'Autre*³¹⁹.

À l'adolescence, les effets de cette expérience infantile seront éprouvés au-delà de l'environnement familial, au moment où le jeune doit se trouver de nouveaux objets. Dans la conception de Winnicott, ce qui désespère le délinquant n'est pas tant le fait qu'il ne puisse pas retrouver l'objet, c'est plutôt son incapacité à se mettre à la recherche d'un objet³²⁰, plus précisément d'un nouvel objet. En fait, le jeune délinquant ne cherche pas l'objet qu'il prend, il cherche sa mère même s'il ne le sait pas. Il ne fait que mettre en acte un fantasme qui appartient à ses pulsions d'amour les plus primitives. *Il cherche sa mère ou la personne qu'il a le droit de voler*³²¹, affirme Winnicott. Autrement dit, il cherche la personne qu'il a le droit de voler au même titre que s'il était un petit enfant qui prenait des objets appartenant à sa mère simplement parce qu'il avait des droits sur elle. Du point de vue de l'enfant, ces droits découlent du fait que dans le *moment d'illusion* la mère a été créée et inventée par lui, l'objet qui était donc prêt à être trouvé.

Cependant, nous remarquons toujours chez le délinquant deux aspects : l'un est représenté par la façon typique du vol et l'autre par la tendance à détruire. Cela amène Winnicott³²² à se poser la question de la possibilité de relier la recherche de l'objet et ce qui la provoque aux pulsions libidinales et aux pulsions agressives. L'association des deux

³¹⁸ ASSOUN, P. L. *Lacan. Op. cit.*, p. 66.

³¹⁹ ASSOUN, P. L. *Leçons psychanalytiques sur L'angoisse*. Paris: Anthropos /Economica, 2002, p. 81.

³²⁰ WINNICOTT, D. W. *Déprivation et délinquance. Op. cit.*, p. 161.

³²¹ WINNICOTT, D. W. *L'enfant et le monde extérieur : le développement des relations. Op. cit.*, p. 160.

³²² Winnicott, D. W. *Déprivation et délinquance. Op. cit.*, pp. 151-152.

représente les signes d'une tendance vers la guérison d'une désunion des instincts. En d'autres termes, l'adolescent délinquant cherche l'expérience transitionnelle qui est demeuré précaire pour lui. Il régresse globalement ou ponctuellement et suit la séquence à présent dans la réalité extérieure, celle de prendre possession et/ou de détruire l'objet dans l'espoir de le voir survivre pour être utilisé.

En fait, l'utilisation de la réalité externe chez l'adolescent délinquant est très particulière parce qu'elle sert à masquer ou plutôt à suppléer le vide intérieur entraîné par le défaut de symbolisation. Il en résulte que la scène psychique est placée au-dehors, dans la réalité partagée où il la « met en scène » pour se sentir exister, dans la mesure où l'investissement de sa subjectivité, entravé par la dépendance, reste précaire et menaçant car non reconnu par l'Autre.

CHAPITRE 9: L'OBJET *a* ET LA NAISSANCE DU SUJET DU DESIR

9.1 Quelques remarques sur la genèse de l'objet *a*

La notion de l'objet *a* est au centre de l'apport lacanien, et son étude a abouti à la question de l'objet. La genèse de ce concept s'observe dans les premiers travaux de l'auteur sur le *stade du miroir*³²³ et va s'étendre tout au long de son enseignement. Lorsqu'il opère un retour sur les textes freudiens, nous remarquons déjà la critique à la relation d'objet dans son séminaire *Les écrits techniques de Freud*³²⁴. La relation d'objet sera le thème central de son enseignement pendant les années 1956-1957, où il instaure le manque d'objet³²⁵. Désormais, l'objet est conçu dans sa théorie à partir de la notion de manque, dans laquelle on trouve les origines de l'objet *a*.

L'objet *a* vient nommer le manque constitué comme tel à partir d'une perte qui ne peut être réparée ni obturée puisqu'elle est la condition essentielle de la constitution subjective. Ainsi, Lacan introduit une lettre, *a*, à la place d'un manque. Dans ce sens, l'objet *a* se produit comme une métaphore du manque qui n'a pas d'image spéculaire et qui deviendra la *cause du désir*. Il marque le caractère d'une perte établie par une distance entre le sujet et l'Autre.

³²³ LACAN, J. « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je » in *Écrits. Op. cit.*

³²⁴ LACAN, J. *Le séminaire : Les écrits techniques de Freud. Op. cit.*

³²⁵ LACAN, J. *Le séminaire : La relation d'objet. Op. cit.*

Néanmoins, l'émergence de l'objet *a*, exprimant en fait *l'objet-cause* du désir, n'est pas sans lien avec les versions antérieures de l'objet d'après Assoun³²⁶. Lacan se sert de la conception freudienne où l'objet est tout d'abord celui de la pulsion, et de celle de M. Klein, dont l'objet partiel prend son importance dans le cadre des positions et des fantasmes correspondants. En ce qui concerne l'objet transitionnel de Winnicott, Lacan admet lui-même que c'est à partir de lui qu'il a formulé l'objet *a*.

Alors que pour Freud l'objet est avant tout celui de la perte, ainsi que le montre son texte *Deuil et mélancolie*³²⁷, Lacan va le radicaliser comme objet du manque, c'est-à-dire comme *frustration d'un objet où le désir est aliéné*³²⁸. La constitution du sujet se fera par rapport à la dialectique de l'aliénation et de la séparation. Le désir naît aliéné dans le désir de l'Autre mais le sujet ne se constituera qu'en se détachant de l'Autre. En fait, selon Assoun³²⁹, la théorie de l'objet chez Lacan prend une nouvelle dimension, articulée entre la demande et le désir. Pour en revenir au concept de la pulsion, il y a une demande de satisfaction mais il reste quelque chose de « raté » dans la pulsion sexuelle.

En ce qui concerne l'objet partiel, Lacan affirme que le sein, l'excrément, le phallus, le sujet les gagne ou les perd sans doute, en est détruit ou les préserve, mais surtout il est ces objets, selon la place où ils fonctionnent dans son fantasme fondamental³³⁰. En fait, l'objet *a* n'est pas sans corrélation avec les appendices du corps et les orifices corporels. La liste des objets *a* « mamelon, scybale, phallus (objet imaginaire), flot urinaire, montre que cet objet est le fait d'une coupure qui trouve faveur du trait anatomique d'une marge ou d'un bord : lèvres, « enclos de dents », marge de l'anus, sillon pénien, vagin, fente palpébrale, voire cornet de l'oreille, liste interminable à laquelle il faut ajouter le phénomène, le

³²⁶ ASSOUN, P.-L. *Lacan. Op. cit.*, p. 71.

³²⁷ FREUD, S. « Deuil et mélancolie » (1915) in *Métapsychologie*, (1946). Trad. Fr. J. Laplanche et J.- B. Pontalis, Paris, Gallimard, 1968, pp. 145-172.

³²⁸ LACAN, J. « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse » (1953) in *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 250.

³²⁹ ASSOUN, P.-L. *Lacan. Op. cit.*, p. 74.

³³⁰ LACAN, J. « La direction de la cure et les principes de son pouvoir » (1958), in *Écrits*. Paris: Seuil, 1966, p. 614.

regard, la voix - le rien³³¹ .

Ces objets sélectionnés dans les appendices du corps en tant qu'indices du désir ont un trait commun : celui d'être insaisissables ; ils n'ont pas d'image spéculaire, ce qui les énonce comme une fonction, celle de l'index levé vers une absence³³² écrit Lacan. La différence entre l'objet partiel et l'objet a est que ce dernier se trouve au-delà du premier dans la mesure où il est un objet non représentable et non-spécularisable. La dialectisation de l'objet a va s'effectuer avec le phallus et relève d'une soustraction ; autrement dit, l'échangeur des objets sera bien l'objet phallique et le petit a, observe Assoun, est le A moins phi ($-\phi$)³³³.

Par rapport à la théorie freudienne³³⁴ sur la démarche de la construction de l'objet a, avant le narcissisme, l'état prédominant est celui de l'autoérotisme à l'origine de la sexualité infantile. La pulsion peut y être liée à un organe ou à l'excitation d'une zone érogène et trouve la satisfaction dans le corps propre, c'est-à-dire sans puiser dans un objet extérieur. Une nouvelle action psychique va être nécessaire pour provoquer le narcissisme.

Lacan³³⁵ pour sa part affirme que cette idée contribue à la conception du stade du miroir, où le Moi se constitue sur le fondement de la relation imaginaire. Dans l'origine imaginaire du Moi apparaît quelque chose de nouveau, que l'on peut entendre comme une nouvelle action psychique dont la fonction est de donner forme au narcissisme. Partant de là, nous pouvons inférer que le stade du miroir s'élabore dans ce passage de l'état autoérotique vers l'état narcissique.

³³¹ LACAN, J. « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien », in *Écrits. Op. cit.*, p. 817.

³³² LACAN, J. « Remarque sur le rapport de Daniel Lagache », in *Écrits. Op. cit.*, p. 682.

³³³ ASSOUN, P. -L. *Lacan. Op. cit.*, p. 73.

³³⁴ FREUD, S. « Pour introduire le narcissisme », in *La vie sexuelle. Op. cit.*

³³⁵ LACAN, J. *Le séminaire I : Les écrits techniques de Freud. Op. cit.*, pp. 184-187.

La conception du stade du miroir montre que l'enfant – à travers l'image du corps – appréhende la sensation de l'unité corporelle de manière anticipée et passe de l'état de l'autoérotisme au narcissisme. Ce dernier se constitue au moment où l'enfant capte son image dans le miroir, sur la base de l'image de l'autre. Dans l'opération spéculaire, on assiste à la naissance du Moi comme image du corps propre, c'est-à-dire que le Moi se constitue comme objet et que l'objet est équivalent à l'image propre du Moi.

Par conséquent, il n'y a aucune différence entre le Moi et son image dans le champ imaginaire. La forme de l'autre, l'image de l'autre spéculaire, est l'image du Moi-même d'où l'expression petit a. Cependant, dans la dialectique spéculaire, la mère est celle qui soutient l'enfant, l'Autre en question dans la fonction de la parole. La nature de l'objet a prend ses origines dans une terminologie relative à l'altérité dans la phase spéculaire, dans laquelle on en distingue au moins deux autres : un autre avec le A majuscule et un autre avec petit « a » qui est le moi³³⁶.

Dans cette expérience qui introduit l'imaginaire, Lacan relie le Moi à l'imgo – la représentation inconsciente par laquelle le sujet désigne une image – tout en lui donnant le statut d'objet psychique³³⁷ alors que s'établit une relation duelle du Moi avec le semblable, marquée par la réciprocité inhérente au narcissisme primaire. Cette relation duelle avec l'image du double engendre une première relation Moi-objet, relation de l'organisme à sa réalité³³⁸.

Le petit enfant est très dépendant des gestes de l'autre pour survivre pendant les premiers mois de la vie. Pour qu'une relation avec l'environnement soit inscrite dans le psychisme, une première identification avec l'image spéculaire extérieure est nécessaire. Cette image se convertit en image interne et va donner naissance au Moi. Ce déplacement

³³⁶ LACAN, J. *Le séminaire, Livre II : Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique psychanalytique. Op. cit.*, p. 276.

³³⁷ LACAN, J. « Propos sur la causalité psychique », in *Écrits. Op. cit.*, p. 189.

³³⁸ LACAN, J. « Le stade du miroir comme le formateur de la fonction Je », in *Écrits. Op. cit.*, p. 96.

de l'extérieur vers l'intérieur amène Lacan à postuler que la structure du Moi est paranoïde. Les phénomènes du transitivity dans le comportement du petit enfant entre six mois et deux ans qui bat et dit avoir été battu ou qui pleure au moment où il voit l'autre tomber sont des exemples montrant que l'enfant ressent le semblable comme son double.

Dans ce rapport où l'individu se fixe à une image, le premier effet de l'imago se caractérise par l'aliénation dans la mesure où au départ le sujet s'identifie et s'éprouve dans l'autre. C'est dans ce rapport que se formalise la relation du Moi à ses objets. Cette forme se cristallise dans une tension conflictuelle interne au sujet et détermine l'éveil de son désir pour l'objet du désir de l'autre³³⁹, dans une concurrence agressive qui donne naissance à la triade – autrui, moi et objet – établie dans l'espace spéculaire.

De cette façon, à partir de l'imago de l'autre, la connaissance paranoïde s'associe au processus d'identification primordial responsable de la formation du Moi. Ce fait est lui-même constitutif du Moi d'où relève la notion de l'aliénation imaginaire qui acquiert le caractère de phénomène permanent. Au cours du développement humain, les identifications successives renvoient à une identification inaugurale ; en s'appuyant sur cette optique, la conception lacanienne de l'expérience spéculaire peut alors être conçue comme une identification primordiale.

Dans la théorie lacanienne, l'image de l'enfant dans le miroir atteste de l'émergence du Moi et en même temps elle lui confère un destin aliéné et pris dans une altérité pouvant lui fournir sa propre identité. L'aliénation imaginaire détermine une fixation captée par l'image dans la mesure où cette dernière gagne les caractères d'objet, à savoir permanence et identité. Puisque le petit enfant se voit comme une image, il y a une identification narcissique où le Moi s'identifiant avec cette image réfléchie de soi-même devient l'objet de valeur captif. Cette identification contemporaine au narcissisme primaire se situe donc

³³⁹ LACAN, J. « Propos sur la causalité psychique », in *Écrits. Op. cit.*, p. 113.

à l'époque de l'investissement libidinal du corps propre.

En effet, l'enfant s'identifie à son image dans le miroir et la prend comme objet d'investissement libidinal. Cette image reçoit le statut d'idéal au moment de la captation illusoire spéculaire. Dans la conception freudienne³⁴⁰, cet idéal trouvé dans l'image ne serait rien d'autre que la projection des idéaux parentaux n'ayant jamais été réalisés. Le Moi idéal, objet de l'identification narcissique, possède les caractères projetés par l'idéal des parents. Autrement dit, le Moi idéal du petit enfant est l'idéal du Moi parental projeté.

Lacan³⁴¹ se sert d'une expérience classique de la physique mise en place par Bouasse, celle du bouquet renversé, pour étudier les statuts du Moi idéal et de l'idéal du Moi conçus par Freud. L'adaptation lacanienne de l'expérience consiste à mettre un miroir sphérique devant une boîte contenant un vase vide renversé et sur la boîte un bouquet de fleurs. On observe alors que l'image réelle fournie par le miroir sphérique, dans la mesure où elle a la qualité de l'objet qui donne l'illusion de voir un vase qui contient des fleurs, permet de situer le Moi dans le sens de l'idéal. Cette illusion se forme devant l'œil qui regarde un monde où l'imaginaire peut inclure et former le réel, tout comme le réel peut introduire et situer l'imaginaire.

Si un miroir plat est placé derrière l'image-objet du vase qui contient les fleurs, l'image virtuelle de celui-ci apparaît dans le miroir plat. De cette façon, le vase avec les fleurs réfléchi dans le miroir plat vient représenter l'idéal du Moi puisque ce dernier se forme à partir de la projection du Moi idéal support de l'idéalisation parentale. Alors que l'idéal du Moi se forme à travers la projection du Moi idéal, ce dernier est représenté par l'image réelle fournie par le miroir sphérique dans le schéma proposé.

³⁴⁰ FREUD, S. « Pour introduire le narcissisme », in *La vie sexuelle. Op. cit.*

³⁴¹ LACAN, J. *Le séminaire I : Les écrits techniques de Freud. Op. cit.*, p. 119-225.

De cette manière, l'image du vase renversé et l'objet, c'est-à-dire les fleurs, peuvent être situés au même niveau. En d'autres termes, le Moi idéal peut être placé sur la même dimension que les objets, niveau où le moment de l'aptitude de jubilation ou de la captation narcissique peut se produire. Un tel schéma sert à montrer que l'imaginaire et le réel se jouent au même niveau, que les objets réels passant par et à travers le miroir sont à la même place que les objets imaginaires³⁴². Lorsqu'il en vient à confondre le Moi et l'image, ou plutôt le Moi et le Moi idéal, l'enfant est capté par l'illusion spéculaire et montre son contentement à prendre le Moi comme objet d'investissement libidinal.

C'est donc à partir de cette aventure originelle donnée par l'expérience du miroir dans laquelle l'individu se réfléchit et se voit que se structure toute sa vie fantasmatique. L'image du corps introduit la première forme qui lui permet de situer ce qui concerne le Moi et ce qui ne le concerne pas. Dans le schéma proposé par Lacan, la boîte signifie le corps propre ; l'image du corps est comme le vase imaginaire contenant le bouquet de fleurs réel qui représente les instincts et les désirs, *les objets du désir qui se promènent*³⁴³.

En fait, le schéma représente le sujet avant la naissance du Moi et le réveil de celui-ci. Néanmoins, le rapport de l'imaginaire et du réel ainsi que la constitution du monde en découlant dépendent de la situation du sujet. Dans la théorie de Lacan, il se caractérise avant tout *par sa place dans le monde symbolique*³⁴⁴, à savoir le monde de la parole. Cette place, dessinée par la parole de celle qui soutient l'enfant devant le miroir – en général sa mère – lui confère la reconnaissance comme sujet, celui qui a le droit de porter un nom.

Dans le processus spéculaire, alors que le Moi se fonde à partir de la saisie de l'autre, de la même façon se constitue la première rencontre avec le désir. Au début, le désir est le désir de l'autre spéculaire, car cette expérience s'institue dans une relation de dépendance à l'Autre ; autrement dit, devant le miroir c'est la mère qui soutient la captation de l'image,

³⁴² *Idem.*

³⁴³ *Ibidem*, p. 129.

³⁴⁴ *Ibidem*, p. 130.

donc elle soutient l'instauration de ce processus identificatoire. Ainsi, le désir de l'enfant au stade du miroir est un désir assujéti au désir de la mère. Il naît subordonné au désir de la mère et c'est à elle de dessiner une place pour la naissance du sujet désirant.

Si l'on assiste à la formation du Moi à travers l'image de l'autre dans le stade du miroir qui donne forme au narcissisme, dans la relation du moi à l'objet – dans la mesure où il est conçu comme le double à la phase spéculaire –, le tiers est exclu. Le mythe même de Narcisse donne l'idée d'une identification spéculaire avec l'exclusion d'un tiers. En fait, l'enfant devient captif de son image spéculaire et la prend comme objet d'amour ; de cette aliénation à l'image, le Moi rivalise avec lui-même.

Seul un acte agressif tel que la menace de castration sera capable de libérer l'objet du champ narcissique. L'effet de cette opération peut être compris comme une scission du lien imaginaire et narcissique établi entre la mère et son enfant. Elle instaure le manque d'objet et introduit le phallus comme élément tiers et comme signifiant du manque. En fait, l'absence du pénis chez la mère fait d'elle un sujet corrélé à un manque. Cet élément atteste implicitement de la présence d'un objet intermédiaire dans la relation mère-enfant : le phallus ; ainsi, la perception de l'absence du pénis dans le corps maternel introduit le manque fondamental qui doit s'établir dans toute la relation entre la mère et son enfant.

Le phallus devient le représentant d'un manque défini comme objet imaginaire et qui ne peut en aucun cas se confondre avec le pénis dans la réalité³⁴⁵. Il devient donc un signifiant parce qu'il désigne le manque d'objet. Il est le signe d'une absence, le signifiant du manque, car sa présence renvoie à une absence, celle du phallus maternel³⁴⁶. Dans ce sens, la femme est privée de cet objet, c'est-à-dire qu'il y a une absence réelle qui relève du manque d'un objet symbolique.

³⁴⁵ LACAN, J. *Le séminaire IV : La relation d'objet. Op. cit.*, p. 258.

³⁴⁶ *Ibidem*, pp. 260-261.

Pour que l'objet puisse être symbolisé, il faut que la notion de frustration ait été introduite. La première relation de la mère avec son enfant est le point de départ de la dialectique de la frustration et de sa relation avec l'ordre symbolique et la réalité. Plus précisément, la notion de frustration s'introduit dans les premières expériences du jeune enfant devant un objet réel dont le prototype est le sein maternel, cet objet dont il est frustré. Cependant, après la frustration le désir subsiste, ce qui nous permet de dire que le manque et le désir sont des notions étroitement liées³⁴⁷.

À partir de l'alternance entre la présence et l'absence de la mère ou de son sein, c'est-à-dire d'un objet réel, les objets de la satisfaction deviennent des objets du don pour l'enfant. La mère est celle qui les donne ou qui refuse de les donner. De même, ce don est un signe d'amour et la marque de la puissance de la mère. Le sein sera à présent conçu comme un objet désiré par l'enfant, il devient un objet du désir.

Ainsi s'instaure la dimension du manque d'objet dans l'imaginaire de l'enfant. La mère comme agent de frustration est celle qui donne à son enfant la possibilité d'articuler la relation entre le réel et l'imaginaire. De même, elle devient aussi un agent symbolique dans la mesure où elle introduit le manque d'objet. Comme le signale très justement Balbo, *l'objet « a » nourricier laisse tomber le phallus imaginaire des lèvres*³⁴⁸.

En ce qui concerne l'objet *a*, Lacan affirme qu'il est *quelque chose dont le sujet, pour se constituer, s'est séparé comme organe*. Il devient le symbole du manque, du phallus, *non pas en tant que tel, mais en tant qu'il fait manque*³⁴⁹. Autrement dit, l'objet *a* est l'objet du désir qui se dérobe, ce qui renvoie à la cause même du désir. Pour autant, il faut qu'il soit d'abord un objet séparable puis qu'il ait un rapport au manque. À ce stade, Rassial souligne que *les objets pulsionnels sont subsumés par l'objet « a », par ce qui fait leur*

³⁴⁷ *Ibidem*, pp. 66-69.

³⁴⁸ BALBO, G. « L'adolescence va de deux à cinq ans », in : *Problématiques adolescentes et direction de la cure*. *Op. cit.*, p. 201.

³⁴⁹ LACAN, J. *Le séminaire XI : Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse* (1964). Paris: Seuil, 1973, p. 119.

*qualité commune d'être ce qui se conçoit séparé ou se séparant du corps*³⁵⁰ ; de ce corps, le Phallus va outrepasser la qualité objectale.

Si d'un côté le sein est l'objet du désir de l'enfant, de l'autre l'objet du désir maternel est en lien avec les idées de Freud sur le désir féminin d'un enfant correspondant au désir d'un pénis. En fait, les enjeux de la dimension imaginaire du phallus sont au centre de la relation mère-enfant. Au début, le désir maternel se présente à l'enfant avec l'exigence de ce qui lui manque - le phallus imaginaire qu'elle n'a pas. Ce phallus, essence du désir de la mère, est donc cet objet imaginaire par lequel il doit passer pour la captiver. L'enfant s'efforce de remplir ce manque en vue de satisfaire le désir maternel.

Dans la tentative de remplir le vide, l'enfant s'offre à l'Autre comme objet de son désir. Un tel projet fantasmatique vise à suppléer le manque maternel conçu dans l'imaginaire de l'enfant comme un manque réel, c'est-à-dire la supposition primordiale que la mère avait un pénis et qu'elle l'a perdu, par effet de l'opération de la castration. Vu sous un autre angle, nous pouvons dire qu'au moment où l'enfant se trouve devant la dimension réelle du manque de l'Autre la castration s'effectue dans l'imaginaire. Il faut désormais que l'enfant s'aperçoive que cet élément imaginaire, le phallus, a une valeur symbolique.

L'inconsistance de l'Autre maternel se révèle devant le manque, dont les effets se trouvent dans la question que l'on suppose formulée par l'enfant à l'adresse de l'Autre maternel : *Che vuoi ?* (Que veux-tu ?) sous la forme inverse : *Que me veut-il ?*³⁵¹ Cette interrogation révèle l'incomplétude de la mère ; il lui manque quelque chose et c'est justement autour de ce manque que le désir se constitue. Pour satisfaire le désir de la mère, pour remplir ce manque, l'enfant s'offre comme objet. Mais il y a une partie perdue dans l'opération de l'aliénation, qui ne s'identifie pas au sens attribué au désir maternel. Cette lacune sera représentée par l'objet *a*.

³⁵⁰ RASSIAL, J.-J. *Le passage adolescent, de la famille au lien social. Op. cit.*, p. 132.

³⁵¹ LACAN, J. « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien », in *Écrits. Op. cit.*, p. 815.

En effet, l'objet *a* comme représentant du désir insatisfait de l'Autre provoque la séparation. La constatation de l'impossibilité de l'enfant à répondre au désir de l'Autre est la condition préalable à la séparation et donne naissance au sujet du désir³⁵². Pour ce faire, l'enfant doit échouer dans la tâche d'être le seul objet du désir de l'Autre. Il n'est pas le phallus qui vient combler la mère, ce qui ouvre la voie du désir. Ainsi, le désir advient du manque situé du côté du sujet mais aussi du côté de l'Autre, et la fonction de l'objet *a* est celle de devenir la *cause du désir*.

Nous remarquons ici que la séparation consiste en ce deuxième temps provoqué par la confrontation de l'enfant avec le premier temps, aliéné au désir de l'Autre maternel. Cette séparation suppose une opposition à l'identification idéale du temps de l'aliénation. Si dans le premier temps la constitution du sujet débute sur l'aliénation et l'identification à l'Autre, le temps de la séparation est celui de la rencontre du manque dans l'Autre, de la révélation de l'incomplétude de la mère.

De même, la séparation suppose que l'objet du désir laisse la place à l'objet *a* - *cause du désir*, l'objet autour de quoi tourne la pulsion³⁵³. Il s'agit en fait de la façon dont le désir de l'Autre se manifeste dans le monde de l'enfant, des réponses apportées à celui-ci offrant une possibilité pour la naissance du sujet du désir relevant du processus de la séparation.

9.2 L'objet « a » et l'objet transitionnel : un espace potentiel pour la naissance du sujet du désir

La notion du manque d'objet et le concept d'objet *a* qui en découle n'est pas sans rapport avec les circonstances qui produisent les objets et les phénomènes transitionnels. Alors que le concept d'objet transitionnel s'effectue via la continuité et que la notion

³⁵² LACAN, J. « Position de l'inconscient » (1960), in *Écrit.*, Paris: Seuil, 1966, pp. 843-844.

³⁵³ LACAN, J. *Le séminaire XI : Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse. Op. cit.*, p. 270.

lacanienne de l'objet *a* prend son sens par le biais du manque, on remarque une intersection dans l'espace où ils se situent, à l'intérieur duquel se constitue le sujet du désir.

D'après Winnicott³⁵⁴, les objets et les phénomènes transitionnels se constituent dans une aire intermédiaire entre le subjectif et l'objectif, c'est-à-dire dans un espace situé entre l'aire de l'illusion et la perception de la réalité. En conséquence, l'expérience subjective réalisée dans l'aire de l'illusion ouvre les voies à la production des objets et des phénomènes transitionnels, et la condition essentielle est que la mère introduise graduellement l'expérience de frustration à son enfant.

Ces objets et phénomènes transitionnels se produisent donc devant une menace de rupture de la continuité des soins maternels. En effet, l'objet transitionnel permet à l'enfant de supporter la séparation, il rétablit la continuité menacée de rupture tout en permettant le passage vers l'indépendance. Ainsi, les objets et phénomènes transitionnels se situent dans une aire intermédiaire, ni dedans ni dehors, dans un *espace potentiel* de l'intersection formée par la superposition de ce que le bébé conçoit et de ce que la mère fournit.

Cet espace potentiel se forme à mesure que l'enfant éprouve graduellement des frustrations devant l'absence des réponses maternelles et que la mère s'aperçoit peu à peu de la capacité de son enfant à supporter son absence. C'est devant ce jeu de présence-absence – dont l'agent est la mère – que la dimension intersubjective s'installe alors que les objets transitionnels se produisent dans un espace potentiel d'intersection entre elle et son bébé. Cette intersection se produit donc à partir du processus de séparation mère-enfant, qui implique une double perte : la mère perd une partie de soi-même, celle qu'elle alimentait et le bébé perd une partie de lui-même puisqu'il se nourrit d'un sein qui ne fait plus partie de lui.

³⁵⁴ WINNICOTT, D. W. *Jeu et réalité : l'espace potentiel* (1971). *Op. cit.*, pp. 153-162.

Pour situer son concept d'espace potentiel, Winnicott³⁵⁵ se réfère à la place occupée par le jeu. Tout en assistant à l'utilisation d'un objet transitionnel – la première possession non-moi –, on voit apparaître la première utilisation d'un symbole par l'enfant ainsi que la première expérience du jeu. Les objets et les phénomènes transitionnels se situent dans le même espace, c'est-à-dire ni à l'intérieur ni à l'extérieur; en tant que tels, ils n'appartiennent pas à la réalité psychique et ne font pas non plus partie d'un monde répudié comme non-moi.

Dans la démarche de construction de l'objet *a*, Lacan s'appuie sur la traduction française qu'il a faite et publiée de l'article de Winnicott : « Objets et phénomènes transitionnels ». Dans une lettre datée du 5 août 1960 où il répond aux remerciements de Winnicott, il écrit : [...] *Cet « objet transitionnel » dont j'ai montré au mieux tous les mérites, n'indique-t-il pas la place où se marque précocement cette distinction du désir par rapport au besoin* ³⁵⁶ ?

En fait, dans le processus de séparation mère-enfant, l'espace potentiel s'établit dans une aire d'intersection et, dans ce sens, l'espace potentiel se rapproche du concept d'objet *a* quand Lacan définit celui-ci à partir de l'aire d'intersection entre le sujet et l'Autre, où le manque provenant du sujet se recouvre pour la rencontre d'un manque du côté de l'Autre. Cette aire d'intersection entre le sujet et l'Autre est condensée sous la forme d'une lacune nommée l'objet *a*.

Soulignons que l'objet *a* doit être compris comme une lettre mise à la place d'un manque et qu'il est surtout conçu pour le nommer comme tel et non pour le remplir. Ainsi, l'objet doit aussi être compris comme une lacune formée par la superposition résultant du manque du sujet, partie ne s'identifiant pas à l'Autre maternel et à son manque.

³⁵⁵ WINNICOTT, D. W. *Jeu et réalité : l'espace potentiel*. *Op. cit.*, pp.132-143.

³⁵⁶ LACAN, J. « Lettre à Winnicott » *Ornicar* (1960), Paris, Revue du Champ Freudien, n° 33, 1985, p. 9.

Nous voyons que chez Winnicott la place occupée par l'objet transitionnel est nommée *espace potentiel*, qui se constitue dans l'espace établi entre la mère et son enfant ; c'est ce que Lacan va appeler l'objet *a*. Cette aire d'intersection placée entre le moi et l'objet, ainsi que la notion de cause élaborée par Lacan permet d'établir la rencontre entre le concept d'objet *a* et celui d'espace potentiel.

En fait, Winnicott et Lacan utilisent des termes différents pour définir la même aire intermédiaire. Le premier l'appelle *espace potentiel*, lieu où l'objet transitionnel se produit, et le second l'*objet a*, lacune où le désir se constitue. Cependant, Winnicott observe que les objets et les phénomènes transitionnels se produisent afin que l'espace entre le petit enfant et sa mère reste potentiel. Autrement dit, l'objet transitionnel s'introduit pour que l'espace ne vienne pas se constituer comme un manque. De cette façon, il sert à éviter la rupture, il établit une continuité dans l'expérience de dépendance primitive tout en permettant le passage vers l'indépendance.

Dans la conception de Winnicott, l'espace établi entre la mère et son petit enfant – constitué à partir de l'absence maternelle – ne doit pas être conçu comme un espace au sens propre. Il doit toujours rester un espace potentiel puisqu'en tant que tel il rend possible la production des objets et phénomènes transitionnels. De cette façon, l'espace potentiel engendre la constitution du symbolique, à savoir la recherche permanente des objets. Chez Lacan, cette recherche se situe dans la notion de désir.

Lacan souligne la présence de cet espace comme cause du désir : [...] *l'objet transitionnel, autrement dit : la bribe de lange, le tesson chéri qui ne quittent plus la lèvre, ni la main. Disons-le, ce n'est là qu'emblème ; le représentant de la représentation dans la condition absolue, est à sa place dans l'inconscient, où il cause le désir*³⁵⁷. Cette affirmation nous permet de supposer que l'aire d'intersection entre le moi et l'autre conçu

³⁵⁷ LACAN, J. « Subversion du sujet et dialectique du désir » in *Écrits. Op. cit.*, p. 814.

par Winnicott comme espace potentiel devient chez Lacan l'objet *a*. L'espace potentiel, lieu où s'introduit l'objet transitionnel, est aussi celui de l'objet *a* - *cause du désir*.

9.3 L'objet « a » chez l'adolescent délinquant

À partir de l'analyse précédente des concepts d'objet *a* de Lacan et d'objet transitionnel de Winnicott, nous observons que le point de rencontre entre ces objets est qu'ils se constituent dans un même espace et devant une perte. Avant d'aborder plus directement la question de l'objet *a* dans le cadre de la délinquance juvénile, il est important de souligner que cette perte apparaît de façon différente chez les deux auteurs. Cependant elle est essentielle et doit se produire pendant le développement psychique de l'enfant pour permettre le passage adolescent.

Pour Lacan³⁵⁸, le manque provoqué par une perte primordiale s'établit entre le moi et l'Autre au moment inaugural du psychisme et il est au cœur de la construction subjective. Alors que cette perte provoque une expulsion, c'est-à-dire la constitution d'un objet extérieur, elle laisse un espace vide dans lequel l'objet *a* prendra place. Ainsi, le manque qui s'installe à partir d'une perte subie par le sujet – à savoir l'objet *a* – se constitue tout au début de la constitution subjective.

Winnicott quant à lui se base sur l'environnement représenté par les soins maternels et sur le fait que cet environnement fusionne au départ avec le petit enfant. Ce n'est que graduellement que cet état de fusion cède la place à la dimension intersubjective. Il en résulte que le processus de séparation s'effectue progressivement à partir des exigences imposées par la réalité partagée, à savoir quand la mère ne répond pas immédiatement aux besoins de l'enfant. L'absence de la mère permet l'adaptation de la réalité dont relève la différenciation entre moi /non-moi. En ce qui concerne l'objet transitionnel, il est celui qui permet à l'enfant de subir cette absence dans la mesure où il est le support d'une

³⁵⁸ LACAN, J. *Le séminaire VII : L'éthique de la psychanalyse*. *Op. cit.*

continuité. La notion subjective du manque dans la théorie winnicottienne entre en scène à un moment postérieur à celui établi par Lacan.

Malgré cette différence entre les deux théories, la notion de manque doit s'introduire à un moment ou à un autre. L'intersection entre le sujet et l'Autre doit s'établir tout en formant la lacune – l'objet a –, ce qui permettra au sujet naissant de se mettre à la recherche d'autres objets. Pour autant, il faut que cette intersection produise un reste, la partie qui ne s'identifie pas au désir maternel dans l'opération de séparation.

En d'autres termes, il faut que l'enfant échoue dans la tâche d'être le seul objet du désir de l'Autre, et ce dernier doit lui-même s'annoncer manquant. Son désir doit se montrer ailleurs, hors de la sphère omnipotente de l'enfant. De cette opération résulte le détachement du désir de l'Autre, condition essentielle pour la naissance du sujet du désir. Cela implique également que le sujet soit libéré pour se mettre à la recherche de nouveaux objets.

Si l'on reprend l'observation de Winnicott³⁵⁹ par rapport à un développement troublé, il est possible que pendant le développement le sujet n'ait d'autre objet transitionnel que la mère, ou que les phénomènes transitionnels puissent être interrompus et empêcher l'accès à cet état de transition. Dans le même ordre d'idées, nous pouvons supposer que l'espace potentiel peut rester en suspens ou défailant. Ou encore qu'une rupture puisse se produire dans la séquence des objets utilisés, effet de la rupture entre le subjectif et l'objectif.

Pour que l'objet a soit inscrit comme *cause du désir*, une lacune doit se former, résultat de l'impossibilité de répondre au désir de l'Autre. L'objet a apparaît à la fois comme reste et vis-à-vis de la défaillance de l'Autre. En conséquence, la constitution de cet espace est directement liée à la façon dont le désir de l'Autre se manifeste dans le monde de l'enfant et plus tard dans le monde de l'adolescent, et elle donne les possibilités de rupture. Sur ce

³⁵⁹ WINNICOTT, D. W. *Jeu et réalité : l'espace potentiel*. *Op. cit.*, pp. 12-13.

point, nous remarquons que chez les adolescents délinquants le comportement de l'objet externe – pour une carence quelconque – témoigne du désir de préserver le *status quo* de la première relation, celle dans laquelle l'enfant est aliéné à son désir.

En fait, l'adolescent délinquant est quelqu'un qui est pris comme un objet et vient nier l'état de manque de l'Autre. De plus, dans la vie infantile son ressenti subjectif était à l'abri de la souffrance et du manque. Mais le passage adolescent impose la rencontre avec ce manque dans l'Autre et en soi-même. À chaque fois que le monde et le corps impose un manque à l'adolescent délinquant, cela provoque une souffrance et entraîne une relation de haine, le retour du désir d'anéantir.

Bien qu'il reconnaisse la séparation entre deux espaces corporels et de fait entre deux espaces psychiques – reconnaissance de l'expérience de l'absence et du retour –, cette absence ne produit pas le manque mais elle introduit le sentiment de l'abandon. Ces deux espaces dans lesquels se construit l'intersection – l'espace potentiel ou la lacune où l'objet *a* doit prendre place –, restent soumis au tout-pouvoir du désir d'un seul.

À ce propos, Gutton souligne que la spécificité du *processus de subjectivation à l'adolescence*³⁶⁰ portera surtout sur la capacité de celui-ci à ne pas se laisser entièrement aliéné. Il doit réserver des espaces pour le quant à soi, l'introjection et l'identification propres ainsi qu'un certain espace transitionnel de commerce objectal et de capacité variable de symbolisation.

C'est donc l'espace potentiel qui permet de se mettre à la recherche d'autres objets, processus difficile pour le jeune délinquant. En effet, le délinquant se voit empêché de se mettre à la recherche des nouveaux objets. Devant le vide de la confrontation d'un manque, il éprouve le surgissement de l'angoisse déterminée par la perte de la perception d'objet et cette perte est ressentie comme réelle.

³⁶⁰ GUTTON, P. *Adolescens. Op. cit.*, p. 209.

Le jeune délinquant est lui-même pris comme objet et en tant que tel il s'identifie à l'idéal maternel. Le désir de l'Autre est la cause de ce qui est mis en scène dans l'agir délinquant, lequel vient nier l'état de manque ou essayer de le combler. En fait, il s'agit à la fois de la tentative de se mettre à la quête d'un nouvel objet, de refuser l'Autre mais aussi de s'attacher aux marques effectives de sa présence, dans une dépendance aliénante étant donné qu'il se trouve soumis à l'emprise maternelle. Ainsi, l'objet *a*, « cause du désir », se révèle dans le registre du Réel.

CHAPITRE 10: LES OBJETS DANS LA RÉALITÉ EXTÉRIEURE

10.1 Les enjeux de l'objet psychique dans le rapport aux objets de la réalité

L'objet psychique, dont la racine se trouve dans l'objet halluciné de la prime enfance selon Lacan³⁶¹, prend l'objet de réalité comme support, et ce même s'il n'en est pas l'équivalent. En fait, les objets de la réalité s'imposent très tôt dans la vie de l'individu et la construction de l'objet psychique est elle-même étroitement liée à ces objets. L'état du narcissisme primaire où l'investissement se tourne uniquement vers le sujet laisse tout de suite la place à une réalité qui impose la reconnaissance de l'objet séparé de lui-même, c'est-à-dire qu'il ne peut l'incorporer ou le dévorer.

Très tôt, le petit enfant se confronte à la réalité : le premier objet, le sein ou la mère tout entière à laquelle il est encore dépendant, ne lui appartient pas. Cette reconnaissance de la dépendance au monde extérieur introduit la deuxième phase du narcissisme où l'enfant veut recevoir l'amour de cet objet extérieur, et son objectif reste encore de le posséder. Parmi les échanges qui se produisent au cours du développement infantile, les objets des premières interactions pulsionnelles doivent être perdus et il incombe au sujet de trouver des équivalents symboliques. Ce passage dans lequel l'objet transitionnel – un objet de la

³⁶¹ LACAN, J. « Propos sur la causalité psychique », in *Écrits. Op. cit.*, p. 189.

réalité quelconque – est investi et joue un rôle dans la construction d'un espace potentiel, permettra la création et l'introduction de nouveaux objets.

Cependant, pour que l'enfant soit en mesure de rechercher ou de créer de nouveaux objets dans la réalité, une lacune doit se former dans l'intersection de cet espace potentiel, entre lui et l'Autre maternel, espace formé par la rencontre du manque des deux côtés, ce qui lui permet de concevoir qu'il n'est pas un objet de jouissance de la mère. Elle comme lui doivent désirer ailleurs.

L'adolescence est le temps de se confronter à la perte définitive de l'objet d'amour de l'enfance. C'est aussi le moment de se conformer au fait qu'il n'existe pas d'objet de satisfaction totale dans la réalité, d'objet qui puisse donner la jouissance pleine. Cette opération de castration symbolique caractérise l'adolescence et elle devient la perte définitive de l'objet auquel l'enfant a renoncé au moment de l'Œdipe à condition de l'obtenir plus tard, quand il acquiert le statut d'avoir grandi. Cet objet définitivement interdit, et en l'occurrence perdu car affecté par le symbolique, prendra la place de la Chose dans le psychisme tout en orientant le sujet vers la quête de nouveaux objets.

Cette perte définitive de l'objet psychique d'amour est donc ce qui incite la recherche d'un objet dans la réalité pouvant donner des plaisirs partiels ou venant substituer cet objet psychique perdu. Face à cette perte de l'objet psychique qui a dirigé ses désirs pendant toute son enfance, l'adolescent se trouve *devant la nécessité de reconstruire un objet, de le retrouver*³⁶², affirme Lesourd. Cette tâche implique *la quête d'un objet métaphorique du premier objet d'amour, d'un objet de la réalité qui évoque ce premier objet perdu*³⁶³. Recréer l'objet à travers les objets de la réalité sera le processus qui permettra de dépasser la crise adolescente.

³⁶² LESOURD, S. « Les objets des adolescents », in *Agora - Débats - Jeunesse. Op. cit.*, p. 100.

³⁶³ *Idem.*

Face à ce travail de substitution à réaliser, l'adolescent se trouve devant deux voies antagonistes : d'une part, il peut simplement substituer matériellement l'objet par un autre dans la réalité extérieure, sans pour autant modifier la modalité du lien. D'autre part, il peut procéder à une modification au niveau de la réalité psychique, ce qui implique une métamorphose interne de soi-même, une transformation et une maîtrise des motions pulsionnelles.

Il ne fait pas de doute que l'issue de l'impasse du processus adolescent dépend en quelque sorte de la transformation de l'énergie pulsionnelle à travers la voie du processus de sublimation. Cette voie, observe Rassial³⁶⁴, pousse l'individu à la production d'objets d'une représentation libidinale sans pour autant avoir de lien direct avec la sexualité et qui peuvent être culturellement valorisés.

En fait, les objets de la réalité servent à exprimer le rapport intime que le sujet entretient avec l'objet psychique et surtout la capacité de passer par les processus de sublimation et de symbolisation construits au cours du développement infantile. Ces objets sont donc le support des enjeux de l'objet psychique. Ces enjeux sont certes complexes, car l'objet de la réalité ne devient pas important de par les caractéristiques de sa matérialité mais par l'investissement que le sujet en fait, la capacité de se mettre à la quête d'autres objets ou de les recréer.

En ce qui concerne l'adolescence, l'objet de la réalité devient à la fois le support de la possibilité et l'interrogation face aux nouveaux rôles qu'il doit assumer dans le milieu social. Ainsi, le rapport de l'adolescent à ces objets correspond à la manière dont il s'approprie les traits de l'autre³⁶⁵. En fait, les enjeux sur les objets de la réalité peuvent d'une façon générale être au service de la construction de l'identité. Cette prémisse se manifeste dans les conduites les plus quotidiennes de la vie adolescente. L'exemple le plus

³⁶⁴ RASSIAL, J.-J. « Les villes à la campagne », in *Y a-t-il une psychopathologie des banlieues ?* sous la dir. J.-J. Rassial. Toulouse: Érès, 1998, pp. 14.

³⁶⁵ LESOURD, S. « Les objets des adolescents » in : *Agora - Débats - Jeunesse. Op. cit.*, p. 5.

courant concerne l'apparence et les détails d'objet, les vêtements portés par l'adolescent pour essayer de se différencier du monde infantile mais aussi du monde des adultes, et surtout de celui de ses parents.

Les objets de la parade, ou plutôt le « *Look* » adolescent³⁶⁶ d'après Lesourd participent à la reconnaissance de la séparation d'avec les parents. De plus, ils donnent les signes d'identification aux semblables, l'appartenance de l'adolescent à un groupe social ainsi qu'une forme de reconnaissance entre les pairs. Notons également qu'avec les détails d'objet il cherche aussi une singularité entre les pairs, un trait particulier qui puisse le différencier du semblable.

De même, l'adolescent cherche à créer un objet culturel à travers de nouvelles expressions. Cette création s'observe dans de nouveaux styles musicaux ou dans des œuvres artistiques qui, indépendamment de leurs valeurs esthétiques et de l'acceptation sociale et culturelle, manifestent une tentative de créer la marque d'une nouvelle génération qui puisse se différencier de la précédente.

Dans ce sens, tous ces objets viennent signaler l'appel de l'adolescent au regard de l'Autre et surtout obtenir sa réponse face à ses tentatives de rupture. En fait, l'adolescent vient interpeller l'Autre sur ce qu'il en est de son désir et d'une séparation possible. Ainsi, les objets de la réalité pour l'adolescent, qu'il s'agisse de ceux qu'il porte sur son corps ou des objets de création, sont l'expression d'une confrontation à l'Autre, pour se créer une place comme sujet dans le monde.

En ce qui concerne l'objet psychique et le rapport aux objets de la réalité, la question adolescente porte sur la capacité de trouver le point de rencontre entre les processus d'idéalisation et de sublimation nécessaires à la construction d'un lien social effectif, celui qui favorise l'échange et la symbolisation ; plus précisément, souligne Birraux, un lien

³⁶⁶ *Idem.*

comprenant *l'inscription d'une valeur propre et le commerce de l'altérité*³⁶⁷.

Pour autant, le processus d'idéalisation dépend des intériorisations positives acquises par les identifications et les valeurs transmises. Au cours de la vie, ces identifications et ces valeurs doivent se trouver des représentants reconnus dans le milieu social où ils font le retour du social vers le subjectif. À l'inverse, la sublimation est le processus où l'énergie pulsionnelle, qui vient de l'intérieur de l'individu et passe par une transformation, trouve la satisfaction dans la production d'objets valorisés dans le milieu social.

En conséquence, le passage adolescent et la réussite de la construction d'un lien social passent inévitablement par l'intersection et l'adéquation de ces deux processus ; ce qui, selon Rassial, permet d'éviter *le risque d'une jouissance mortifère*³⁶⁸. Cette intersection entre les processus de sublimation et d'idéalisation peut donc être envisagée comme un espace de liberté et de création des objets reconnus par la société.

Ajoutons que les valeurs d'une société participent aussi à la structuration du sujet psychique dans l'opération adolescente. En effet, la satisfaction subjective passe par ce qui est culturellement valorisé et ce qui est conçu à un moment donné comme valeur idéale de la société où il vient s'insérer. Nous allons à présent orienter nos réflexions sur la société postmoderne, afin de voir ce qui vient proférer son discours et les effets représentés sur les objets de la réalité.

10.2 Discours d'une société sur les objets de la réalité : sous « le domaine du maternel »

*L'histoire individuelle et l'histoire collective sont fortement imbriquées dans la constitution du sinthôme*³⁶⁹, souligne Rassial. L'auteur conçoit à juste titre l'adolescence comme une opération psychique aussi essentielle que les premières identifications et

³⁶⁷ Birraux, A. « La violence du corps à l'adolescence », in : *Violente adolescence : pulsions du corps et contrainte sociale*, sous la dir. S. Lesourd, Toulouse, Les recherches du Grappe, Érès, 1998, p. 66.

³⁶⁸ Rassial, J.-J. « Les villes à la campagne », in *Y a-t-il une psychopathologie des banlieues ? Op. cit.*, p. 14.

³⁶⁹ RASSIAL, J.-J. *Le Sujet en état limite*, Paris, Denoël, 1999, p. 143.

comme le témoignage exemplaire de l'état d'une civilisation. Tout en considérant les aspects de la société postmoderne, l'adolescence peut être d'emblée définie comme un *état limite*. Si l'adolescence est le temps de trouver ou de créer de nouveaux objets, de nouvelles incarnations de l'Autre, ce temps est aussi celui de l'insertion sociale et comme tel il vient dénoncer l'état d'une civilisation.

La notion d'*état limite* relance la nouvelle hypothèse traumatique sur la relation précoce à la mère, reprise par nombre d'analystes lorsqu'ils évoquent des pathologies adolescentes, observe Rassial³⁷⁰. Suivant cet auteur, l'état limite marque une panne dans la pensée et ses investissements ainsi que dans les différences structurantes, entre le discours et l'agir, l'objectif et le subjectif, le petit autre et le grand Autre notamment.

Dans son texte *Malaise dans la civilisation*³⁷¹ et dans d'autres l'ayant suivi, Freud évoque un état de la société – en ce qui concerne les conditions données pour la socialisation de l'individu – marqué par le déclin de la fonction paternelle, plus tard nommé par Lacan comme un déclin des Noms-du-père. Ces deux théories ne sont pas sans lien avec cet état limite qui est une réponse face à l'incertitude des repères, à une défaite des valeurs et à une panne de la pensée, traits particuliers de notre société contemporaine³⁷².

Les premières références et valeurs transmises à l'individu sont celles dont l'origine se trouve dans le discours parental. Cependant, elles ne sont que la version privée des références trouvées dans les discours sociaux, car la famille elle-même est inscrite dans les réseaux sociaux conditionnés par les signifiants qui les ordonnent. Il en résulte que les références familiales renvoient toujours à une version de la société et à ses valeurs signifiantes.

³⁷⁰ *Idem.*

³⁷¹ FREUD, S. *Malaise dans la civilisation*. *Op. cit.*

³⁷² RASSIAL, J. J. *Le Sujet en état limit*. Paris: Denoël, 1999, p. 25.

Si l'adolescent se trouve dans le temps d'insertion dans le milieu culturel et qu'il doit se séparer des figures parentales infantiles, il se voit, de nos jours, confronté à une souffrance individuelle mais aussi à une souffrance collective, avec ce que la société lui impose à lui ainsi qu'aux personnes de son entourage pour réussir l'insertion sociale. Ce processus adolescent ne se produit pas sans que l'adolescent se rende compte des échecs d'insertion dont il peut être une nouvelle victime.

L'adolescent doit mettre les figures idéales à la place des infantiles, c'est-à-dire passer des imagos parentales à celles des figures du social. Il ne peut prendre ce risque qu'à condition d'avoir l'espoir de trouver, hors de l'infantile, un Autre social qui puisse lui assurer la possibilité d'ordonner à nouveau ses désirs. Cette opération adolescente est devenue difficile à assumer aujourd'hui dans la mesure où les références du monde adulte semblent elles-mêmes basculer.

Actuellement, le discours social incite de plus en plus à la consommation d'objets de la réalité, qui deviennent non seulement les signes d'une appartenance mais aussi et surtout de la réussite et de la valeur de l'individu. Cette prépondérance de l'objet devient une exigence pour la construction d'un lien social et pour réussir à l'insertion sociale. En effet, le sujet moderne se trouve confronté à la panne de « l'être » immergé dans un discours où il faut surtout avoir, posséder des objets proposés par le social.

Même si les objets de la réalité ont été toujours présents dans le milieu adolescent en tant que signe d'appartenance à un groupe, une façon de marquer la différence vis-à-vis de la génération précédente, on voit aujourd'hui de plus en plus la nécessité éloquentes chez les adolescents de se trouver des détails et des marques différentes, quelquefois infligés sur le corps tels que les tatouages et les piercings. Ce « Look » porté par l'adolescent est encore au service de la création d'une identité, d'une reconnaissance entre les pairs et de la différenciation par rapport aux adultes, mais en même temps il est là pour dénoncer les

difficultés de subjectivation puisqu'il se fait de plus en plus nécessaire.

Qu'il s'agisse des changements rapides des styles musicaux ou de l'introduction de nouvelles expressions langagières, tous ces objets chaque fois plus présents dans le monde adolescent nous font penser, en première ligne, aux difficultés de se construire une nouvelle identité. En fait, ces objets lui donnent une identité de surface où l'on remarque l'emprise de l'objet. Dans ce sens, ces objets de la réalité marquent la dévalorisation de l'individu. Avoir ou posséder des objets dans la société postmoderne, valorisés par son discours, occupe le devant la scène à la place de l'être. Finalement, le sujet moderne devient ce qu'il porte et ce qu'il peut posséder.

Si l'adolescence est le moment de se trouver de nouvelles incarnations de l'Autre dans le social, le monde adulte montre son investissement sans limites sur les objets de la réalité tout en renforçant chez l'adolescent le rêve de puissance face aux objets idéalisés de l'enfance. Les adultes eux-mêmes sont à la recherche d'un objet qui porte l'idéal de complétude. Il suffit de penser aux discours de la publicité, aussi bien dirigés aux adolescents qu'aux adultes, et dont le message transmis signifie qu'avoir tel ou tel objet permet de s'assurer une jouissance pleine.

De la crème qui a le pouvoir de maintenir la jeunesse pour toujours à la voiture la plus puissante ou aux vêtements de marques comme signe de réussite, ces objets de consommation – et bien d'autres – trouvés dans la société contemporaine témoignent de la tentative de démentir l'état de manque inhérent et nécessaire à la subjectivité. La technologie semble elle aussi promettre une capacité illimitée de produire des objets qui puissent éviter la privation de la joie. Ainsi, les nouveaux objets de consommation, ces objets de puissance extérieure, permettent d'éviter la rencontre du manque dans la recherche d'un objet de la réalité qui puisse assurer la satisfaction pleine.

Il en va de même en ce qui concerne les modèles idéaux de la modernité. Ces images d'hommes et de femmes qu'une société constitue comme modèles pourvus de puissance phallique, servent à constituer le lien social³⁷³ – ce qui nous renvoie à la conception freudienne. Ils renvoient à l'idéal du moi à un moment donné, partagé dans une culture entre les sujets et comme tels ils participent du passage adolescent. Cet Autre social, qui doit au moment de l'adolescence prendre la place du modèle de l'Autre infantile, devient dans la société moderne l'archétype de la toute-puissance, de la possibilité d'accès à la jouissance pleine. Dans ce sens, ces modèles idéaux sont aussi des formes de refus de la rencontre du manque, une façon de conserver une place d'enfant dans l'inscription sociale.

Le processus d'identification des jeunes aux idoles a plus les traits d'une incorporation de l'objet que d'une métaphorisation ; autrement dit, cette identification contient la possibilité d'égaliser l'idéal du moi. En fait, l'idéalisation prend le devant de la scène. Les mannequins en sont un exemple, donnant les consignes de la beauté, d'un idéal de perfection du corps mais aussi des objets de la réalité nécessaires pour devenir l'objet du désir, pour devenir le phallus ou l'avoir. Il n'est pas rare de voir les jeunes filles à la recherche d'un corps identique à celui d'un mannequin ou portant les mêmes objets. Cela ne diffère pas chez les garçons, dont l'identification aux modèles idéaux passe aussi par la tentative d'incorporer les traits de l'objet.

Aline, une jeune fille de quatorze ans, est l'exemple de cette situation. Cette jeune fille, qui a commencé par dessiner de nouveaux types des vêtements, a décidé de devenir mannequin suite à l'échec de reconnaissance de sa création. Parmi les exigences de l'agence dans laquelle elle vient de s'inscrire, il faut maigrir. Aline, inspirée par un mannequin actuel, dit que désormais il ne faut *rien manger*. Nous pouvons inférer ici que le « rien manger » est la condition nécessaire pour « dévorer » les traits de l'objet.

³⁷³ FREUD, S. « Psychologie des foules et analyse du moi » (1921), in *Essais de psychanalyse*. *Op. cit.*

De la même façon, les idoles d'aujourd'hui qui sont les références de la réussite incarnent un modèle qui prend des risques sans limites et proposent de payer n'importe quel prix pour aller jusqu'au bout de leur désir ; en d'autres termes, ils sont le modèle d'un désir mortifère. En fait, les modèles idéaux de la modernité assurent la possibilité de réussir à être ou à avoir l'objet de complétude et en ce sens, ils maintiennent le mode de relation à l'objet le plus précoce.

Ce maintien de l'infantile dans la construction identificatoire ne peut que rendre difficile l'opération adolescente. Plus précisément, dans le passage à l'Autre social l'adolescent retrouve les traits de l'infantile soutenant le refus de la limite qui s'impose à l'être humain par la fonction paternelle, l'état inhérent à l'être humain pour sa subjectivation, celui d'être castré. En effet, de nos jours, le manque de jouissance devient intolérable.

La prépondérance des objets de consommation dans les rapports sociaux – dont l'obtention est ce qui donne au sujet l'illusion de complétude – devient le seul territoire reliant individuel et collectif. Si les jeunes accordent autant d'importance à la consommation, cette valorisation peut être attribuée à une société qui s'avère incapable de leur proposer des projets, des maîtres à penser et de qui s'inspirer.

Cette prépondérance des objets de consommation et la relation établie avec eux sera au cœur de la problématique de la déviance juvénile et des difficultés de construction d'une nouvelle identité dans le passage à l'Autre social entraînés par l'état de la civilisation. Nous pouvons entendre la délinquance juvénile comme une mise en évidence, une réponse en miroir de ce qui organise le lien entre les humains et le rapport aux objets de la réalité dans notre société.

10.3 L'objet de la délinquance juvénile : un objet de la réalité ou un objet Réel ?

La caractéristique de l'objet de la délinquance juvénile est d'être un objet de la réalité. Comme il ne trouve pas de limites solides entre dedans et dehors, entre sujet et objet, la réalité externe lui sert à établir un système de communication dont il attend un message qui puisse ordonner ses désirs. C'est donc à travers les objets de réalité que cet adolescent révèle son rapport intime à l'objet psychique.

Qu'il soit volé ou agressé, un objet de réalité signifie prendre pour soi quelque chose qui appartient à l'autre, pour l'utiliser ou pour le détruire. Nous pouvons supposer que le sujet essaie d'incorporer ou de prendre possession des traits de l'objet. Pourtant, la possession de cet objet s'avère décevante ; s'il n'est pas par la suite détruit par le jeune délinquant, il est abandonné ou devient un objet d'échange. Donc sa valeur matérielle ne lui sert pas de support, il est disqualifié en tant que représentant du phallus.

Dans une société où la valeur de l'individu est mesurée par ses possessions – c'est-à-dire dans une société où l'objet est privilégié par la reconnaissance sociale – cet objet de réalité, plus précisément sa possession, devient le but pour réussir l'insertion sociale. Il est l'objet phallique que le sujet croit qu'il faut posséder pour s'assurer de sa puissance ou pour en jouir, le reflet d'une société qui accorde elle-même la jouissance à travers les objets de la réalité.

Ainsi, l'adolescent délinquant trouve dans la société l'écho de l'impératif subjectif de son Surmoi primitif, celui de trouver, au moins pour un temps, un objet qui puisse lui assurer la jouissance, l'impératif arbitraire encore pris dans le désir de l'Autre maternel. Or, cet objet dans la réalité extérieure s'avère inadéquat car aucun objet n'est capable d'assurer la puissance phallique.

Il y a quelques particularités en ce qui concerne les enjeux psychiques face aux objets de réalité chez les jeunes délinquants. Malgré l'état de la civilisation marquée par la valeur des objets de consommation, par l'investissement sur les objets de la réalité et par un déclin de la fonction paternelle, une civilisation sous le domaine du maternel, le comportement déviant n'est pas l'apanage de tout adolescent dans notre société.

Ce comportement n'est pas non plus une question de classe sociale ou économique ou de différence raciale, même si l'on ne peut totalement nier l'influence de ces traits dans le cadre de la délinquance. Nous assistons de plus en plus à la croissance de la déviance chez les jeunes issus de classes sociales privilégiées, à un comportement qui devient chaque fois plus violent, non seulement contre les objets mais aussi contre les gens. Pour preuve, les nombreux récits dans les médias.

L'investissement des objets de réalité chez l'adolescent délinquant fait appel aux trois notions d'objet proposées par Lacan³⁷⁴ à la suite de la théorie freudienne, lorsqu'il a développé sa théorie sur le manque d'objet. En premier lieu, l'objet se présente à la quête d'un objet perdu dont l'objet est toujours retrouvé. La deuxième notion est celle de l'objet halluciné sur un fond de réalité angoissante tel qu'il apparaît de l'exercice du système primaire du plaisir et en fait, il s'agit de retrouver le réel. Enfin, la troisième notion se situe dans la réciprocité imaginaire, où l'identification à l'objet est au fond de la relation du sujet à l'objet. Dans *l'impérialisme de l'identification*³⁷⁵, le moi se trouve la meilleure adaptation à la réalité.

Si nous nous référons à la première notion, il ne fait aucun doute que le premier objet doit être perdu et que l'adolescence elle-même est un processus qui implique la recherche de nouveaux objets. En ce qui concerne la troisième notion, la relation duelle imaginaire à l'objet, façonnée sur le rapport mère-enfant, est régie par le fantasme de l'incorporation

³⁷⁴ LACAN, J. *Le séminaire IV : La relation d'objet. Op. cit.*, p. 26.

³⁷⁵ *Idem.*

phallique où tout accomplissement de cette relation duelle fait surgir au premier plan *cet objet imaginaire qui s'appelle le phallus*³⁷⁶. Ce dernier, qui sera le tiers pendant l'enfance, doit accéder, au moment de l'adolescence, à sa place symbolique ; autrement dit, il n'est pas un objet de réalité puisqu'il est un lieu mythique.

Nous retrouvons dans la première et la deuxième notion les difficultés éprouvées par tous les jeunes délinquants. L'adolescent, dans l'espoir de pouvoir se mettre en quête de nouveaux objets hors de la famille, prend comme support un objet de réalité. En fait il n'y arrivera pas. De même, les difficultés de séparation vécues pendant son développement infantile ne lui permettent pas à l'adolescence d'attribuer au phallus une place symbolique.

Rassial³⁷⁷ signale que l'échec du symbolique et les défaillances imaginaires font surgir un Réel où le réel est ce qui s'oppose à la réalité, une ordonnance de l'imaginaire par un ensemble de représentations. Le maintien de ce qui est impossible à symboliser, un réel qui ne cesse pas de s'inscrire, envahit la réalité. Cette réalité introduite par le principe de réalité devrait être *le résultat, en retour, d'une série d'inscriptions qui tentent de recouvrir le réel exclu, pour produire à la fois le moi et le monde extérieur, réconciliés*³⁷⁸. Elle établit chez l'adolescent délinquant une logique imaginaire.

Si nous reprenons plus spécifiquement la deuxième notion par rapport à l'adolescent délinquant et aux objets de réalité, l'objet, tel qu'il surgit dans l'exercice du principe du plaisir, est l'objet halluciné sur fond d'une réalité angoissante dans laquelle il s'agit de retrouver le réel. La clinique nous montre souvent qu'un état de dépression – ou plutôt un retour à la *position dépressive* – suivi d'une angoisse que l'adolescent n'arrive pas à maîtriser, précèdent l'agir délinquant. Au départ, on peut attribuer cet état de dépression à la séparation de l'objet qui entraîne chez lui la perte de la perception de l'objet.

³⁷⁶ LACAN, J. *Le séminaire IV : La relation d'objet. Op. cit.*, p. 28.

³⁷⁷ RASSIAL, J.-J. *Le Sujet en état limite*. Paris: Denoël, 1999, p. 107.

³⁷⁸ *Idem*.

Sur ce point, Winnicott³⁷⁹ place les conduites délinquantes à mi-chemin entre deux situations extrêmes. Ces conduites seront le signe d'un espoir, même s'il est tout à fait provisoire de revenir à la faille, c'est-à-dire l'espoir de se mettre à la recherche de nouveaux objets. Mais l'agir délinquant est aussi un type de réaction face à la perte correspondant à l'échec de ce que M. Klein appelle la *position dépressive* dans le développement affectif.

Cet échec chez le jeune délinquant est marqué par l'angoisse qu'il n'arrive pas à maîtriser. Si l'on reprend la définition de Lacan, *l'angoisse est un affect*³⁸⁰, et comme telle elle a la connotation d'une tension conflictuelle. Dans la conception lacanienne, l'angoisse est *la sensation du désir de l'Autre*³⁸¹, un moment de vacillation et de manifestation la plus éclatante de l'intervention de l'objet *a*³⁸².

Ainsi, l'angoisse est un temps où le sujet ne sait plus où il est, en direction d'un temps où il ne pourra plus jamais se retrouver. Dans un rapport perturbé du sujet à l'objet où la dimension de l'Autre reste dominante, fait que l'on remarque chez l'adolescent délinquant, le manque d'objet est connoté par son défaut. En effet, l'agir délinquant sur un objet de la réalité est alors ce qui vient protéger l'intégrité psychique.

Le manque d'objet chez le jeune délinquant entraîne sa disparition, la perte de la perception de l'objet éprouvé comme perte réelle de celui-ci et de soi-même à l'origine de l'angoisse provoquant une douleur psychique insoutenable. Il se trouve dans l'espoir de se mettre à la recherche d'un nouvel objet et la réalité lui sert de support pour suppléer le vide intérieur, la nécessité urgente de mettre la scène psychique dans la réalité extérieure pour se sentir exister. Toutefois, dans son effort de constituer le monde objectal, de redécouvrir l'objet, il ne fait que retrouver le Réel et le rapport à l'objet infantile.

³⁷⁹ WINNICOTT, D. W. *Déprivation et délinquance*. Paris: Payot, p. 162.

³⁸⁰ LACAN, J. *Le séminaire X : L'angoisse* (1962-1963) Séminaire inédit, leçon du 21/11/1962, p. 21

³⁸¹ LACAN, J. *Le séminaire IX : L'identification* (1961-1962) Séminaire inédit, leçon du 04/ 04/1962, p. 228

³⁸² LACAN, J. *Le séminaire X : L'angoisse*. *Op. cit.*, leçon du 09/01/1963, p. 92.

Face à la perte de la perception d'objet, il ne reste au jeune qu'à prendre ou à détruire l'objet de la réalité, à prendre possession d'un objet investi par ses pulsions libidinales de la même manière que dans les premières pulsions qui animaient la vie infantile. À la recherche de la préservation de son équilibre énergétique, l'objet de la réalité pour le jeune délinquant est ce qui vient nier son état de manque et dans ce sens, l'hallucination d'une modification dans la situation de rencontre de ce manque. La tentative de se séparer échoue car ce qu'il retrouve à nouveau c'est le rapport à l'objet premier où son désir est encore aliéné.

En fait, le jeune délinquant essaye de se soustraire du désir de l'Autre maternel dans lequel il est lui-même pris comme objet, désir auquel il est encore aliéné et dont il doit se séparer pour devenir sujet de son propre désir ; mais en même temps il est pris par cet objet hors de lui. Autrement dit, alors qu'il est pris comme objet par l'Autre, il prend un objet de la réalité mais il est à la fois pris par cet objet.

Victor est un adolescent qui peut nous servir d'exemple pour mieux comprendre ces données³⁸³. Il est très attaché à sa mère, dont il vante sans cesse les qualités. Avec son père, beaucoup plus âgé que sa mère, il a eu toujours des difficultés pour dialoguer. Les conversations se finissent toujours par des disputes interminables. Cet adolescent de dix-sept ans vit dans un foyer d'accueil depuis un an, suite à une mesure éducative pour ses conduites déviantes.

Alors qu'il sort se promener pendant un week-end, Victor fait la connaissance d'autres jeunes avec qui il entre dans un magasin. À un certain moment, ces jeunes lui demandent de prendre le sac d'une femme, mais il va se faire prendre sur-le-champ. Victor nous dit : *«Il fallait le prendre »*. C'est ce qu'il a pensé avant de prendre le sac. Il répète à nouveau la même phrase puis il n'arrive plus à rien dire d'autre, pour la simple raison qu'il ne sait pas

³⁸³ Cet exemple est issu d'un stage effectué dans un Foyer d'accueil à Paris à l'occasion de la préparation du *mestrado* au Brésil (équivalent du DEA en France)

expliquer autrement ce qui s'est passé.

La prise de possession d'un objet qui appartenait à une femme nous permet de dire qu'il est dans *l'exercice de l'amour primitif* tel que le conçoit Winnicott. Ainsi, il ne cherche pas l'objet volé mais il cherche sa mère. Il prend l'objet parce qu'il a le droit de le faire tout comme il prenait des objets de sa mère sur laquelle il avait des droits puisqu'il l'avait créée.

De même, il ne fait que montrer son aliénation au désir de la mère. Alors qu'il prend l'objet, la tentative de se soustraire de ce désir, il se fait prendre « la main dans le sac ». Plus précisément, nous pouvons dire qu'il prend l'objet et qu'en même temps il se fait prendre. Il se trouve à nouveau pris dans le rapport primitif à l'objet qui, à un moment donné, vient lui donner les signes de l'identification à quelque chose qui appartient à l'Autre; non pas à l'Autre social mais encore à l'Autre maternel.

En outre, ce jeune garçon ne sait pas indiquer autrement ce qui s'est passé sinon par la phrase « il fallait le prendre », dans laquelle il est lui-même exclu comme sujet. La phrase se construit par l'exclusion du « Je », celui qui dans la conception de Gutton est accessible à la conscience, *le domaine de la représentation, du vécu, du sensible et du désir (conscience de la pulsion vers un objet)*³⁸⁴. Le « Je » proposé par Lacan³⁸⁵ énonce le sujet comme opérant, il énonce le sujet du désir. Pour autant, il faudrait qu'il se compte comme unité parmi les autres. Remarquons à ce propos qu'il n'est pas rare d'entendre chez l'adolescent délinquant l'agir comme un moment d'évanouissement du sujet dans lequel il cherche à « se sentir exister ».

³⁸⁴ GUTTON, P. *Adolescents*. Paris: PUF, 1996, p. 31.

³⁸⁵ LACAN, J. *Le séminaire II : Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique psychanalytique*. Op. cit., p. 68.

TROISIEME PARTIE

L'agir délinquant et le rapport aux objets : une métaphore du lien social postmoderne ?

Les conduites délinquantes chez les adolescents deviennent chaque jour un motif de préoccupation croissante dans notre société. De la famille aux institutions proposées par le social, cette question de la délinquance juvénile apparaît souvent comme la cause première des inquiétudes. L'agir chez l'adolescent relève de l'incertitude de son être marqué par ce que lui impose le travail de subjectivation au temps pubertaire, auquel est confronté tout adolescent.

Pourtant, le travail de séparation à l'adolescence s'avère difficile pour quelqu'un à qui les expériences infantiles n'ont pas conféré un lieu en tant que sujet. Cette quête désespérée que poursuit le jeune par la voie de l'agir délinquant est à la fois le signe d'un défaut dans sa subjectivation et l'espoir de pouvoir se compter comme sujet quelque part. Alors que l'agir délinquant signale l'impasse de la séparation, donc de la subjectivation, l'objet pour l'adolescent concerné n'est pas encore placé devant lui car il ne peut pas s'assurer de sa permanence. Le rapport à l'objet de l'adolescent délinquant est marqué par l'emprise et le défaut de la conception d'un objet séparé de lui-même.

L'adolescence est le moment de sortir de l'environnement familial, donc le temps d'inscrire dans le social son histoire individuelle. Dans cette opération, l'adolescent se voit soumis à ce qu'il rencontre sur la scène sociale et le discours qui l'organise. En effet, toute société est organisée selon un mode de discours qui règle le rapport entre l'individu et les autres et entre l'individu et les objets proposés par la société. En d'autres termes, le discours proféré par une société règle les formes du lien social.

Parler de la délinquance juvénile implique de réfléchir sur l'histoire personnelle infantile ainsi que sur les références du lien social au moment de l'inscription dans le collectif. Dans le discours de la société actuelle, l'adolescent trouve la répétition du scénario et du rapport à l'objet originaire, infantile. Il en résulte qu'au moment pubertaire tout individu se voit confronté à la difficulté de se trouver de nouveaux signifiants, de remettre en place son désir. Il n'est alors pas étonnant que pour les plus fragiles l'adolescence soit le moment déclenchant des conduites délinquantes. Si la société et les institutions qui la fondent ne sont pas l'élément déterminant de la délinquance, elles en constituent cependant un facteur aggravant.

CHAPITRE 11: L'AGIR DÉLINQUANT : L'APPEL À UN « PASSE » À L'ACTE

11.1 L'agir : le passage à l'acte et l'*acting-out*

Pour comprendre les conduites délinquantes, nous devons distinguer deux qualités différentes de l'agir : le passage à l'acte et l'*acting-out*. L'expression « passage à l'acte » sert à désigner certaines formes impulsives qui précipitent le sujet dans l'action, telles que la violence, l'agression, le suicide, le comportement pervers et le délit³⁸⁶. Ainsi, le passage à l'acte devient un type particulier de l'agir à caractère délictueux, non maîtrisable, impliquant soi-même ou l'autre.

Pour nombre d'auteurs, le passage à l'acte est l'effet d'un fonctionnement psychique précépien dominé par les processus primaires, l'incapacité à tolérer la frustration, à freiner une tendance impulsive et à reconnaître la preuve de la réalité. À l'origine du passage à l'acte se trouverait un Moi faible ainsi qu'un Moi omnipotent exerçant sa toute-puissance sur l'environnement. Ce passage à l'acte serait plus une décharge motrice qu'une action capable de transformer la réalité qui exigerait du sujet la maîtrise de la décharge tout en permettant à l'appareil psychique de subir la tension³⁸⁷.

³⁸⁶ KAUFMANN, P. *L'apport freudien : éléments pour une encyclopédie de la psychanalyse*. Paris: Larousse, 1998, p. 4.

³⁸⁷ MIJOLLA-MELLOR, S.; MIJOLLA, A. *Dictionnaire international de la Psychanalyse*. Tome 2. Paris: Calmann-Lévy, 2002.

Cette notion de passage à l'acte, d'abord utilisée en psychiatrie et en criminologie avant d'être reprise en psychanalyse, ne doit pas être confondue avec le terme *acting-out*. L'*acting-out* est une traduction anglaise du terme freudien *Agieren*, apparu dans le texte de 1914, « Répétition, remémoration, perlaboration³⁸⁸ ». L'*agieren* ou *acting-out* se caractérise par un agir sans savoir ce qui retourne sous la forme d'action, donc le retour d'un élément refoulé et duquel le sujet ne se souvient pas.

Dans la continuation de ce texte, Freud associe la compulsion de répétition au transfert, ce dernier étant perçu comme la répétition en actes d'un passé dont la remémoration ne peut pas se produire. L'*agieren* ou *acting-out* a une dimension transférentielle limitée dans le cadre de la cure et du transfert, qu'il soit produit pendant ou en dehors d'une séance d'analyse. Dans son séminaire sur *l'Angoisse*, Lacan le caractérise comme un *transfert sauvage* où il y a quelque chose du sujet qui se montre, d'où sa formule : *le transfert sans analyse, c'est l'Acting-out, l'Acting-out sans analyse, c'est le transfert*³⁸⁹.

L'*acting-out* est en fait un appel et un défi à ce qui reste manqué par l'interprétation, une demande de symbolisation adressée à un autre, un coup de folie destiné à éviter l'*angoisse*³⁹⁰ par la « mise en scène » des motions pulsionnelles. Dans le cadre de la cure, il est passible de modification si l'analyste l'entend et change de position transférentielle. L'acte analytique peut ainsi produire une prise sur la contrainte pulsionnelle³⁹¹.

Alors que l'*acting-out* s'adresse à un autre en attendant un retour, une *mise en scène* d'un désir du sujet que celui qui occupe la place de l'Autre n'entend pas, le passage à l'acte, au contraire, *ne s'adresse à personne et n'attend rien de l'interprétation*³⁹². À la suite de son texte sur *l'Angoisse*³⁹³, Lacan essaie encore de cerner le passage à l'acte

³⁸⁸ FREUD, S. « Remémoration, répétition, perlaboration » (1914), in : *De la technique psychanalytique*. Trad. Fr. A Berman. Paris: PUF, 1953, pp. 105-115.

³⁸⁹ LACAN, J. *Le séminaire X : l'Angoisse* (1962 -1963), séminaire inédit, leçon du 23 janvier 1963, p. 136.

³⁹⁰ ROUDINESCO, E. *Dictionnaire de Psychanalyse*. Paris: Fayard, 1997.

³⁹¹ DOUVILLE, O. « Agirs adolescents et modernité », in : *L'agir adolescent*, sous la dir. C. Hoffmann. Toulouse: Le Bachelier, Érès, 2000, p. 83.

³⁹² HOFFMANN, C. « Impact adolescent », in : *L'agir adolescent*. *Op. cit.*, p. 19.

³⁹³ LACAN, J. *Le séminaire X : L'angoisse*. *Op. cit.*, leçon du 23/01/1963.

comme un saut dans le vide où le sujet se réduit à un objet exclu, il correspond à une rupture du cadre du fantasme et à une expulsion du sujet. Pour l'auteur, le passage à l'acte est un « agir inconscient » et un acte non symbolisable. Le sujet bascule dans une situation de rupture et d'aliénation intégrale.

Cette aliénation n'est pas sans lien avec l'objet *a* dans le passage à l'acte. Ce type d'agir présuppose une identification radicale à l'objet *a* dont, du même coup, le sujet est exclu, rejeté ou plutôt *déjeté hors de la scène*³⁹⁴. La fonction de l'objet *a* devient donc en quelque sorte prédominante et passe dans le réel. Alors que l'objet *a* présuppose le « laisser tomber » pour devenir *l'objet cause du désir*, dans le passage à l'acte, au contraire, on voit le « se laisser tomber » se réaliser.

Czermak propose une oscillation fréquente ou plutôt un rapport logique entre *acting-out* et passage à l'acte comme une forme spontanée dans la vie humaine, la tentative de *se ressaisir comme sujet*, et - faute d'y parvenir par défaut d'écriture - *d'introduire une coupure réelle*³⁹⁵. Il faut remarquer ici que l'écriture trouve son support dans un retour sur soi-même et relève d'une coupure qui constitue le sujet. Pour autant, la coupure première, à l'origine du sujet, se constitue d'abord comme coupure de l'Autre puis comme perte de *a* et enfin comme manque.

Plus précisément, *l'acting-out* inclut le passage à l'acte comme une virtualité qu'il essaye d'écarter et le passage à l'acte inclut *l'acting-out* comme une virtualité qu'il tente de ressaisir, tout comme le rapport entre désir et réalité où au départ il n'y a pas de coupure. Ce rapport, si on l'inscrit sur une surface réversible, fait l'une devenir l'envers de l'autre qui sera l'endroit. Quoi qu'il en soit, ce rapport d'inclusion et d'exclusion supposé dans *l'acting-out* et dans le passage à l'acte introduit une position d'exclusion interne, celle de la mise en acte du désir de l'Autre, ainsi que la recherche d'un manque. La recherche de

³⁹⁴ LACAN, J. *Le séminaire X : L'angoisse*, Op. cit., leçon du 16/ 01/1963, p. 120.

³⁹⁵ CZERMAK, M. *Patronymies: considérations cliniques sur les psychoses*. Paris: Masson, 1998, p. 48.

ce manque authentique se fait par une marque à inscrire, qu'il incorpore pour effacer.

Qu'il soit question d'un *acting-out* ou d'un passage à l'acte, c'est à travers l'agir que l'adolescent délinquant éprouve son rapport à l'objet et à la structure qui l'ordonne, à savoir le fantasme. Face aux réponses qu'il obtient de son agir, il peut le reconstruire ou se maintenir dans la construction du fantasme élaboré pendant son enfance. Le fantasme comme fiction régulant le rapport du sujet à l'objet est une construction qui prend ses origines dans l'enfance et se rapporte aux premières interactions de l'enfant avec ses parents, dont on présume le remaniement au cours de la vie infantile.

Ainsi, les modifications fantasmatisques à l'adolescence renvoient à la destitution des images parentales de l'enfance, fondamentales pour la subjectivité et pour la mise en place du rapport du sujet à l'objet. L'agir est le révélateur d'un positionnement inconscient de l'adolescent, la mise en dehors du scénario fantasmatisque où il attend de l'Autre social des signifiants substitutifs qui puissent assurer sa subjectivation, qui viennent ordonner son désir et le rapport à l'objet. Dans l'agir et les réponses qu'il induit chez les autres, l'adolescent met à l'épreuve les possibilités de remaniement de son fantasme.

En l'occurrence, le recours privilégié à l'agir manifeste l'impasse et les difficultés de la modification du scénario fantasmatisque dans lequel la réalité externe devient le lieu d'investissement du monde psychique interne. Dans ce cas, l'agir présume *opérer un transfert d'angoisse*³⁹⁶; Lacan le souligne très justement lorsqu'il reprend les idées freudiennes sur le rapport du sujet à l'angoisse - une réaction au danger entraînée par la menace de la perte de l'objet – dans la relation archaïque du petit enfant à la mère. *L'angoisse n'est pas le doute c'est la cause du doute*³⁹⁷ et le rapport essentiel de l'angoisse à l'action est que c'est justement *de l'angoisse que l'action emprunte sa certitude*³⁹⁸.

³⁹⁶ LACAN, J. *Le séminaire X : L'angoisse*, séminaire inédit, leçon du 19/12/1962, p. 83.

³⁹⁷ *Idem.*

³⁹⁸ *Idem.*

Autrement dit, *l'agir, c'est arracher à l'angoisse sa certitude*³⁹⁹.

Dans la conception lacanienne, l'angoisse est un affect qui se révèle devant une situation où le sujet est au départ « embarrassé ». Dans sa leçon sur l'angoisse, Lacan souligne qu'en espagnol « embarrass » est *embarazada*, à savoir être enceinte. Or, être enceinte implique forcément de l'être de l'autre. Que se passe-t-il si le sujet ne peut pas l'expulser, s'il ne peut pas en parler ? Lorsque le sujet vit une situation d'embarras et qu'il veut éviter une angoisse menaçante, il essaie de s'en débarrasser. L'agir devient exactement *ce mécanisme qui tente d'éviter la paralysie de l'angoisse par un mouvement de rupture irréfléchi*⁴⁰⁰.

L'opération du transfert d'angoisse et la recherche d'une certitude d'existence sont les éléments que nous allons retrouver au cœur de l'agir délinquant. La dimension pulsionnelle motrice du faire dans l'agir délinquant comporte la demande de sortir de l'emprise du désir de l'Autre, de créer un espace transitionnel qui témoigne de la défaillance de la constitution de cette lacune où l'objet *a* doit prendre sa place au moment de l'infantile. Cette séparation entre le sujet et l'Autre dans le cadre de la délinquance est ce qui provoque l'angoisse, d'autant plus que cet adolescent se voit confronté à la perte de la perception d'objet.

Chez le jeune délinquant, l'agir devient une protection, même temporaire, contre l'angoisse et la dépression, une défense contre le vide. L'agir est ce qui permet d'éviter la rencontre du manque et la limite d'un désir encore aliéné au désir de l'Autre. Ajoutons aussi que sous l'agir délinquant il y a la mort. Devant la perte de la perception d'objet, la perte de soi-même, c'est à travers les conduites délinquantes que l'adolescent essaie de dépasser cette menace « d'exclusion » de l'objet. Dans une sorte de désespoir de le trouver et le doute de pouvoir se mettre à la recherche de nouveaux objets, l'agir met en scène la

³⁹⁹ *Idem.*

⁴⁰⁰ DE CAEVEL, H. « La parole est aux armes », in : *Violente adolescence, pulsion du corps et contrainte sociale. Op. cit.*, p. 38.

réalité intérieure dans une tentative de s'engendrer lui-même ou de se faire lui-même.

En effet, l'agir délinquant peut être considéré comme l'expression d'un mécanisme de défense. Jeammet⁴⁰¹ explique l'agir et le passage à l'acte adolescent comme un moyen d'éviter la douleur de la prise de conscience, laquelle serait aussi facteur de dépression dans la mesure où elle ferait ressortir le caractère conflictuel de sa situation ainsi que sa solitude et le vécu de séparation qu'implique tout mouvement réflexif.

Selon Penot, les troubles à l'adolescence qui se manifestent à travers une symptomatologie sur le comportement, telle que la compulsion à l'agir, *donn[ent] l'impression d'une actualisation indéfinie d'un même drame, ...quelque chose qui ne se représenterait qu'en actes*⁴⁰² et cela devient parfois une espèce de phénomène hallucinatoire de type visuel ; un déterminisme psychique que l'adolescent n'arriverait pas à subjectiviser par un discours personnel.

De même, Kammerer⁴⁰³ suggère que l'adolescent privé de l'agir délinquant risque de déprimer profondément ou dans certains cas de s'écarter de la réalité et même d'aller vers la mort. Nous retrouvons dans la littérature des illustrations de ce « court-circuit » entre la dépression et l'angoisse qui va jusqu'à l'agir délinquant, à l'exemple du personnage Ludovic dans le roman *Les Noces barbares*⁴⁰⁴ de Yann Queffélec.

Ce jeune, né après le viol de sa mère par trois garçons, vit les premières années de son enfance caché dans un grenier tout en subissant la haine de sa mère et de ses grands-parents. La situation ne change pas après le mariage de sa mère avec un riche mécanicien beaucoup plus âgé qu'elle et qui tente sans succès de protéger Ludovic. Sa jeune mère méprise son mari, elle devient alcoolique et fait finalement enfermer son fils dans une

⁴⁰¹ JEAMMET, P. « Réalité externe et réalité interne : importance et spécificité de leur articulation à l'adolescence », *Revue Française de Psychanalyse*. Paris: 1980, pp. 481-522.

⁴⁰² Penot, B. « Le "mauvais sujet" à advenir », in : *Problématiques adolescentes et direction de la cure*. Op. cit., p. 87. Toulouse: Érès, 1999.

⁴⁰³ KAMMERER, P. *Délinquance et narcissisme à l'adolescence*. Op. cit., p. 47.

⁴⁰⁴ QUEFFÉLEC, Y. *Les noces barbares*, Paris: Gallimard, 1985.

institution pour débilés légers où il passera ses jours à rêver d'une seule chose, retrouver sa mère qu'il aime autant qu'il craint. Même une première expérience amoureuse n'arrive pas à l'en faire sortir.

Trois passages dans ce roman nous donnent la spécificité du cadre de l'agir délinquant. Ludovic ne s'intéresse plus à rien, toutes les tentatives pour que sa mère vienne le voir ont échoué. La première scène se déroule pendant une soirée de Noël où Ludovic décide de s'enfuir. Mais juste avant de partir, il met le feu dans la crèche. Ludovic sombrant dans sa pensée s'explique à lui-même qu'il n'avait pas voulu mettre le feu dans la crèche.

L'allumette est simplement tombée d'elle-même et les flammes sont apparues malgré lui. Sa pensée oscille et il se rappelle qu'il avait voulu mettre le feu, il avait une allumette entre ses doigts qu'il avait écartée pour ne pas se brûler. L'allumette était tombée sur la paille et sans l'éteindre il l'avait posée au milieu des moutons pour tout anéantir. Pourtant... non, ce n'était pas vrai... le feu était né et il n'y était pour rien. Peut-être que tous les enfants avaient brûlé, qu'il n'y avait plus d'enfants, plus d'institution, plus rien... Peut-être n'était-il jamais né ? ... Dans son refuge, il écrit des lettres enflammées qui resteront sans réponse.

Dans la deuxième scène, Ludovic, caché devant la maison, voit sa mère être embrassée par un inconnu. Il se demande qui est cet homme. Que se passe-t-il ? Sa mère elle-même embrasse tendrement cet inconnu. Il est rongé d'angoisse en voyant cette scène où cette femme qu'il aime et déteste, sa mère, n'appartenant qu'à lui seul, montrer son désir pour cet inconnu. Le désir de sa mère se voyait soumis à un objet externe, étranger, en l'occurrence cet homme inconnu. Il faillit traverser la route, ouvrir le portail et la reprendre puisqu'il en avait le droit, personne ne pourrait l'en empêcher.

Pourtant, ni l'angoisse ni l'agir – l'incendie de la crèche – n'arrivent à le protéger contre la dépression. Dans la dernière scène, Ludovic rencontre sa mère qui est chargée de le faire sortir de son refuge. Sa main tremblante caresse sa mère et il se met à prononcer le mot « maman » de plus en plus fort et sans arrêt, comme un appel au secours. Elle lui demande de la lâcher tout en hurlant qu'il est fou comme son père. Plaqué sur elle, Ludovic voit ses doigts écraser le visage maternel et frapper sa tête contre quelque chose en acier ; alors qu'elle continue de se débattre, il descend sa main vers le cou et se met à serrer de toutes ses forces.

Il regarde profondément étonné, paniqué, le cadavre de sa mère à ses pieds. « Ils » vont certainement venir et lui reprendre sa mère une nouvelle fois. Il l'embrasse, la prend dans ses bras et se met à entrer dans l'eau avec elle. Mais elle est lourde, il commence à avoir peur, à avoir mal au cœur, mal au corps, à respirer de plus en plus mal et finalement il se laisse couler. La vie ne les désunirait plus, une séparation qui n'a jamais eu lieu trouve dans la mort la limite humaine du désir.

11.2 L'acte : la naissance d'un auteur⁴⁰⁵

Si l'agir peut être défini comme une façon de se représenter, c'est-à-dire que le sujet est l'agir lui-même, une nécessité urgente d'avoir la certitude d'être, d'assurer son existence, l'acte est ce qui fait un passage, celui où le sujet devient auteur de la mise en œuvre de son désir. Il y a quelque chose qui reste suspendu dans l'agir par rapport à l'acte puisque le sujet est justement cet agir. Au-delà de l'agir, l'acte échappe au sujet, il le dépasse pour devenir ce qui vient le représenter ; et en tant que tel, il est *complètement articulé par le langage*⁴⁰⁶, observe Lacan. Il n'y aura pas d'acte hors de ce champ.

⁴⁰⁵ Nous remercions le professeur. J. L. Caon, dont l'emprunt des mots nous a aidé à construire cette partie du texte.

⁴⁰⁶ LACAN, J. *Le séminaire XVII : L'envers de la psychanalyse* (1969-1970). Paris: Seuil, 1991, p. 145.

En effet, pour que l'agir devienne un acte, il faut d'abord faire, mais surtout savoir dire ensuite ce qui a été fait, donc l'acte est une énonciation subjective. Un acte introduit ainsi un *rapport de signifiant*⁴⁰⁷ et en ce sens il implique la reconnaissance d'une division entre le Je et l'Autre. Il est plus précisément l'épreuve de cette division subjective et du sujet opérant son désir. En l'occurrence, l'acte prouve aussi l'existence d'un sujet désirant dans la mesure où la séparation du désir de l'Autre est préalable.

De la même façon, l'acte est la reconnaissance du manque car il n'y a aucun acte résolutif et dans son accomplissement même il dévoile l'incomplétude en produisant un reste. En d'autres termes, l'acte révèle l'impossible de la totalité et, comme tel, d'une plénitude de l'être et de la jouissance pleine. C'est de cette incomplétude et du reste qu'elle produit que l'acte fait émerger le sujet du désir. Paradoxalement, l'individu ne peut pas advenir entier et auteur de son acte à partir du moment où il peut accepter qu'il lui manque indéfiniment quelque chose et que son acte ne sera jamais accompli ; ainsi, il lui faut renoncer à satisfaire totalement son narcissisme et sa tendance à la toute-puissance.

C'est ainsi que l'acte donne naissance à un auteur dans sa subjectivité. Cela exige la rencontre du manque et du désir, problématique au centre du passage adolescent. Alors que l'adolescent attend que soit remplie la promesse œdipienne à laquelle il avait renoncé pour l'obtenir plus tard, l'agir devient une protection contre cette frustration entraînée par la castration symbolique nécessaire à la subjectivation au temps de l'adolescence. Devenir un auteur de son acte, c'est-à-dire faire de l'agir un acte, est l'impasse imposée à l'individu lors du temps pubertaire.

De fait, d'après Rassiàl, la première question que se pose l'adolescent confronté à la déception œdipienne est celle qui correspond à son être : *Est-ce que j'existe*⁴⁰⁸ ? En effet, il faut d'abord se sentir exister pour exercer le faire. Cette difficulté entraînée par le temps

⁴⁰⁷ LACAN, *Le séminaire XIV : La logique du fantasme* (1966-1967), séminaire inédit, leçon du 15/02/1967.

⁴⁰⁸ RASSIAL, J.-J. « Réaliser », in : *L'agir adolescent. Op. cit.*, p. 35.

pubertaire, temps de recherche d'identité subjective, trouve dans l'agir la réponse à cette question. À travers l'agir, l'adolescent essaie d'assurer son existence dans la mesure où il est ce qu'il fait en attendant de se trouver par la réponse que l'Autre lui apportera.

Pour l'adolescent, le sujet et l'acte se confondent étant donné que la logique de l'acte se réduit à une preuve de son existence, condition préalable à la naissance du sujet désirant. Par conséquent, les conduites agies sont à entendre comme la réponse à cette vacuité subjective de laquelle aucun sujet n'échappe lors du temps pubertaire. Toutefois, le recours privilégié à l'agir montre l'intensité de cette difficulté de construction d'une identité subjective dans un effort pour se sentir réel.

Même si chaque adolescent fait l'expérience de la crise identitaire - et selon les circonstances certains connaissent des crises aiguës -, tous ne recourent pas obligatoirement à des conduites délinquantes. Autrement dit, tous les adolescents n'adoptent pas des comportements extrêmes. L'agir délinquant n'est donc pas accidentel, il est lié aux impasses et aux événements qui ponctuent un processus de vie.

À l'égard de cette problématique, l'agir délinquant est souvent à entendre de nature défensive, une fonction de défense contre la dépression ; mais il est aussi le révélateur d'un environnement familial, institutionnel ou social défaillant. Cet agir est un appel fait par l'adolescent à son entourage pour entendre quelque chose de sa souffrance muette et le caractère répétitif de l'agir traduit bien cette quête renouvelée, car insatisfaite, d'une rencontre impossible qui le fait tourner dans le vide.

L'exercice du faire dans l'agir est aussi une façon d'éviter la limite du désir, en l'occurrence l'impossibilité de la rencontre du manque. Changer l'agir en acte est un travail imposé par le passage adolescent, difficulté qu'on retrouve chez le jeune délinquant qui ne peut s'approprier son acte. En fait, ce jeune se voit confronté, plus que les autres, à une existence dont il doute.

Faute d'avoir pu repérer ce qu'il en est de son être, le travail d'une construction subjective au moment de l'adolescence devient urgent. En effet, l'adolescent délinquant est quelqu'un qui n'arrive pas à s'approprier son acte puisque ce passage – de l'agir à l'acte – devient ce qui le menace. Cette évidence se trouve souvent dans le travail avec ces jeunes qui ne savent pas expliquer ce qu'ils ont fait et comment ils l'ont fait. Le moment de l'agir est aussi celui de l'évanouissement du sujet où l'objet est à prendre ou à détruire tout comme les pulsions et les fantasmes qui animaient la vie infantile.

Devant ce travail de séparation à faire, de sortie de l'emprise du désir de l'Autre avec des conditions précaires données au temps de l'infantile, le jeune se voit confronté à ce temps qu'est l'adolescence, à la répétition d'un même drame. Il est confronté à nouveau au processus de séparation, à la perte de la perception de l'objet et c'est ce qui le désespère. Il apparaît comme quelqu'un à la recherche des signifiants pour ordonner son désir et dans l'attente que l'Autre social puisse lui apporter l'espoir de devenir un sujet de son acte et de son désir. Ce qui est visé par cet adolescent, au-delà de l'agir, c'est la recherche d'une rencontre avant qu'il ne soit trop tard.

CHAPITRE 12 : UN RAPPORT AUX OBJETS SOUS L'EMPRISE DU MATERNEL

12.1 Le rapport à l'objet chez le jeune délinquant

Même si l'objet de la délinquance devient un objet quelconque puisqu'il s'avère inadéquat après une conduite délinquante étant donné que sa matérialité ne peut rien assurer à l'adolescent, le fait d'en prendre possession ou de le détruire est ce qui vient réguler son rapport à ces objets. Ajoutons qu'au moment de l'agir l'objet est ce qui lui apporte quelques traces illusives du premier objet, et cela se passe, pour reprendre Penot⁴⁰⁹, dans une espèce de phénomène hallucinatoire pour éviter le vide intérieur.

Ce rapport du sujet à l'objet, caractérisé par la possession ou plutôt l'autopossession de l'un dans l'autre et qui fait basculer le sujet dans un vertige, évoque une espèce de rapport « mimétique ». Ainsi, entre le jeune délinquant et l'objet il n'y a rien, il n'y a que l'objet en face du jeune qui ressent : « je suis lui, l'objet, et il est moi ». Ce phénomène fait retour dans le rapport spéculaire. Mais c'est un rapport défailant, qui introduit une violence émotionnelle au fur et à mesure qu'il entraîne une angoisse tout à fait dysfonctionnelle, parce qu'être en face de cet objet externe devient insupportable.

⁴⁰⁹ PENOT, B. « Le "mauvais sujet à advenir" », in : *Problématiques adolescentes et direction de la cure. Op. cit.*, p. 87.

Loin d'être un objet du désir médiatisé par une fonction tierce, il n'est que le rappel de la part fusionnelle de l'objet du désir prisonnier du corps et support de la jouissance. Si l'adolescent n'a pas de place dessinée par son désir, l'objet lui-même n'a pas d'existence effective séparée du sujet. Dans les pathologies de l'agir, Richard⁴¹⁰ souligne que le rapport à l'objet est à entendre comme une épreuve de fusion avec l'objet primaire intériorisé, entre le collage et le décollage à l'objet vers une représentation de l'infini du trauma. Autrement dit, l'agir révèle le lien à la Mère archaïque, l'impossibilité de la Chose à se constituer.

Cette prémisse permet de fournir une explication sur les conduites délinquantes dans lesquelles l'objet est pris puis abandonné ou détruit, ou alors devient un objet d'échange pour la simple raison qu'il s'avère inadéquat. Néanmoins, nous pouvons supposer qu'au-delà de cette épreuve de fusion avec l'objet cette représentation du trauma située entre le collage et le décollage à l'objet comporte une espèce d'exercice du jeu de la bobine ; en effet, le sujet prend l'objet et immédiatement le fait partir dans la tentative de se constituer un objet séparé de lui-même. Il se peut également que dans cet exercice il devienne cet objet lui-même, c'est-à-dire qu'il soit à la place de l'objet *a*.

Le jeune délinquant est quelqu'un dont les étayages de base, indispensables à l'intériorisation d'un objet interne fiable, se sont montrés défaillants. Lorsqu'il ressent la séparation de l'objet, il éprouve un sentiment de perte. Si ce sentiment est nécessaire au moment de l'adolescence, pour l'adolescent délinquant il devient aussi une menace de déliaison, la perte d'une partie de soi-même et la confrontation à une angoisse de morcellement. Si l'angoisse peut être une force motrice de dépassement du conflit, chez le jeune délinquant elle s'amplifie parfois au point d'aboutir à une inhibition de la pensée ; dans ce cas, seul l'agir délinquant permet de la résoudre.

⁴¹⁰ RICHARD, F. « Violence sacrificielle et pulsion de mort », in : *L'illégitime violence*, sous la dir. F. Marty. Toulouse: Érès, 1997, p. 49.

Puisque les objets se séparent de lui, il éprouve un désir d'anéantissement car il ne peut pas assurer la permanence de l'objet à l'intérieur. Être délinquant c'est, par défaut, une façon illusoire de tenter de résoudre une faille en soi, d'être actif pour ne pas sombrer dans la dépression. Dans une situation d'extrême déséquilibre, l'issue qui se présente à l'adolescent délinquant est d'arranger un présent qui devient imparfait ; la recherche de stabilisation se fait dans une configuration qui restera pourtant régressive dans son rapport à l'objet. L'agir délinquant a pour but de maintenir le sujet en vie en passant par l'acte d'agresser, de posséder, de détruire et parfois même d'annuler l'objet⁴¹¹.

Le dehors devient ce qui remplit le vide intérieur pour ces jeunes. Voler, squatter, détruire ou terroriser les passants leur apparaît comme l'unique moyen de se maintenir en vie dans un nul part. Cela se fait avec un objet quelconque mais qui en tout cas leur assure encore à défaut un « quelque part ». À travers le délit et dans la réalité extérieure, ils se donnent l'illusion d'exister face à un besoin urgent de se détourner de la mort puisqu'ils se confrontent à la disparition d'un objet qui n'a pas encore d'existence séparée du sujet.

Le rapport aux objets chez le jeune délinquant est fondé sur la mise à mal du tiers. Il est un rapport qui demeure sous l'emprise du maternel, c'est pourquoi l'adolescent n'hésite pas à prendre tous les risques pour écarter ce qui peut faire obstacle à sa satisfaction immédiate. Au-delà des frontières et des limites, les pulsions reprennent naturellement le dessus et l'énergie trouve sa décharge par les voies motrices.

La défaillance de tout ce qui pourrait contribuer à l'ordre symbolique, à la médiation par un tiers, contribue aux conduites délinquantes. De la même façon qu'il est pris comme objet et aliéné au désir de l'Autre maternel, comme réponse en miroir le jeune délinquant prend possession de l'objet, pour le détruire ou s'en servir pendant un temps plus ou moins court. Cela lui permet de colmater le défaut de la perception de l'objet menacé, à un

⁴¹¹ BERGERET, J. *La violence fondamentale*. Paris: Dunod, 1984.

moment donné, de disparition.

À la fragilisation de cet adolescent, confronté aux inquiétudes ressenties de l'intérieur et dont le rapport à l'objet en est la preuve, s'ajoute un danger d'un autre type : dans son état de désorientation interne, il éprouve des difficultés supplémentaires dans le contexte social actuel. Cette situation de certains jeunes en difficultés s'amplifie d'autant plus qu'ils vivent dans un contexte culturel social et économique en crise, dans une transmutation observée à l'échelle mondiale depuis plusieurs années. Dans une conjoncture sociale perturbée, l'adolescent en difficulté a encore plus de mal à trouver un frein à ses conduites déviantes.

Il en résulte que cet adolescent en difficulté fait aussi l'expérience d'un environnement social déstructuré qui, s'il n'est pas un élément déclenchant, en constitue cependant un facteur aggravant. Une société marquée par l'effondrement des instances de médiation, le brouillage des repères et la perte des limites, la remise en cause des valeurs qui fondent l'éthique sociale, de moins en moins de lieux symboliques, ne peut qu'alimenter une tendance illimitée à la vie pulsionnelle et un rapport archaïque à l'objet chez tout individu et chez les plus fragiles en particulier.

12.2 Un lien social témoignant l'emprise du maternel

Selon Lauru⁴¹², le lien social fournit à tout sujet un repère symbolique et en même temps soutient la structure de nos sociétés sur des assises contractuelles. Si le lien social se déploie de façon spécifique dans le registre du symbolique – donc des valeurs –, Zafirooulos⁴¹³ observe que dans l'époque problématique où nous vivons, une époque de morbidité moderne, la culture de pulsion de mort prend le dessus à travers l'expression des

⁴¹² LAURU, D. « Liaisons et déliaisons dangereuses à l'adolescence », in : *Violente adolescence : pulsion du corps et contrainte sociale. Op. cit.*, p. 79.

⁴¹³ ZAFIROPOULOS, M. « La Haine inconsciente et le lien social », in : *Revue Synapse*, n° 100, oct. 1993, pp. 32-40.

pathologies de l'acte. En fait, la délinquance juvénile se produit dans un contexte social laissé « à la dérive » d'une idéologie d'autofondation du sujet, où l'on assiste à des absences multiples et graves de règles cohérentes et de principes sociaux, et ce dans un système qui fonctionne sur une fiction, sous l'égide d'un imaginaire archaïque propice à toutes les angoisses.

Ces conditions qui marquent le monde postmoderne – plus particulièrement en ce qui concerne le rapport à l'objet où nous observons le refus du détour par le chemin du symbolique – ne peuvent qu'agir comme coefficient multiplicateur de la délinquance sous toutes les formes. Sur ce point, Dolto souligne que le piège pour les adolescents est justement qu'ils sont souvent *entourés d'adultes qui s'imaginent que pour combler leur sentiment de vide intérieur, il faut qu'ils possèdent des objets. Là où il faudrait mettre des paroles, ils mettent des choses*⁴¹⁴. Dans une culture où l'état d'infinitude et de totalité semble possible à travers des objets de consommation, la conduite délinquante n'est finalement qu'un écho de ce que nous trouvons dans notre société.

Il suffit d'observer par exemple la prédominance du recours au « self-service » au service d'une satisfaction immédiate et totale. Cette avidité d'instantanéité et de satisfaction absolue, « je le veux, je le prends d'autant plus que j'en ai envie », expression de la pure force d'emprise, est le rapport qui règle l'accès aux objets dans la société moderne, et la problématique que nous retrouvons également au cœur de la délinquance juvénile. Dans ce contexte, l'adolescent ayant déjà connu des difficultés à maîtriser ses pulsions n'hésitera pas à prendre des risques pour écarter tout ce qui tente de s'opposer.

Si auparavant la formule vivre sans limites et jouir sans obstacles habitait l'imaginaire, elle s'actualise aujourd'hui à l'envers et dans le réel pour certains individus. En particulier chez les plus fragiles, pour qui l'accès à l'objet par la voie du symbolique vacille. En

⁴¹⁴ DOLTO, F.; DOLTO-Tolitch, C. *Paroles pour les adolescents ou le complexe du homard. Op. cit.*, p. 112.

conséquence, dans cette situation de grande confusion l'état d'infinitude semble possible et l'individu a l'impression de pouvoir atteindre la totalité. Il se laisse ainsi aller à satisfaire ses pulsions et les conduites telles que violer, voler, renier la vie et dénier la mort ne sont que l'expression de la force d'emprise dans laquelle l'objet est en libre consommation.

Pour qu'un individu consente à renoncer à la satisfaction de ses pulsions et accepte son accès par la voie du symbolique, pour qu'il renonce au principe de plaisir et accepte le principe de réalité, il faut que la société lui assure qu'il pourra non seulement gagner son indépendance et accéder à la satisfaction par des moyens licites mais aussi qu'il pourra exister autrement. En règle générale, l'accès à l'autonomie et aux objets par le rôle et la valorisation de la fonction du travail, c'est-à-dire sa garantie, est l'un des facteurs qui permet à l'adolescent de changer d'espace psychique, de pouvoir investir d'autres objets affectifs et de se construire un projet de vie.

Freud⁴¹⁵ spécifiait déjà à ce propos que le travail – et les relations sociales en découlant – est une technique de conduite vitale pour un attachement solide de l'individu à la réalité ou du moins à cette fraction de la réalité que constitue la société, dans laquelle une disposition à démontrer l'importance du travail nous incorpore inévitablement. La possibilité de transférer des éléments narcissiques et agressifs, à savoir érotiques, de la libido dans le travail et ses relations sociales, montre que le travail devient indispensable à tout individu pour maintenir et justifier son existence dans la société.

Cependant, si le travail représente le grand saut dans la vie sociale et adulte étant donné qu'il rend effective l'autonomie, le paysage social confronte les jeunes d'aujourd'hui à la croissance du chômage et au recul de l'emploi. Même si l'autonomie des jeunes reste l'objectif accordé par le milieu social et que personne n'énonce le maintien au domicile parental comme un idéal de société, le maintien dans la famille est un phénomène qui

⁴¹⁵ FREUD, S. *Malaise dans la civilisation* (1929), *Op. cit.*

marque la crise du social et entraîne une sorte d'emprise dont il est difficile de se défaire.

La notion d'emprise sous toutes ses formes est d'autant plus exaltée par l'environnement social que l'on constate la difficulté du social à réagir face aux conduites délinquantes dans lesquelles l'accès à l'objet, via le vol, le détournement ou la destruction peut se réaliser par l'absence de limites. En effet, la jouissance éprouvée dans la transgression est double. Si elle est provoquée par une conduite de franchissement situant l'adolescent délinquant hors des limites, elle est également incitée par le fait qu'il se voit lui-même, comme en miroir, puissant aux yeux de l'adulte réduit à l'impuissance pour verbaliser et intervenir.

Ainsi, l'adolescent délinquant, en quête d'une séparation et d'une place comme sujet à travers des conduites déroutantes qui s'aggravent de plus en plus, ne trouve comme réponse que l'absence de sens et le silence. En fait, remarque Dolto, si la délinquance est un moyen de dire que quelque chose ne va pas, trop souvent on ne parle pas de ce qui est « *mis sur le tapis*⁴¹⁶ » dans l'agir délinquant, la raison pour laquelle le jeune recommence.

En effet, cet adolescent devient un danger pour la société et le lien social qui l'organise dans la mesure où il est la preuve de son échec. Il est donc plus aisé de ne pas vraiment en parler. Si la société s'attache à nier la délinquance, les conduites délinquantes fonctionnent elles aussi dans la négation d'une culture qui ne laisse pas de place à la parole. En conséquence, nous pouvons comprendre les conduites délinquantes comme un effet en miroir d'une société qui voudrait s'abstraire du champ de la délinquance pour éviter d'être mise en cause.

Les difficultés spécifiques, cumulées par l'adolescent dont la seule issue rencontrée est la délinquance, s'élargissent dans un contexte social et culturel en crise, et le rapport à l'objet ne vient que témoigner l'emprise d'un maternel archaïque. En effet, cette crise

⁴¹⁶ DOLTO, F.; DOLTO-TOLITCH, C. *Paroles pour les adolescents ou le complexe du homard*. Op. cit., p. 111.

connaît des répercussions dans les réponses données à l'agir délinquant au niveau des institutions proposées par la société. Si la fonction réservée aux institutions était avant d'être un tiers, un lieu qui donnait un espace à la parole, aujourd'hui nous y voyons davantage une défaillance de cette place symbolique.

CHAPITRE 13: LA VIOLENCE DES RÉPONSES INSTITUTIONNELLES: « TAISEZ-VOUS »

13.1 Crise d'une société et crise des institutions

Tout individu se voit pris, dès sa naissance, dans la chaîne des générations et en conséquence dans les phénomènes de transmission, tâche attribuée à la famille. De même, tout individu s'introduit dans un contexte historique et culturel, celui de ses origines, de ses appartenances, qui lui fournit des systèmes de références et de corps de valeurs. L'être humain est inséré nécessairement dans l'histoire d'une société où les événements viennent s'inscrire mais aussi dans les institutions, les dispositifs qu'une société construit et dont il se sert.

Le processus psychique pubertaire, moment de « sortir » de l'environnement familial, se produit dans l'intrication de la scène psychique avec la scène sociale. Ce moment de construction subjective sera une opération réalisée entre génération et transmission, entre contexte et culture, entre histoire et institution⁴¹⁷. Pour accéder à cette voie marquée par ce cheminement psychique et social, l'adolescent a besoin que la société dans laquelle il évolue aménage les conditions de cette émergence de soi.

⁴¹⁷ Cadoret, M. « Chanter est en vérité est un autre souffle. La violence des idéaux », in : *Violente adolescence : pulsion du corps et contrainte sociale, Op. cit.*, p. 123.

Chaque adolescent vit son expérience psychique de sortie de l'enfance pour aller vers le monde des adultes où il se voit confronté à ce qu'il rencontre sur la scène sociale. L'adolescent d'aujourd'hui se confronte à l'état d'une civilisation à la fois marquée par la prépondérance des objets qu'il faut posséder au plus vite et par les valeurs transitoires. Cette massivité de la transformation des paramètres sur la scène sociale provoque non seulement l'instabilité mais en plus favorise des décharges impulsives, parce que ce changement rapide ne fait que bousculer la capacité perceptive et réflexive.

Il est évident que tout individu doit se socialiser, ce qui signifie socialiser les pulsions tout en trouvant la voie du symbolique pour les satisfaire. Et c'est le lien social, ce *rapport entre individuel et collectif*⁴¹⁸ qui permettra de générer symbolisation et sublimation des pulsions. En revanche, les impasses de cette socialisation peuvent conduire à la *déliation du lien social*⁴¹⁹. Le sentiment de toute-puissance pulsionnel chez l'individu donne l'illusion de se sentir au-delà des frontières, et l'impasse entraînée par le temps pubertaire se renforce dans le social si l'adolescent ressent qu'il n'est limité par aucune juridiction humaine et humanisante en raison de la défaillance du tiers.

En fait, nous sommes soutenus par des représentations culturelles qui font le tiers. Et le tiers ne vient pas uniquement s'ajouter au couple duel pour transformer ses relations mais il est aussi celui qui divise et qui relie autrement. Il devient également la culture, cette représentation qui soutient le rapport au monde, le lien social qui est la base des institutions dans lesquelles l'individu s'insère. Dans ce sens, l'institution s'articule au lien social, et pour l'adolescent elle est souvent vécue comme la « *réincarnation* » d'un adulte de cet autre familial⁴²⁰.

⁴¹⁸ LE FOURN, J.-Y. « Adolescence et institution : " Le trans-faire" », in : *Le transfert adolescent ?* Sous la dir. D. Lauru. Toulouse: Le Bachelier, Érès, 2002, p. 124.

⁴¹⁹ LAURU, D. « Liaisons et déliaisons dangereuses à l'adolescence » in : *Violente adolescence, pulsions du corps et contrainte sociale. Op. cit.*, p. 81.

⁴²⁰ LE FOURN, J.-Y. « Adolescence et institution : "Le trans-faire" », in : *Le transfert adolescent. Op. cit.*, p. 124.

Le rapport de l'adolescent à l'institution est à entendre selon deux discours : faire le lien social et faire la séparation. Pour autant, pour que l'institution puisse fonctionner à l'adolescence, il faut qu'elle puisse être le support du tiers, celui qui produit la distinction du sujet et de l'objet, condition permettant à l'adolescent de le mettre à l'épreuve. La question qui se pose à l'adolescent à propos de l'institution sera donc celle de son rôle, de son statut dans la construction et l'élaboration du lien social où la prépondérance de la parole et du langage est essentielle.

Il nous semble évident que l'institution est un produit de la demande sociale, et en tant que telle elle reproduit le modèle proposé par le social. Ainsi, l'état de détresse sociale et culturelle permanent fait écho dans les institutions et expose à des risques personnels non négligeables, en conséquence de quoi nous assistons à des perturbations importantes et à des réactions émotionnelles exacerbées, à des degrés divers chez chaque individu.

Une époque où l'on constate une difficulté à s'investir et à espérer, dans un paysage social marqué par une vélocité dévitalisante du langage, qui laisse l'individu dépossédé des mots pour s'exprimer, est sans doute l'une des formes subtiles de l'aliénation et en l'occurrence du déni des signifiants, essentiels pour l'inscription de l'individu dans la culture de son temps. Ce discours social défaillant du symbolique, qui tourne dans le vide, qui ne sert pas de support à l'organisation des signifiants rend difficile l'établissement d'un lien social pour tous les individus et pour les adolescents en particulier. La crise d'une culture et d'une société, c'est-à-dire de ce qui étaye la position de l'être social, contribue aussi à l'effondrement des institutions et de ce qui organise le lien social, à la perte du sens.

13.2 Le déni de la délinquance dans les institutions⁴²¹

L'adolescent a besoin des fonctions des adultes dans les rapports sociaux, ceux qui ouvrent la voie du symbole par le langage. Ces fonctions s'établissent dans un contexte social et culturel, plus précisément dans les institutions proposées par la société et dont l'adolescent fait usage. Pourtant, s'il y a de nos jours un modèle privilégié de rapport maternel dans la société qui s'exprime par des satisfactions de plus en plus intenses et pressantes sans laisser de place à la voie du symbolique, l'institution devient complice de ce modèle proposé par le social.

D'autre part, l'institution serait destinée à faire le lien social de l'individu, le rapport au collectif, tout en lui permettant de trouver ses satisfactions d'une manière licite, à savoir dans les exigences de la contrainte à la norme sociale. Entre le compromis de reproduire le modèle social actuel proposé et les exigences qui auparavant lui ont donné naissance, l'institution est placée au cœur de cette contradiction.

Parmi les institutions que l'adolescent utilise, celles destinées à l'enseignement sont un lieu privilégié pour le sujet et ses rapports sociaux. Étant un espace dans lequel il établit un type de rapport avec les pairs et teste les limites auprès des adultes, le lycée est très souvent le lieu de l'agir délinquant. Cet espace susceptible d'offrir à l'adolescent la possibilité d'organiser un lien social apporte aussi des perturbations importantes.

Au début de notre travail de recherche avec les adolescents délinquants – alors que la demande de la cure était très souvent liée à une exigence de l'établissement scolaire ou à une demande des parents lorsque l'établissement scolaire menaçait le jeune d'exclusion – nous avons essayé de proposer une recherche dans des lycées avec pour objectif de voir comment les établissements faisaient face à la délinquance.

⁴²¹ Ce chapitre se rapporte à l'expérience dans des lycées au Brésil et dans un foyer d'accueil à Paris pendant le DEA. DE ABREU E SILVA, R. *Delinquência Juvenil e imagos parentais: uma interlocução na contemporaneidade*. Porto Alegre: Instituto de Psicologia, UFRGS, 2000.

Lorsque nous attendions de rencontrer le directeur dans un premier lycée, trois mères se trouvaient également en attente de rencontrer la direction pour résoudre des problèmes de leurs enfants, suite à des situations de violence et de transgression. Cependant, et malgré notre connaissance de plusieurs situations de délinquance dans cet établissement, la direction nous a fait savoir que l'établissement n'était pas confronté à ce type de problème et qu'il valait mieux chercher ailleurs, dans un lycée de banlieue par exemple.

Dans le second lycée, notre proposition de recherche a d'abord été bien acceptée par la direction scolaire. Le sous-directeur en personne nous a informé que les adolescents du lycée, appartenant à un milieu familial très aisé, « [...] arrivent dans des voitures très puissantes et très chères d'ailleurs... pourtant, nous avons des problèmes très graves dans le lycée, tel que des vols ». Néanmoins, malgré les inquiétudes déclarées par le sous-directeur à l'égard de l'agir délinquant, nous n'avons jamais obtenu de réponse après la réunion de la direction qui devait décider de la possibilité ou non d'effectuer la recherche.

Finalement, un troisième lycée, qui dès les premiers contacts a évoqué certains problèmes de transgressions et de violence, a accepté de nous recevoir. Les adolescents confrontés à ces difficultés étaient suivis par le « Service d'orientation scolaire »⁴²², qui nous a fait part de vols, de violence avec coups de couteau et de racket.

Lors du contact direct avec les adolescents, nous nous sommes rendu compte qu'ils ne savaient pas pourquoi ils allaient voir quelqu'un au Service d'orientation scolaire. Pour eux, le motif du suivi différait de celui des professionnels. Les jeunes mettaient en avant que c'était peut-être dû au fait qu'ils n'étudiaient pas suffisamment, et de son côté le personnel du service affirmait qu'il valait mieux ne pas parler de l'agir délinquant.

⁴²² Service composé par des psychologues et des pédagogues, destiné au sqi d'adolescents présentant des problèmes de conduite.

Un premier problème se posait par rapport à notre travail : il n'était pas le produit d'une demande mais d'une proposition et d'un intérêt qui était le nôtre. Nous pourrions attribuer l'échec des premières tentatives à ce fait. Pourtant, la question de l'agir délinquant dans les trois établissements scolaires est d'une façon ou d'une autre « mise sur le tapis ». Ce qui est tout à fait remarquable, c'est la difficulté des adultes à parler de la délinquance et à en parler aux adolescents. On observe un travail de réparation qui consiste uniquement à faire semblant et ne sert qu'à montrer l'impuissance devant le problème ; en effet, les interventions se résument souvent à écarter la question en répondant par le silence ou en demandant aux parents de chercher un autre établissement scolaire.

À Paris, nous avons eu l'opportunité d'être invitée à suivre un stage dans une Association Éducative qui s'occupait d'adolescents délinquants. Cela fut possible en prenant contact avec des professionnels du Ministère de la Justice et d'un Centre de Recherche et de Formation d'Éducateurs. Au départ, la délinquance nous a été expliquée comme une question touchant davantage des adolescents étrangers ou appartenant à une classe sociale moins aisée.

Dans ce sens, la délinquance ne serait pas liée à l'espace ni à une question psychique, mais à quelque chose qui vient du dehors. L'étranger, par définition, est quelqu'un qui n'appartient pas à une société donnée, à un groupe, il est un inconnu qui se tient à l'écart. Partant de cette définition, la délinquance apparaît comme quelque chose de l'ordre du « jeté dehors ». De plus, le mot étranger peut être rapporté à l'étrangeté, c'est-à-dire au caractère incompréhensible et jamais vu⁴²³.

Cette réponse n'est pas sans lien avec celles fournies par les établissements scolaires au Brésil, où la délinquance serait uniquement observable chez les adolescents des banlieues. Et lorsqu'il n'est pas possible de l'affirmer, il vaut mieux ne pas parler de cet état de fait

⁴²³*Le Micro-Robert : Dictionnaire*. Paris: 1988.

ou alors le dénier. De même, demander à l'adolescent de quitter l'établissement, voire procéder à une exclusion est aussi une façon de faire de lui un étranger, du moins par rapport au lycée. Cela nous place devant l'impuissance à faire face à l'agir délinquant.

Une autre réponse nous a été apportée au Centre de Recherche, où un professionnel souligna que la délinquance n'était pas une question spécifique à une classe sociale déterminée ou à des adolescents étrangers. Mais en ce qui concerne les adolescents de milieu plus aisé, les mesures éducatives pouvaient être différentes et dans certains cas la délinquance n'est pas dénoncée. De la même façon, un juge nous a déclaré :

« La délinquance n'est pas la question d'une classe moins aisée. Il existe des banlieues où il n'y a pas de délinquance alors qu'il en existe dans des quartiers abritant des personnes plus aisées mais qui ne veulent pas appeler la police. En fait, la délinquance est une question sociale mais elle est surtout l'effet d'un système trop faible d'une loi intérieure, sous le point de vue de la structure psychique de l'individu.⁴²⁴ »

À son tour, un éducateur du Tribunal de Justice nous a fait la remarque suivante :

« La délinquance de nos jours est différente. Elle est plus violente dans la mesure où l'argent devient la valeur prépondérante de notre société et les médias ne font que contribuer à aggraver la question... La loi, ce qui arrive aujourd'hui est la banalisation de son application. On mobilise les parents et ensuite on décide que ce n'est pas si grave. Eux, de leur côté, disent toujours que le problème vient du dehors, qu'il est hors de la maison »⁴²⁵.

Malgré ces réflexions, l'éducateur finit par nous montrer la marque de sa chemise, en expliquant que les adolescents voient cette marque – qui est actuellement la préférée des adolescents - avant de le voir lui. C'est la seule voie qu'il a trouvée pour arriver à parler avec eux, c'est-à-dire pour se mettre au même niveau. Tout en montrant son impuissance devant le problème, il révèle : «- *Les médias ne font que diffuser la prépondérance des marques et des objets et nous, on les aide à le faire.* ».

Après avoir visité quelques établissements liés au service de Justice des Mineurs, nous sommes reçue dans un foyer d'accueil destiné à recevoir des jeunes garçons entre treize et dix-huit ans et dont la plupart a commis des infractions. La majorité de ces jeunes provient

⁴²⁴ Propos enregistrés lors d'un entretien effectué en mai 2000.

⁴²⁵ Idem.

d'une famille monoparentale ou d'une famille où la présence du père n'est pas effective. Les adolescents eux-mêmes évoquent la proximité avec leur mère et une relation très difficile avec leur père, décrit par certains comme « *quelqu'un sans aucune importance* ».

Le chef du Service Éducatif remarque que depuis quelques années les jeunes intègrent le foyer « *dans un état de grande souffrance psychique et un grand sentiment de culpabilité... ils en arrivent même à dire que si les choses vont mal dans la famille c'est de leur faute.* ». Il observe aussi une grande difficulté de séparation d'avec la mère, avec qui ils maintiennent une relation fusionnelle. Il nous fait part de ses inquiétudes à l'égard de la situation actuelle de ces jeunes et du travail engagé avec eux. Ils quittent le foyer pendant le week-end et très souvent ils retombent dans l'agir délinquant, fait qu'il n'est pas en mesure d'expliquer. À propos du rôle des adultes, il ajoute : « *On fonctionne comme un miroir pour ces adolescents.* ».

Le dialogue entre les adolescents et les éducateurs est peu présent dans le quotidien du foyer, sauf pendant les repas où les adultes s'adressent aux jeunes pour leur enseigner les bonnes manières à table. Ce sont les éducateurs eux-mêmes qui signalent s'être organisés autour des horaires de repas. En fait, le chef de la cuisine est celui qui s'adresse davantage aux adolescents, ce qui fait dire à certains jeunes qu'ils ont comme projet d'avenir l'envie d'« *être chef de cuisine* ».

Ces adolescents ont témoigné d'une grande curiosité vis-à-vis de notre présence et ils se sont rapprochés spontanément, sans poser de résistance à un dialogue proposé. Toutefois, nous avons été avisée qu'il ne fallait pas parler de l'agir délinquant avec eux, dans la mesure où cela était « *dangereux* » et risquait de les entraîner dans « *un état d'agitation* ». Paradoxalement, dans le bulletin qui nous a été remis sur les objectifs proposés par le travail du foyer nous pouvions lire : « *permettre aux jeunes d'intégrer la vie adulte en tenant compte des réalités du moment ; les soutenir dans leur développement*

personnel ».

D'autre part, la présence de ces jeunes faisait suite à une mesure éducative, et donc à une procédure de la Protection des mineurs. Le guide de la Justice des mineurs auprès du Ministère de la Justice concernant les jeunes délinquants affirme que la justice « *cherche d'abord à rappeler au jeune ses devoirs vis-à-vis de la société et à lui faire prendre conscience de ses actes pour éviter qu'il ne récidive...*⁴²⁶ ».

Il nous semble tout à fait impossible de lui faire prendre conscience de ses actes sans lui donner accès à la parole, c'est-à-dire sans le faire passer par la voie du symbolique. Et finalement la récidive n'est pas surprenante si l'on considère que là où manque la parole, l'adolescent met l'agir délinquant. Il semble ainsi qu'il ne puisse pas faire autrement. De la même façon, l'objectif proposé par le foyer, à savoir soutenir l'adolescent dans son développement personnel, impliquerait pourtant de lui laisser un espace pour la parole et surtout le soutenir dans l'usage de cette parole. Il est également manifeste que le développement personnel ne se limite pas uniquement à l'activité nourricière, et ce d'autant plus si elle ne s'accompagne pas d'un regard de reconnaissance sur le sujet.

Les éducateurs au contraire nous ont donné des informations sur l'histoire des adolescents et les motifs qui les ont conduits à un placement dans cet établissement, dont notamment des conduites violentes contre les enseignants ou contre des inconnus, et des vols. Toutefois, un seul adolescent savait exprimer sa permanence dans le foyer. Tous les autres l'expliquaient en disant que « *les choses allaient mal à l'école ou au lycée* », qu'« *ils avaient des problèmes chez eux* » ou bien tout simplement que « *c'est la vie...* ».

L'adolescent ayant réussi à parler de l'agir délinquant nous déclare après une récidive qu'il n'a jamais eu l'opportunité d'en parler et, malgré la difficulté d'expliquer son agir, il nous demande de poursuivre le dialogue pendant les jours suivants. Loin de « risquer de

⁴²⁶ *La Justice des mineurs*, Les guides de la justice, Ministère de la Justice, p. 4., c'est nous qui le soulignons.

tomber dans un état d'agitation » contre lequel on nous avait mise en garde au départ, cet adolescent reprend espoir de pouvoir accéder à une autre voie que celle choisie auparavant à travers l'agir délinquant.

Un aspect tout aussi étonnant est le décor de la salle de jeux qui nous a été allouée pour notre travail. En effet, il était composé de plusieurs photographies détaillées de *La porte de l'Enfer*⁴²⁷, l'œuvre de Rodin. L'éducatrice chargée du décor nous a fait savoir que le choix avait été fait par les adolescents eux-mêmes, suite à une visite du Musée où l'œuvre est exposée. Unanimement, ils ont choisi de ne garder que les photos de cette sculpture en bronze, qui par ailleurs se trouve dans le jardin du Musée et non à l'intérieur.

L'ensemble de la sculpture se compose de plusieurs miniatures, parmi lesquelles des scènes faisant allusion à *La Divine Comédie*, de Dante Alighieri, à des lieux dans l'enfer qui selon lui signalent des catégories différentes de la tourmente du corps. Or, ces scènes ont été privilégiées dans les photographies prises par les adolescents du foyer. Signalons également que, d'après l'auteur, il est gravé devant la porte : «... *Vous qui entrez, laissez toute espérance*⁴²⁸ ».

Ces adolescents se voient d'une certaine manière représentés devant cette porte et nous pouvons inférer, en nous référant à *La Divine Comédie*, que s'ils ne sont pas encore jetés dans l'enfer ils sont dans les limbes, une sphère sans rupture ni ouverture et ainsi une métaphore du contenant maternel. Le rapport des adultes avec ces jeunes en est le témoignage, à l'exemple de l'organisation de l'établissement autour des repas et l'interdit de parler de l'agir délinquant, c'est-à-dire ne pas donner de place à la parole. Ces jeunes sont donc pris dans l'impossibilité à être ; l'ouverture représentée par la porte, ce qui pourrait être offert par l'institution comme un tiers, ne fait que les renvoyer au désespoir.

⁴²⁷ RODIN, A. *La Porte de l'Enfer* (1888-1917), sculpture en bronze qui orne le jardin du Musée Rodin.

⁴²⁸ ALIGHIERI, D. (1307-1321) *La Divine Comédie*. Trad. Fr. J. Risset. Paris: Flammarion, 1992, Enfer, I, Chant III, vers 9.

En outre, une réplique de la sculpture « *Le Penseur* »⁴²⁹ de Rodin apparaît également sur la porte. Cependant, elle n'a pas été prise en photo par les adolescents. En fin de compte, à quoi penser ou pourquoi penser s'il est interdit de le dire ? Le silence comme exigence ne fait que renforcer chez tout adolescent – et chez le délinquant en particulier – le doute sur sa capacité à penser et à comprendre son agir délinquant. Cette incertitude est renforcée par les réponses institutionnelles et cette réponse met en évidence la prépondérance de l'agir à la place de la parole.

Intervenir, en qualité d'adulte qui exerce une fonction de socialisation dans la question du jeune délinquant, consiste à donner des références qui puissent favoriser le lien social, à introduire la fonction symbolique là où elle n'a pas eu sa place. Pourtant, le jeune délinquant trouve dans l'institution le déploiement du social, une résonance de l'absence des mots et de sens, l'impossibilité d'accéder à la parole et aux signifiants qui puissent lui assurer une place du désir.

Le déni du social en ce qui concerne la délinquance fait écho dans l'espace institutionnel. Sur ce point, Foucault situe le point d'origine de la délinquance *non pas à l'individu criminel (il n'en est que l'occasion ou la première victime) mais à la société*⁴³⁰. Plus spécifiquement, à une mauvaise organisation sociale incapable de fournir les besoins fondamentaux de l'individu ou qui efface ou détruit en lui des possibilités, des aspirations ou des exigences qui surgiront après l'infraction. Toujours dans le même texte, Foucault affirme que *la délinquance est un produit de l'institution*⁴³¹.

Ces exigences qui surgissent après l'agir délinquant comportent l'introduction du symbolique dans laquelle l'institution devrait être un vecteur privilégié. Alors que le symbolique continue à manquer, il ne reste à ces jeunes qu'à poursuivre la voie de l'agir.

⁴²⁹ RODIN, A. (1880), sculpture en bronze représentant Dante Alighieri qui orne le jardin du Musée Rodin.

⁴³⁰ FOUCAULT, M. *Surveiller et punir*. Paris: Gallimard, 1975, p. 336.

⁴³¹ *Ibidem*, p. 352.

Lacan souligne que la répétition est une *répétition symbolique*⁴³², car l'ordre symbolique ne peut être conçu que comme ce qui constitue l'individu. Ces conduites sont elles-mêmes la répétition d'une demande d'accès à cette voie quelque part, d'échapper au risque d'une disparition subjective, c'est-à-dire de se trouver une place comme sujet.

Il en résulte que cette défaillance de la fonction d'être le support d'un tiers dans les institutions – surtout en ce qui concerne la question de la délinquance – ne fait que confronter les jeunes à des contradictions entre ce qui est proposé et ce qui est apporté comme réponse. Ce silence – voire le déni imposé par le social et en l'occurrence par les institutions qui en font partie – à l'égard de ce que veut dire la délinquance aujourd'hui, en la rapportant à l'étrangeté, ne peut que contribuer à maintenir l'adolescent en défaut face à un ordre extérieur qui, à son tour, reste étranger à lui. En l'occurrence, cet adolescent se confronte à nouveau à l'emprise du contenant maternel dans un rapport d'aliénation à l'objet, entre plaisir et mort dans l'absence de limite.

⁴³² LACAN, J. « Le séminaire sur " La Lettre volée" » (1956), in *Ecrits*. Paris: Seuil, 1966, p. 46.

CHAPITRE 14: SOMBRES SOUS L'EMPRISE DU CONTENANT MATERNEL: UNE HISTOIRE CLINIQUE DE LA DELINQUANCE JUVENILE⁴³³

Dans ce chapitre nous nous proposons d'illustrer la particularité de la délinquance juvénile et la question de l'objet. De manière plus spécifique, nous allons examiner le défaut de séparation entre sujet-objet pendant l'enfance ainsi que la défaillance de la construction subjective qui en résulte. La difficulté de se construire un objet psychique pendant la période infantile et les enjeux de celui-ci trouveront leur appui sur les objets de la réalité à l'adolescence. L'exemple abordé évoque surtout la question du désir encore aliéné au désir de l'Autre chez le jeune dans le cadre de la délinquance juvénile ; l'agir y est une réponse à un Surmoi archaïque mais aussi la mise en scène d'une réalité psychique.

Pour autant, nous utilisons l'histoire clinique d'une jeune fille qui nous a été adressée une première fois quand elle avait sept ans. La cure a été interrompue par sa mère peu de temps avant que la fillette atteigne ses neuf ans, moment où l'enfant organisait, d'une certaine façon, une demande à sa mère de lui accorder son statut de sujet. Elle reprendra le traitement à l'âge de quatorze ans, cette fois dans le cadre de la délinquance.

⁴³³ Nous remercions la psychanalyste Madame Silvia Eugenia MOLINA pour la supervision du cas.

14.1 « Je suis toi, tu es moi »

Maëlis est donc âgée de sept ans lorsqu'elle nous est envoyée par un médecin neurologue. Dans le courrier qui accompagne la fillette, le médecin fait état d'un problème « surtout émotionnel ». Les crises de douleur abdominale dont elle se plaint semblent selon lui « au service de quelque chose ». Prenant contact avec lui, il nous fait savoir qu'il a prescrit des médicaments à la petite fille pour « *calmer* » sa mère, très angoissée et persuadée que son enfant souffre d'une maladie organique. Il a prescrit un médicament « *très léger* » pour qu'il n'apporte pas à la petite fille d'effets collatéraux. Mais il ajoute qu'en fait ce traitement « *ne sert à rien* » et pense que si l'enfant suit une cure la prise du médicament pourrait être interrompue par la suite.

La fillette présente des crises à l'école et pendant la nuit, lorsqu'elle ne dort pas dans le lit de sa mère. Un épisode a eu lieu quand elle était avec son père, ce qui l'a amenée à rentrer chez elle tout de suite. Elle crie, grimace et pleure en disant qu'elle a mal au ventre. Parfois elle se frappe la tête contre le mur et seule l'intervention de sa mère – en la prenant dans ses bras – la fait cesser.

En un an elle a consulté plusieurs médecins et subi nombre d'examens médicaux. Sa mère tente de se convaincre qu'elle a une maladie organique, voire une maladie rare. Certains examens ont été douloureux mais l'enfant ne s'est pas plainte. Le dernier spécialiste consulté a pratiqué une anesthésie générale et l'enfant a dû être hospitalisée pendant deux jours. Sa mère a constitué un dossier avec tous les examens et il est organisé tel un album de photographies.

La dernière « crise » de Maëlis a été provoquée par la séparation d'avec une copine à l'école, qui a quitté l'établissement. Suite à cet épisode, la mère a engagé de nouveaux examens, cette fois en consultant le neurologue qui à son tour nous l'a adressée. À l'école elle est seule, car ses crises effraient les autres enfants, qui lui ont donné le surnom de

« sorcière ». Chaque matin avant d'aller à l'école elle se plaint de l'attitude des autres enfants et demande à ne pas y aller.

En réalité, elle ne va plus à l'école qu'accompagnée de sa mère. La femme de ménage de la mère reste dans l'école pendant que l'enfant est en classe, et la mère doit être présente au moment de la récréation pour que Maëlis puisse la voir. La direction de l'école – une école publique – va prendre plusieurs contacts avec la mère. Au cours du second semestre on lui demande de chercher un autre établissement car le corps enseignant ne sait plus quoi faire. Les institutrices ne parviennent pas à régler le problème. À la fin de l'année scolaire, la mère inscrit sa fille dans une école privée.

Les parents de Maëlis sont séparés depuis un an et demi. Elle allait passer quelques heures pendant le week-end chez son père, mais les contacts se sont espacés car à chaque visite il fallait rentrer tout de suite parce que – selon la mère – « *elle risquait de faire une crise* ». Après l'école, Maëlis reste à la maison avec la bonne mais appelle plusieurs fois sa mère au travail pour lui demander à quelle heure elle rentre, pour lui dire qu'elle lui manque beaucoup et qu'elle a peur qu'elle l'abandonne ou qu'elle meure.

À chaque fois que sa mère se risque à sortir seule de la maison, la fillette se met à pleurer et à crier. Alors si elle sort, ce qui est très rare, elle ne prévient pas sa fille. Les plaintes de la mère à propos des appels incessants et de la demande de présence permanente – à l'école, pour jouer avec le soir ou pour l'aider à faire ses devoirs – ne sont pas sans contradiction avec le fait qu'elle répète souvent à sa fille qu'« *elle ne peut compter que sur* » elle.

Maëlis a une seule copine, une petite fille de huit ans qui habite dans l'appartement voisin. C'est toujours la copine qui vient chez elle et non le contraire, car la mère a peur qu'elle fasse là-bas « *une de ses crises* ». C'est aussi la raison pour laquelle elle ne dort jamais chez son père ni chez personne d'autre. En plus, elle a besoin pour dormir de son

oreiller, le même qu'elle utilise depuis bébé, et elle ne veut pas que les autres le sachent. En réalité, Maëlis passe toutes ses nuits dans le lit de sa mère.

L'oreiller en question aurait pu être l'objet transitionnel choisi, pourtant il n'a pas réussi à se constituer comme tel. Il s'agit plutôt d'un objet adhérent au corps, ne se construisant pas comme représentant psychique de l'objet. Son utilisation apparaît davantage comme le signe d'une sorte de rituel qui lui permet de ne pas aller chez les autres et non comme un objet l'autorisant à supporter l'absence de la mère. Maëlis n'a pu s'assurer de la permanence de l'objet ; elle n'arrive pas à dépasser cette étape, à se construire un objet psychique par défaut d'un espace transitionnel.

L'observation de cette petite fille nous montre que les phénomènes transitionnels ont été si perturbés qu'elle n'a pas été en mesure de traverser l'état de transition. En effet, aller vers l'indépendance signifierait l'abandon et la disparition de cet objet qui n'a pas réussi à devenir extérieur. Si nous nous tournons ici vers la conception de Winnicott, nous constatons qu'elle a bien élu un objet transitionnel mais en même temps elle est incapable de passer par la première possession *non-moi* en le détruisant pour pouvoir l'utiliser ensuite.

La première « crise » de Maëlis est apparue pendant la nuit, juste avant la séparation de ses parents. Quand a eu lieu ce premier épisode, la petite fille dormait encore dans sa chambre. Mais devant la menace d'autres « crises », sa mère la met dans son lit pour pouvoir la surveiller. Le père commença par dormir dans un lit de fortune à côté d'elles, puis il est allé dormir dans la chambre de Maëlis. La séparation du couple va suivre peu de temps après, sur décision de la mère. À l'occasion le père part vivre chez la mère de sa première fille.

Le père, âgé de quarante ans, est mécanicien et la mère est une avocate de quarante-cinq ans. Ils se sont séparés une première fois, avant la naissance de Maëlis, à un moment où la mère découvre qu'il a une double vie. Il entretient une relation avec une autre femme, avec qui il a une petite fille de deux ans. Après qu'il soit victime d'un accident de voiture, elle accepte finalement son retour et la tentative de revivre ensemble. C'est à cette période qu'ils décident d'avoir un enfant. Cependant, la mère affirmera qu'après l'accouchement le père n'a montré « *aucun intérêt pour le bébé* ».

La petite fille va apprendre qu'elle a une sœur alors que ses parents sont déjà séparés et qu'elle se trouve dans la rue avec son père. Lors d'une promenade, ils rencontrent une autre petite fille qui va l'appeler aussi « papa ». Quelques jours plus tard, le père emmène ses deux petites filles au parc. Mais dès le lendemain la mère de Maëlis lui demande d'éviter de nouvelles rencontres avec cette sœur car Maëlis pose beaucoup de questions. En plus d'interdire à sa fille d'avoir accès aux possibilités de penser, nous observons qu'elle l'empêche d'avoir des expériences avec un semblable.

Dans l'histoire infantile de cette mère apparaissent des expériences ayant contribué à un sentiment d'abandon vis-à-vis de ses propres parents. Fille d'un couple d'immigrés italiens, elle est issue d'une fratrie de douze et a sept frères et quatre sœurs. La première partie de son enfance s'est déroulée à la campagne. Mais ses parents ayant du mal à élever leurs enfants, elle est confiée aux grands-parents à l'âge de sept ans. L'âge d'apparition des troubles de Maëlis face à la séparation d'avec sa mère.

Elle est la seule de la fratrie à ne pas être restée avec ses parents, mais elle n'a jamais obtenu d'explication sur cette décision. À l'âge de douze ans, elle est envoyée en internat pour continuer ses études. L'établissement est situé dans un village très éloigné de la maison de ses parents, en conséquence elle reste plusieurs mois sans contact avec eux. Elle aurait voulu rester avec ses frères et ses sœurs dans la maison familiale et craignait de ne

plus revoir sa famille.

Si d'un côté cette femme s'interroge sur le vrai motif de son départ de la maison familiale, de l'autre le fait de se poser cette question entraîne une certaine culpabilité. Elle pense qu'elle n'a pas le droit de remettre en question son départ de la maison puisque ses parents lui ont donné la chance de partir à l'école pour étudier. Donc elle a été privilégiée. Quoi qu'il en soit, elle est la seule à avoir été envoyée chez les grands-parents puis à l'internat. Certes pour étudier, mais aussi pour être loin de la famille.

Son insertion à l'école a été difficile car les autres enfants se moquaient constamment de son accent italien. Sa famille lui manquait beaucoup mais, ne pouvant le mettre en mot, elle pleurait. Au début de l'année scolaire, la direction de l'internat appela sa mère pour l'informer des difficultés de sa fille. Mais le silence et les signes de mécontentement sur le visage de cette femme laissaient supposer une critique, celle d'être devant un comportement impardonnable. La fillette décida d'accepter sa situation et de souffrir aussi en silence pour ne pas déranger sa mère.

De sa mère elle garde l'image de quelqu'un qui était là pour « servir ». Quant à son père il parlait très peu et il lui reste l'image d'un père inaccessible et autoritaire. Au moment de la consultation, il est décédé depuis longtemps déjà. Sa mère vit toujours à la campagne et elle est maintenant âgée de quatre-vingt trois ans. Maëlis et sa mère vont y passer leurs vacances et la plupart de leurs week-ends.

Le père est l'aîné d'une famille dont les parents se sont aussi séparés. Il a une sœur et un demi-frère, du second mariage du père. Quand ses parents se sont séparés, il a gardé peu de contact. Sa participation dans la vie de Maëlis après la séparation du couple est surtout due aux demandes de la mère, comme par exemple lorsqu'elle ne peut pas accompagner sa fille quelque part à cause de son travail. En même temps, elle craint de laisser seule sa fille avec son ex-mari de peur qu'elle fasse une « crise » en son absence.

Elle lui demande également de passer quelques heures avec Maëlis certains week-ends, quand elles ne partent pas à la campagne. Il parle très peu avec sa fille et les « crises » l'énervent car il ne comprend pas ce qui se passe. La mère a peur qu'il disparaisse de la vie de Maëlis. Depuis quelque temps, il dit avoir des problèmes dans son travail, y compris le week-end, ce qui l'empêche alors de voir sa fille.

Maëlis n'accepte pas l'absence de sa mère pendant les séances, montrant par là qu'elle tente de nous dire quelque chose à partir de la demande de cette présence. En fait, la demande indique la recherche d'aspects subjectifs encore effacés. Parfois Maëlis s'assied sur les genoux de sa mère, se comporte comme un bébé et répète quelques mots prononcés par la mère. Même quand la mère se fâche et lui demande de s'asseoir à côté, elle continue à la garder sur ses genoux. Pourtant, lorsque la mère se met à pleurer en relatant l'histoire de sa propre enfance, la fillette se place d'elle-même sur le sofa d'à côté et se met à lui caresser les cheveux. Comme le geste d'un adulte qui chercherait à consoler son enfant.

Cette femme passe une grande partie des séances à raconter les conflits à la maison, que ce soit quand Maëlis ne veut pas faire ses devoirs, parce qu'elle ne veut jamais ranger sa chambre ou encore parce qu'elle trace des traits au crayon sur tous ses vêtements. Mais ensuite elle pense être trop exigeante avec elle, ce qui engendre une certaine culpabilité. Souvent, quand elle rentre du travail, elle va sans dire un mot s'étendre sur son lit pour penser. Devant cette attitude, Maëlis lui demande à plusieurs reprises si elle va bien. À l'occasion de cette séance, Maëlis nous donne le dessin qu'elle a produit : (figure 1)



Figure 1

Le dessin nous montre un personnage avec un corps vide et indéfini et une tête de petite fille. Les mains et les pieds, indices de la promesse du social, ne sont pas dessinés. Au corps est fixée une queue, qui a les traits d'un objet de l'activité pulsionnelle attaché au corps. Nous ne saurions dire si elle représente des excréments que l'enfant peut donner comme cadeau mais qui pourtant reste collé au corps, ou s'il s'agit d'un flot urinaire. Quoi qu'il en soit, cette queue est collée au corps, elle apparaît comme un objet pulsionnel qui ne se détache pas.

Soulignons qu'il est un objet des premières interactions pulsionnelles, en l'occurrence de la phase pré-génitale. Le fait de le retenir signifie à la fois la conservation du pouvoir de maîtrise sur lui, c'est-à-dire de se maintenir dans un état d'omnipotence, et l'impossibilité de la transposition sur un autre objet pulsionnel. Sur la tête est dessinée un grand ruban, qui semble peser sur elle. Si le ruban peut caractériser une petite fille, il est cependant

représenté en noir, en deuil comme tout le corps, dans la souffrance de ne pouvoir accéder à la subjectivité. Maëlis se présente comme l'objet partiel de sa mère et celle-ci est son prolongement.

En outre, le visage porte un troisième œil, celui de la mère qui ne s'est pas éloignée pour laisser la place à l'objet de la pulsion, le regard. Il est important ici de signaler que la mère a eu un problème au niveau de l'œil gauche qui lui a fait perdre la vision. Ce regard de la mère, qui devrait peu à peu se retirer est pourtant bien là, trop proche et posé sur le visage de la petite fille, empêchant ainsi au regard de prendre sa place. Les oreilles sont elles aussi recouvertes, évoquant l'interdit d'écouter, d'entendre. Sur la droite, Maëlis a dessiné un petit soleil, celui qui préside et oriente, qui peut donc représenter une fonction paternelle. Toutefois il est séparé de l'enfant par un trait. Enfin, tous deux sont dans un contenant, celui de la mère, comme s'ils se trouvaient dans son utérus.

Non seulement Maëlis dessine un objet de la pulsion, mais en plus elle représente son doute par rapport à l'image d'un corps qu'elle ne peut s'approprier et dont elle est en deuil. Ces traits supposent pour cette petite fille une défaillance au stade du miroir, moment où elle aurait dû s'approprier une image de son corps mais aussi ressentir et assumer qu'il manquait quelque chose à elle comme à sa mère. Pourtant, Maëlis est prise dans l'engagement de colmater ce manque.

Nous remarquons que la fillette n'arrive pas à faire la séparation sujet-objet et que l'objet se trouve adhérent au corps. Cette situation fait aussi écho à l'expérience infantile de la mère qui a vécu une expérience de séparation forcée. Comme nous l'avons déjà signalé auparavant, Maëlis débute la cure à l'âge de sept ans, âge où sa mère est partie vivre chez ses grands-parents. Le dessin suivant de Maëlis va dans le même sens : (figure 2) sous un cœur apparaît un corps avec un objet attaché. Bien que ses formes soient arrondies, indice du féminin, cet objet annexé nous laisse supposer la présence d'un pénis, c'est-à-dire le

déni de la castration chez la femme.



Figure 2

Le père, celui qui pourrait incarner une fonction paternelle, n'est pas nommé par sa mère comme le sujet capable de satisfaire son désir ; c'est même la fillette qui prend sa place dans le lit du couple. Le désir de la mère n'est pas non plus ailleurs. Elle dit s'ennuyer au travail et à chaque fois qu'elle sort avec des amis. En fait, on s'aperçoit que l'enfant a ou est le phallus pour sa mère. Nous comprendrons par la suite que Maëlis demandait non seulement le regard d'un tiers mais aussi l'introduction d'un signifiant phallique qui puisse lui donner une place comme sujet et organiser son désir.

Maëlis perçoit sa mère comme quelqu'un de triste, donc elle doit s'en occuper. Elle la provoque jusqu'à ce qu'elle réagisse et se fâche. Le fait de voir sa mère en colère calme la petite fille. La mère essaie de convaincre sa fille qu'elle se met au lit pour réfléchir mais cette dernière ne la croit pas. À ce moment de la séance, Maëlis dessine une sorte de momie de pharaon qui porte une moustache, sans mains ni jambes : (figure 3)



Figure 3

Cette représentation nous fait immédiatement penser au père aussi bien qu'à la mère, tous deux parlant très peu avec leur enfant et donnant l'image de l'inaccessible. Nous y observons la confusion qui s'est établie entre les imagos maternelle et paternelle et les deux se trouvent représentées dans une même figure. Le trait circulaire sur la tête couvre les oreilles et signale que la réflexion de sa mère n'est pas productrice de nouvelles idées, mais qu'elle passe son temps à ressasser le même sujet.

L'ambivalence des signes que donne la mère à sa fille est très présente. Soit elle ne lui parle pas et la petite fille pense que sa mère est déprimée, soit elle se fâche parce l'enfant la sollicite sans cesse. De même, elle ne sort pas à cause des difficultés de Maëlis, et quand elle décide de le faire elle ne la prévient pas. Ou encore au niveau des devoirs, qu'elle peut faire avec sa fille jusqu'à la fin ou alors s'arrêter brusquement et décider de ne plus répondre à ses questions.

Si la mère prouve à sa fille qu'elle ne peut s'en séparer tout en lui donnant des signes d'une menace d'abandon, et qu'en même temps elle lui dise qu'« *elle ne peut compter que sur* » elle, la fillette en retour affirme qu'elle ne sera pas abandonnée car elle accepte d'être un bébé qui a besoin de sa présence, qui ne peut survivre à son absence. Maëlis répond en fait au désir de sa mère, celui d'être l'objet qui lui appartient et dont la séparation engendre le fantasme de la destruction – sa mère se met au lit, elle tombe dans la déprime – et le fantasme de l'abandon – à partir des réponses gestuelles de sa mère : « puisque tu me quittes, tu perds l'amour ».

Le désir de l'Autre maternel auquel Maëlis est aliénée se manifeste et se confirme dans la demande et l'exigence de la présence de sa mère. En l'occurrence, elle ne fait que lui garantir qu'elle doit toujours être là, même au cours des séances où elle montre qu'elle n'est pas autorisée à grandir, à être un autre, à avoir un espace pour se construire comme sujet de son désir. Cette petite fille semble avoir l'espoir de l'introduction d'un tiers dans sa relation avec la mère, élément qui sera mis à l'épreuve pendant le développement de la cure.

Ce désir de la petite fille aliéné au désir de l'Autre maternel se répète dans le cadre scolaire. Sa mère aurait voulu rester à la maison avec sa famille. Elle ne voulait pas partir habiter chez ses grands-parents et pas davantage aller à l'internat, même si c'était pour étudier. Maëlis, à son tour, fait à présent l'écho de ce désir qui est resté sous silence. Elle

demande à sa mère de ne plus aller à l'école, de rester à la maison avec elle.

Concernant le père, en dépit de ses difficultés dans la relation avec sa petite fille et du fait qu'il lui parle peu, nous constatons que la mère est aussi très ambivalente par rapport à sa présence. C'est elle-même qui l'a fait dormir dans un autre lit et fait l'enfant prendre sa place dans le lit du couple après les premiers épisodes de « crise ». Rapidement il va prendre la place de sa fille dans sa chambre, avant de quitter définitivement la maison.

Les appels qu'elle lui fait pour qu'il soit présent dans la vie de sa fille entraînent aussitôt des difficultés. En effet, elle craint que sa fille puisse faire l'une de ses « crises » quand elle est avec son père. D'autre part, les rencontres prévues le week-end ou pendant la semaine sont souvent annulées parce qu'elles partent à la campagne chez la grand-mère ou parce qu'elle évite de sortir pour que sa fille ne lui pose pas de problèmes.

Le père accompagnera une seule fois sa fille à la consultation. Mais Maëlis en profite pour l'inviter à dîner avec elle et sa mère et pour lui demander de lui accorder un moment dans la semaine pour se promener avec elle. Il ne pose pas de résistance devant les sollicitations de Maëlis mais il nous montre également qu'il ne pensait pas être aussi important aux yeux de sa fille. Par deux fois la fillette affirmera qu'elle voulait « réunir le couple ». En fait, elle pensait que ses « crises » étaient la cause de la séparation.

Lors de cette séance, elle écrit le mot « frère » dans un cœur, puis déchire la feuille en évitant d'en parler. Sur une autre feuille, Maëlis écrit le prénom de son père, au milieu le sien puis celui de sa mère. Elle fait un cercle autour des trois mots. Ensuite, elle dessine une petite fille toute seule sous la pluie et qui tient à la main un parapluie : (figure 4) nous voyons qu'elle retrouve l'espoir de faire de son père un tiers séparateur.



Figure 4

Bien que la fillette continue à dormir dans le lit de sa mère et que celle-ci évite toujours d'en parler, quelques jours plus tard Maëlis dit à sa mère qu'elle voudrait bien qu'elle ait un copain pour ne plus rester toute seule. Pendant que sa mère sort dîner avec des amies, Maëlis reste avec son père sans faire de « crises ». Malgré tout, la mère de Maëlis déclare qu'elle n'arrive pas à s'amuser. Au contraire, elle trouve toujours ces dîners ennuyeux.

Lorsqu'elle rentre à la maison, la petite fille lui pose une question qui va rester sans réponse : « *-As-tu pensé très fort à moi ?* ». À vrai dire, la mère ne répond pas à travers des mots mais elle décide de faire un retour en arrière : puisque tout allait bien avec Maëlis, c'était plus agréable de rester à la maison, d'autant plus qu'elle ne se divertit pas quand elle sort avec ses amies. Il n'est pas surprenant que la petite fille reprenne ses inquiétudes et qu'elle affirme à l'égard de sa mère : « *-Je dois me faire du souci... je sens que je dois me faire du souci... et si je dois me faire du souci c'est ce que je ferai...* ». Le dessin produit par Maëlis à cette occasion (figure 5) est celui d'une petite fille toute seule, encore sans bras ni jambes.



Figure 5

En fait, elle ne peut pas marcher avec ses propres jambes et suivre son chemin, aucune voie n'est dessinée pour qu'elle puisse advenir comme sujet. Il ne lui reste qu'à se préoccuper et à s'occuper de sa mère. Elle répond à la demande de sa mère qui, de son côté, lui montre qu'elle n'arriverait pas à survivre à une séparation.

Nous remarquons aussi dans ce dessin que le visage ne comporte pas d'yeux, ni de nez ni de bouche. Ces orifices, servant notamment à représenter l'objet a , ne sont pas symbolisés. Pas d'ouverture, donc pas de possibilité de symboliser les objets du désir et qui viennent représenter l'objet a - *cause du désir*. Maëlis est encore prise elle-même comme l'objet partiel de sa mère.

D'autre part, le soleil apparaît parmi les nuages mais il est représenté sur le même plan, c'est-à-dire que le père ne se représente pas sur un plan autre que celui de sa mère. À gauche, elle entoure un ballon d'un contenant que l'on peut encore supposer être celui du maternel. Toutefois, le dessin révèle également la capacité de la petite fille à symboliser à travers l'arbre rempli de tous ses éléments : le tronc, les feuilles et les fruits. Cet arbre a quand même une insertion dans la terre.

Un mois et demi va se passer sans que nous ayons de nouvelles de Maëlis. Puis c'est elle-même qui dit à sa mère qu'elle veut reprendre les séances. Elle nous apprend qu'elle a

recommencé à sentir « cette chose » en parlant des « crises ». Cette fois elle parle de sa peur et de son inquiétude car depuis quelques temps les « crises » avaient pourtant disparu. Sa mère a licencié son employée de maison, qui travaillait là depuis la séparation du couple et que Maëlis aimait bien. La petite fille se met à nouveau à prononcer des mots comme un bébé.

Maëlis se voit confrontée à la perte de cette personne qui avait d'une certaine façon apporté la possibilité d'avoir un rapport avec un autre que la mère ; en conséquence, elle ressent « la chose ». Signalons à ce propos que dans le discours psychanalytique la Chose apparaît comme le substitut du corps maternel, le lieu où l'on était en sécurité et dont la nostalgie persiste toujours ; autrement dit, un objet absolu qui se dérobe au sujet mais qui voisinerait avec le Réel et que Lacan⁴³⁴ articulera avec le principe de plaisir : « Das Ding » lié à la tendance à retrouver cet objet perdu.

En somme, la Chose implique le processus de sublimation dans lequel le rapport à l'objet infantile, à la Mère archaïque, doit disparaître. Cette perte du premier objet souverain – en l'occurrence la Mère – oriente le sujet vers la quête de nouveaux objets tout en le confrontant à l'impossibilité d'une rencontre avec un objet absolu, de la jouissance pleine. Le seul recours que trouvera le sujet face à ce reste de jouissance est justement la quête de l'objet *a* qui devient, en quelque sorte, l'indice de ce reste. Pour autant, il faut qu'il y ait un passage ouvert pour que se forme une lacune, celle où le désir de la mère reste sans réponse ; en d'autres termes, un espace potentiel est nécessaire pour permettre l'introduction de nouveaux objets.

Ces « crises », caractérisées par des douleurs au ventre et accompagnées d'un retour de l'enfant à la position de bébé, nous évoquent la difficulté de faire disparaître le rapport à la Mère archaïque, de le sublimer. En outre, l'excès de présence de sa mère est justement ce

⁴³⁴ Cf. 7.1: Les objets de la pulsion dans la période infantile et leurs remaniements à l'adolescence.

qui empêche la Chose de se constituer. Elle a mal au ventre, quelque chose qu'elle n'arrive pas à expulser. Cette Mère archaïque de la prime enfance, celle qui était là pour la soigner et la nourrir et cette nourriture qu'elle lui apportait parcourait son corps des lèvres vers la gorge et l'estomac jusqu'à arriver à son ventre où elle a encore mal si sa mère n'est pas présente. De même, Maëlis redevient de temps en temps le bébé dont la mère n'a jamais fait le deuil. L'éloignement d'un autre – dans ce cas l'employée de maison – fait Maëlis ressentir L'Autre Réel.

Nous verbalisons lors de la séance que *« les bébés ne veulent pas se séparer de leur mère... ou encore, ils se trouvent empêchés de le faire... »*. À la suite de cette intervention, Maëlis se révèle très inquiète pour sa mère. En retour la mère dit que sa fille devrait moins se préoccuper, ce qui la libérerait elle. La fillette lui répond : *«- Tu dis toujours ça mais c'est bien le contraire »* et elle reprend son souffle comme si elle était épuisée.

Nous demandons alors à Maëlis :

- Est-ce que tu es fatiguée ?

- Oui, répond-elle.

Toutefois, elle ajoute :

- Mais je peux le supporter un peu plus longtemps...

Maëlis n'arrive pas à s'assurer que sa mère puisse s'occuper d'elle-même, ou plutôt qu'elle puisse faire le retour à la position féminine et assumer un manque. Elle dit à plusieurs reprises qu'elle ne voulait pas l'énerver ; au contraire tout ce qu'elle faisait était pour l'aider. Après ces dernières déclarations de Maëlis, la mère la laisse passer à nouveau quelques heures chez son père. À cette occasion, Maëlis en profite pour reprendre contact avec sa sœur. Elle a toujours pensé que cette sœur était la préférée du père mais n'a jamais osé en parler.

Après la période de vacances, Maëlis ne se présente pas à la consultation. Ce n'est que trois mois plus tard qu'elle réapparaît, à sa propre demande. Cette fois elle se plaint des moqueries de la part des autres filles dans l'école privée où sa mère l'a inscrite. Elle porte des lunettes comme sa mère et les autres enfants l'affublent de sobriquets inspirés de personnages de bandes dessinées. Pourtant, Maëlis raconte ces épisodes sans manifester d'inquiétude. Tout en parlant elle dirige son regard vers sa mère afin de voir ses réactions.

En fait, c'est surtout la mère qui s'inquiète des moqueries dont est victime la petite fille. Cela lui rappelle des souvenirs de sa propre expérience à l'internat, où elle souffrait non seulement du sentiment d'exclusion de sa famille mais aussi du lieu où elle se trouvait, à cause des railleries des autres filles. Dès qu'elle réagissait, elle était convoquée chez le directeur et demeurait seule avec son sentiment de culpabilité.

Maëlis produit deux dessins pendant la séance où elle raconte les moqueries dont elle est l'objet. Sur le premier (figure 6) apparaît une petite fille portant des lunettes, tout comme elle et sa mère, et ses yeux sont fermés.



Figure 6

Le contour du corps est tracé en jaune, comme s'il ne pouvait être bien délimité. Un peu comme si se présentait l'impossibilité de concevoir le corps fermé et délimité par une peau. En fait, Maëlis semble être quelqu'un à qui les yeux de la mère n'ont pas apporté de regard lors de l'expérience spéculaire. D'autre part, nous pourrions inférer qu'en n'ayant pas été nommée elle n'a pu être autorisée à se compter comme un être en plus. Dans sa main gauche la petite fille tient un bonbon, sur lequel Maëlis écrit « oui ». À droite apparaît une bulle où elle est en train de prononcer la phrase : « *Je suis Irène* » (le prénom de sa mère). Maëlis nous montre de manière évidente qu'elle est prise dans le contenant maternel et ne fait finalement que répondre au désir de sa mère. Elle lui affirme : « je suis toi, tu es moi ».

Avant la fin de cette séance, la fillette nous laisse un autre dessin (figure 7) :



Figure 7

Sur ce dessin, où elle a écrit son prénom, est représentée une femme ou peut-être une fée, avec des seins et des formes arrondies mais qui en même temps a l'air d'une enfant. Elle est coiffée d'un chapeau d'un *clown*. Elle vient affirmer que sa mère et elle, petite fille, sont unies dans le même corps, caractérisé par un *clown*, ce qui provoque la moquerie des gens. Les bras sont suspendus, à l'image de ceux d'une marionnette qui se laisserait guider sur la scène. Maëlis se laisse être conduite par sa mère qui répète son histoire, et les séances sont l'espace qui lui permettent d'en parler.

Maëlis n'a jamais accepté de rester seule pendant ce premier moment de la cure. Et la mère de son côté n'a jamais accepté notre suggestion d'entreprendre une cure avec un autre praticien. Elle disait toujours que le seul problème était sa petite fille et qu'elle n'arriverait pas à parler d'autre chose.

Pendant ce premier temps de la cure, nous sommes intervenue à plusieurs reprises pour évoquer la place de Maëlis en tant que représentante des expériences vécues par la mère, sa confusion des sentiments, la peur de se séparer de celle-ci, de n'être plus aimée et d'être abandonnée si elle venait à se différencier. L'abandon de la cure, sur décision de la mère, se fera suite à une demande de Maëlis à l'égard de celle-ci : elle nous dit qu'il lui manque une partie d'elle-même et qu'à présent elle veut la faire revenir.

Le dessin qui suit est très net (figure 8). Tout en s'inspirant d'un *slogan* d'une publicité de l'époque, qui incitait les consommateurs à demander une facture lorsqu'ils venaient d'acheter un objet quelconque, elle écrit sur une feuille de papier : « *J'ai payé, j'ai payé, je veux ma facture* », affirmation qu'elle signe de son nom.



Figure 8

Or, une facture payée suppose au départ une dette. Elle nous montre qu'elle a payé cette dette imposée par sa mère. Cependant elle met sa mère à l'épreuve en exigeant la facture, la preuve qu'elle ne lui doit plus rien. C'est la seule condition pour qu'elle puisse se trouver une autre voie que celle d'être l'objet partiel de sa mère, celui qui vient la combler.

La petite fille signe la facture, elle se dit maintenant porteuse d'un nom et demande à sa mère de lui rendre la partie qui lui appartient, de la laisser devenir un sujet. Pourtant, la réponse que celle-ci lui apporte est l'abandon de la cure. La dette qui s'est établie vis-à-vis de sa fille n'est pas encore réglée. Quand Maëlis reviendra à la clinique pour reprendre la cure, elle est âgée de quatorze ans et s'est dirigée sur le chemin de la délinquance.

Malgré les troubles du développement émotionnel infantile, Maëlis était capable de réaliser le transfert. C'est elle qui demandait à sa mère de revenir en cure lorsque cette dernière menaçait de la faire abandonner. Les dessins produits pendant les séances témoignent à la fois de la capacité de transfert et de la possibilité de symboliser. Le quatrième dessin où apparaît l'arbre rempli est un exemple de sa condition à accéder à la symbolisation.

De même, les formes arrondies présentes dans les dessins de l'élément féminin peuvent s'entendre comme le substitut de la proéminence pénienne, le signe de la différence vécue sur le corps et permettent ensuite à l'enfant de s'en approprier. L'ensemble révèle les possibilités d'accorder une différence entre le masculin et le féminin. Au-delà de cette question, Maëlis produit deux autres dessins au cours de la cure : (figures 9, 10) les traits nous font penser au circuit de la pulsion qui se construit en direction de l'infini et s'étend à d'autres objets possibles. Pourtant, sa mère n'accepte pas de renoncer à être le seul objet et maintient sa petite fille comme l'objet lui appartenant.



Figure 9



Figure 10

14.2 « De-linquere » : se séparer ou rester sous l’emprise du contenant maternel ?

Le deuxième moment de la cure de Maëlis illustre l’ambivalence qui apparaît dans le sens du terme « délinquance »⁴³⁵. Nous remarquons que le terme « *linquere* », d’origine latine, a pour sens la séparation, la rupture d’un lien. Par contre, le « *de* » peut exprimer le fait de renforcer l’action ou alors son contraire, c’est-à-dire la nier. L’adolescence de Maëlis montre cette oscillation au cours de ce deuxième moment de la cure, entre rompre le lien à la mère de l’enfance et se maintenir dans le contenant maternel.

C’est la mère de Maëlis qui vient nous voir en premier pour nous dire que l’adolescente est d’accord pour reprendre la cure. Signalons ici que nous nous sommes absentée plusieurs mois en raison de notre séjour universitaire en France. En attendant notre retour, Maëlis a consulté un autre praticien de la clinique. Cet élément nous montre qu’elle avait donc gardé la possibilité de faire le transfert en dépit des impasses dans les mouvements de séparations vécues pendant l’enfance et de l’interruption de la cure par sa mère.

⁴³⁵ Cf. Introduction : délinquance.

La difficulté actuelle de Maëlis est qu'elle manque fréquemment en classe ; elle part de l'école sans rien dire à personne et ment beaucoup. Sa mère lui reproche également d'avoir grossi et de porter des vêtements ridicules. Mais ce qui a changé c'est que Maëlis n'accepte plus comme avant, quand elle était petite, ce que lui dit sa mère. Elle lui répond sans cesse, montrant par là ses tentatives de rupture du lien infantile et en même temps les difficultés de la mère à l'accepter.

Après quelques jours la mère revient à la clinique pour nous aviser que Maëlis vole des objets – en particulier des bijoux – au supermarché et dans les magasins. Elle vole aussi de l'argent dans les sacs à main d'amies, de gens de la famille et surtout dans celui de sa mère, et avec cet argent elle s'achète des objets. Elle n'a jamais été inquiétée par la police mais sa mère craint que cela lui arrive un jour. Dernièrement elle a fait une fugue pendant toute une journée et n'est rentrée que la nuit. D'autre part, elle présente une énurésie nocturne.

Maëlis a eu ses premières règles depuis quelques mois, mais elle ne veut pas porter de serviettes absorbantes. Elle cache ses vêtements et les draps tachés de sang dans des tiroirs dans sa chambre ou sous le réfrigérateur de la cuisine. Sa mère n'ayant jamais cessé depuis l'enfance de sa fille de fouiller ses tiroirs, son sac et sa chambre, elle retrouve immédiatement ces marques, c'est-à-dire les signes du féminin que Maëlis lui donne à voir en les cachant. Face à cette marque symbolique du féminin à laquelle elle ne peut accéder, tout en sachant qu'elle existe, Maëlis ne sait pas quoi faire, donc elle la cache. Cependant, les tâches de l'énurésie nocturne restent sur le lit pour prouver la défaillance du symbolique et confirmer que l'infantile reste présent.

Au milieu de la séance avec la mère, Maëlis frappe à la porte et entre en disant qu'elle attendait notre retour pour reprendre la cure. Elle avait fait cet accord avec le collègue qui l'avait reçue pendant quelques séances. C'est ce dernier qui lui a fait part de notre retour,

en conséquence elle vient aujourd'hui pour marquer un rendez-vous.

Les trois premières séances et l'impasse de l'adolescence de Maëlis : vaciller entre la différence et le retour à l'infantile

Lors de la première séance, Maëlis évoque les difficultés qu'entraîne son adolescence à l'égard de sa mère et le contrôle que les deux parents tentent désormais d'avoir sur elle. Son père l'emmène au lycée et va la chercher. Elle se plaint de sa voiture qui n'est pas à la mode et dit avoir honte devant ses copines. Chaque matin, sa mère la dépose au garage du père où elle attend jusqu'à l'heure de partir à l'école. En attendant elle regarde son père et d'autres mécaniciens travailler, mais elle déteste cela.

Le week-end, elle n'a pas le choix : soit elle va chez quelqu'un de la famille avec sa mère, soit elle doit aller chez son père. Avant son départ sa mère prépare son sac et elle le fouille quand elle rentre. En fait, la mère n'a jamais arrêté de fouiller sa chambre et Maëlis, en retour, fait la même chose dans la chambre de sa mère. Elle ne possède plus de clé de la maison depuis qu'elle a invité quelques amis pendant que sa mère était au travail.

Maëlis abandonne le discours adolescent et elle semble répéter tel un automate celui de sa mère lorsqu'elle nous dit :

- Ma maison n'est pas un shopping.

Devant cette affirmation qui n'avait pas de cohérence par rapport au discours proféré par la jeune fille jusqu'alors, où elle se place en même temps dans deux lieux de façon spéculaire, nous lui demandons :

- Qui parle ? C'est toi ou ta mère ?

Maëlis répond aussitôt :

- C'est moi qui le dit maintenant...

La patiente dit que sa mère lui fait pitié car à chaque fois qu'elle sort pour aller voir des amies Maëlis ne veut pas l'accompagner. Elle poursuit en parlant du fait qu'elle a grossi ; cet élément, déjà présent dans le discours de la mère a aussi entraîné l'apparition de nouveaux sobriquets. Elle parle également de son premier rapport amoureux qu'elle a entretenu selon elle juste pour « *donner à voir aux autres* ». Nous observons que l'imaginaire social se fait présent dans la mesure où elle donne à voir aux autres afin de voir quels en sont les effets. Après un temps de pause, Maëlis revient sur son enfance :

«- Tu te souviens que je dormais dans le lit de ma mère depuis sa séparation ? Toi, tu voulais que je dorme dans mon lit, dans ma chambre, mais moi je ne voulais pas... Depuis quelques mois j'ai pensé : pourquoi dormir dans le lit de ma mère ? J'ai grandi... J'aimais bien être si proche d'elle... ».

La patiente nous montre qu'elle a bien gardé les mots apportés lors du premier moment de la cure et leurs effets au moment où elle décide de sortir du lit de sa mère. Elle a aussi conservé les possibilités de transfert malgré la défaillance de la relation spéculaire dans laquelle elle est prise. Maëlis oscille entre le spéculaire et le social dans la mesure où apparaît la nécessité de faire un lien lorsqu'elle « donne à voir aux autres » sa relation amoureuse tout en attendant d'en voir les effets sur les autres.

Soudain la jeune fille demande à voir les évaluations scolaires de son enfance, qui se trouvent dans son « dossier » avec les examens cliniques. Elle les avait apportées au praticien qui l'a rencontrée pendant notre absence. Nous lui remettons l'enveloppe mais elle s'aperçoit qu'il y manque les examens médicaux. Maëlis s'inquiète et dit : « *-Il faut les récupérer... ma mère les garde comme si c'était une vraie relique !* » En fait, cette adolescente espère que sa mère accepte l'idée de garder elle-même ce dossier, organisé tel un album photos, et qu'elle la laisse vivre sa vie.

Pendant la deuxième séance, la jeune fille dit que sa mère lui affirme très souvent qu'elle, Maëlis, n'arrive pas à voir son image dans le miroir parce qu'elle a grossi, mais la jeune fille ne se voit pas avec cette image. Plutôt, elle « *ne veut pas être comme elle se voit,*

elle veut être une autre ». En fait, elle révèle qu'elle n'accepte pas le fait d'avoir grossi parce que c'est sa mère qui le lui dit. Elle l'accepterait si cela venait d'une amie, d'un autre qui ne soit pas sa mère. Alors elle dit aux autres qu'elle a beaucoup grossi pour obtenir une réponse. La jeune fille laisse apparaître à nouveau la demande de faire un lien, d'avoir une référence spéculaire par rapport à l'autre pour qu'il soutienne son image du corps. « *-J'ai besoin que les autres parlent* », observe Maëlis qui bascule dans la différence à l'égard de sa mère : « *-Je suis justement l'inverse de ma mère... elle veut que je sois telle qu'elle est... j'aime bien sortir alors qu'elle elle aime bien se mettre au lit pour réfléchir...* »

La jeune fille évoque certains souvenirs de son enfance en disant qu'elle aurait bien aimé avoir écrit tout ce qui s'est passé, y compris les mauvais souvenirs. Elle y aurait notamment inscrit une liste des garçons avec qui elle est sortie et parlé de la première fois où son père l'a frappée. Ne parvenant pas à écrire elle fait des dessins, d'autant qu'elle aime bien dessiner. Mais elle aurait aussi besoin de les montrer aux autres pour se sentir stimulée.

Avant la fin de cette deuxième séance, Maëlis parle d'« une douleur à la poitrine » qui la gêne depuis quelques jours. D'autre part, sa mère lui a dit à plusieurs reprises qu'elle est toujours décoiffée et que ses cheveux sont moches. Elle finit par nous dire : « *-J'ai plus envie de rien faire dans ma vie... Je ne peux rien faire...* ». Avant son départ, pendant que nous allons chercher l'agenda elle laisse un dessin sur le tableau : les yeux, le nez et une bouche.

Maëlis apporte ses dessins à la troisième séance. La fois précédente elle nous avait prévenue de son besoin de les montrer à quelqu'un. Nous observons qu'ils ne diffèrent pas de celui qu'elle avait précédemment dessiné sur le tableau : des yeux, des nez, des bouches sans le contour du visage. À propos de tous ces dessins, la patiente explique : « *-Je dessine les yeux, le nez et la bouche pour qu'après je puisse passer au corps* ». Un seul graphique

comporte un corps, ou plutôt une ébauche de corps et elle ajoute qu'elle ne sait pas encore bien le représenter. Ensuite elle nous montre intentionnellement un croquis composé de deux yeux vides, sans pouvoir donner d'explication autre que « *les yeux sont les plus importants* » et qu'elle « *observe toujours le regard des autres* ».

La défaillance au stade du miroir, déjà remarquée pendant le premier moment de la cure – au cours de l'enfance –, se confirme et nous observons ses effets dans l'après-coup. Dans les dessins apparaissent les deux objets de la pulsion, le regard et la voix, qui lors du stade du miroir se constituent comme des objets de désir. Cependant ils ne sont encore que des yeux et une bouche qui ne lui apportent pas la reconnaissance d'être un autre. De plus, avoir un corps propre et porter un nom serait la condition pour avoir un lieu dessiné par son désir, sans lequel, pour reprendre ses mots, elle « *ne peut rien faire et elle n'a plus rien envie de rien faire dans sa vie* ».

Dans le dernier dessin qu'elle nous montre, les yeux sont également vides. Par contre elle parle de son attente par rapport au regard des autres. Elle espère pouvoir se construire une image de son propre corps, l'image d'un corps désormais transformé. Elle a aussi apporté une revue montrant le corps à différentes étapes du développement corporel. Elle identifie le sien à celui d'une adolescente et celui de sa mère à l'image du dessin représentant un adulte. Elle dit regarder ces images pour s'inspirer et espère arriver à les reproduire un jour. Son projet actuel est de prendre des cours de dessin, mais finalement sa mère l'empêchera de le faire.

Elle termine la séance en parlant du chiot que sa mère vient de lui offrir, et cet objet occupera la place principale pendant quelques séances.

À propos d'un espace transitionnel défaillant

Maëlis s'occupe du chien. Celui-ci dort sur son lit en dépit des plaintes de sa mère qui lui fait nettoyer sa chambre pour ne pas sentir l'odeur. L'adolescente a donné au chien l'oreiller avec lequel elle a dormi jusqu'à l'âge de douze ans et qu'elle avait conservé. Pourtant elle dit souffrir par rapport aux animaux car elle les aime bien mais ne sait pas s'en occuper. Ce petit chien lui fait se souvenir qu'enfant elle a eu d'autres animaux : un oiseau, un cochon d'Inde et un hamster. Elle leur a fait subir des expériences qu'ils n'ont pas supportées.

En fait, elle les a tués. Elle a étranglé le premier, au point de lui décoller les yeux. Le second voulait sortir alors elle lui a cassé une patte ; quant au troisième, il est tombé dans la cuvette des toilettes. Ce comportement ne tarde pas à apparaître vis-à-vis du chien. Maëlis lui fait subir des mauvais traitements tout en disant l'aimer. Lorsque sa mère évoque ce sujet, Maëlis lui déclare qu'elle a tué les autres animaux quand elle était petite. Mais la mère ne la croit pas. De son côté, la mère apprend à sa fille qu'enfant elle a élevé « un serpent ».

Suite aux propos de la mère, Maëlis se plaint des « choses horribles » que sa mère lui dit et ajoute que cela justifie « ses crises ». Ce matin elle s'est réveillée en se plaignant de « tachycardie » et sa mère lui a fait prendre le médicament que le neurologue lui avait prescrit quand elle était enfant. En fait, la mère avait décidé de faire disparaître le chien en le donnant à quelqu'un. Maëlis nous dit : «- *Maintenant elle veut faire disparaître le chien... je n'ai plus peur de rester dans mon lit, de rester toute seule et elle elle veut faire disparaître le chien...* ».

Quelques jours plus tard, la jeune fille rentre à la maison et le chien n'est plus là. Sa mère l'a donné à une amie, ce qui engendrera beaucoup de pleurs de la part de Maëlis qui le considérait comme un copain à la maison. Elle cesse de pleurer lorsque sa mère lui

promet qu'elle lui en rachètera un autre plus tard, mais rapidement elle se rend compte qu'elle ment puisqu'elle avait affirmé qu'elle ne voulait plus de chien à la maison.

Le cas de cette jeune fille nous montre la défaillance de l'espace transitionnel. En effet, sa souffrance imposée par l'impossibilité de construire cet espace est mise en scène à travers le rapport qu'elle entretient avec les animaux. Prendre soin et tuer à la fois ne semblent être que des représentations des expériences vécues avec sa mère : la faire grandir en tuant le sujet. Son discours illustre non seulement les difficultés qu'elle a à se construire un espace transitionnel mais aussi les difficultés de la mère à autoriser une séparation, à supporter d'être haïe autant qu'aimée.

« -Dès fois, je dis des choses horribles à ma mère, comme 'je te hais'... Je lui fais du mal, elle pleure... et après je pense : pourquoi j'ai dit ça ? » Maëlis pense que la relation avec sa mère devient de plus en plus problématique car elle ne fait que porter des jugements négatifs sur ses amies et ses copains. Pour elle, Maëlis devrait prendre exemple sur ceux qui ne sortent pas, ceux qui restent chez leurs parents. Cette idée énerve la jeune fille et en plus sa mère lui répète constamment qu'elle est « dégueulasse ».

Maëlis poursuit le dialogue :

« -Tu as vu comme les choses se sont inversées ? Quand j'étais petite, je ne voulais pas lâcher ma mère, je voulais qu'elle reste toujours avec moi. Maintenant, c'est moi qui veux m'éloigner et on dirait qu'elle veut pas, je veux qu'elle me laisse sortir, je veux qu'elle sorte mais elle ne le fait pas ».

Cette affirmation de la jeune fille survient à propos d'un garçon qu'elle a connu. Sa mère lui avait dit qu'elle se faisait des illusions et qu'il voulait certainement juste profiter d'elle. En plus d'essayer de convaincre sa fille qu'elle ne serait pas capable d'être l'objet du désir d'un autre, elle veut connaître ce garçon pour lui prouver que Maëlis n'est encore qu'une enfant. Cependant, Maëlis elle-même montre son impossibilité à se mettre à la recherche de nouveaux objets. Ce garçon, elle ne l'aime pas du tout.

Nous observons donc que l'espace transitionnel ne s'est pas constitué à l'enfance et les expériences vécues n'ont fait que la mettre en échec face aux tentatives de s'éloigner de sa mère, d'autant que cette dernière ne lui a pas assuré la permanence de l'objet. Les phénomènes transitionnels ont toujours été perturbés, à l'exemple de l'oreiller. Élu comme objet, il n'a pourtant pas réussi à lui faire supporter l'absence de sa mère. Il est plutôt devenu un objet adhérent à son corps.

De même, les animaux auxquels elle s'est attachée pendant l'enfance ont été tués dans la réalité. Leur destruction a été effective et eux-mêmes n'ont pas survécu à cette destruction opérée sur le plan de la réalité extérieure. Ces animaux, qu'elle dit avoir à la fois aimés et maltraités, nous font penser à sa mère : elle aimait Maëlis en lui faisant subir des examens médicaux à répétition pendant l'enfance, en posant toutes sortes d'obstacles face à la séparation, en lui retirant le chien quand elle a vu qu'elle s'y était attachée. Et finalement, en lui faisant croire qu'elle ne pouvait partir en quête de nouveaux objets ni être l'objet du désir d'un autre tel qu'un garçon. De son côté, Maëlis tue les animaux qu'elle aime, elle va même jusqu'à casser la patte du deuxième pour qu'il ne puisse pas partir. Lors de la séance suivante, l'adolescente va nous faire voir toutes les difficultés éprouvées par rapport à la séparation entre sujet-objet.

À l'ombre d'un seul objet

Maëlis est triste et contrariée au début de la séance parce qu'elle s'est disputée avec sa mère. Celle-ci voulait choisir le vêtement qu'elle devait porter pour venir à la clinique. « - *Je n'ai pas besoin de porter le vêtement qu'elle a choisi* », souligne la jeune fille. Nous observons que les vêtements pour l'adolescent deviennent le différenciateur du corps maternel, alors qu'au temps de l'infantile c'est la mère qui habille l'enfant, qui choisit ses vêtements. En revanche, sa mère la laissera aller toute seule chez le neurologue, car elle pense que Maëlis sera plus à même d'expliquer les « crises » qui, selon elle, sont

réapparues. La mère a pris un rendez-vous chez un autre neurologue que celui consulté la première fois, quand Maëlis était encore enfant.

Maëlis nous redit que depuis quelques jours elle se réveille avec de la « tachycardie ». Sa mère lui donne le médicament qu'elle prenait pendant son enfance et cela lui rappelle les « crises » qu'elle avait autrefois. Elle ajoute que dimanche elle a fait sept épisodes de crises et elle craint que cela se produise à l'école, car personne ne va comprendre. Maëlis affirme qu'elle doit donc « appeler » sa mère quand elle est à l'école et qu'elle ne peut pas dormir chez ses copines. Contrairement à sa mère, elles ne pourraient pas comprendre ce qui lui arrive. La veille, l'adolescente a dormi dans le lit de sa mère et elle l'explique en disant : « *-Je dors bien mieux dans son lit* ».

Maëlis nous montre son rapport archaïque à l'objet, l'impossibilité à la Chose de se constituer et, en l'occurrence, les difficultés de remaniement des fantasmes à l'adolescence. Cela s'observe aisément dans les propos qui suivent, alors qu'elle construit une métaphore à l'égard de sa mère et d'elle-même :

- Je nous vois comme si on était deux vases collés. Si on les sépare, l'un des deux peut se casser.

- Qui va se casser ? » lui demandons-nous.

- Un des deux ou tous les deux... Je crois que c'est plutôt ma mère parce qu'elle est déjà 'fendue'. Elle prend plusieurs médicaments... elle peut mourir.

Nous poursuivons : *- Et ce serait de ta faute ?*

- Je sentirais une culpabilité quand même... Tout le monde me dit qu'elle est une très bonne mère, qu'elle fait tout pour moi .

Nous voyons que le fantasme de destruction est bien présent et la mère n'arrive pas à assurer qu'elle puisse survivre à une rupture. D'un autre côté, Maëlis déclare qu'elle ne la supporte plus et qu'elle ne peut pas s'empêcher de se disputer avec elle. Un peu comme

s'il s'agissait là du seul moyen rencontré pour se garantir un espace transitionnel, en essayant d'éloigner sa mère. En outre, le terme « fendue » employé par la jeune fille pour parler du risque qui entraîne le décollage des deux vases nous renvoie au sexe féminin.

Pourtant le féminin est plutôt lié à une fragilité, à une maladie ou à la folie, car sa mère devient malade. L'accès au féminin est associé à une perte au lieu de concerner la différence des sexes face à laquelle Maëlis est en doute : à quelle différence a-t-on affaire entre un homme et une femme ? L'adolescente sait qu'il existe du masculin et du féminin mais « quand même », il lui faut maintenir sa mère dans la toute-puissance, dénier la castration pour éviter le risque de la perdre.

La plainte de Maëlis à l'égard de sa mère concerne également le fait qu'elle appelle la clinique pour savoir si sa fille se présente réellement aux rendez-vous et à quelle heure elle en sort. Souvent elle vient et demande à nous parler de sa fille. Même si elle n'a pas rendez-vous, elle attend dans le couloir et la présence d'autres personnes ne l'empêche pas de commencer à parler. Finalement elle accepte de rencontrer un autre professionnel de la clinique, mais cette démarche sera rapidement mise en échec. Deux mois plus tard elle abandonne la cure et nous informe que le seul sujet dont elle a à parler est celui de sa fille. Le neurologue n'ayant prescrit aucun traitement médicamenteux à sa fille, elle décide de consulter le pédiatre de la clinique pour lui demander une ordonnance. Pour obtenir satisfaction elle ment en déclarant que le neurologue est en voyage et qu'en attendant sa fille ne peut rester sans médicament. La première fois le pédiatre accepte, mais à la seconde rencontre il ne délivrera pas de nouvelle ordonnance.

Au début Maëlis accepte de reprendre ce traitement qu'elle prenait déjà enfant et alors qu'elle se trouvait confrontée à la peur de voir mourir sa mère. Soulignons ici que Maëlis nous a appris que sa mère elle-même prenait plusieurs médicaments. Cette situation ne va pas sans faire écho à la période de l'enfance, où les expériences lui faisaient croire qu'il

n'y avait qu'un seul objet. Et sa mère en retour lui affirmait qu'elle ne pouvait « *que compter sur* » elle. Cette expression, plusieurs fois répétée au cours de l'enfance, se représente et se réactualise pour Maëlis au sens de l'interdit de « se compter comme un autre », c'est-à-dire la mère comme objet absolu. La métaphore des deux vases utilisée par la patiente, avec le décollage introduisant le risque de cassure, la maintient à l'ombre d'un seul objet.

En ce qui concerne la mère, la demande que sa fille fasse un retour sur la position infantile, ou plutôt qu'elle n'en sorte jamais, est manifeste. Elle veut choisir les vêtements de sa fille, lui fait prendre les médicaments qu'elle prenait autrefois, s'adresse à un médecin s'occupant d'enfants pour obtenir l'ordonnance. De plus, elle suggère les « crises » à Maëlis en lui remémorant les épisodes antérieurs. En fait, cette femme fait ressentir à la jeune fille qu'elle pourrait se « briser » devant la menace d'une séparation. Malgré cela, quelque temps plus tard Maëlis informe sa mère qu'elle cesse de prendre le médicament.

Maëlis fait aussi la connaissance d'un jeune homme de dix-huit ans, avec qui elle débute sa vie sexuelle. Dès que sa mère l'apprend elle emmène sa fille chez le médecin, cette fois chez un gynécologue. La relation amoureuse entre Maëlis et ce garçon se transforme rapidement en un exercice de contrôle sur celui-ci. Elle l'appelle plusieurs fois par jour pour savoir où il est et ce qu'il fait. Et elle lui adresse de nombreux reproches aussitôt qu'il ne veut pas faire ce qu'elle elle propose. Elle veut décider de ses projets futurs, choisir ses amis et même contrôler ses études. Au lieu d'être un nouvel objet pour Maëlis, il devient un objet attaché, dont elle veut prendre possession.

Sa mère voit d'un mauvais oeil la relation et le père, influencé par son ex-femme, exige que sa fille y mette un terme. Maëlis est alors déprimée et déclare :

« -Ça ne sert à rien de parler avec ma mère. Elle comprend rien du tout... maintenant que j'ai trouvé quelqu'un qui m'aime bien, elle me laisse rien faire. Après elle dit que je m'offre à lui... En fait, elle est jalouse. Tu vois : plus je flirte, plus la probabilité de m'en aller, de partir de la maison un jour arrive... ».

La patiente reprend la métaphore qu'elle avait formulée auparavant :

« *-Les vases, il faut qu'ils se cassent... se casser non, se séparer sans se casser...* »

Quelque temps plus tard, Maëlis termine la relation avec ce garçon. Ses deux parents ont beaucoup insisté car ils étaient persuadés qu'il prenait de la drogue. Elle va tenir bon pendant un temps, puis finit par céder à la pression. Pourtant elle avance un autre motif, prétextant qu'il ne répondait pas assez à ses coups de fils, et finit par conclure : « *- Les hommes ne font qu'énerver les femmes* ». Cette affirmation de la patiente relève du propre discours de sa mère, ainsi que le montre son discours prononcé quelques séances plus tard : « *-Ma mère n'a jamais eu d'autres copains... elle dit que l'homme ne sert à rien... ils ne servent qu'à poser des problèmes* ».

Nous voici à nouveau en présence d'un tiers qui se voit empêché de s'introduire. De manière plus spécifique, la mère déclare que son ex-mari n'était pas quelqu'un capable de satisfaire son désir. Au-delà de cette proposition, il n'existerait pas d'homme capable de le faire. De même, son désir ne se montre pas non plus ailleurs, car elle n'arrive pas à placer son intérêt sur un objet autre que sa fille.

Être ou ne pas être l'objet partiel de la mère

Actuellement Maëlis dort chez son père car sa mère suit un cours du soir pour préparer un examen qui lui permettra d'accéder à un autre poste dans son travail. Un changement s'opère chez Maëlis : les vêtements sont plus féminins et la coiffure plus soignée ; jusqu'alors elle attachait toujours ses cheveux, mais sans les coiffer. Avant d'aller dormir là-bas, sa mère l'avait laissée rester seule à la maison mais en l'enfermant à clé pour qu'elle ne sorte pas. En conséquence, Maëlis a passé des heures au téléphone avec ses

copines. Sa mère s'en rend compte au moment de recevoir la facture. Toutefois, cette facture n'était pas le seul motif pour que Maëlis aille dormir chez son père. Elle s'était également mise à voler la correspondance des voisins dans leur boîte aux lettres, ce qui lui faisait sentir qu'elle était en train de « *violer quelque chose* ».

À cette occasion, la patiente nous raconte un rêve : son sac bleu, sur lequel elle avait brodé trois papillons était devenu rose et il avait été déposé dans la boîte aux lettres avec son pyjama. D'après elle, son père aurait voulu avoir un garçon, propos qu'elle a formulé en sa présence lors du premier moment de la cure. Pourtant, son rêve manifeste le désir d'être trois, les trois papillons qu'elle avait brodés sur son sac.

En plus de l'appel à posséder un tiers, la couleur rose introduite à la place du bleu devient l'indice de la possibilité d'accéder au féminin, c'est-à-dire à ce qui lui correspondrait, donc déposé dans la boîte aux lettres. Autrement dit, pour que le féminin puisse s'inscrire. Le pyjama, représentation qui n'arrive pas à définir le masculin ou le féminin, a aussi été déposé dans la boîte avec le sac. Notons que le pyjama porte la trace du masculin, un vêtement que les femmes empruntent. Cette jeune fille nous montrait cette vacillation entre le masculin et le féminin.

Dans la réalité Maëlis vole les courriers, les lettres des voisins, comme si le fait de s'en approprier pouvait lui apporter une réponse à l'égard de sa sexualité. D'autre part, elle viole l'intimité des autres à l'exemple de sa mère qui ne fait pas de distinction entre le public et le privé. Lorsque cette dernière vient à la clinique pour nous parler et qu'elle n'arrive pas à le faire pendant un rendez-vous marqué, elle parle devant les autres, dans le couloir. L'agir de Maëlis est donc la seule possibilité qu'elle trouve pour interroger, pour énoncer une question qui se pose dans l'action. Peut-elle assumer un manque et accéder au féminin ? Peut-elle quitter la place d'objet partiel de sa mère ?

Rappelons que la cure de Maëlis au moment de son enfance a été interrompue lorsqu'elle faisait part de sa demande de faire revenir une partie qui lui appartenait, représentée sur le dessin par une facture payée, une dette qu'elle croyait avoir payée. En réponse, sa mère avait décidé d'arrêter la cure, signifiant par là qu'elle ne l'autorisait pas à devenir un sujet, à assumer un manque et à accéder au féminin. À présent Maëlis lui fait payer une facture, celle du téléphone quand elle parle avec ses copines. Étant enfermée, sans possibilités d'avoir des amis et maintenue dans la condition d'objet, c'est le lien qu'elle arrive à trouver.

Pendant une séance Maëlis revient sur ses crises et réfléchit sur le pourquoi de leur survenue. Évoquant son passage dans le lit du couple où elle est restée après le départ de son père, elle nous interroge : «- *J'ai pris sa place dans le lit, c'est ça ?* ». Sans attendre de réponse, elle poursuit :

«-Tu vois : ma mère veut aller chez son amie les week-ends et maintenant je ne veux plus l'accompagner... C'est très chiant... Elle pleure en disant qu'avant c'était son mari et maintenant c'est moi qui ne veux pas l'accompagner... Je sais rien de la relation qu'ils ont eue. Je sais seulement le motif de la séparation. Ils ne me disent rien et je crois qu'ils ont jamais entretenu une bonne relation. Ils sont très différents tous les deux... Moi, je suis bien différente de ma mère aussi... ».

Nous remarquons immédiatement le recours à la métaphore des deux vases collés et la possibilité de les séparer, d'opérer une mort symbolique des parents pour pouvoir grandir. La mort apparaît sur le plan de la réalité, dans laquelle la mère peut effectivement mourir. En d'autres termes, elle peut la détruire si elle se sépare. La réponse de la patiente nous montre encore ses doutes à propos de cette métaphore et de ce que supposait une séparation : « *...les vases sont en train de se décoller et un des deux va se casser* ».

Le retour à et chez la mère ne tarde pas à venir. L'énurésie nocturne apparaît alors qu'elle dort chez son père. Sa femme, la mère de la demi-sœur de Maëlis, se plaint en disant qu'elle n'est plus une enfant. Ils décident de mettre une alèse en plastique sur le lit, ce qui va fâcher la mère de l'adolescente. En plus, elle n'aime pas la proximité qu'il y a

entre sa fille et sa demi-sœur, de deux ans plus âgée, parce qu'elle pense qu'elle a une mauvaise influence sur elle. Finalement Maëlis retourne dormir chez sa mère et elle se retrouve à nouveau enfermée à clef.

Maëlis a aussi demandé plusieurs fois à sa mère de ne plus rester avant et après l'école au garage de son père. Rappelons que cette décision avait été prise pour s'assurer que la fille allait à l'école et rentrait juste après. D'autre part, la mère a posé un cadenas sur le téléphone pour l'empêcher d'appeler sans arrêt, mais Maëlis a réussi à le casser. Devant l'insistance de sa fille, elle accepte finalement de la laisser rester à la maison le matin avant les cours et l'autorise à s'inscrire dans un club de gymnastique. Le père continuera à l'emmener et à venir la rechercher à la sortie des cours.

Une semaine plus tard, la jeune fille sort de l'établissement scolaire avant la fin des cours sans prévenir, pour aller au centre commercial. En fin d'après-midi elle téléphone à sa mère pour lui dire où elle est allée. Aussitôt la mère revient sur sa décision, et Maëlis devra rester à nouveau avec son père au garage. Face à cette situation, la patiente montre sa difficulté à rester seule à la maison ; elle aimerait le faire mais n'y arrive pas, en conséquence de quoi la décision de la mère reprend le dessus.

De son côté, la mère échoue à l'examen qu'elle préparait. Elle en vient à attribuer cet échec à Maëlis, autrement dit aux problèmes que lui pose sa fille, ce qui nous évoquera la tentative d'augmenter la dette imposée.

Les parents de l'adolescence : une mère pour toujours et un père en quête de sa jeunesse

Nous avons déjà remarqué que dans le cadre de la délinquance juvénile ce sont généralement les parents qui viennent poser la demande d'une cure. Dans le cas de Maëlis, c'est la mère qui vient à la première séance. Sa venue faisait suite à une demande de l'école mais aussi parce que sa fille volait ; elle avait peur qu'elle se fasse prendre par la

police et que cela provoque un scandale dans la famille.

Ainsi, l'initiative d'entreprendre une cure se fait à partir de la demande d'un tiers, qu'il s'agisse au départ de l'école puis de la crainte que les autres découvrent le vol. La cure serait une façon de mettre fin au problème, donc elle ne va pas sans être difficile pour cette mère. En effet, elle ne veut pas que sa fille grandisse, qu'elle quitte sa place d'enfant de la mère.

Cette femme n'a également jamais quitté sa place d'être la mère d'un enfant, ou plutôt la mère d'un bébé. Pendant l'enfance, nous avons observé ses mouvements empêchant sa fille d'accéder à l'indépendance. D'autre part, son mariage ne répondait pas à ses attentes pendant cette période et son mari n'a pu être nommé comme un objet pouvant la satisfaire. Aucun objet, autre que sa fille, n'était capable d'attirer son attention, de devenir un objet du désir. Nous remarquons que cette situation perdurera à l'adolescence de Maëlis.

Lorsque Maëlis devient adolescente, la mère est toujours dans la position de quelqu'un qui décide à sa place et veut dominer sa pensée, voire lui interdire de penser par elle-même. Les règles imposées dès l'enfance ne portent pas la possibilité de s'élargir et elle se montre incapable de soutenir les conflits qu'elle a avec sa fille. Au contraire, son comportement démontre une impossibilité à survivre face à une séparation.

Nous ne saurions dire avec exactitude si elle ne parvenait pas à opérer le retour sur le féminin ou si elle n'a en fait jamais atteint cette condition. En voulant rester dans la toute-puissance, le plaisir de faire du nouveau est absent. Pour elle, sa fille n'est qu'un objet qui vient la prolonger. Elle donne l'impression de n'être qu'une mère, comme si la femme n'avait pas d'existence. Or, nous savons que le fait qu'il existe une femme incarnant la mère niée au moment de l'Œdipe permet de construire une barrière contre l'inceste, et constitue une construction psychique fondamentale au moment de la puberté.

La rencontre de cette femme – présente depuis l'enfance mais pas encore conçue comme telle – est une élaboration psychique essentielle à l'adolescence. En effet, elle est le moteur de la remise en question de la construction infantile du désir et en l'occurrence de la naissance du sujet du désir. Cette construction oblige en quelque sorte l'adolescent à se mettre en quête de nouveaux objets, hors de la famille. Mais cette possibilité de concevoir qu'il existe une femme incarnant la mère implique que celle-ci donne sens à un désir ailleurs que sur son enfant, à une voie dont la construction débute au temps de l'infantile et s'achève à l'adolescence.

Plus la mère permet à l'enfant de concevoir qu'il existe une femme et que son désir est ailleurs, c'est-à-dire que l'enfant ne peut pas le satisfaire, plus celui-ci peut également se tourner vers l'extérieur, à la recherche de nouveaux objets. Cette possibilité dépend de la position de la mère vis-à-vis des réponses qu'elle apporte à son enfant puis à l'adolescent. En ce qui concerne la mère de Maëlis, elle a toujours montré sa difficulté à être quelqu'un d'autre qu'une mère, position qui a produit les impasses de séparation de la jeune fille.

Depuis l'enfance, Maëlis la met à l'épreuve pour qu'elle puisse apparaître comme une femme. Quand elle était petite, elle suggérait à sa mère de sortir et d'avoir un copain, pourtant celle-ci préfère rester avec sa fille et s'occuper d'elle. Aucune modification n'apparaît quand Maëlis aborde l'adolescence ; elle nous montre son impossibilité à entreprendre une cure sous prétexte qu'elle n'arrive à parler que de sa fille. De plus, elle dit à sa fille que « *l'homme ne sert à rien et il ne fait qu'embêter les femmes* ». Les réponses qu'elle apporte laissent supposer que seule la mère continuera d'exister, au détriment de la femme.

Concernant son père, Maëlis le voit comme quelqu'un « *sans courage et commandé par les femmes* ». À vrai dire, elle ajoute ne pas savoir ce qui se passe avec lui... « *-C'est un paillason* », finit-elle par dire. Elle poursuit : « *- Quand j'étais petite, il dormait par*

terre, puis ma mère l'a fait partir et si elle ne l'avait pas fait, il serait encore là, à dormir par terre ou dans ma chambre. Elle pense que la situation est identique avec sa femme – la mère de sa sœur – et que c'est elle qui dirige la maison. Il n'a jamais versé de pension à Maëlis et en plus c'est son ex-femme qui lui paie encore son assurance maladie. Pour Maëlis, ce père de la réalité, celui qui aurait dû servir de support à l'imgo paternelle, est plutôt perçu comme un frère qui dort dans la chambre voisine, qui se laisse commander par la mère. Il est aussi conçu dans le contenant maternel.

Maëlis révèle qu'il la bat depuis son enfance. Quand elle était petite, il le faisait dans le garage, devant d'autres personnes et surtout devant les autres mécaniciens, ce qui les faisait rire. Désormais c'est sa femme qui lui demande de la battre. Il porte aussi la main sur elle à chaque fois que la mère se plaint d'elle. La jeune fille pense qu'il aurait voulu avoir un garçon et que le fait d'avoir eu deux filles ne lui plaît pas du tout. Quand la sœur de Maëlis était petite, il l'obligeait à se faire couper les cheveux très courts et ne la laissait pas porter de jupes. Quand Maëlis en porte une il dit toujours qu'elle est trop courte, et en plus il essaie de lui interdire de se peindre les ongles. Il veut aussi qu'elle et sa sœur travaillent au garage, mais elle ne veut pas. Elle envisage plutôt de faire de ce lieu son atelier de dessin et le métier de garagiste ne l'intéresse pas ; c'est une affaire d'hommes et en plus un garage est un endroit trop sale.

Maëlis pense aussi que son père ne veut pas qu'elle soit adolescente. Si elle lui apprend qu'elle a un petit copain, il menace de la battre. Elle suppose qu'il est jaloux, qu'il ne veut pas qu'elle flirte et surtout qu'il ne veut pas vieillir. Elle a observé qu'il regardait avec intérêt les jeunes filles dans la rue et à chaque fois qu'il l'emmène au lycée, faisant des gestes en voiture pour se faire remarquer. Maëlis nous apprend qu'elle ne supporte plus de lui parler et de le regarder dans les yeux.

Un peu plus tard elle construit une métaphore pour parler de son père : un treuil à laquelle il manque une partie, les crochets. «- *Peut-être il a soutenu quelque chose de trop lourd et alors il a perdu une partie* ». Maëlis ajoute : «- *J'ai besoin de mon père mais il ne veut pas que je me sépare de ma mère, il ne me laisse pas sortir avec mes amies... il veut que je tienne compagnie à ma mère* ». Là encore la métaphore fait revenir la patiente sur sa mère, en disant que le treuil dépend de la chaîne et inversement. En fait, elle explique que sa mère ne dépend pas d'elle pour manger ou pour acheter quelque chose, mais elle dépend de son amour. Puis elle reprend la métaphore des vases collés : «...*il faut qu'ils se décollent mais comment ils vont se décoller tout seuls ?* »

Ainsi, le treuil dépourvu de crochets l'empêche de faire d'autres ancrages. Ce père n'a pas été nommé par sa mère en tant que porteur du phallus pendant son enfance ; puis au moment de l'adolescence il la laisse sombrer dans le contenant maternel. Maëlis réclame une fonction qui ne s'est pas établie et la défaillance de cette fonction entraîne toutes les difficultés à se séparer. Ce treuil, sur lequel une chaîne peut être suspendue, représente également sa mère et elle-même. Maëlis revient à nouveau à la scène d'un objet attaché, où l'un dépend de l'autre. Cette dépendance se constitue à l'égard de l'amour qu'elle doit apporter à sa mère, un amour qui l'anéantit comme sujet.

L'agir délinquant, les effets d'un Surmoi archaïque et le rapport aux objets chez Maëlis

Lorsque Maëlis apprend que sa mère est venue nous voir pour parler de ses conduites délinquantes, elle déclare : « -Je ne sais pas pourquoi je le fais. C'est de l'impulsion. Je regarde un bijou et une passion me domine... J'adore les bijoux surtout ceux qui brillent... Je sais que c'est une erreur, qu'on ne fait pas ça, que je peux être prise... ».

Quand nous lui demandons si elle aurait abordé ces épisodes si la mère ne l'avait pas fait, elle répond :

« -Je ne sais pas... c'est difficile d'en parler, j'ai honte... je les oublie... je mets ces bijoux une ou deux fois et puis je les mets dans une petite boîte dans ma chambre. Je m'en rappelle quand je vois le bijou. Tu sais... je crois que j'ai besoin de la police pour me dire : arrête ! »

La façon compulsive dont Maëlis prend ces objets nous laisse supposer qu'elle ne réussit pas à maîtriser ses pulsions. Elle-même révèle se sentir dominée par une « impulsion » ou encore une « passion » lorsqu'elle regarde l'objet. Il faut rappeler ici que le fait de prendre possession renvoie à la phase prégénitale ou encore à l'exercice de l'amour primitif. Le premier dessin de Maëlis tout au début de la cure (figure 1), sur lequel un corps se termine par une sorte de déchet, nous montre cette expectative d'être l'objet phallique.

Par rapport à l'objet visé, le bijou, nous pouvons ajouter qu'il sert d'abord à orner une femme. Pourtant, Maëlis soustrait ou vole cet objet dans la réalité extérieure, signe qu'elle ne peut accéder à la marque symbolique du féminin. En outre, l'attirance pour le bijou le plus brillant signale son identification à un objet parfait, c'est-à-dire à celui qui pourrait correspondre au désir de sa mère. L'objet phallique dont elle visait la place devient un objet de la réalité dans la mesure où le symbolique reste défaillant.

Cette jeune fille montre aussi ses difficultés à se constituer un Surmoi œdipien, lequel est bloqué par les réponses que sa mère lui apporte à l'égard d'une séparation, de sa propre castration et de la possibilité d'inclure un tiers. La réponse de Maëlis porte essentiellement sur un Surmoi archaïque, où il s'agit de devenir un objet parfait pour sa mère, et elle n'arrive pas à se dégager de cette attente. La seule issue envisagée par l'adolescente est de se faire arrêter par la police, d'être confrontée à une loi qui se trouve elle aussi à l'extérieur.

Son agir n'est finalement qu'une décharge motrice de ses pulsions. Aussitôt après elle oublie. En d'autres termes, le sujet de l'acte s'efface au bénéfice de continuer à se soumettre à ce que sa mère attend, à savoir être l'objet qui lui appartient. L'objet de la réalité extérieure n'est que l'ancrage de l'investissement d'un objet psychique dont la

formation se montre défaillante. Dans le cas présent, le corps de la mère ne peut être symbolisé car les mouvements de cette dernière, face à la séparation, sont de l'ordre de la menace d'abandon ou de la fusion corporelle. Toutefois, comme cet objet n'assure pas la condition d'un objet parfait, il est par la suite abandonné.

Les vols de Maëlis ont débuté par des aliments ou des petits objets qu'elle prenait chez des membres de la famille et mettait dans sa poche. La mère s'excusait alors pour sa fille. Puis elle a commencé à dérober des chocolats et des bombons au supermarché et dans une petite épicerie située à côté du garage de son père. La jeune fille évoque ensuite la fugue qu'elle avait faite quelques mois auparavant, en disant qu'elle l'avait fait car elle se sentait « *angoissée* ». Elle a erré pendant une journée et n'est rentrée que le soir parce qu'elle ne supportait plus de rester dans le garage de son père ; « *c'est pas un lieu pour une jeune fille* », ajoute-t-elle. Elle voulait sortir de cette malheureuse routine et surtout se sentir libre, sans avoir besoin de s'expliquer à personne, en particulier aux adultes. Cependant, un mélange de sentiments l'envahit lorsqu'elle révèle que sa mère s'est sentie très mal quand elle a fugué. Si d'un côté apparaît la culpabilité, de l'autre elle est rassurée de voir que sa mère a démontré de l'inquiétude.

La fugue de Maëlis est en quelque sorte une revendication de la reconnaissance du féminin. Il ne fait aucun doute qu'un garage n'est pas un lieu idéal pour le déroulement de l'adolescence d'une jeune fille. De plus, cette fugue de Maëlis est une confrontation à son entourage et aux règles établies par ses parents, une manière d'expérimenter le monde des grands et d'essayer d'accéder à l'autonomie. De même, elle est une défense face à l'angoisse de séparation. Le fait que sa mère la laisse au garage avec son père la confronte à nouveau à l'abandon. Et la réaction de désespoir de la mère signale sa disposition à s'occuper de sa fille, à ne pas la laisser à l'abandon. Maëlis n'a pas perdu son amour.

Quelques séances plus tard, la patiente nous informe qu'elle a volé de l'argent dans le sac d'une femme qui travaille chez un fleuriste en face du garage, et ce afin de s'acheter un pantalon. Elle en vient aussi à voler dans le sac d'une copine, qui en retour ne voudra plus de son amitié. En réalité, Maëlis vole de l'argent voire des chèques à sa mère et aux autres personnes pour acheter généralement des objets qu'elle avait demandés à sa mère. Puisqu'elle n'arrivait pas à la convaincre de les acheter, elle allait les obtenir en empruntant un autre chemin. Elle explique qu'elle a besoin d'acheter ces objets de la réalité extérieure afin de pouvoir suivre la mode adolescente telle qu'elle apparaît dans l'école. Si elle ne possède pas tel sac ou tel pantalon de marque, elle ne pourra pas appartenir au groupe dans l'établissement scolaire.

La façon dont Maëlis obtient les objets démontre que le principe de plaisir prend le devant la scène. Mais cela montre également qu'elle est soumise, au même titre que les jeunes d'aujourd'hui, à l'appel d'un discours proposé par la société postmoderne où posséder des objets prend la place devant le sujet. Le seul moyen trouvé par Maëlis pour tenter de s'insérer dans le social se fait à travers la possession d'objets, eux-mêmes investis par le milieu social dans lequel elle doit s'insérer.

Maëlis nous raconte également qu'elle a « pris » un portable lors d'une fête. Pourtant elle se met à douter. Peut-être s'agissait-il d'un « *objet perdu* » qu'elle avait trouvé... il était sur le balcon. Elle a réfléchi avant de le prendre, en concluant finalement que quelqu'un d'autre pouvait le prendre si elle ne le faisait pas. Et comme personne ne se trouvait aux alentours, elle a décidé de le prendre. Si elle a regretté son agir, elle a aussi pensé qu'il suffisait d'attendre que quelqu'un appelle pour savoir à qui il appartenait et alors elle le rendrait.

La jeune fille se dit au départ que c'était un objet perdu ; mais comme elle ne l'a pas rendu, elle le considère dans un deuxième temps comme un vol. Elle investit sur un objet à l'extérieur cet « objet perdu » qu'elle trouve. En effet, dans la mesure où il est encore un objet de la réalité, il n'est pas un objet retrouvé mais un objet qu'elle trouve, donc un objet qui n'a jamais été perdu.

Lorsqu'elle rentre chez elle après la fête, sa mère s'aperçoit qu'elle a volé le portable mais elle lui adressera peu de reproches. Le jour suivant, ce portable devient un objet d'échange : d'abord Maëlis le donne à sa sœur en échange de quoi celle-ci s'engage à l'aider par rapport à ses parents. Puis il devient un objet de chantage ou de racket : quand la mère apprend que c'est la sœur de sa fille qui a le portable, elle appelle le père pour lui dire qu'il doit le payer ou alors acheter en contrepartie des baskets à sa fille car elle en a besoin.

La patiente fait part de sa difficulté à parler davantage de ce sujet ; elle ne peut plus penser parce qu'elle a déjà assez de choses en tête et, de manière apparemment ironique, elle ajoute : « Dettes à payer, des enfants... ». Toutefois, elle poursuit et révèle qu'avant l'agir elle ressent uniquement « qu'elle a besoin de le faire ». Et de poursuivre : « -Si j'arrête, ma mère ne me laisserait pas... même si je ne lui donnais pas cette préoccupation... ».

Maëlis répète que sa mère lui fait pitié, car elle passe tout son temps à s'occuper seulement des problèmes de sa fille. En même temps elle ne comprend pas ce qui se passe puisqu'elle lui fait des cadeaux lorsqu'elle vient de voler un objet. Pour la jeune fille, cette réponse de la mère n'a pas de sens et elle souligne : «- Moi, si j'étais à sa place, je ne le ferais pas ».

Cette réponse de la mère à l'égard des conduites déviantes de sa fille contribue au maintien d'un Surmoi archaïque. Face à la question relevant du Surmoi archaïque – « *Que me veut l'Autre ?* » –, la réponse se fait par les cadeaux offerts par la mère, signalant par là que celle-ci la récompense de continuer à être l'objet de son occupation, c'est-à-dire de rester aliéné à son désir. D'autre part, l'absence d'une figure maternelle capable de supporter ses pulsions destructives et en l'occurrence d'accepter une réparation laisse Maëlis livrée à une culpabilité et à l'angoisse dans ses formes les plus primitives. Cette mère pleure, déprime et menace la jeune fille d'abandon à chaque fois qu'elle tente de rompre la modalité du lien infantile. Quant à Maëlis, elle répond à ce qu'elle croit être le désir de sa mère : continuer à être un objet qui lui appartient, dans un rapport archaïque à l'ombre de la loi maternelle qui rend impossible la construction d'un Surmoi œdipien. Pour la jeune fille, il faut, pour mériter l'amour de sa mère, répondre à ses exigences à n'importe quel prix.

Le circuit qui s'établit autour des agirs de la patiente est celui dans lequel sa mère la laisse à l'abandon à chaque fois qu'elle sent Maëlis s'éloigner, que celle-ci refuse d'être soumise. La jeune fille traverse fréquemment des épisodes de déprime et elle verbalise avant mais aussi après ses conduites délinquantes : « *Je n'ai envie de rien faire* ». Pour se défendre de cette dépression et se sentir exister, l'agir prend le devant la scène pour se protéger de l'angoisse de la séparation et de l'abandon auquel elle est confrontée face à la perte de la perception de l'objet. Ne parvenant pas à garantir la permanence de l'objet, Maëlis le prend, et ce dans un rapport de collage qu'elle cherche cependant à dépasser. Elle essaie – sans succès – de faire se décoller le sujet et l'objet.

L'excès de la pensée de la mère sur Maëlis et le désir aliéné à l'Autre maternel

Il ne fait pas de doute que cet excès de pensée de la mère sur sa fille est présent depuis l'enfance et s'est poursuivi au temps du pubertaire. Tout se passe comme si elle n'avait jamais accepté la différence vis-à-vis de sa fille. Elle veut choisir ses vêtements, ses amies et au-delà de ces questions posées dans le quotidien, elle veut décider des projets futurs de l'adolescente.

Le discours de Maëlis nous renvoie souvent au même doute, celui de ne pas savoir exactement si elle exprime sa pensée ou reprend les mots de sa mère :

« -Je crois que ma vie est une ' merde' ». Mais il y a des gens dans des situations plus graves, sans habits pour porter... » Lorsque nous lui demandons si cette réflexion lui appartient, elle y répond par une autre question : « - Est-ce que je ne suis pas capable d'avoir ma propre pensée ? »

Maëlis doit s'inscrire au lycée pour la prochaine rentrée scolaire, et cela implique de prendre une décision sur la spécialisation à suivre. Découragée face aux exigences de sa mère, la jeune fille nous dit qu'elle voudrait être institutrice. Sa mère ne cesse de lui dire qu'elle jouait à la maîtresse quand elle était petite. Devant le doute sur cette décision, nous essayons de savoir s'il s'agit d'une idée à elle ou d'un projet élaboré par sa mère. Elle déclare aussitôt : « - *C'est elle qui le veut... non, je me suis trompée, c'est moi qui le veux..., j'ai toujours bien aimé enseigner* ».

Maëlis a laissé tomber le dessin, une activité qu'elle aimait bien pratiquer. Après une inscription à un cours de dessin, sa mère l'a fait abandonner car elle ne pensait pas que c'était un métier d'avenir pour sa fille. Quand l'année scolaire recommence, Maëlis enchaîne les échecs, mettant ainsi en place une façon de ne pas répondre à la proposition émanant de sa mère mais aussi, semble-t-il, de pouvoir se former une lacune où l'expectative de sa mère reste sans réponse.

La cure de Maëlis risque de s'interrompre. Parfois elle s'endort à l'heure de venir à la séance ou va voir des amies. Elle se met à déprimer, montrant par là qu'elle est encore dans une impasse. En réalité, sa mère la menace à nouveau d'abandon. Elle évite de lui parler, de la regarder et va jusqu'à lui dire que désormais elle ne fera plus rien pour elle étant donné qu'elle se met en échec dans la spécialisation choisie.

Elle vient même nous voir pour nous informer qu'à partir de maintenant elle ne s'occupera plus de sa fille. D'un autre côté, Maëlis continue à nous appeler à chaque fois qu'elle rate la séance, nous laissant supposer qu'elle n'a pas perdu tout espoir de sortir de son impasse. C'est elle qui s'occupe à présent de ses horaires de consultation.

Quelques possibilités pour la naissance d'un sujet du désir

C'est Maëlis elle-même qui évoque sa décision, sous l'influence de sa mère, de suivre la spécialisation pour devenir institutrice, marquée par des échecs au cours de l'année : « - *Ma mère me tient comme si j'étais une partie d'elle-même, comme un objet qui lui appartient. C'est vrai qu'elle s'est occupée de moi, qu'elle m'a fait grandir mais quand même !* »

Dans un nouveau moment de vacillation, la jeune fille signale qu'elle est capable de se rendre compte que le sujet n'appartient à personne, donc que sa mère ne peut pas la considérer comme un objet lui appartenant sous prétexte de s'être occupée d'elle. En effet, le développement de la cure trouve un espace dans ces moments de vacillations où Maëlis tente de construire le symbolique.

À la remarque précédente se succède la plainte de devoir s'excuser auprès de sa mère quand elle n'a pas rangé sa chambre, lavé le verre qu'elle vient d'utiliser, ou encore lorsqu'elle l'a contrariée. Et surtout elle se plaint que sa mère fouille dans ses affaires, comme si elle était toujours en quête d'un objet volé. Finalement, la jeune fille conclut : « - *Je crois que je dois m'excuser aussi pour avoir grandi, pour devenir une adolescente* ».

Maëlis reprend ses dessins et recommence à travailler dessus. Réussissant cette fois à reproduire des modèles de corps, elle décide de les montrer à l'école à l'occasion d'une activité proposée aux élèves. Elle en vient à gagner une bourse pour suivre un cours de dessin, ce qui va la placer hors de la dépendance de la mère pour le paiement. Dans ses dessins elle se consacre à tracer des corps, à la possibilité de le concevoir séparé et limité par une membrane frontière ; en d'autres termes, elle essaie de s'approprier une différenciation et une légitimation que sa mère ne lui a pas offertes. Les dessins sont aussi une façon de symboliser et de sublimer ses pulsions jusqu'alors non maîtrisées.

Nous observons qu'en fait Maëlis possède une capacité à symboliser en dépit de ses expériences vécues avec ses parents. Les dessins en sont l'exemple et montrent sa possibilité à sublimer ses pulsions et son espoir de se dessiner une place comme sujet de son désir. Et ces croquis, présents depuis le début de la cure, illustrent le fait qu'elle essaie de se trouver une autre voie que celle de la délinquance. À la place de l'agir, la patiente retrouve l'espoir de devenir le sujet de son acte ; elle devient l'auteur de ses dessins et chaque nouveau détail introduit lui apporte un nouvel ancrage sur le symbolique. En signant ses dessins, en leur faisant porter son nom, Maëlis y appose la marque de sa possibilité à devenir le sujet de son désir.

Les impasses pendant la cure de Maëlis concernent très souvent l'expectative d'un changement dans le comportement de sa mère. Cette situation n'est pas rare chez les adolescents s'engageant dans une cure, en particulier chez ceux qui se trouvent dans le cadre de la délinquance. D'une part, Maëlis attendait un changement des attitudes de sa mère dans l'espoir qu'elle lui légitime la possibilité de son être. D'autre part, les tentatives échouées de faire sa mère changer montrent qu'elle cherche à savoir comment se séparer et se lancer toute seule dans le monde. À l'ombre de l'envahissement maternel duquel la mère ne désiste pas et, lorsqu'elle s'en éloigne, elle le fait toujours à travers l'imposition

de culpabilité ou de vengeance, la cure est pour Maëlis l'espoir de se trouver une issue, d'accéder à la parole et à son désir. Cet appel – qu'illustre le cas de Maëlis – se retrouve chez les jeunes qui ne réussissent pas à dessiner une autre voie pour prouver leur existence que celle de l'agir délinquant.

CONCLUSION

Le travail que nous venons d'exposer est le résultat d'une recherche envisageant l'articulation entre la question du sujet et la question de l'objet dans le cadre de la délinquance juvénile. Pour développer cette étude, nous nous sommes référée à divers concepts d'adolescence formulés par des auteurs pour qui le temps pubertaire se caractérise par la reprise des premières phases de la petite enfance et a pour but de faire une rupture avec la modalité du lien infantile.

Dans une dynamique que nous permet la psychanalyse, le terme délinquance est mis en rapport avec le sens étymologique du mot *linquere* dont la signification est de se séparer, abandonner ou rompre un lien. Ainsi que nous l'avons souligné au cours du texte, le préfixe « de » permet deux lectures différentes : celle qui vient renforcer l'action de se séparer sous une forme d'action exacerbée introduisant l'idée d'un passage transgressif, ou alors celle de la négation correspondant à une façon de démontrer l'impossible de la rupture, de faire le deuil de la liaison au premier objet au service du refus ou du déni de l'état du manque inhérent au sujet caractérisé dans l'agir délinquant.

En ce qui concerne l'objet dans le cadre de la délinquance, nous nous sommes basée sur la signification qui le perçoit comme l'opposé du sujet, c'est-à-dire placé devant. Partant de là, il faut que l'objet s'éloigne pour être perçu objectivement ; un tel processus implique essentiellement d'admettre une existence séparée et hors de la sphère

d'omnipotence de l'individu, condition préalable pour pouvoir advenir comme sujet.

Dans un premier temps, nous avons travaillé sur la compréhension de la construction de la subjectivité de l'infantile à l'adolescence dans le champ de la psychanalyse. Nous avons pu observer que des arrêts indépassables ou des impasses dans le passage d'une phase à l'autre du développement émotionnel infantile peuvent introduire une défaillance dans le processus de subjectivation. Par la suite, les effets de cette défaillance apparaissent au centre de la problématique des conduites délinquantes à l'adolescence, l'agir devenant pour le sujet un moyen de prouver une existence dont il doute.

L'adolescent délinquant est avant tout quelqu'un qui n'arrive pas à se compter comme sujet de son acte. Nous sommes souvent confrontée à cette difficulté dans la pratique clinique, ce qui nous conduit à penser que l'agir n'est pas un acte mais la demande et l'espoir de prouver son existence pour se trouver une place en tant que sujet. De fait, la défaillance s'observe davantage au niveau de la constitution du sujet. La construction du (sujet) délinquant s'effectue à travers des difficultés de séparation et des points de fixations aux premières phases du développement infantile, en particulier lors de la phase pré-génitale. Les conséquences de ces troubles apparaissent à la puberté, moment de faire une rupture avec les modalités du lien infantile.

L'enfant se construit d'abord dans son rapport avec l'environnement, vis-à-vis duquel il est très dépendant au début de la vie. Son existence et son avenir passent par l'aliénation et la dépendance des parents. Il incombe à ces derniers d'autoriser et de soutenir l'enfant à passer d'une phase à l'autre du développement émotionnel, mais aussi de lui permettre de se séparer et de devenir le sujet de son propre désir. Ils doivent également servir d'appui à la formation des imagos parentales, lesquelles seront remaniées au moment de l'adolescence. Cette tâche dépendra de la capacité des parents à faire le deuil de l'idéal porté sur l'enfant et à accepter la différence.

Ainsi, le temps pubertaire est celui de la mise à l'épreuve des possibilités données par les premières expériences vécues pour opérer une séparation des premiers objets infantiles. Chez le jeune délinquant, cette séparation essentielle pendant l'enfance pour devenir un autre entier est marquée par des arrêts, voire par un processus défaillant où la séparation du couple mère-enfant va dans le sens de l'abandon. De même, les expériences vécues au cours de l'enfance sont ponctuées par le défaut d'introduction d'un tiers.

Dans les exemples ayant servi à illustrer cette étude, nous constatons fréquemment un tableau clinique similaire au niveau des parents de la réalité, ceux qui servent d'appui à la construction des imagos parentales : une mère qui dénie sa sexualité ou encore qui risque de produire des dérapages incestueux à l'égard de l'adolescent, et qui se trouve dans une position trop fragile pour lui permettre d'établir une rupture ; un père qui n'est pas nommé par la mère comme objet de son désir et exerçant davantage une fonction fraternelle.

Partant du fait que l'avenir du sujet est marqué par des moments décisifs telle que l'identification spéculaire, le cadre de la délinquance juvénile montre la difficulté à s'approprier un corps séparé, à se compter comme « un être en plus », condition essentielle à la construction d'un sujet sexué à partir du signifiant phallique qui rend compte de la différence des sexes. Nous pouvons supposer que les enjeux du regard et des paroles de la mère n'ont pu conférer à l'enfant une autonomie et l'appropriation d'une différence. Le corps prend plutôt la valeur imaginaire du représentant phallique, une possession qui sert à combler le manque chez la mère, puisque l'adolescent suppose être le désir de celle-ci.

À partir de ces données, la symbolisation de la relation tierce devient insuffisante. La relation imaginaire prend le devant la scène et la question de la Mère toute-puissante devient l'élément central provoqué par le défaut de la valeur du Phallus en tant que signifiant du manque, celui qui donne la raison du désir. Face à l'absence réelle du père ou à sa difficulté à incarner la fonction paternelle, la mère phallique est au cœur de la

délinquance juvénile. Faute d'avoir pu accomplir le processus de castration à l'enfance, l'assomption du Phallus à la place symbolique comme opération adolescente ne peut être validée.

Les effets de ces impasses apparaissent également dans les difficultés à se constituer un Surmoi œdipien. L'adolescent délinquant reste sous l'emprise d'un Surmoi archaïque trop rigide, régi par une loi interne qui lui ordonne de porter le désir à son extrême, autrement dit à l'impératif de la jouissance. Le sujet est livré à ses pulsions libidinales et agressives les plus primitives, qu'il place sur des conduites déviantes.

Il ne fait aucun doute que le rôle des premières expériences pulsionnelles et des fantasmes qui les accompagnent doit subir des remaniements à l'adolescence. Ces expériences – qui se sont produites dans les premiers échanges pulsionnels avec l'autre parental, d'abord avec la mère, et qui sont à l'origine de la construction du fantasme et du processus de subjectivation – s'expriment dans le cadre de la délinquance de la manière la plus primitive, en incorporant ou en prenant possession de l'objet marqué par les impasses à rencontrer des solutions sublimatoires. En l'occurrence, les fantasmes qui accompagnent ces jeunes sont souvent ceux de l'abandon, du risque de détruire dans la réalité le premier objet face à la possibilité de la séparation.

La question de l'objet se pose. Si l'objet doit s'éloigner pour être perçu objectivement et hors de la sphère omnipotente, ce qui représente la condition d'avenir du sujet, les points de fixation à des phases du développement entraînent des difficultés au niveau des processus de séparation et de symbolisation nécessaires à l'investissement d'un nouvel objet. Nous avons vu que l'objet doit être perdu pour pouvoir être retrouvé. Ce travail commence avec la mère : elle doit faire de son enfant un objet perdu dès sa naissance, tout en se laissant être un objet perdu pour lui. Dans le cadre de la délinquance, nous observons souvent une mère qui maintient son enfant comme un objet partiel lui appartenant et un

espace transitionnel toujours défaillant.

Le jeune délinquant est un sujet dont les étayages de base, essentiels à l'intériorisation d'un objet interne fiable, à la construction d'un objet psychique, sont défaillants. Ainsi, le second moment de la séparation qui caractérise le processus adolescent est vécu sur la menace de la perte de la perception de l'objet. N'étant pas parvenu à accomplir le travail psychique de séparation et de deuil des objets infantiles et à construire un espace transitionnel, une limite imprécise entre l'intérieur et l'extérieur s'installe et la délinquance juvénile du sujet signale le défaut de la construction d'un objet psychique dont les enjeux se poseront sur l'objet trouvé dans la réalité extérieure.

Les effets d'un processus de séparation défaillant dans le cadre de la délinquance s'observent également au niveau de la question du désir. Si le premier temps est celui de l'aliénation au désir de l'Autre maternel, le deuxième moment est celui qui suppose une opposition à cette aliénation afin de permettre à l'individu de se construire un espace du désir. Ce temps de séparation, dans lequel la rencontre du manque dans l'Autre révèle son incomplétude, est ce qui fait l'enfant s'offrir au départ comme objet de son désir, le phallus, pour remplir le vide ; une tâche à laquelle l'enfant doit essentiellement échouer. C'est précisément dans la constatation de l'impossibilité de répondre au désir de l'Autre que se forme une lacune permettant d'accéder à la naissance du sujet désirant et à se mettre en quête de nouveaux objets.

En revanche, l'échec de ce processus laisse l'enfant soumis et aliéné au désir de l'Autre. S'il est amené à être un objet partiel pour colmater le manque chez la mère, seules des conduites exacerbées ou des voies détournées, telle que la délinquance, lui permettront à la puberté de provoquer une rupture, une tentative de se soustraire au désir de l'Autre. Bien que le rapport à l'objet demeure régressif, l'agir délinquant constitue le maintien en vie du sujet en passant par les buts pulsionnels les plus primitifs : agresser, posséder ou

annuler l'objet. Étant confronté à la disparition de l'objet qui n'a pas encore d'existence séparée du sujet, ces objectifs permettent à l'adolescent de se détourner de la mort. L'agir délinquant ne sera que la mise en scène d'une réalité psychique dans laquelle la limite entre le dedans et le dehors ne réussit pas à s'établir.

Parler de la délinquance juvénile implique nécessairement de réfléchir sur l'histoire personnelle infantile. Cependant, si nous considérons que l'adolescence est le temps de sortir de l'environnement familial pour s'inscrire dans un contexte social et dans la culture de son temps, penser au scénario social est un fait tout aussi important. Même s'il ne constitue pas un facteur déterminant, le discours proféré par la société dans laquelle s'insère l'adolescent est un élément qui facilite le destin pathologique et en particulier la délinquance juvénile, dans la mesure où ce discours lui-même recèle la défaillance du symbolique.

De nos jours, le discours de la société qui régule le rapport de l'individu aux autres et à l'objet témoigne de la répétition du scénario infantile sous l'égide d'un imaginaire archaïque, en privilégiant la possession d'objets dans la réalité. Cela se passe sous la « promesse » d'un idéal de complétude, face auquel l'individu a l'impression de pouvoir aboutir à la totalité. En d'autres termes, l'exigence de la possession d'objets et leur investissement, caractéristiques de la société postmoderne, contribuent à soutenir le Moi idéal infantile tout-puissant. L'Idéal du moi est projeté sur celui qui possède les objets d'une valeur accordée par le milieu social. D'autre part, le rapport réglant l'accès aux objets emprunte une voie qui se détourne du symbolique, celle de l'instantanéité.

À l'heure actuelle, la délinquance se produit dans un contexte social où la satisfaction immédiate et absolue, c'est-à-dire le refus du détour par le chemin du symbolique, occupe le devant de la scène. Cet investissement sur les objets de consommation et leur possession immédiate sous l'expression de la force d'emprise envahit le discours social de la société

postmoderne et témoigne, de la même façon, de l'importance du maternel archaïque. Il n'est alors pas étonnant que le renoncement du principe de plaisir pour accepter le principe de réalité devienne aujourd'hui de plus en plus difficile pour tous les adolescents et pour les plus fragiles en particulier.

Une telle situation rend difficile la formulation de réponses à la question de la délinquance juvénile dans le cadre institutionnel. En fait, l'adolescent est quelqu'un qui exige de la cohérence et du sens dans les réponses des adultes mais aussi dans ce qui lui est proposé comme référence dans le domaine des valeurs. Or, l'institution étant le produit d'une demande sociale, elle reproduit le modèle de la société. Cet espace qui devrait être destiné à donner la possibilité à l'adolescent d'organiser un lien social est en fait contradictoire : d'un côté il s'agit de reproduire le modèle proposé par le social, de l'autre rendre possible le rapport de l'individu au collectif tout en lui permettant de trouver ses satisfactions d'une manière licite.

Si le paysage social signale une vélocité dévitalisante du langage et de la parole avec un modèle proposant de contourner la voie du symbolique, les réponses institutionnelles à l'égard de la délinquance juvénile font écho au cadre social. Il faudrait qu'après l'agir soit introduit le symbolique et l'institution en serait le vecteur privilégié, en offrant un espace permettant à l'adolescent d'accéder à la parole et aux signifiants qui puissent lui assurer une place du désir.

Cependant, les réponses à l'agir délinquant dans les institutions sont plus souvent de l'ordre de l'absence de mots, de sens et de cohérence. Si elles proposent des mesures éducatives à l'égard de la délinquance avec pour objectif d'introduire une fonction tierce, en même temps elles imposent le silence aux adolescents, surtout en ce qui concerne l'agir délinquant, le privant alors de sens.

Il est évident que ce travail ne rend pas compte de tous les aspects et formes qu'assume la délinquance. Il n'en a pas non plus la prétention, d'autant que ce sujet nous renvoie constamment à de nouvelles interrogations et demande une actualisation permanente dans le domaine de la recherche. Notre parcours en est lui-même un exemple. Au départ, notre réflexion a davantage tourné autour de la question du sujet et de l'adolescent délinquant qui ne se compte pas comme un sujet de son acte. La suite de l'étude nous a conduite vers la question de l'objet volé, détruit ou agressé dans l'agir délinquant. Nous avons été amenée enfin à les entrecroiser et à resituer l'analyse dans le scénario social de notre époque, en considérant que l'adolescent s'insère dans ce contexte et que l'agir délinquant a lieu dans cet espace.

Auparavant, les explications sur la délinquance portaient la marque du déclin de la fonction paternelle, alors que de nos jours elles se concentrent sur l'emprise du maternel archaïque. Face à cela, nous pouvons inférer qu'un changement s'est aussi produit au niveau des formes de la délinquance. Nous pouvons de même supposer que le changement du discours social n'est pas un facteur déterminant mais qu'il contribue à la manifestation de ces conduites et au changement de leurs formes.

En conséquence, il apparaît de plus en plus nécessaire d'actualiser la problématique de la délinquance juvénile dans le cadre de la recherche et de continuer à approfondir les travaux portant sur les premières relations mère-enfant en ce qui concerne les aspects psychiques dans la production des symptômes. Parallèlement, nous ne pouvons cependant négliger de nous appuyer sur différents champs de références pour considérer le discours social comme organisateur de la subjectivité, celui qui permet à l'adolescent, depuis toujours, de passer du privé de la famille au collectif. Celui qui peut aussi, de la même façon, contribuer au déclenchement des pathologies.

BIBLIOGRAPHIE

AICHHORN, A. (1951). *Jeunes en souffrance: psychanalyse et éducation spécialisée*. Lecques : Les éditions du Champ Social, 2000.

ALIGHIERI, D. (1307-1321). *La Divine Comédie*. Trad. fr. J. Risset. Paris : Flammarion, 1992.

ASSOUN, P.-L. (2003). *Lacan*. Paris: « Que sais-je ? », PUF.

ASSOUN, P.-L. (2001). *Leçons psychanalytiques sur l'angoisse*. Paris: Anthropos/Economica, 2001.

AULAIGNER, P. (1975). *La violence de l'interprétation: du pictogramme à l'énoncé*. Paris : PUF, 1981.

AULAIGNER, P. (1986). *Un interprète en quête de sens*. Paris: Payot, 1991.

BALBO, G. (1999). « L'adolescence va de deux à cinq ans », in : *Problématiques adolescentes et direction de la cure*, sous la direction de D. Lauru, C. Hoffmann, C. Pickman. Toulouse: Érès, 1999, pp. 197-201.

BENHAÏN, M. (2001). *L'ambivalence de la mère : Étude psychanalytique sur la position maternelle*. Toulouse: Érès, 2001.

BERGERET, J. (1984). *La violence fondamentale*. Paris: Dunot, 1984.

BERGES, J.; BALBO, G. (1996). *L'enfant et la psychanalyse*. Paris: Masson, 1996.

BERGES, J. (1999). « Les préalables de la cure », in: *Problématiques adolescentes et direction de la cure*, sous la direction de D. Lauru, C. Hoffmann, C. Pickman. Toulouse: Érès, 1999, pp.177-184.

BIRRAUX, A. (1998). « La violence du corps à l'adolescence », in : *Violente adolescence : pulsion du corps et contrainte sociale*, sous la direction de S. Lesourd, Toulouse, Les recherches du Grappe, Érès, 1998, pp. 57-66.

CADORET, M. (1998). « Chanter est en vérité un autre souffle. La violence des idéaux », in : *Violente adolescence : pulsions du corps et contrainte sociale*, sous la direction de S. Lesourd, Toulouse: Les recherches du Grappe, Érès, 1998, pp. 123-134.

CHASSEGUET-SMIRGUEL, J. (1995). « Le Surmoi et l'Idéal du Moi », in : *Surmoi: les développements freudiens. T. II*, Paris : Monographies de la Revue Française de Psychanalyse, PUF, 1995, pp. 37-49.

CUSSON, M. (1981). *Délinquants pourquoi ?* Paris : Armand Colin, 1981.

CZERMAK, M. (1998). *Patronymies: considérations cliniques sur les psychoses*, Paris: Masson, 1998.

DE ABREU E SILVA, R. *Delinqüência Juvenil e imagos parentais : uma interlocução na contemporaneidade*. Porto Alegre: Instituto de Psicologia, UFRGS, 2000.

DE CAEVEL, H. (1998). « La parole est aux armes », in : *Violente adolescence : pulsion du corps et contrainte sociale*, sous la direction de S. Lesourd. Toulouse: Érès, 1998, pp. 27-43.

DELAROCHE, P. (2000). *L'adolescence: enjeux cliniques et thérapeutiques*. Paris: Nathan, 2000.

DEUTCH, H. (1967). *Problèmes de l'adolescence*. Trad. fr. C.-A. Ciccione. Paris: Payot, 1968.

DOLTO, F. (1984). *L'image inconscient du corps*. Paris: Seuil, 1984.

DOLTO, F. (1989). *Paroles pour les adolescents ou le complexe du homard*. Paris : Hatier, 1989.

DOR, J. (1992). *Introduction à la lecture de Lacan: La structure du sujet (Vol. 2)*. Paris : Denoël, 1992.

DOUVILLE, O. (2000). « Agirs adolescents et modernité », in : *L'agir adolescent*, sous la direction de C. Hoffmann. Toulouse : Le Bachelier, Érès, 2000, pp. 82-94.

FOUCAULT, M. (1975). *Surveiller et punir*. Paris : Gallimard, 1975.

FREUD, A. (1946) *Le moi et les mécanismes de défense*. Trad. fr. A. Berman. Paris: PUF, 1949.

FREUD, A. (1968). *L'enfant et la psychanalyse*. Trad. fr. D. Widlöcher. Paris: Gallimard, 1976.

FREUD, S. (1887-1902). « Lettre n° 103 du 30 janvier 1899 » in : *La naissance de la psychanalyse*, trad. fr. A.Berman. Paris: PUF, 1986.

FREUD, S. (1905). *Trois essais sur la théorie sexuelle*. Trad. fr. P. Koepfel. Paris : Gallimard, 1978.

FREUD, S. (1908). « Les théories sexuelles infantiles », in : *La vie sexuelle*. Trad. fr. D. Berger, J. Laplanche. Paris: PUF, 1977, pp. 14-27.

FREUD, S. (1911). « Remarques psychanalytiques sur l'autobiographie d'un cas de Paranoïa : dementia paranoïdes », in *Cinq Psychanalyses*. Trad. fr. M. Bonaparte, R. M. Loewenstein. Paris: PUF, 1995.

FREUD, S. (1912-1913). *Totem et Tabou*. Trad. fr. S. Jankélévitch, Paris: Payot, 1947.

FREUD, S. (1914). « Pour introduire le narcissisme », in: *La vie sexuelle*. Trad. fr. D. Berger, J. Laplanche. Paris : PUF, 1977, pp. 81-105.

FREUD, S. (1914). « Remémoration, répétition, perlaboration », in : *De la technique psychanalytique*. Trad. fr. A Berman. Paris : PUF, 1953, pp. 105-115.

FREUD, S. (1915). « Pulsions et destins des pulsions », in: *Métapsychologie* (1946), trad. fr. J. Laplanche, J.-B. Pontalis. Paris : Gallimard, 1968, pp. 11-43.

FREUD, S. (1915). « Deuil et mélancolie », in : *Métapsychologie* (1946). Trad. fr. J. Laplanche, J.-B. Pontalis, Paris, Gallimard, 1968, pp. 145-172.

FREUD, S. (1917). « Sur les transpositions des pulsions plus particulièrement dans l'érotisme anal », in: *La vie sexuelle*. Trad. fr. D. Berger, J. Laplanche. Paris : PUF, 1977, pp.106-112.

FREUD, S. (1920). « Au-delà du principe du plaisir », in : *Essais de psychanalyse*. Trad. fr. J. Laplanche et J.-B. Pontalis. Paris: Payot, 2001, pp. 45-84.

FREUD, S. (1921). « Psychologie des foules et analyse du moi », in : *Essais de psychanalyse*. Trad. fr. P. Cotet, A. Bourguignon, J. Altounian et al. Paris : Payot, 2001, pp. 129-241.

FREUD, S. (1923). « Le moi et le ça », in: *Essais de la psychanalyse*, trad. fr. J. Laplanche, Paris: Payot, 1923, pp. 255-278.

FREUD, S. (1923). « L'organisation génitale infantile », in : *La vie sexuelle*, trad. fr. D. Berger, J. Laplanche. Paris: PUF, 1977, pp. 113-116.

FREUD, S. (1923-1925). « Inhibition, symptôme et angoisse », in : *Oeuvres complètes, Psychanalyse*, Vol. XVII . Trad. Fr. M. Tort. Paris : PUF, 1992, pp. 203-286.

FREUD, S. (1927). « Le fétichisme », in: *La vie sexuelle*. Trad. fr. D. Berger, J. Laplanche. Paris : PUF, 1977, pp. 133-138.

FREUD, S. (1929). *Malaise dans la civilisation*. Trad. fr. C. J. Odier. Paris: PUF, 1971.

FREUD, S. (1931-1936). « Nouvelle suite des leçons d'introduction à la psychanalyse », in *Oeuvres complètes, Psychanalyse*. Vol. XIX. Trad. fr. J. Altounian, A. Bourguignon, M. Candelier et al. Paris : PUF, 1986, pp. 82-268.

FREUD, S. (1932). « Sur la prise de possession du feu » in: *Résultats, idées, problèmes II* (1921-1938). Trad. fr. J. Laplanche, J. Sédat. Paris: PUF, 1995, pp. 191-196.

- FREUD, S. (1938). « Le clivage du Moi dans les processus des défenses », in: *Résultats, idées et problèmes II* (1921-1938). Trad. fr. R. Lewinter, J.-B. Pontalis. Paris: PUF, 1995, pp. 283-286.
- FREUD, S. (1938). *Abrégé de psychanalyse*. Trad. fr. A. Berman, J. Laplanche. Paris : PUF, 1949.
- FREUD, S. (1939). *L'homme Moïse et la religion monothéiste* ». Trad. fr. C. Heim, Paris, nrf-Gallimard, 1986.
- GUIDES de La Justice (1999). *La justice des mineurs*. Paris: Ministère de la Justice, 1999.
- GUTTON, P. (1979). « Essais sur le narcissisme primaire en clinique du nourrisson », in: *Psychanalyse à l'université*, t. 4, n° 16, 1979, pp. 697-709.
- GUTTON, P. (1996). *Adolescens*. Paris: Le fil rouge, PUF, 1996.
- HOFFMANN, C. (2000).« *Impact adolescent* », in : *Agir adolescent*, sous la direction de C. Hoffmann. Toulouse: Le Bachelier, Érès, 2000.
- ISAACS, S. (1952) « Nature et fonction du phantasme », in *Développements de la psychanalyse*. Trad. fr. W. Baranger. Paris : PUF, 2001, pp. 64-114.
- JALLEY, É. (1998). *L'enfant au miroir: Freud, Wallon, Lacan*. Paris: E.P.E.L., 1998.
- JEAMMET, P. (1980). « Réalité externe et réalité interne: importance et spécificité de leur articulation à l'adolescence », in : *Revue Française de Psychanalyse*, Paris, 1980.
- JEAMMET, P. (2002). *Problématique de la dépendance et du lien social à l'adolescence*. Paris: Séminaire donné à l'Université Paris 7, le 12 février 2002.
- JONES, E. (1995).« La conception du Surmoi », in: *Surmoi: les développements post-freudiens*. Tome II. Paris : Monographies de la Revue Française de Psychanalyse, PUF, 1995, pp. 18-22.
- KAMMERER, P. (1992). *Délinquance et narcissisme à l'adolescence*. Paris: Bayard, 1992.
- KAUFMANN, P. (1998). *L'apport freudien: éléments pour une encyclopédie de la psychanalyse*. Paris : Larousse, 1998.
- KINABLE, J. (1998) *Psychopathie et perversion*.
<http://www.criminologie.com.virtulib/c1.htm>, dernière consultation : le 20 avril 2003.
- KLEIN, M. (1927). « Les tendances criminelles chez les enfants normaux », in *Essais de psychanalyse* (1921-1927). Trad. fr. M. Derrida. Paris: Payot, 1968.
- KLEIN, M. (1952). « En observant le comportement des nourrissons » in : *Développements de la psychanalyse*, trad. fr. W. Baranger. Paris: PUF, 2001, pp. 223-253.

KLEIN, M. (1952). « Quelques conclusions théoriques au sujet de la vie émotionnelle des bébés », in : *Développements de la psychanalyse*, trad. fr. W. Baranger . Paris : PUF, 2001, pp.187-222.

KLEIN, M. (1952). « Sur la théorie de l'angoisse et de la culpabilité », in : *Développements de la psychanalyse*. Trad. fr. W. Baranger. Paris: PUF, 2001, pp. 254-273.

KLEIN, M. (1957). *Envie et gratitude et autres essais*. Trad. fr. V. Smornoff, Paris, Gallimard, 1968.

KLEIN, M. (1968). « L'amour, la culpabilité et le besoin de réparation », in : *L'amour et la haine, le besoin de réparation*. Trad. fr. A. Stronk. Paris: Payot, 1989, pp. 73-150.

LACAN, J. (1938). *Les complexes familiaux dans la formation de l'individu*, Paris: Navarin, 1984.

LACAN, J. (1948). « L'agressivité en psychanalyse », in : *Écrits*. Paris: Seuil, 1966, pp. 101-124.

LACAN, J. (1949). « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je », in: *Écrits*. Paris : Seuil, 1966, pp. 93-100.

LACAN, J. (1950). « Propos sur la causalité psychique », in: *Écrits*. Paris : Seuil, 1966, pp. 151-192.

LACAN, J. (1951). « Introduction théorique aux fonctions de la psychanalyse en criminologie », in : *Écrits*. Paris: Seuil, 1966, pp. 125-149.

LACAN, J. (1953). « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », in : *Écrits*. Paris : Seuil, 1966, pp.-322.

LACAN, J. (1966). « Le séminaire sur "La Lettre volée" », in : *Écrits*, Paris: Seuil, 1966, pp. 11-61.

LACAN, J. (1958). « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose » in: *Écrits*, Paris: Seuil, 1966, pp. 531-584.

LACAN, J. (1958). « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », in : *Écrits*. Paris: Seuil, 1966, pp. 585-642.

LACAN, J. (1958). « La signification du phallus », in : *Écrits*, Paris: Seuil, 1966, pp. 685-696.

LACAN, J. (1960). « À la mémoire d'Ernest Jones: Sur la théorie du symbolisme », in: *Écrits*. Paris: Seuil, 1966, pp. 697-724.

LACAN, J. (1960). « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien », in : *Écrits*. Paris: Seuil, 1966, pp. 793-828.

LACAN, J. (1961). « Remarque sur le rapport de Daniel Lagache », in : *Écrits*. Paris:

Seuil, 1966, pp. 647-684.

LACAN, J. (1960). « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien », in : *Écrits*. Paris : Seuil, 1966, pp.793-827.

LACAN, J. (1960). « Position de l'inconscient », in : *Écrits*. Paris: Seuil, 1966, pp. 829-850.

LACAN, J. (1960). « Lettre à Winnicott », *Ornicar*. Paris: Revue du Champ Freudien, n° 33, 1985, pp. 7-10.

LACAN, J. (1953-1954). *Le séminaire I : Les écrits techniques de Freud*, Paris, Seuil, 1975.

LACAN, J. (1954-1955). *Le séminaire II : Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique psychanalytique*. Paris : Seuil, 1978.

LACAN, J. (1956-1957). *Le séminaire IV : La relation d'objet*. Paris: Seuil, 1994.

LACAN, J. (1957-1958). *Le séminaire V : Les formations de l'inconscient*, Paris: Seuil, 1998.

LACAN, J. (1959-1960). *Le séminaire VII : L'éthique de la psychanalyse*. Paris: Seuil, 1986.

LACAN, J. (1960-1961). *Le séminaire VIII : Le Transfert*. Paris: Seuil, 1991.

LACAN, J. (1961-1962). *Le séminaire IX : L'identification*, séminaire inédit, 1961-1962.

LACAN, J. (1962-1963). *Le séminaire X : L'angoisse*, séminaire inédit, 1962-1963.

LACAN, J. (1964). *Le séminaire XI : Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*. Paris : Seuil, 1973.

LACAN, J. (1966-1967). *Le séminaire XIV : La logique du fantasme*, séminaire inédit, 1966-1967.

LACAN, J. (1969-1970). *Le séminaire XVII : L'envers de la psychanalyse*. Paris : Seuil, 1991.

LAGACHE, D. (1979). *Le psychologue et le criminel*, Oeuvres II. Paris : PUF, 1979.

LAPLANCHE, J. ; PONTALIS, J.-B. (1997). *Vocabulaire de la psychanalyse*. Paris: PUF, 1997.

LAURU, D. (1998). « Liaisons et déliaisons dangereuses à l'adolescence », in : *Violente adolescence : pulsions du corps et contrainte sociale*, sous la direction de S. Lesourd. Toulouse: Les recherches du Grappe, Érès, 1998, pp. 79-86.

LE FOURN, J.-Y. (2002). « Adolescence et institution : "Le trans-faire" », in : *Le transfert adolescent ?* Sous la direction de D. Lauru. Toulouse: Le Bachelier, Érès, pp. 123-132.

LE PETIT Larousse illustre (1998). Paris: Larousse, 1998.

- LE MICRO Robert, Dictionnaire (1988). Paris: Micro-Robert, 1988.
- LESOURD, S. (1994). *Adolescences...Rencontre du féminin*. Toulouse : Érès, 1994.
- LESOURD, S. (1998). « Les objets des adolescents », in: *Agora-Débats-Jeunesse*, n° 13, 3^e trimestre, 1998, pp. 97-106.
- MAHLER, M. (1968). *Psychose infantile*. Trad. fr. P. et J. Léonard. Paris : Payot, 1980.
- MAHLER, M. (1975). *La naissance psychologique de l'être humain*. Trad. fr. P. et J. Léonard. Paris: Payot, 1980.
- MANNONI, O. (1968). *Clefs pour l'imaginaire ou l'Autre scène*. Paris : Seuil, 1969.
- MARCELLI, D.; BRACONNIER, A. (1992). *Psychopathologie de l'adolescent*. Paris: Masson, 1992.
- MIJOLLA-MELLOR, S.; MIJOLLA, A. (2002). *Dictionnaire international de la psychanalyse*. Tome 2. Paris : Calmann-Lévy, 2002.
- PENOT, B. (1999). « Le "mauvais sujet" à advenir », in : *Problématiques adolescentes et direction de la cure*, sous la direction de D. Lauru, C. Hoffmann, C. Pickman. Toulouse: Érès, 1999.
- PENOT, B. (2000). *La passion du sujet freudien : entre pulsionnalité et signifiante*, Toulouse, Érès, 2000.
- QUEFFELEC, Y. (1985). *Les noces barbares*, Paris, Gallimard, 1985.
- RASSIAL, J.-J. (1990). *L'adolescent et le psychanalyste*. Paris: Payot & Rivages, 1996.
- RASSIAL, J.-J. (1996). *Le passage adolescent, de la famille au lien social*, Toulouse, Actualité de la psychanalyse, Érès, 1996.
- RASSIAL, J.-J. (1998). « Les villes à la campagne », in : *Y a-t-il une psychopathologie des banlieues ?* Sous la direction de J.-J. Rassial. Toulouse: Érès, 1998, pp. 11-15.
- RASSIAL, J.-J. (1999). *Le Sujet en état limite*. Paris: Denoël, 1999.
- RASSIAL, J.-J. (2000). « Réaliser », in : *L'agir adolescent*, sous la direction de C. Hoffmann, Toulouse. Le Bachelier: Érès, pp. 33-43.
- RASSIAL, J.-J. (2001). *De l'infantile à l'adolescence*. Paris: Séminaire de l'Association Lacanienne Internationale du 09/ 03/ 2001.
- RICHARD, F. (1997). « Violence sacrificielle et pulsion de mort », in : *L'illégitime violence. La violence et son dépassement à l'adolescence*, sous la direction de F. Marty, Toulouse: Érès, pp. 47-63, 1997.
- ROUDINESCO, E.; PLON, M. (1997). *Dictionnaire de Psychanalyse*. Paris : Fayard, 1997.
- SCHOPENHAUER, A. (1788-1860). *Le monde comme volonté et comme représentation*, Vol. I, trad. fr. A. Burdeau. Paris: Payot, 2001.

- TISSERON, S. (1997). *Psychanalyse de l'image*. Paris : Dunot, 1997.
- TISSERON, S. (2002). « Formation de l'objet psychique chez l'enfant », in : *Construction de l'objet psychique*, Paris-Bruxelles, Enfances, Adolescences, De boeck, pp. 13-28, 2002.
- VANIER, A. (2000). *Lacan*. Paris: Les Belles Lettres. 2000.
- WALLON, H. (1931). « Comment se développe chez l'enfant la notion du corps propre », *Enfance*, n° spécial Henri Wallon, 1959-1963.
- WINNICOTT, D. W. (1945). « Le développement affectif primaire », in: *De la pédiatrie à la psychanalyse*. Trad. fr. J. Kalmanovitch. Paris: Payot, 1969, pp. 57-71.
- WINNICOTT, D. W. (1951). « Objets transitionnels et phénomènes transitionnels : un étude de la première possession non-moi », in: *De la pédiatrie à la psychanalyse* (1958), trad. fr. J. Kalmanovitch, Paris: Payot, 1969, pp. 169-186.
- WINNICOTT, D. W. (1957). *L'enfant et le monde extérieur : le développement des relations*, trad. fr. A. Stronck. Paris: Payot, 1972.
- WINNICOTT, D. W. (1959-1964). « Nosographie : y a-t-il une contribution de la psychanalyse à la classification psychiatrique ? », in : *Processus de maturation chez l'enfant : développement affectif et environnement* (1965), trad. fr. J. Kalmanovitch. Paris: Payot, 1970, pp. 93-114.
- WINNICOTT, D. W. (1960). « Distorsion du Moi et fonction du vrai et du faux "self" », in : *Processus de maturation chez l'enfant, développement affectif et environnement* (1965). Trad. fr. J. Kalmanovitch. Paris : Payot, 1970, pp. 115-132.
- WINNICOTT, D. W. (1962). « Intégration du Moi au cours du développement de l'enfant », in *Processus de maturation chez l'enfant : développement affectif et environnement* (1965), trad. fr. J. Kalmanovitch. Paris : Payot, 1970, pp. 11-18.
- WINNICOTT, D. W. (1963). « L'élaboration de la capacité de sollicitude », in : *Processus de maturation chez l'enfant, développement affectif et environnement* (1965). trad. fr. J. Kalmanovitch. Paris: Payot, 1970, pp. 31-42.
- WINNICOTT, D. W. (1966). « La mère ordinaire normalement dévouée », in : *Le bébé et sa mère* (1987). Trad. fr. M. Michelin. L. Rosaz. Paris: Payot, 1992, pp. 19-32.
- WINNICOTT, D. W. (1971). *Jeu et réalité, l'espace potentiel*. Trad. fr. C. Monod, J.-B. Pontalis. Paris : Gallimard, 1975.
- WINNICOTT, D. W. (1984). *Déprivation et délinquance*. Trad. fr. M. Michelin, L. Rozaz. Paris: Payot, 1994.
- ZAFIROPOULOS, M. (1993). « La haine inconsciente et le lien social », in: *Revue Synapse*, n°100, oct. 1993, pp. 32-40.

INDEX DES NOMS PROPRES

A

Abraham, 17.
Aichhorn, 110, 112, 133, 134, 136, 155, 156.
Alighieri, 246.
Assoun, 17, 180, 183, 184.
Aulaigner, 62, 129, 130, 154.

B

Balbo, 53, 83, 143, 190.
Benhaïm, 28.
Bergeret, 31.
Bergès, 53, 83, 143.
Birraux, 31, 203.
Braconnier, 35, 42.

C

Cadoret, 237.
Chasseguet-Smirgel, 100.
Cusson, 12.
Czerma, 221.

D

De Caevel, 144, 156.
Delaroche, 152.
Deutsch, 32.
Dolto, 57, 149, 233, 235.
Douville, 219.

K

Kammerer, 112, 223.
Kauffmann,
Kinable, 14.
Klein, 11, 17, 24, 25, 29, 32, 87, 88, 89, 102, 103, 105, 106, 112, 113, 119, 120, 122, 123, 124, 125, 126, 183, 184, 214.

L

Lacan, 13, 16, 17, 18, 31, 40, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 53, 56, 64, 65, 66, 67, 69, 70, 83, 88, 91, 92, 106, 107, 142, 148, 150, 152, 183, 184, 185, 187, 188, 189, 190, 194, 195, 196, 198, 201, 206, 212, 214, 216, 220, 222, 223, 226, 249, 265.
Lagache, 111, 113.
Laplanche, 40, 69.
Lauru, 233.
Le Fourn, 239.
Lesourd, 38, 177, 202, 204.

M

Mahler, 23, 54, 147.
Marcelli, 35, 42.
Mijolla-Mellor, 218.

P

Penot, 118, 128, 130, 143, 149, 151, 224, 230.
Pontalis, 40, 69.

Q

Queffélec, 224.

F

Foucault, 246.
Freud, A., 11, 33, 34.
Freud, S., 10, 11, 15, 22, 26, 27, 38, 44, 49, 52, 56, 57, 70, 79, 80, 81, 82, 84, 85, 86, 87, 99, 100, 101, 103, 104, 106, 107, 108, 109, 110, 111, 113, 116, 119, 120, 121, 123, 125, 128, 132, 136, 141, 143, 144, 145, 146, 149, 150, 151, 152, 153, 154, 157, 164, 167, 180, 183, 184, 188, 192, 206, 220, 235.

G

Gutton, 11, 56, 198, 215.

H

Hoffmann, 11.

I

Isaac, 116, 119, 123.

J

Jeammet, 12, 223.
Jones, 11, 82, 101.
Jung, 40.

R

Rassial, 9, 11, 14, 54, 57, 67, 75, 91, 109.
Richard, 231.
Rodin, 247, 248.
Roudinesco, 219.

S

Schopenhauer, 15.

T

Tisseron, 41.

V

Vanier, 16.

W

Wallon, 48, 49, 64.
Winnicott, 18, 22, 23, 46, 54, 63, 70, 71, 106, 107, 111, 112, 121.

Z

Zafiroopoulos, 232.